



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

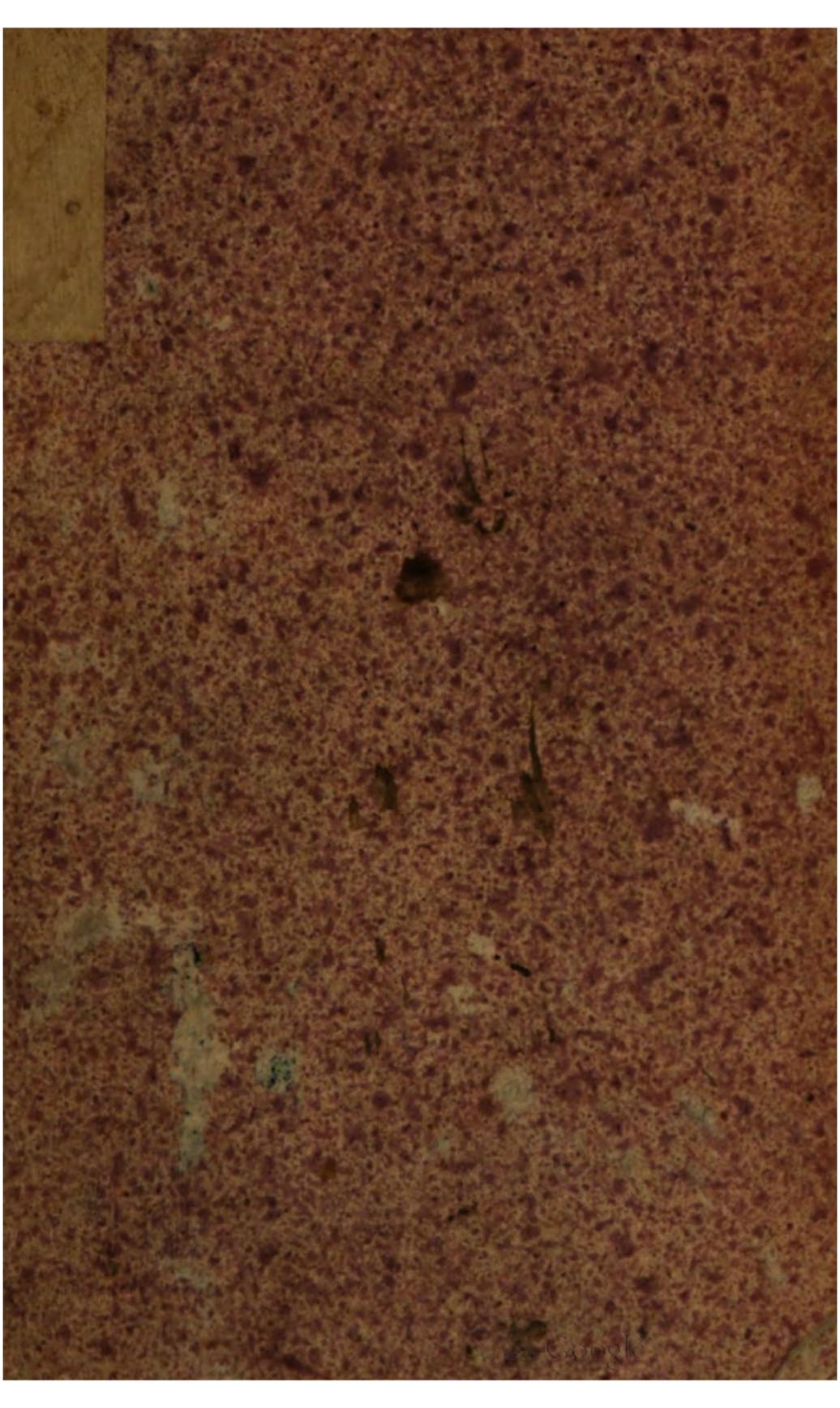
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







[Trad. par Samuel  
Chapman]

f BNP

E

D

D

A2

1602

LES  
ENTRETIENS  
FAMILIERS  
D'ÉRASME.

DEUXIÈME PARTIE.



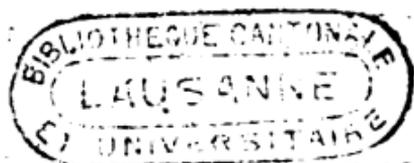
A GENEVE,

POUR I. HERMAN VVIDERHOLD.

M. DC. LXIX.

39622

**DON**





T A B L E  
DES ENTRETIENS  
DE LA DEUXIEME PARTIE.

IV. DECADE  
DES SUPERSTITIONS.

- ENTRETIEN I. *L'Icthiophagie, ou le Carefme.*  
II. *L'Apotheose.*  
III. *Caron, ou le Passage de la —  
Barque.*  
IV. *Le Naufrage. —*  
V. *Le Cyclope.*  
VI. *La Confession du Soldat.*  
VII. *Le Conuoy Seraphique.*  
VIII. *Les Funerailles. —*  
IX. *L'Exorcisme, ou le Spectre.*  
X. *Le Pelerinage.*

---

CINQUIÈME DÉCADE  
ENTRETIENS  
M E S L E Z.

- ENTRETIEN I. *Le Catechiste, ou le Sommaire de la Foy.*  
II. *La belle Education.*  
III. *Les Vieillards.*  
IV. *Medard, ou le Sermon.*  
V. *Le Coureur de Benefices.*  
VI. *Les Vœux, ou le Voyage de Ierusalem.*  
VII. *Le Propos interrompu.*  
VIII. *L'Art de la Memoire.*  
IX. *Les Problemes.*  
X. *Des merveilles de la Nature.*

TABLE



# T A B L E

## DES PRINCIPALES MATIERES

### *Contenuës*

## DANS LES ENTRETIENS

### De la Deuxième Partie.

## QUATRIÈME DECADE.

### ENTRETIEN I.

I. *Plaisans brocards d'un boucher & d'un marchand de poisson.* II. *Plus une chose est defenduë, plus on vient à la desirer.* III. *Fourbes découuertes.* IV. *Le poisson est poison au corps.* V. *A quelle sorte de gens le cheureau est nuisible.* VI. *Les Medecins ne font guere de Carefme.* VII. *Belle constitution de corps dans le premier homme.* VIII. *Pour quelle raison il ne s'écortoît point de bestes auant le deluge.* IX. *A quoy s'étend nostre droit de seigneurie sur les animaux.* X. *La loy de Moysè n'estoit pas établie pour les Gensils, & comment les*

\* \* \* 4

*Juifs sont affranchis de sa servitude. XI. Riches Comparaisons. XII. Les loix de nature sont preferables aux loix temporelles. XIII. Pourquoi les Machabées aimerent mieux mourir, que de manger du porc. XIV. Le Bapême plus rude que la Circision Judaïque, & en general la condition des Juifs plus douce que la condition des Chrétiens. XV. Il n'est pas moins nécessaire aujourdhuy de retrancher des observations charnelles, qu'il le fut jüzé des temps des Apostres. XVI. Carte Geographique du Christianisme, & à quelle fin se font ces voyages des Indes & de l'Amérique. XVII. Beaux moyens pour estendre l'Evangile. XVIII. Lóange du Pape Clement. XIX. Parallels de François premier & de Charles-quin. XX. Boucher deuenü Empereur, & ióuant des mieux son personnage. XXI. Lettre genereuse. XXII. Authorité des Papes & des Eüques; s'ils peuuent errer. XXIII. Conciles de Basle, de Constance, & de Latran reuez. XXIV. Fausse interpretation du Pharisen sur le commandement d'assister son pere. XXV. Vanité de quelques Predicateurs, & comment le peuple les doit écouter. XXVI. Si Anne & Caïphe auoient le pouuoir de faire des loix. XXVII. Il y a des choses que Dieu commande ou defend, qui n'obligent pas sur peine de mort. Exemples. XXVIII. La loy humaine*

VCM

veut l'emporter sur la loy divine, XXIX.  
 Vœu priné se relache plus aisement qu'un  
 vœu solennel. XXX. L'ambregris & l'or  
 potable sont des remedes bien chers pour un  
 moine qui fait profession de pauvreté. XXXI.  
 De quelle façon il faut expliquer les menaces  
 des Curez dans leurs profnes. XXXII.  
 Le danger qu'il y a d'établir des loix nouvel-  
 les sans necessité. XXXIII. Differen-  
 ce du Commandement & du Conseil, &  
 bonnes marques pour les discerner. XXXIV.  
 Loix des douze tables chez les Romains.  
 XXXV. Vn Pere de famille a même droit  
 chez soy à proportion, qu'un Evêque dans  
 son Diocese. XXXVI. Il y a telle ex-  
 hortation qui a force de commandement.  
 XXXVII. Touchant le vœu de Reli-  
 gion. XXXVIII. Ceux qui se ma-  
 rient ne se consacrent pas moins à Dieu,  
 que ceux qui luy voient leur virginité.  
 XXXIX. Les échalottes & la roquette  
 provoquent la chair. XL. Pour satis-  
 faire à la loy, il faut y satisfaire de  
 cœur. XLI. Distinction frivole des  
 loix de Dieu & des loix des hommes.  
 XLII. Distinction veritable. XLIII.  
 Il seroit à souhaiter qu'on pouruist main-  
 tenant au soulagement du peuple: com-  
 me il n'a esté insqu'icy que tres bien pour-  
 nu aux affaires des Prelatz. XLIV.  
 En quoy consiste la liberté des Chrétiens.  
 XLV. Les miracles auourd'huy se-

voient inutiles. XLVI. Le Boucher & le  
 vendeur de poisson trouvent à la fin  
 leurs interests joints à la defence des vian-  
 des, & n'en souhaitent point l'abroga-  
 tion. XLVII. Il faut prendre garde qu'en  
 honorant trop la creature nous n'en ho-  
 norions moins le Createur. XLVIII.  
 Jugemens sinistres des hommes. XLIX.  
 Grimaces du peuple. L. Superstition  
 d'un malade. LI. Plaisante histoire ra-  
 contée dans un sermon du Vendredi Saint.  
 LII. Deuotion de deux bonnes Reli-  
 gieuses bien-tost perdue. LIII. Dé-  
 bordement estranges du petit bourgeois  
 aux iours de feste. LIV. Deux choses  
 à considerer dans le ieusne. LV. Scru-  
 pule des prestres en des choses frivoles,  
 & leur assurance où ils auroient suiet de  
 trembler. LVI. Les Euêques songent plus  
 à leur reuenu qu'à endoctriner le peuple.  
 LVII. Respect de l'auteur pour les  
 Souuerains. LVIII. Le ieusne pour qui  
 excepté. Sentiment de Gerson sur ce suiet.  
 LIX. Forts raisonnemens contre l'abus  
 des constitutions humaines. LX. Con-  
 trainte d'un homme pour ne point scan-  
 daliser de foibles Esprits. LXI. Des-  
 cription du College de Montaigu, cruelle  
 hypocrisie d'un Pedant, misere des Eho-  
 liers. LXII. Puissante inuectiue contre  
 les Moines, qui abusent chaque iour des âmes  
 des enfans. LXIII. Comment il faut garder

le dimanche. LXIV. Corruption estrange des iugemens. LXV. On a moins d'égard aux commandemens de Dieu, qu'aux commandemens des hommes. LXVI. Preference ridicule dans les mariages. LXVII. Sottises du vulgaire. LXVIII. C'est une honte d'auoir plus souuent en la bouche le nom d'un Saint que le nom de Christ. LXIX. Coustume d'inuoker la Vierge à l'entrée du sermon confrontée avec la pratique des Anciens. LXX. Les hommes errent faute de conduite.

## ENTRETIEN II.

- I. Plaisant raisonnement sur la nouveauté. II. une belle vie est suivie ordinairement d'une belle mort. III. Grande marque de Sainteté. IV. Illustre vision d'un Religieux. V. Efforts des demons inuociles. VI. S. Ierosme député pour recevoir dans le Ciel un nouvel hôte. VII. De la canonisation des Saints, & des Saintes des premiers siècles opposés à ceux des deniers.

## ENTRETIEN III.

- I. Description des Furies & de leur employ. II. Naufrage de Caron. III. Histoire du siècle d'Erasmus. IV. Les Lettres ont peu de crédit parmi les armes. V. Chacun se flatte

dans sa propre cause. VI Belle raillerie touchant les ombres. VII. Plaisante distinction des âmes plus ou moins légères VIII. Regrets superflus. IX. Les hommes font mieux leurs affaires que Caron. X. Murmure des peuples contre la guerre. XI. A quoy ont esté employées les forêts des Champs Elysiens. XII. Tous prennent également la rame au passage du Coxyte.

## ENTRETIEN IV.

I Fable de Castor & de Pollux. II. Description d'une tempeste. III. Fascherie d'un Italien. IV. Triste harangue d'un pilote. V. Condescendance des Passagers VI. Superstitions VII. Promesse ridicule. VIII. Les hommes dans la prospérité se souviennent rarement de Dieu. IX. Le chemin le plus court pour obtenir le secours du Ciel. X. Portrait d'une femme courageuse. XI. Continuation de misere. XII. Formalité observée à contre-temps. XIII. Bonnes railleries. XIV. Triste issue d'un naufrage.

## ENTRETIEN V.

I Il ne faut juger de personne selon l'apparence. II. De l'Asne sur lequel Jesus Christ monta. III. Definition de l'hypocrisie. IV. Ce que c'est que porter véritablement l'Evangile.

*vangile. V. Marques d'un bon Chrestien.*

*V. Dieu n'entend que la voix du cœur.*

*V I !. Bon tour d'un soldat. V I I I. Discours profane des hommes du siècle I X. Signes du dernier Jugement. X. De tous les maux la pauvreté est le pire.*

## ENTRETIEN VI.

- I. Mauvais equipage d'un Soldat venant de la guerre. II. Description de la vie militaire. III. Ceux qui nous racontent les nouvelles d'une bataille, nous donnent souvent beaucoup de fables. IV. Portrait d'un soldat V. Le Droit de la guerre n'est pas toujours bon. VI. Mestier peu lüiable. VII. Sottise d'un feble esprit. VIII. Indulgences merueilleuses.*

## ENTRETIEN VII.

- I. Vœu de Religion fait aux abus de la mort. II. Ceremonies des moines à mettre un corps dans la biere, & à le conduire par les rues. III. La curiosité incompatible avec la superstition. IV. Vanité ridicule de la plupart des mourans. V. Vertus admirables de l'habit de S. François, & comment les Profex y ont plus de part que les Nonices. VI. Coustume ancienne de ne baptiser qu'au lit de la mort, desaprouvée. VII. Auantages de la Profession monachale sur le Baptême. VIII.*

la Correction fraternelle est une marque infaillible d'amitié. IX. Les Saints exents au Ciel de toutes les passions humaines, & tous autres qu'on ne les represente aux febles esprits X. Brinslages en l'austre vie, pour ceux qui font du bien à l'Ordre de S. François. XI. Suites de reuelations. XII. Menaces terribles contre ceux qui n'aiment pas la Famille Seraphique. XIII. Exemples en la personne d'un Cardinal. XIV. Impossuue mechantes de quatre Iacobins bruslez à Berne. XV. Suite de beaux priuileges. XVI. De quelle sorte il faut témoigner de l'affection aux Moines. XVII. Merueilleux effects de la robbe monachale. XVIII. bonnes railleries. XIX. Malheur de ceux qui osent porter leur censure contre le froc. XX. Ce que l'institut Seraphique a par dessus l'Euangile. XXI. Touchant la defence de manier de l'argent, plaisantes reflexions. XXII. Modestie exterieure des Moines. XXIII. Cruauté inouye XXIV. Pourquoi les sandales ont esté permises aux Freres de S. François. XXV. Quels sont les plus beaux preceptes de l'Euangile. XXVI. Vengeance des cloistres. XXVII. L'habis ne fait pas le Moine.

EN

## ENTRETIEN VIII.

- I. Les approches de la mort plus rudes que la mort même, & pourquoy Dieu l'a accompagnée de tant de tourment.
- II. Medecins en campagne.
- III. Grand-combat entre un Curé & des Moines.
- IV. Reproches sanglants.
- V. Querelle appaisée.
- VI. Orage redoublé.
- VII. Les quatre Ordres des Mandians mal traittez.
- VIII. Grande indiscretion enuers un malade prest à rendre l'ame.
- IX. Adresse des Officiers à la guerre.
- X. Disposition ridicule d'un Testament.
- XI. Pompe funebre.
- XII. Vanité des Venitiens aus enterremens.
- XIII. Méchante caution.
- XIV. A qui les Moines laissent leurs mauuaises ceures.
- XV. Equipage d'un mourant.
- XVI. Dernier acte de la Tragedie.
- XVII. Les honnestes gens ne hayssent point la correction.
- XVIII. Portrait bien differenz d'un homme qui meurt chrestienement.
- XIX. Testamens faits à l'article de la mort sont des réueries.
- XX. Belle disposition d'un agonizant.
- XXI. Curé bien camus.
- XXII. Riches exhortations au lit de la mort à une femme & à des enfans.

## ENTRETIEN IX.

- I. Description des auenuës d'une maison de campagne.
- II. Etrange folie.
- III. Les faux bruits se repandent aisement.
- IV. Prestre empaumé d'une bourde.
- V. Appareil d'un Exorcisme.
- VI. Plaisans stratagemes.
- VII. Fausse apparition.
- VIII. Dialogue d'un Exorciste & a'une ame.
- IX. Auanture bouffonne.
- X. Les gens d'Eglise assres à l'argent.
- XI. Les faux bruits trouuent aisement de la creance parmi le peuple.
- XII. Difficulté à desabuser les febles esprits.
- XIII. Folie d'esprit gueris par une plus grande.

## ENTRETIEN X.

- I. Equipage des pelerins de S. Iacques.
- II. Lettre de la Vierge, qui se plaint de bien des choses.
- III. Description d'un lieu de deuotion consacrée à la Vierge en Angleterre.
- IV. Miracles des plus grands en la personne d'un caualier.
- V. Preuues conuainquantes.
- VI. Relique suspecte.
- VII. Cabane transportée de bien loin.
- VIII. Du lait de la Vierge, & du bois de la croix de I. C.
- IX. Priere deuote.
- X. Sacristain en colere.
- XI. Histoire admirable.
- XII. Fonds inepuisables d'indulgences.
- XIII. S. Bernard frere du Lait de Iesus Christ.
- XIV. Crasse ignorance des  
Escla,

*Ecclesiastiques au siecle d'Erasmus. XV. Nou-  
velles reliques. XVI. Merueilles de plusieurs  
pierres precieuses. XVII. De quelle maniere la  
sainte Vierge veut estre honorée. XVIII. Grand  
Thresor XIX. Miracle mal inuenté. XX. Des-  
cription de la Cathedral de Cantorberi XXI.  
Reliques de S. Thomas. XXII. Eloge d'un Pre-  
lat. XXIII. Les Saints se soucient fort peu des  
thresors qu'on accumule dans leurs Chapelles.  
& à quoy ils deuient estre employez. XXIV.  
Excez & defaut des Chrestiens dans la structure  
& l'ornement de leurs Temples. XXV. Ri-  
chesses immenses. XXVI. Heuresse memoire.  
XXVII. Mal de cœur à la vûe de quelques fa-  
les reliques. XXVIII. Matelots mechans aux  
costes de Calais & de Douues. XXIX.  
Leçon aux Gouverneurs des Ports & des Ha-  
ures. XXX. Sortise d'un Hermitte. XXXI. Gene  
du monde incommode durant leur vie & apres  
leur mort. XXXII. Le Purgatoire de S. Patric-  
ce. XXXIII. Portrait d'un bon menager.  
XXXIV. Stations d'un bon pere de famille.*

---

# CINQUIEME DECADE.

## ENTRETIEN I.

- I. *Le foudre de Dieu est seul à craindre.* II. *Charité immense du Pere Celeste.* III. *Tandis que l'homme respire, il y a toujours à esperer.* IV. *Le devoir des medecins.* V. *Sentimens que le Chrestien doit avoir de Dieu le Pere.* VI. *Ce qu'il doit croire de Dieu le Fils.* VII. *Exposition d'un passage de l'Ecriture.* VIII. *Doctrine touchant la seconde Personne de la Sainte Trinité.* IX. *Touchant la descente aux Enfers.* X. *Pourquoy I. C. a abandonné la Terre.* XI. *De la Troisième Personne.* XII. *D'où vient que dans le Symbole le Pere seul est appellé Dieu.* XIII. *S'il faut croire en la Sainte Eglise.* XIV. *De la Communion des Saints.* XV. *De la resurrection de la chair.* XVI. *De la vie eternelle.* XVII. *Subtile conclusion.*

## ENTRETIEN II.

- I. *Tout aage doit s'étudier à bien viure.* II. *Definition de la pieté.* III. *Exercice du malin.* IV. *L'honneur que nous rendons à Dieu est interesse.* V. *Le temps ne se peut trop menager.* VI. *Exercice du soir.* VII. *Belle morale*  
sur

*sur le pardon des offenses. VIII. Devotion de peu de durée. IX. Belles meditations. X. Du Ieuſne. XI. Des Predications. XII. De la Confession & ſi Ieſus Chriſt en eſt l'auteur. XIII. Ignorance & malice de quelques Preſtres. XIV. Diuerſes matieres. XV. Il faut bien conſulter auant que de ſe marier, ou ſe faire moine. XVI. Touchant les differentes Predications. XVII. Loüable emulation de deux enfans.*

### É N T R E T I E N III.

- I.** Rencontre de quatre vieux camarades qui vont à la foire. **II.** Chartiers ſouſſours yures. **III.** Le temps cauſe bien de grandes differences entre des perſonnes de même âge. **IV.** Il faut faire choix de bonne heure, d'un genre de vie. **V.** L'amour doit eſtre precedé du choix. **VI.** Belles maximes pour la conduite de la vie. **VII.** Diuerſité de genie. **VIII.** Une bonne conſcience vaut un threſor. **IX.** Il eſt plus ſeur & plus commode de voyager dans des Cartes que ſur terre ni ſur mer. **X.** Comme il faut que l'honneſte homme ſ'applique à l'étude. **XI.** Vie d'un debauché. **XII.** On ne peut faire perdre aiſement un mauuais pli. **XIII.** L'argent incompatible avec la ieuneſſe. **XIV.** Le cloiſtre refuge ordinaire des malheureux. **XV.** Plusſieurs ſe vendés moines pour viure plus à leur aiſe. **XVI.** Inconſtance humaine.

*Et iugement de diuers Conuentuels. XVII. Le ventre est un bon maistre. XVIII. Noms specieux que les partisans de Iules second donnoient à leur guerre contre la France. XIX. La vie des quatre Ordres des Mendians est un vray negoce. XX. Auantage des Beneficiers. XXI. Devoir d'un Ecclesiastique. XXII. Raillerics de chartiers.*

## ENTRETIEN IV.

*I Portrait d'un Predicateur ridicule. II. Gens ambitieux d'estre connus, fust-ce par leurs vices. III. Sortes inuectiues. IV. Cordelier ignorant selon son merite. V. Explication d'un verset du Cantique de la Sainte Vierge. VI. Pourquoi S. Paul se vante luy-même. VII. Intelligence de quelques termes Grecs & Latins. VIII. Conference de quelques passages des Escritures. IX. Le mépris des Langues saintes cause de beaucoup d'erreurs. X. Course enarration de tout le Cantique. XI. Crasse ignorance de plusieurs moines. XII. Mecontentement des Auditeurs. XIII. Le respect du lieu ne doit point seruir d'azile à celuy qui a profané le lieu par un crime. XIV. Il est dangereux d'attaquer le froc. XV. Souhait d'un bon Cirastien.*

ENTRE-

## ENTRETIEN V.

- I. *Histoire d'Ulyffe.* II. *Auantages d'un grand nez.* III. *Gens de bien cachez à Rome.* IV. *L'argent fait tout.* V. *Parallele d'un benefice & d'une femme.* VI. *Ruillerie du liure de Budée.*

## ENTRETIEN VI.

- I. *Monumens antiques suspects d'estre fabuleux.* II. *C'est rarement qu'on retourne plus homme de bien d.s pelerinages.* III. *Ceux qui viennent de loin grans conteurs de bourdes.* IV. *La mélifance est un sale plaisir.* V. *Veu conc u nre les verres.* VI. *Indulgences de peu d'effet.*

## ENTRETIEN VII.

- I. *Plaisant Coq à-l'Asne.* II. *Les biens du monde font honorer ceux qui les possèdent.* III. *Les pauvres delaissez.* IV. *Nous auons hon- te d'auoir pour parens ceux que nous voyons plonger dans la misere.*

## ENTRETIEN VIII.

- I. Vanité de la Mémoire locale.
- II. Les biens de l'ame difficiles à acquérir.
- III. Méthode de la plus assurée pour les études.

## ENTRETIEN IX.

- I. Définition de ce que nous appellons pesant & léger.
- II. Comment vont les Antipodes à nostre égard.
- III. Diverses sortes de Mouuemens.
- IV. Ce qu'il en arrieroit, si la terre estoit percée à jour iusqu'aux antipodes.
- V. Où se prend le centre de la terre.
- VI. Comment ces nuages pleins d'eau, se trouuent suspendus en l'air.
- VII. De la nature de plusieurs corps pesans & légers.
- VIII. Merueilles du bois qui porte l'Aloës.
- IX. Quel est le plus pesant de l'eau ou du vin.
- X. Nature de l'eau du lac Asphaltite.
- XI. Si le Ciel est pesant, ou s'il est léger.
- XII. Il n'y a rien de si pesant que le peché.

## ENTRETIEN X.

- I. Merueilles de l'amitié du Lézard & de l'homme.
- II. Remede des Laboureurs contre les attaques du Serpent.
- III. Du Lauphin & du Crocodile.
- IV. Du Cheual & de l'Ours.
- V. Du Dragon & de l'Elephant.
- VI. De diuerses

*ses sortes d'animaux. VII. Du Crapant & de l'Araignée. VIII. Du Singe & de la Tortue. IX. Des sympathies & antipathies de diuers oyseaux. X. Amour du Singe pour les Lapins. XI. De l'ombre du fresne & du Serpent. XII. Du corps mort & du meurtrier. XIII. Des Arbres & des Plantes. XIV. Des poisons. XV. Des Eaux. XVI. Des Vents & des Astres. XVII. Des bons & mauuaises genies. XVIII. Des Antipathies entre mesme espee.*

**LES**





LES  
ENTRETIENS  
FAMILIERS  
D'ERASME.

---

QUATRIEME DECADE.  
Des Erreurs Populaires.

ENTRETIEN I.  
L'ICHTHIOPHAGIE,  
OV LE CARESME.

SOMMAIRE.

- I. *Plaisans brocards d'un boucher & d'un marchand de poisson.* II. *Plus une chose est defendue, plus on vient à la desirer.* III. *Fourbes deconuertes.* IV. *Le poisson est poison au corps.* V. *A quelle sorte de gens*

A

# L'ICHTHIOPHAGIE,

le cheureau est nuisible. VI. Les Medecins ne font guere de Caresme. VII. Belle constitution de corps dans le premier homme.

VIII. Pour quelle raison il ne s'ecorchoit point de bestes avant le deluge. IX. A quoy s'etend nôtre droit de seigneurie sur les animaux. X. La loy de Moysen n'estoit pas

travaille pour les Juifs, & comment les Juifs sont affranchis de sa servitude. XI. Riches Comparaisons. XII. Les loix de nature sont preferables aux loix temporelles.

XIII. Pourquoi les Machabees aimeroient mieux mourir que de manger du porc.

XIV. Le Bapteme plus rude que la Circuncision Judaïque, & en general la condition des Juifs plus dure que la condition des Chrétiens. XV. Il n'est pas moins necessaire aujourd'huy de retrancher des observations charnelles, qu'il le fut jügé du temps

des Apôtres. XVI. Carte Geographique du Christianisme, & à quelle fin se font ces Voyages des Indes & de l'Amérique.

XVII. Beaux moyens pour estendre l'Evangile. XVIII. Louange du Pape Clement. XIX. Parallele de François premier & de Charles-quin.

XX. Boucher devent Empereur, & louant des mieux son personnage. XXI. Lettre genereuse.

XXII. Authorité des Papes & des Evêques; s'ils peuvent errer. XXIII. Conciles de Basle, de Constance, & de Latran révisés.

XXIV. Fausse interpretation du

## IV. LE CAREME. §

du Pharisien sur le commandement d'assister  
son pere. XXV. Vanité de quelques  
Predicateurs, & comment le peuple les doit  
écouter. XXVI. Si Anne & Caiphe  
auoient le pouuoir de faire des loix. XXVII.  
Il y a des choses que Dieu commande on de-  
fend, qui n'obligent pas son peine de mort.  
Exemples. XXVIII. La loy humaine  
ne se l'emporter sur la loy diuine. XXIX.  
Un priuè se relache plus aisement qu'un  
uèls solennel. XXX. L'ambrois & l'or  
potable sont des remedes bien chers pour un  
moine qui fait profession de pureté. XXXI.  
De quelle façon il faut expliquer les menaces  
des Curés dans leurs professions. XXXII.  
Le danger qu'il y a d'établir des vœux nouuel-  
les sans nécessité. XXXIII. Differen-  
ce du Commandement & du Conseil &  
bonnes marques pour les discerner. XXXIV.  
Loix des douze tables chez les Romains.  
XXXV. Un Pere de famille a même droit  
chez soy a proportion, qu'un Bêue dans  
son Diocèse. XXXVI. Il y a telle ex-  
hortation qui a force de commandement.  
XXXVII. Touchant le vœu de Reli-  
gion. XXXVIII. Ceux qui se ma-  
rient ne se consacrent pas moins à Dieu,  
que ceux qui luy voient leur virginité.  
XXXIX. Les échalottes & la roquette  
prouoquent la chair. XL. Pour satis-  
faire à la loy, il faut y satisfaire de  
cœur. XLI. Distinction frivole des

## 4 L'ICHTHIOPHAGIE;

loix de Dieu & des loix des hommes.

XLII. Distinction véritable. XLIII.

Il seroit à souhaiter qu'on pourust maintenant au soulagement du peuple: comme il n'a esté jusqu'icy que tres-bien pouruü aux affaires des Prelats. XLIV. En

quoy consista la liberté des Chrétiens:

XLV. Les miracles aujourdhuy seroient inutiles. XLVI. Le Boucher & le

vendeur de poisson trouuent à la fin leurs interets ioinis à la defence des viandes, & n'en souhaitent point l'abrogation.

XLVII. Il faut prendre garde qu'en

honorant trop la creature nous n'en honorions moins le Createur. XLVIII.

Jugemens sinistres des hommes. XLIX.

Grimaces du peuple. L. Superstition d'un malade. LI. Plaisante histoire racontée dans un sermen du Vendredy Saint.

LII. Deuotion de deux bannes Religieuses bien tost perdue. LIII. Dè-

bordemens étranges du petit bourgeois aux iours de feste. LIV. Deux choses à

considerer dans le ieusne. LV. Scrupule

des prestres en des choses frivoles, & leur assurance d'èl avroient suiet de

sembler. LVI. Les Eueques songent plus à leur breuenn qu'à endoctriner le peuple.

LVII. Respect de l'auteur pour les Souuerains. LVIII. Le ieusne pour qui

excepté. Sentiment de Gerson sur ce suiet.

LIX. Forts raisonnemens contre l'abus des

## OU LE CARESME. 3

des constitutions humaines. LX. Con-  
 strainte d'un homme, pour ne point scan-  
 daliser de foibles Esprits. LXI. Des-  
 cription du College de Montaignu, cruelle  
 hypocrisie d'un Pedant, misere des Echo-  
 liers. LXII. Puissante invective contre  
 les Moines, qui abusent chaque iour des ieun-  
 es enfans. LXIII. Comment il faut  
 garder le dimanche. LXIV. Corrup-  
 tion étrange de iugemens. LXV. On a  
 moins d'egard aux commandemens de Dieu,  
 qu'aux commandemens des hommes.  
 LXVI. Preference ridicule dans les ma-  
 riages. LXVII. Sottises du vulgaire.  
 LXVIII. C'est une honte d'avoir plus  
 souvent en la bouche le nom d'un Saint  
 que le nom de Christ. LXIX. Cusa-  
 me d'invoquer la Vierge à l'entrée du ser-  
 mon confrontée avec la pratique des An-  
 ciens. LXX. Les hommes errent faute  
 de conduire.

BERTULPHE, Boucher.

PHILIPPE, Marchand de poisson salé.

*Bertulphe.*

**D** I moy, pauvre homme, n'as-tu point  
 encore acheté vn licou ?

*Philippe.* Vn licou, barbè falle ?

*Bertulphe.* Ouy, vn licou.

*Philippe.* Aquoy faite, enfin ?

A 3

## 6 L'ICHTHYOPHAGIE,

*Bertulphe.* A quoy, sinon pour t'y pendre ?

*Philippe.* Que d'autres en achètent s'ils veulent ; pour moy, il ne m'ennuye pas si fort de viure.

*Bertulphe.* Tu en seras pourtant bien-tost las.

*Philippe.* Que cette infortune puisse arriuer au deuin. Mais quel mal y a-t-il ?

*Bertulphe.* Si tu l'ignores, ie te le diray. C'est que toy, & tous tes semblables, allez bien-tost entrer dans vne telle famine, qu'on vous verra tous courir à la corde.

*Philippe.* Le bon discours ! Que ce desastre tombe plustost sur nos Ennemis. Mais d'où vient que de boucher tu es ainsi devenu Prophete, pour nous predire vn si étrange malheur.

*Bertulphe.* Ce n'est nullement vn Presage, afin que tu ne te flattes pas ; La chose parle de soy-même.

*Philippe.* C'est me tuer, ne me fais point languir, si tu as quelque chose à dire.

*Bertulphe.* Je parleray donc : mais à ton dommage. Il est venu depuis peu vn Arrest du Senat Romain, par lequel il est permis désormais à qui que ce soit de manger de tout ce que bon luy semble. Que te reste-t-il donc & à tous tes conserues qu'une faim enragée, avec le sel & la pourriture de vos vieux poillons ?

*Philippe.* Si nourrisse qui voudra de limaçons ou d'ortyes, cela ne me touche en aucune sorte. Mais est-il defendu à quelque vn de

## OU LE CARESME.

de manger du poisson ?

*Bertulphe.* Non : mais on donne liberté entière à tout le monde de manger de la chair en tout temps.

*Philippe.* Soit que tu parles à faux , il te faudroit plutôt dresser vn gibet : soit que tu dises vray, ta corde te seroit encore plus necessaire. Car pour moy i'espere desormais vn plus grand profit.

*Bertulphe.* Te l'anouë, vn reuenu tres-considerable, de la faim tout le saoul. Ou si tu veis écouter quelque chose de moins triste, desormais tu viuras bien plus proprement, & ne moucheras plus du coade, comme tu auois de coutume, ton nez plein de morve & rongé de galle.

*Philippe.* Ho, ho, c'est donc tout de bon qu'vn aueugle se moque d'vn housse, comme s'il y auoit rien dans vn boucher de plus net, que cette partie du corps que l'on cache si soigneusement. Plût à Dieu que la nouvelle que tu m'aprens fust veritable : mais je crains que tu ne me donnes vne fausse jöye.

*Bertulphe.* Ce que je t'ay dit n'est que trop certain : mais d'ou te peux tu promettre, ce grand gain que tu t'imagines.

I I. *Philippe.* Parce que ie vois que les meurs des hommes sont tellement corrompüs, que plus vne chose leur est defendue, ils viennent à la desirer plus ardemment.

*Bertulphe.* Que s'ensuit-il ?

*Philippe.* Que de la sorte plusieurs s'abstien-

## L'ICHTHIOPHAGIE,

dront de manger de la chair lors qu'elle leur sera tout à fait permise, & qu'il ne se fera point de bon festin sans poisson, comme il se pratiquoit dans l'Antiquité. De sorte que ie me reioüis de cet octroy general, & plüst à Dieu que l'usage du poisson fust defendu tout ensemble! les hommes y courroient avec beaucoup plus d'auidité.

*Bert.* Tu fais là, ma foy, vn fort beau souhait.

*Philippe.* Je le ferois en effet, si à ton exemple, ie ne regardois autre chose que le lucre, pour lequel tu as deia vouë aux enfers cette ame vorace & carnaciere.

*Bertulph.* Ton discours est aussi ridicule que ta personne.

*Philippe.* Quelle raison enfin a poussé ceux de Rome à relâcher de cete loy, qui a esté observée durant tant de siecles?

*Bertulph.* Vne consideration assez forte les y a portez. Ils ont remarqué, comme il est vray, que vous empestez toutes les villes, que vous empoisonnez la terre, les fleuves, l'air & le feu, & s'il y a encore quelque autre Element; que vous engendrez la corruption dans les corps humains, puis qu'en effet les corps à manger du poisson, se remplissent d'humeurs tres mauvaises. De là naissent ces sievres, ces phrísies, ces gouttes, ces epilepsies, ces lepres, & enân quels maux ne s'en engendre-t-il point?

*Philippe.* Di moy donc, sçauant Hipocrate, pourquoy dans toutes les villes bien reglées,

glées,

## OV LE CARESME. 9

glées, il est defendu de tuer des bœufs & des pourceaux dans l'enceinte? Et il en iroit encore mieux pour le salut des bourgeois, si l'on n'y egorgeoit point aussi de moutons. Pourquoi assigne-t-on vn quartier à part aux Bouchers, si ce n'est de peur qu'en s'écattant ç'a & là, ils ne mettent la peste dans toute la ville? Y a-t-il de puanteur plus insupportable & plus dangereuse, que celle qui sort du sang corrompu & de l'ordure des bestes?

*Bertulph.* C'est du vray musc, si tu la compares à l'infection de tes poissons.

*Philippe* Je pense bien que pour vous autres c'est du vray musc; mais il ne le semble pas de mesme aux Magistrats, qui vous chassent hors des villes. Et que vos écorcheries ayent vne si agreable senteur, ceux-là le tesmoignent assez, qui ne passent devant qu'en bouchant le nez, & ceux là encore qui aiment mieux auoir pour voisins dix maquereaux qu'un Boucher.

III. *Bertulph.* Mais à vous autres pour lauer vos poissons salez, ny les Lacs, ny les fleuves ne peuvent suffire; &, comme l'on dit d'ordinaire, vous consommez de l'eau en vain: car tousiours le poisson sent le poisson, quand vous l'oindriez de baume & de myrrhe. Et il n'y a pas dequoy s'étonner qu'un poisson mort pue de la sorte, puisque les vis pour la plus part iettent vne mauuaise odeur, dès qu'ils sont pris. La chair au

## 10 L'ICHTHIOPHAGIE,

au contraire confite dans la saumure, se peut garder plusieurs mois, & bien loing de sentir mauvais, enuoye à l'odorat quelque chose d'aromatique. Même estant seulement saupoudrée de menu sel, elle se conserve sans puanteur, & enduree au soleil ou à la fumée, ne fait jamais reculer qui que ce soit. Que si vous apportez tous ces mysteres au poisson, il ne sentira rien moins que le poisson. Auouez encore qu'il ny a aucune puanteur comparable à la puanteur des poissons, par cela mesme qu'ils pourissent le sel, qui nous est donné de la nature pour chasser la putrefaction de toutes choses, en resserrant & detournant par sa force ce qui pourroit causer au dehors quelque puanteur, & desséchant au dedans les humeurs qui la pourroient engendrer. Mais dans les seuls poissons le sel n'est point sel, & il perd tout à fait sa qualité. Peut estre quelque delicat passant deuant nos maisons portera vn mouchoir à son nez; mais personne ne peut demeurer dans vn batteau où il se rencontre de vos marchandises. Si vn voyageur trouue en son chemin quelque chariot chargé de ces pourritures, comment se prend-il à fuir, quelle mine ne fait-il point, & se peut-il lasser de cracher, & de pester contre ceux qui la conduisent? Que si de même que nous apportons dans la ville la chair des bœufs que nous auons assommés, vous y faictes entrer vos vorries, les Magistrats ne dormiroient pas; & le pis est que pour la plus-part vos poissons sont pourris quand

quand on les mège? Aussi combien voyons nous souvent vostre marchandise condamnée par ceux, qui sont ordonnez pour y avoir l'œil, & jettée en suite dans la rivièrè, avec vne amende au bout & quelque fois vne punition corporelle? Ce qui se feroit plus souvent, si ces gens-là corrompus par vos présents, n'avoient plus d'égard à leur profit particuller qu'au bien public. Et ce n'est pas seulement en cecy que vous nuisez au salut du peuple: mais encote par vn complot impie & mechant vous empeschez qu'il ne vienne d'ailleurs du poisson frais en la ville.

*Philipp.* Comme si l'on n'avoit point vü de boucher puni, pour avoir vendu vn poutcau ladre, & dont la langue portoit des marques de sa maladie; ou vne brebis étouffée dans l'eau ou dans vn borbier; ou vne épaule pleine de vers, en la lavant auparavant dans de l'eau, ou dans du sang, pour la faire parètre toute fraîche.

*Berulphie.* Mais il ne se trouue point parmi nous de tel exemple, qu'il s'en est vü depuis peu parmi vous autres: neuf personnes moururent pour avoir mangé d'une seule anguille, cuite avec vne rollie de pain. Ce sont de semblables mets que vous fournissez les tables.

*Philipp.* Vous parlez d'un accident que personne ne peut éviter, lors qu'il plaist au Seigneur à la fortune. Mais c'est presque tous les jours, que vous vendez vous autres des chairs que vous avez engraissez, pour des lapins; des

chiens pour des lieures, leur coupant les pieds & les oreilles. Que ne diray-je point de ces pastes faits de chair humaine ?

*Bersulphe.* Me blamer de la sorte, c'est me reprocher les crimes des autres. Que ceux qui les commettent prennent le soin eux-mêmes de se défendre. Pour moy, je juge des choses à proportion. Autrement il faut aussi condamner les Jardiniers, lors qu'ils vendent quelquefois imprudemment vne racine de cigue ou d'aconit pour vne autre. Il faut condamner les Apotiquaires, lors qu'ils enuoyent quelque-fois du poison au lieu d'un remede. Il n'y a point d'art si sincere & si innocent, que ces maux ne puissent l'accompagner. IV. Mais je veux, que vous soyez vous autres tout à fait exacts, & que vous alliez rondement dans votre commerce, c'est toujours du poison ce que vous vendez. Si vous veniez à debiter vn serpent d'eau, ou vn lieure marin, qui se seroient engagez avec plusieurs poissons dans vos filets, ce seroit vn accident, & non vn crime, & il ne vous seroit non plus imputé qu'à ces Medecins qui tuent quelquefois le malade dont ils ont entrepris la guerison. Encore le pourois-je supputer, si vous etalliez seulement vos marchandises pouries durant l'hyuer, la rigueur du tems adoucirait vn peu la puanteur. Mais dans l'ardeur de l'Esté vous produisez vne matiere deia corrompue, vous rendez l'automne, qui de soy mesme n'est pas fort sain, beaucoup plus nuisible & plus d'angereux; & lors que la saison se renouelle, &

que les humeurs qui s'estoient resserrées au dedans viennent à repousser, non sans que les corps eussent hazard, vous exercez deux mois entiers de Tyrannie, & faites passer dans la vieillesse, l'enfance de l'année qui renaist. La nature produisant de nouveaux alimens pour raicunir les corps, & les rebastir comme de neuf, vous exposez alors des viandes pestiferées, & aïoüisant mal sur mal, vous augmentez ce qu'il peut y auoir de corruption. On pourroit, dis-je, le souffrir, si vous apportiez seulement du dommage au corps: mais d'autant que par ces sortes de viandes les organes de l'esprit se peuvent gaster, il s'ensuit que l'esprit se ressent aussi de leur maladie. Vous voyez ces hommes qui ne se nourrissent que de poisson estre presque semblables aux poissons mêmes; ils deuiennent tout passés, puants, muets & stupides.

*Phil.* O le nouveau Thales ! Que sera-t-il donc de ceux, qui ne viuent d'ordinaire que de betes ! Ils deuiendront betes, ie m'assure. Qu'en arriuera-t-il à ceux qui deuorent le bouc, le mouton & le cheureau, ils seront sans doute metamorphosez en ces animaux. Vous vendez vous autres le cheureau pour delices; & cependant comme le cheureau est suiet de sa nature au mal caduc, aussi le communique-t-il aisement à ceux qui en font leur viande ordinaire. Ne vaudroit-il pas mieux appaiser la faim, & se remplir l'estomach de bon poisson ?

V. *Ber.* Comme si ceux, qui ont écrit de l'histoire naturelle, auoient menti seulement en

14 L'ICHTHIOPHAGIE,

ce point. Et encore que ce qu'ils racontent fust bien veritable, il arriue souvent que les choses qui sont tres-salubres de leur nature, sont tres-nuisibles à de certains corps, qui se trouvent toujours assaillis de quelque mal. Nous ne vendons pas du cheureau aux hectiques, ny à ceux qui sont gâtez du poumon, ou qui sont sujets au vertigo.

*Philipp.* Si le Poisson apporte tant de dommage à la santé, d'où vient qu'il nous est permis par les ordonnances des Princes & des Prelats, de vendre nostre marchandise toute l'année, & que vous autres estes obligez d'eschommer vne bonne part.

*Bertulphe.* Qu'est-ce que cela m'importe? Peut-estre cela se fait en faueur des mauuais Medecins, afin qu'ils ayent d'auantage de quoy faire.

VI. *Phil.* De quels mauuais Medecins me parles-tu, puisque les Poissons n'ont point de plus grands ennemis au monde?

*Bertulphe.* De peur que tu ne te trompes, ils n'en vsent pas de ta sorte pour vostre regard, ny pour l'amour du poisson, vñ que pas vn ne le fait à l'egal d'eux. Ils pourroyent à leurs affaires. Plus il s'en trouue qui toussent, qui traissent, qui languissent, & plus ils se voyent de reuenu.

*Philipp.* Je ne defendray point icy le parti des Medecins, ils prendront leur revanche, si tu tombes iamais entre leurs mains. Pour moy, ~~il me suffisoit de la sainteté de~~ ~~des Anciens;~~ ~~de~~ l'au-

thorité des gens approuvez, de la majesté des Prelats, & de la coûtume publique des Chrétiens. Que si tu les accuses tous de folie, j'aime mieux estre fou avec eux, que d'estre sage avec vn Boucher.

*Bertulphe.* Tu refuses de prendre la cause des Medocins, & moy je ne veux non plus blamer ny censurer les Anciens, ou les coûtumes publiques. Je revere les vns & les autres, & ne me porteray jamais à l'encontre.

*Philippe.* Certes de ce costé là tu es plus rusé que tu n'es pieux, si je ne t'ay pas mal connu jusqu'ici.

*Bertulphe.* Selon mon jugement ceux-là sont sages, qui sont en force de n'auoir rien à demesler avec ces gens qui portent le foudre. Toutesfois je ne tairay point le sentiment que j'ay de ce que ja lis quelque fois dans ma Bible, qui est tournée en Langue vulgaire.

*Philippe.* Peut-estre que de Boucher tu deviendras à la fin Theologien.

VII. *Bert.* Je crois que nos premiers parents auili tost qu'ils furent tirés de la terre, se trouuerent d'vne constitution tres-saine & d'vn parfait embonpoint: ce que leur viuaire témoignoit assez. Apres, que ce jardin, où ils furent mis, estoit tout à fait commode & agreable de son aspect, que l'air y estoit tres-bon. Que dans ce lieu ces corps humains pouuoient viure de la seulle rosée, ou de l'odeur des herbes, des arbres, & des fleurs qui jectotent leur parfum de tous costez, sans auoir besoin d'aucune  
autre

## 16 L'ICHTHIOPHAGIE,

tre viande, vû qu'alors principalement la terre produisoit d'elle même abondamment toutes choses, sous la main de l'homme, & qu'il ne se parloit point ny de maladie ny de vieillesse. Car ce n'estoit pas vne peine: mais vn plaisir de cultiuer ce iardin.:

*Philippe.* Tu ne t'esloignes pas encore de la vray-semblance:

*Bertulphe.* De tout ce que pouuoit porter vn lieu si fertile, il ne fut rien defendu qu'un seul arbre; & non pour autre suiet, qu'afin que par l'obeissance l'homme reconnussent son Dieu & son Createur.

*Philippe.* Tu dis bien.

*Bertul.* Je pense encore, que la Terre alors toute nouvelle produisoit chaque chose d'un meilleur suc & d'un meilleur goût, qu'elle ne fait à present qu'elle vieillit, & qu'elle a presque perdu toutes ses forces.

*Philippe.* Je te l'accorde.

*Bertulphe.* Et principalement dans ce beau Jardin.

*Philippe.* Il y a de l'aparence.

*Bertul.* C'estoit donc là ptoprement vn plaisir quo de manger, plutôt qu'une necessité.

*Philippe.* Je l'ay ouy de même.

VIII. *Bert.* Et il y auoit de l'humanité, & non de la sainteté à s'abstenir d'écortcher des bestes.

*Philippe.* Je ne sçay. Je lis qu'apres le deluge il fut permis de manger des bestes, & ne lis point qu'il fust defendu auparavant. Mais qu'estoit-il besoin de cete permission, si elle auoit

avoit deia eu lieu avant ce temps là ?

*Bertulph.* Pourquoi la plus part ne mangent-ils point de grenouilles ? ce n'est pas qu'elles leur soient defendues : mais c'est parce qu'ils en ont horreur. Que sçais-tu si Dieu vouloit alors declarer quelle viande requeroit la fragilité humaine, & non quelle viande il permettoit ?

*Philippe.* Je ne suis pas déuin.

*Bertulph.* Cependant aussi tost que l'homme fut créé, nous voyons que ce discours lay est adressé à *Dominez sur les poissons de la mer, & sur les oyseaux du ciel, & sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre.* Quel sera l'usage de cette Seigneurie, s'il n'est pas permis de manger de tout ?

*Philippe.* O le cruel Maître ! Devores-tu donc ainsi tes valets, tes seruanes, tes femmes & tes enfans ? que n'auales-tu par même moyen ton pot de chambre dont tu es le Maître ?

IX. *Bert.* Mais écoute, pauvre homme ; on tire quelque usage de toutes les autres choses, & cette Seigneurie n'est pas inutile. Le Cheual me porte où ie veux, je charge le Chameau de mon bagage : mais quel service pour-on tirer des poissons, sinon pour la bouche ?

*Phil.* C'est donc à ton-uis, qu'il ne se tire pas des poissons nombre infini de remedes ? D'ailleurs plusieurs choses ont esté créés seulement pour réioüir l'homme qui les contemple, & le porter à l'admiration du Createur.

## 18 L'ICHTHOPHAGIE,

Peut-estre ne croiras-tu pas que le Dauphin soufre l'homme sur son dos; & qu'il y a des poissons qui nous avertissent de la tempeste prochaine, comme entre autre l'herisson de mer. Te souhaiterois-tu vn tel seruiteur à la maison?

*Bertulphe.* Mais quand je t'accorderay qu'il n'estoit pas permis auant le deluge d'vser d'autres viandes, que des fruits que la terre pouuoit produire: ce n'estoit pas vne grande affaire de s'abstenir des choses que la necessité du corps ne requeroit point, & qui auoient quelque sorte de cruauté. Tu auouës que l'usage des animaux fut permis apres que les eaux furent écoulées, pour subuenir à la foiblesse des corps humains. Le Deluge auoit apporté le froid, & nous voyons aujourd'huy dans les Regions Septentrionales, que les hommes y mangent plus qu'ailleurs. Outre que l'Inondation auoit perdu entierement, ou du moins gasté les biens de la terre.

*Philippe.* Je te veux.

*Bertulphe.* Et toutesfois apres le Deluge les hommes passoient encore les deux cents ans.

*Philippe.* Je le sçais.

*Bertulphe.* Pourquoi donc Dieu, qui est si sage, a-t-il restraint dans ces derniers temps à de certains genres d'animaux les hommes plus malades, plus debiles, & d'vne vie bien plus courte, puis que lors qu'il estoient robustes & vigoureux; il leur permettoit d'vser de tout sans exception?

*Philippe.*

*Philippe.* Ce n'est pas à moy de rendre raison de ce que Dieu fait : mais pourtant ie crois qu'il en vfa alors de même que les maistres ont de coutume, en retranchant de la liberté à leurs seruiteurs, lors qu'ils voyent qu'ils abusent de leur douceur. Ainsi nous oston les féues & l'anoine aux cheuaux, qui deviennent trop fougueux, nous leur donnons le foin par mesure, & les pressons plus qu'à l'ordinaire du mors & de l'esperon. Le Genre humain auoit despouillé toute crainte & tout respect, & s'estoit emporté à vne telle licence. comme s'il n'y eut point eu de Dieu. Cefut alors que la loy, les ceremonies, les menaces, & les ordonnances vinrent en auant, pour les tenir en bride, & les obliger à se reconnoistre.

*Bersulphé.* Comment donc toutes ces choses ne demeurent elles point encore aujourd'huy ?

*Philippe.* Parce que cette dure seruitude de la chair est étouffée, depuis que par l'Euangile nous auons esté adoptez pour enfans de Dieu. Les Ordonnances ont eu moins de lieu, lors qu'il est suruenu vne grace plus abondante.

*Bersulphé.* Puis que Dieu apelle son Testament eternal, & que Christ assure qu'il n'est point venu pour abolir la Loy, mais pour l'accomplir : de quel front les premiers Chrétiens ont-ils osé en abolir vne bonne part ?

X. *Phil.* Cette Loy là n'estoit pas établie pour les Gentils ; & ainsi il sembla bon aux

## 20 L'ICHTHIOPHAGIE,

Apostres de ne les pas charger d'abord du dur ioug de la Circoncision; de peur que, comme les Juifs le pratiquent encore auourd'huy, ils ne vinssent à fonder l'esperance de leur salut dans les observations charnelles, plustost qu'en vn vray amour & vne ardente dilection envers Dieu.

*Bertulphe.* Passe pour les Gentils. Quelle Escriture nous enseigne clairement, que les Juifs, pour auoir embrassé la Profession de l'Euangile, soiens affranchis de la seruitude de la Loy?

*Philippe.* Parce que cela estoit predit par les Prophetes qui promettent vn Testament nouveau & vn seur nouveau, & qui nous representent Dieu comme ayant en abomination les festes des Juifs, haïssant leurs victimes & leurs ieunes, reiectant leurs offrandes, & demandant vn peuple de cœur Circonceis. Le Seigneur à confirmé luy même ces promesses, lorsque donnant son corps & son sang à ses disciples, il appelle l'vn & l'autre Testament nouveau. Celi-cy seroit-il appelé nouveau, s'il n'y auoit rien de retranché du vieux? Si Iesus Christ n'a pas aboli par son exemple cette distinction Iudaïque des viandes, il l'a abolie par sa parole, lors qu'il nie que l'homme soit souillé des viandes qui entrent dans l'estomach, & qu'on enuoye de là au retrait. Il témoigne, le même à Pierre par la vision du linecul, & Pierre à nous derechef, mangeant avec Paul & les autres des viandes communes, dont l'usage estoit defendu par la Loy. Leurs Epîtres touchent  
pres.

presque on tous les endroits cette matiere, & l'on ne peut douter que ce qui est aujourdhuy suivi du peuple Chrétien, ne soit passé comme de main à autre de ces Saints Apôtres jusques à nous. De la sorte les Juifs ne sont pas tant affranchis, comme ils sont détournés de la superstition de la Loy, ainsi que d'un lait qu'ils auoient accoustumé, mais duquel il estoit temps qu'ils fussent seusez. Ny la Loy non plus n'a point esté abolie: mais seulement cette partie qui estoit desormais inutile à esté obligée de ceder.

XI. Les feuilles & les fleurs promettent le fruit: mais quand celui cy fait courber les branches, on ne tient plus de conte des autres. Vn pere ne regrette point l'enfance de son fils, lors qu'il est paruenü à vn âge d'homme. On n'a plus de besoin de lanternes & de flambeaux, quand le Soleil commence à parestre. Vn Precepteur n'a point à se plaindre, si son disciple ayant atteint l'adolescence veut s'emanciper, & le tenir à son tour sous la loy. Vn gage cesse d'estre gage, lors que la promesse est accomplie. Auant qu'une fiancée soit conduite vers son Epoux, elle se console des lettres qu'elle en reçoit, elle baise les presens qui viennent de luy, elle ne peut se lasser de voir son portrait: mais dès qu'elle en iouit vne fois, elle ne fait plus de cas de toutes ces choses. Les Juifs auoient d'abord de la peine à quitter leurs anciennes costümes, de même que si vn enfant déia grand croit encre après la mamelle, preferant le lait à vne viande solide. De façon qu'ils ont été cöme attachés de force d'en-

## 22. L'ICHTHOPHAGIE,

tre ces figures & ces ombres, d'entre ces soulagemens temporels, pour se tourner entièrement vers celuy, que la Loy auoit promis & comme ébaüché.

*Bertulphe.* Qui auroit attendu tant de Theologie d'un vendeur de harengs.

*Philippe.* Je fournis d'ordinaire de poisson le Couuent des Dominicains de nostre ville, & il arriue aussi qu'ils viennent souuent dîner chez moy, & que ie les vais quelquefois visiter. C'est de leurs disputes que j'ay tiré toute ma science.

*Bertulphe.* Ma foy tu es digne de deuenir marchand de poisson frais. Mais répon moy à cecy. Si tu estois Iuif (& ie ne sçais ce que j'en dois croire) & que tu te visses en danger de mourir de faim, n'ayant que du pourceau à manger, choisirois-tu la mort plutost que de te sustenter de cette viande?

*Philippe.* Je sçais ce que ie ferois: mais pour ce que ie deurois faire, ie le laisse à Dieu.

XII. *Bertulphe.* Dieu a fait l'une & l'autre defence, tu ne tueras point, & tu ne mangeras point du pourceau. En pareil cas laquelle des deux doit ceder à l'autre?

*Philippe.* Premièrement il n'est pas certain, que Dieu ait eu dessein de defendre de sorte l'usage du pourceau, qu'il veuille qu'on souhaite la mort, plutost que de s'en seruir, comme d'autres viandes. Car le même Seigneur excuse Dauid, lorsque contre la defence de la

La Loy il mangea les pains de proposition. Dans la Captiuité de Babylon plusieurs choses, que la loy prescriuoit, ne furent point obseruées par les Iuifs; de la sorte je crois que cette Loy là, que la Nature même a établie, & qui est par consequent eternelle & inuiolable, doit l'emporter sur celle qui n'a pas tousiours esté, & qui s'est vüe a en fin abolie.

XIII. *Bert.* D'où vient donc que l'on exalte si fort cette constance des Macchabées, qui aimèrent mieux souffrir mille tourmens, que de goûter de la chair de porc?

*Philippe.* Je pense que c'est pour cette raison, que ce commandement du Roy de manger du pourceau contenoit l'abiuration entiere de la Loy, de même que la Circoncision, dont les Iuifs vouloient charger les Gentils, embrassoit la profession entiere de toute la Loy: & comme vne arrhe qui oblige à garder la foy de tout le contract.

*Bernulphe.* Si donc cette partie plus grossiere de la Loy a esté retranchée aux premiers rayons de l'Euangile, à quel dessein & avec quel droit voyons nous maintenant qu'on la rapelle, & qu'on nous ajoute même plus de charge, vñ principalement que le Seigneur nomme son joug aisé, & que Saint Pierre dans les Actes des Apostres nous dit que la Loy des Iuifs est dure, & que ni eux ni leurs Peres ne l'ont pû porter? XIV. On a retranché la Circoncision: mais le Baptême luy a succédé, le dirai-je, à des conditions presque plus ru-

## 24 L'ICHTHIOPHAGIE;

dés. Celle-là se differoit au huitième jour, & si la mort cependant rauissoit l'enfant, le vœu de Circoncision passoit pour la Circoncision même. Aujourd'huy à peine l'enfant est-il hors du ventre, que nous le plongeons tout entier dans une eau froide, qui croupit depuis long-temps dans vn bassin de pierre, pour ne pas dire qu'elle y est pourrie. Que si ce pauvre innocent vient à estre enleué par quelque accident, & que de la matrice il passe au tombeau, sans qu'il y ait de la faute des parens, il est miserablement condamné aux tenebres eternelles.

*Philippe.* Je l'apprens ainsi.

*Bertulph.* Le Sabbath est osté, ou plustost ne l'est point: mais est seulement transferé au jour du Dimanche. Qu'importe? La Loy Moïsaïque auoit ordonné peu de ieusnes, combien y en auons nous aïosté? combien les Juifs auoient-ils plus de liberté que nous dans le choix des viandes, leur estant permis de manger toute l'année du mouton, du cheureau, des chapons & des perdrix? Toutes sortes d'estoffes leur estoient permises pour se vestir, à l'exception seulement de celle qui estoit tissüe de fil & de laine: auïourd'hui outre tant de formes & de couleurs prescriptes & defenduës, se trouue de surcroist la rasure de la teste de plus d'vne sorte, sans parler du fardeau de la confusion, du fatras des constitutions humaines, de toutes ces decimes, du Mariage reduit sous des liens plus estroits, de ces nouvelles loix d'affinité, & de mille au-

tres

## O V LE CARESME. 25

tres choses qui témoignent assez que de ce costé là la condition des Juifs n'estoit pas de peu plus douce & plus supportable que la nostre.

*Philippe.* Tu es grandement, pauvre homme. Le joug de Christ ne se mesure pas à cette aune que tu t'imagines. Je veux que le Chrétien soit obligé à plus de choses, & même à des choses plus difficiles, jusques à vne peine tres-griue; vne force d'autant plus grande de foy & de charité, qui se trouue en luy, rend doux & aisé ce qui semble aspre & fâcheux de sa nature.

*Bernulph.* Pourquoi donc lors que le saint Esprit descendit du ciel en forme de langues de feu, eut rempli les cœurs des croyans du don precieux de foy & de charité, les a-t-on dechargé de ce fardeau de la loy comme imbecilles, & en danger de succomber sous ce pesant farx? Pourquoi saint Pierre tout plein & tout illuminé de cet Esprit appelle-t-il la Loy un ioug insupportable?

*Philippe.* Elle a esté retranchée en partie, de crainte que le Judaïsme, comme il auoit commencé, n'étoufast la gloire de l'Euangile, & que les Gentils ne s'alienassent de Christ par la haine & l'apprehension de la Loy. Entre lesquels costés il y auoit plusieurs infirmes, pour qui l'on auoit de craindre un double mal: l'un, qu'ils ne crissent que personne ne püst estre sauué sans observation de cette Loy; l'autre, qu'ils n'aimassent mieux,

B

## 26 L'ICHTHIOPHAGIE,

plûtost, que d'en subir le ioug, demeurer dans le Paganisme. Il estoit donc besoin d'attirer leurs esprits, encore febles & imbecilles par quelque amorce de liberté. De plus, afin d'estre ligé à quelques uns de croire, comme ie viens de dire, qu'on ne pust esperer le salut de la seule profession de l'Euangile sans y ajouter les ceremonies de la Loy, on a tout à fait retranché ou changé en des usages meilleurs la Circoncision, les Sabbatines, le choix des viandes, & autres choses de cette nature. **Quel** **St** **Saint** **Pierre** **nie** qu'il puisse porter le ioug de la Loy, il ne le faut pas rapporter à l'Etat de la vocation, auquel rien ne luy estoit impossible: mais aux Juifs grossiers & infirmes, en la personne desquels il parloit, qui ne mouroient qu'avec dégoût, la petite paille de l'orge, n'ayant pas encore atteint iusqu'à la moelle de l'esprit.

*Bernulph.* Tu raisones toy-même fort grossièrement; car ie ne vois pas pour moy, qu'il soit moins necessaire aujourdhuy de retrancher ces observations chancelles, puis qu'elles sont arbitraires, & qu'elles n'obligent en aucune sorte.

*A. b. l. i. g. g.* Comment donc?

*Bernulph.* Je iettois les yeux ces iours pasez sur une grande Carte, où toute la terre estoit peinte, & remarquois la petite portion qu'occupent ceux qui font profession pure & sincere de l'Euangile, assavoir vers le coin de l'Europe vers l'Occident, un autre vers le Nord,

Nost. & va troisième de bien loin vers le Midy. La Pologne sembloit faire vn quatrième Canton vers l'Orient. Le reste n'est habité ou que de Barbares, ou que de Schismatiques & d'Heretiques, ou que d'un ramas des vns & des autres.

*Philippe.* Mais n'as-tu pas remarqué en même temps toute cette coste Australe, & ce nombre infini d'Isles, où l'on void atbez les Eten-dars du Christianisme ?

*Bernulphe* Je l'ay vû; & j'ay appris là même qu'on en a enléué beaucoup de butin, mais sans apprendre qu'on y ait porté le Christianisme. XVII. Comme donc la moisson est abondante, il semble que ce seroit vn beau moyen pour estendre la Religion Chrétienne; que comme les Apostres ne voulurent point accabler les Gencils de la charge de la Loy, de crainte qu'ils ne la missent bas; de même pour retirer les infirmes on ôta de certaines obligations, sans lesquelles l'Vniuers s'est tres-bien conserué au commencement, & se pourroit encore conserver avec la seule foy & charité Euangelique. Apres, j'en vois plusieurs, qui en font toute la pieté en de certains lieux, en de certains costemens, en de certaines vlandes, en de certains ieiunes, en de certains gestes & de certains chants, & qui condamnent sur cela leur prochain contre le precepte de l'Euangile. D'où il arriue que tout se deuant raporter à la foy & à la charité comme au centre de nos actions, l'vne & l'autre se trouvent éteintes par la su-

position qui naist de ces choses. Car celuy-là est bien éloigné de la foy Euangelique, qui met la confiance en ces singeries ; & tres-reculé de la charité Chrétienne, lorsque pour le manger & le boire, duquel chacun peut vser comme il luy plaist, il irrite & reprimende son frere, pour la liberté duquel Iesus Christ est mort. Quelles aigres contentions ne voyons nous point entre les Chrétiens ? Quelles calomnies iniurieuses pour vne robe ceinte ou teinte d'une façon ou d'une autre, pour les viandes que nous fournissent les eaux, ou que nous offrent les pasturages ? Ce mal se pourroit tolerer s'il auoit gagné peu de monde, maintenant nous voyons tout l'Vniuers en feu & en querelle pour ces petites obseruations. Que si ces choses & de semblables estoient retranchées, il arrieroit & que nous viurions en vne plus grande concordance, passant sur toutes ces ceremonies, & nous éuertuant seulement à ce que Christ nous a enseigné ; & que les autres Nations embrasseroient plus volontiers vne Religion, qu'ils verroient iointe à la liberté.

*Philippe.* Il n'y a point de salut hors de l'Eglise.

*Bertulphe.* Io l'avotte.

*Philippe.* Celuy-là est hors de l'Eglise qui ne reconnoist point l'Euêque de Rome.

*Bertulphe.* Je n'en dis rien.

*Philippe.* Mais celuy-là ne le reconnoist pas, qui méprise & neglige les ordonnances.

XVIII. *Bertulphe.* Aussi vchx-je espérer que  
cet

et Euêque Clement de nom, mais plus clement encore d'esprit, plein de pieté & de zele, afin d'attirer d'autant plus toutes les Nations à la société de l'Eglise, adoucira tout ce qui a semblé jusqu'ici destourner quelques peuples de l'alliance du Siege Romain, & se portera avec plus d'ardeur à l'avancement de l'Evangile qu'à la conservation de ses droits. L'apprens tous les jours de vieilles querelles pour ces Annates, ces condonations, ces dispences, ces Eglises surchargées, & toutes ces autres exactions. Mais je m'assure qu'il y mettra désormais tel ordre, qu'il portera une telle moderation à toutes ces choses, qu'il faudra à la fin être impudent pour se plaindre.

*Philippe.* Plût à Dieu que tous les Monarques de l'Univers en usassent de la sorte; Je ne doute point que les affaires du Christianisme, qui sont maintenant reduites au petit pied, ne prissent bien tost un cours tres-heureux, si les Nations barbares se voyoyent appelées à la liberté Evangelique & non à vne servitude humaine; à vne compagnie de sainteté, plutôt qu'à un lieu d'extorsion & de rapine. Lors qu'elles se seroient ainsi amassées, & qu'elles auroyent reconnu en nous des mœurs véritablement Chrétiennes, elles s'offriroyent de bon gré à davantage qu'on n'en pourroit exiger de force.

*Bertulphe.* L'espererois de voir bien tost cet heureux temps, si cette cruelle discorde qui arme aujourd'hui l'un contre l'autre les

deux plus grands Monarques de la Terre ; s'alloit cacher pour jamais dans les enfers :

XIX. *Phil.* Pour moy ie ne puis assez m'efforcer, qu'elle dure encore, puis que toute la bonté & la douceur semblent estre renfermés dans l'ame de François, & que d'ailleurs ceux qui ont instruit Charles dès sa Jeunesse, n'ont pas oublié, sans doute, à luy faire bien entrer dans l'esprit, que plus la fortune le seconderoit à étendre les bornes de son Empire, il devoit de son costé, hausser sa clemence & la porter au plus haut degré. Et d'ailleurs usage, où ils sont tous deux, est d'ordinaire enclin à la facilité & à la hauteur.

*Bernulphe.* Il ne se peut rien desirer en l'un ni en l'autre.

*Philippe.* Comment donc les vœux Publics de tout l'Univers ont-ils si peu d'efficace ?

*Bernulphe.* Les Jurisconsultes ne sont pas encore bien d'accord, touchant les droits & les bornes de ces deux Etats ; & en scay d'autre part que le tumulte des Comedies se convertit à la fin au bruit des nopces : C'est de même que les Princes acheuent leurs Tragedies. Mais avec cette difference, que les mariages se font sur le champ dans les premieres, & qu'icy l'affaire ne s'accomplit, qu'après avoir tenu de grandes machines. Aussi est-il quelque fois meilleur de fermer plus tard la playe, que de l'ulcère venoit encore bien tost à se rouvrir.

*Philippe.* Crois-tu que ces nopces soient en formalies de la paix ?

*Bernulphe.*

## OU LE CARESME. 31

*Bertulphe.* Te le souhaite de tout mon cœur : mais j'apperois pourtant que c'est de là que naissent la plus part de toutes nos guerres ; & s'il s'en leue quelqu'une entre alliez, c'est alors que l'embrasement s'étend plus loing, & qu'il y a plus de difficulté à l'éteindre.

*Philippe.* Je l'aouë, & reconnois la verité de ce que tu dis.

*Bertulphe.* Mais te semble-t-il iuste, que pour vn différent de Jurisconsultes, & le retardement d'un accord, tout l'Vniuers gemisse cependant sous tant de maux ? Car à present il n'y a point de securité en aucun lieu, & tandis qu'il n'y a proprement ny paix ny guerre, les mechaës prennent licence de tout.

*Philippe.* Ce n'est point à moy de parler des desseins des Princes : mais pourtant si quelqu'un me faisoit Empereur, ie scais comment ie me comporterois.

XX. *Bertulphe.* Or ça, nous te faisons Empereur, & tout ensemble, si tu veux, Pape de Rome. Que feras-tu maintenant ?

*Philippe.* Fais moy plutôt Empereur & Roy de France.

*Bertulphe.* Sois l'un & l'autre, j'en suis bien content.

*Philippe.* D'abord prenant vne ferme resolution pour la paix, ie ferois publier vne trêve par tous les lieux de mon obeissance, & donnant congé à toutes mes troupes, j'ordonnerois peine de mort à celuy qui auroit seulement touché à vne poulle de son prochain. Ayant

disposé les choses de la sorte à mon avantage, ou, pour mieux dire, à l'avantage public, je viendrois en suite à transiger des limites, & des conditions du mariage.

*Bertulphe.* N'as tu point de plus ferme lieu de la paix qu'un mariage ?

*Philippe.* L'en ay d'autres.

*Bertulphe.* Di les nous.

XXI. *Ph.* Si i estois Empereur, voila comment i'en vicrois d'abord avec le Roy de France.

*Mon Frere,* luy écrivois-ic, *Quelque mauvais genre a excité cete guerre entre nous, sans que nous en ayons voulu jusqu'icy à nos vies, mais ayant seulement combattu chacun pour la gloire de ses Etats. Vous vous estes porté en Prince vaillant & courageux, autant que vos forces vous l'ont permis; cependant la fortune m'a montré meilleur visage qu'à vous, & de Roy vous a rendu mon captif. La même chance pouvoit tourner sur moy, & vestre malheur nous avertit tous de la condition humaine. Nous avons assez éprouvé comme ce genre de combat nous a esté funeste à tous deux; commençons en un amour d'huy d'une autre nature. Je vous donne la vie & la liberté, d'ennemy que vous m'estez ie vous reçois pour amy, enseuelissons dans l'ou-*

bli

bli tout le passé, retournez gratuitement vers les vôtres, possédez vos Etats comme auparavant, demeurez bon voisin, & que désormais il n'y aye que ce combat seul entre nous, à qui se vaincra de fidélité, de bons offices, & de bien-veillance. Ne disputons point à qui regnera plus loing: mais à qui gouvernera ses peuples avec plus de sainteté & de Justice. Dans la première guerre j'ay remporté la lèuange du plus fortuné: icy qui sortira vainqueur, en remportera une bien plus grande. Cette marque de ma clemence me doit acquerir un plus beau renom, que si j'auois ajoûté toute la France à l'Empire: comme l'opinion qu'on va concevoir de vostre grandeur enuers moy vous eleuera plus haut, que si vous m'auiez chassé de l'Italie. Ne me portez point d'enuie pour cette gloire que ie recherche. En revanche ie travailleray de sorte à la vôtre, que vous serez bien aise d'estre redenable à qui vous traite en si bon amy.

Bertulphe. Certes toute la France, & même tout l'Vniuers pourroit être vaincu de cette façon. Autrement si par des conditions injustes cette playe vient plutôt à se boucher, qu'à se

## 34. L'ICHTH' OPHAGIE,

bien guerir, ie crains qu'au moindre pretexte la cicatrice ne se rouvre, & que le pus n'en sorte, avec plus de danger qu'auparavant.

*Phil.* Quelle gloire, & quels magnifiques eloges donneroit-on à Charles, par toute la terre pour un si rare effet de bonté? Quelle nation apres cela ne se voudroit point soumettre à un Prince si plein de douceur & de clemence?

*Bertulph.* Tu as assez bien joité le personnage de l'Empereur; mais maintenant il te faut trancher du Pape.

*Phil.* Il seroit ennuyeux, de s'arrêter sur chaque article: ie dépêcheray en peu de mots. L'aginois donc de sorte, que tout l'Univers scauroit, que ce Prince de l'Eglise n'est autre chose que de se sentir & se montrer alteré de la seule soif de la gloire de Christ, & du salut de tous les hommes. Ce seroit le vray moyen d'adoucir la haine, qu'on porte à ce nom de Pape, & de lay-acquerir une louange solide & éternelle. Mais cependant nous allons insensiblement du Coq à l'Asne, & nous nous sommes bien éloignés de notre premier discours.

XXII. *Bertulph.* Je te rémètray aisément au chemin. Tu dis donc, que les ordonnances des Pontifes obligent tous ceux qui sont en l'Eglise?

*Phil.* Il est vray.

*Bert.* A la peine des tourmens?

*Phil.* On le dit.

*Bert.* Et même les statuts des Evêques?

*Phil.*

## DU LE CANESME. 33

*Phil.* Je le crois, chacun dans son Diocèse.

*Bern.* Et des Abbez.

*Phil.* Pour ceux-cy ie n'ose bien t'en répondre, car ils sont receus à l'administration avec de certaines restrictions, & ne peuvent gêner les leurs de regles nouvelles, que par l'autorité de tout l'Ordre.

*Bern.* Mais si l'Eueque entre en sa charge & de pareilles conditions?

*Phil.* C'est dequoy le doute.

*Bern.* Le Pape peut retrancher ce que l'Eueque auroit ordonné?

*Phil.* Je le pense.

*Bern.* Personne au contraire ne peut abolir, ce qui seroit decerné du Pape?

*Phil.* Tu dis bien.

*Bern.* D'où vient donc que nous entendons parler d'ordonnances de Papes supprimées, par cette raison; qu'ils n'estoient pas assez bien instruits; & de constitutions de predecesseurs annullées par ceux qui les ont suivis, d'autant qu'ils radotoient en fait de Religion & de piété?

*Phil.* Ces choses que tu allègues sont casuelles. Car aussi l'ignorance peut se trouver dans vn Pape; comme en vn autre homme. Au reste ce qui part de l'autorité d'vn Concile vniuersel a lieu d'vn ceste oracle, & est d'vn poids égal ou approchant de celui des Euangiles.

*Bern.* Est-il permis de douter des Euangiles?

*Philippe.* La belle demande, noni ~~par~~ me des Conciles assemblez au nom du Saint Esprit, conclus, publiés & receus, selon des formes.

*XXIII. Bertulphe.* Mais si quelqu'un doute, que telle & telle chose s'accorde avec le Concile qu'on met en auant, comme j'entens que quelques-uns de ceux là mêmes, qui sont tenus auourd'huy pour Orthodoxes, reiettent celuy de Basse, & que chacun n'approuue pas celuy de Constance, sans parler du dernier Concile de Larran à Rome.

*Philippe.* En doute qui voudra à son dam, pour moy, ie ne veux pas estre du nombre.

*Bertulphe.* Saint Pierre a donc eu l'autorité de faire des loix nouvelles?

*Philippe.* Tres-assurement.

*Bertulphe.* Saint Paul l'a eüe de même avec les autres Apôtres?

*Philippe.* Ils l'ont eüe chacun dans leurs Eglises assignées par le même S. Pierre ou par Iesus Christ.

*Bertulphe.* Et les Successeurs de S. Pierre ont sans doute le même pouuoir que S. Pierre même?

*Philippe.* Pourquoi non?

*Bertulphe.* Nous deuons donc autant de respect aux Ecrits des Papes de Rome qu'à ceux de Saint Pierre, & aux Constitutions des Euêques, qu'aux Epistres de Saint Paul?

OV LE CARÈSME. 37

*Philippe.* Je pense même qu'il leur est dû davantage, si le commandement marche avec, & s'ils portent des loix avec auctorité.

*Bertulphe.* Mais pourroit-on douter sans crime, que Pierre & Paul ayent écrit par l'inspiration du S. Esprit ?

*Philippe.* La seule pensèe en est heretique.

*Bertulphe.* Il en va de même à vôtres amis des écrits & des constitutions des Papes & des Euêques ?

*Philippe.* Pour les Papes, c'est ma creance : pour les Euêques ie ne sçay qu'en dire, si ce n'est qu'il est bon & charitable de ne soupçonner temerairement personne, à moins que la chose ne soit trop claire.

*Bertulphe.* Pourquoi l'Esprit divin souffre-t-il plutôt qu'un Euêque tombe dans l'erreur, qu'un Pape ?

*Philippe.* Parce que le danger est plus grand au Chef.

*Bertulphe.* Si les Constitutions des Prelats sont de si grand poids, que veut dire que Dieu dans le Deuteronomie, menace si rudement ceux qui oseront ajoûter ou retrancher quelque chose de sa loy ?

*Philippe.* Celuy-la n'ajoûte point à la loy qui explique plus au long ce qui y estoit comme caché & obscur, qui met de plus près au iout ce qui regarde son observation: ny celuy-la aussi n'en retranche rien, qui la propose aux peuples selon leur capacité, leur montrant

## 36 L'ICHTHIOPHAGIE,

l'un de leur cachant l'autre, selon les lieux & les temps.

*Bertulpha.* L'obligation estoit-elle attachée aux ordonnances des Pharisiens & des Scribes ?

*Philippe.* Je ne le crois pas.

*Bertulpha.* Pourquoi donc ?

*Philippe.* Parce qu'encore qu'ils eussent le droit d'enseigner, ils n'avoient pas le droit de faire des loix.

*Bertulpha.* Laquelle autorité semble la plus grande, ou dans l'établissement des loix humaines, ou dans l'interprétation des loix diuines ?

*Philippe.* A mon auis c'est dans le premier.

*Bertulpha.* Pour moy ie crois le contraire. Car de celui qui a droit d'interpréter, l'interprétation est de force pareille à la loy diuine.

*Philippe.* Je ne comprends pas bien ce que tu dis.

XXIV. *Bertulpha.* Je te parleray plus clairement. La loy diuine commande d'assister son pere. Le Pharisien l'interprete de la sorte, que c'est donner à son pere que de donner au sacré christor; puisque Dieu est le pere de tous les hommes. La loy diuine ne doit-elle pas céder à vne telle interpretation ?

*Philippe.* Ouy, si cette interpretation n'est point fausse.

*Bertulpha.* Mais quand ils ont receu vne fois l'autorité d'interpréter, d'où scauray-je quelle est la meilleure interpretation, sur tout s'il s'accordent mal entre eux ?

*Philippe.* Si tu ne trouues point de quoy te sa-

C'est faire, ny dans ton iugement propre, ny dans celuy des autres, tu dois suivre l'autorité des Prelats.

*Berulpho.* L'Autorité des Pharisiens & des Scribes est donc deuolue aux Theologiens & Predicateurs?

*Philippe.* Sans doute.

**XXV.** *Berulpho.* Cependant ie n'en entens point, qui crient plus souuent de la chaire, *Econtez, Je vous dis, que ceux-là qui n'ont jamais frequenté les Escholes de Theologie.*

*Philippe.* Il leur faut prester vne attention favorable: mais vne attention pleine de iugement, pourvü qu'ils ne parlent pas tout à fait en fous. Car alors le peuple se doit leuer en les sifflant, afin qu'ils reconnoissent leur extravagance. Mais pour ceux qui sont honorez du tiltre de Docteur, il semble qu'on s'y peut fier.

*Berulpho.* L'en trouue encore quelques vns de ces derniers plus sots & plus grossiers, que ceux qui sont sans lettres & sans science; & entre les plus doctes ie decouure mille differens.

*Philippe.* Il te faut faire choix des meilleures choses, & laisser aux autres ce qui ne te semble pas bien expliqué, embrassant toujours ce qui est approuué du Magistrat, & rescue de la multitude.

*Berulpho.* Je veux que ce soit le plus saint. Mais à ton conte il y a des constitutions injustes, comme il y a de fausses interpretations.

*Philippe.* S'il y en a, que d'autres en jugent; ie crois pour moy que cela se peut.

*Bertulphe.* Anne & Caiphe auoient le pouuoir de faire des loix?

*Philippe.* Qui en doute?

*Bertulphe.* Assauoir si en chaque chose leurs constitutions obligeoient sur peine de la gesne.

*Philippe.* Je ne sçais.

*Bertulphe.* Qu'Anne par exemple eust ordonné, que personne au retour du marché ne se mist à table, sans auparauant se lauer le corps, celui qui eut pris son repas sans se lauer, eut-il commis vn crime digne de la gesne?

*Philippe.* Je ne le crois pas, si ce n'est que le crime se rendist noir par le mepris de la puissance publique.

**XXVII.** *Bertulphe.* Tous les commandemens de Dieu obligent-ils sur peine de la gesne?

*Philippe.* Non pas selon ma pensée. Car Dieu a defendu tout peché veniel, s'il en faut croire les Theologiens.

*Bertulph.* Peut-être aussi que le peché veniel nous traîneroit dans la gesne, si Dieu par sa misericorde ne supprimoit nostre infirmité.

*Philippe.* Cela ne me parait point absurde; mais ie si ose pourant l'affirmer.

*Bertulph.* Durant l'exil des Israëlités dans Babylone; eut beaucoup de choses commandées par la Loy, qui furent omises.

la Circoncision le fut. en plusieurs. Tous ces plusieurs là sont-ils peris ?

*Philippe.* Dieu le sçait.

*Bertulphe.* Serait-ce vn crime à vn Iuif pressé de la faim de manger du porc à la dérobée ?

*Philippe.* Selon mon jugement la nécessité l'excuseroit : Ainsi que Dauid, comme i'ay dit cy-deuant, fut excusé de la bouche de Dieu même, d'auoir mangé contre le commandement de la Loy, les pains sacrés qu'on appelloit de proposition : encore qu'il ne fust pas le seul qu'en eust mangé : & qu'il en eût derechef repeu les compagnons de la suite, qui estoient d'entre les peuples profanes.

*Bertulphe.* S'il arriuoit vn cas si pressant, qu'il fallust ou mourir de faim, ou autrement se résoudre à dérober, duquel deuroit-on alors faire choix, ou de la mort, ou du larcin ?

*Philippe.* Peut-être qu'en ce cas là vn vol ne seroit point vol.

*Bertulphe.* Qu'est-ce que i'entens, vn œuf n'est donc point œuf ?

*Philippe.* Sur tout s'il prenoit en cachette, avec dessein de restituer aussi tost qu'il en auroit le pouuois.

*Bertulphe.* Que si vn homme ne peut éviter le suplice, à moins que de porter faux témoignage contre son prochain, auquel des deux se doit-il résoudre ?

*Philippe.* A endurer le suplice.

## 42 L'ICHTHIOPHAGOE,

*Bertulphe.* Que s'il s'en peut sauuer par vn adultere ?

*Philippe.* Pluost perdre mille vies.

*Bertulphe.* Et si en fin il peut échaper par vn acte simple de paillardise ?

*Philippe.* Il luy est plus expedient de mourir.

*Bertulphe.* Comment donc l'œuf ne cesse-t-il pas icy d'estre œuf, sur tout s'il ne se fait point de force ou d'iniure.

*Philippe.* On fait iniure au corps de la fille.

*Bertulphe.* Que si de rechef en se parjurant on peut reculer la derniete heure ?

*Philippe.* Je vous feray toujours la même reponce.

*Bertulphe.* Que si pour vne derniete fois on peut racheter la vie par vn petit mensonge officieux, & qui ne nuit à personne ?

*Philippe.* On enseigne qu'il faut la perdre. Mais pour moy, ie crois que dans vne importante necessité, ou dans vn grand auantage, vn mensonge de la sorte, ou n'est point crime, ou si c'en est vn, qu'il est tres-leger. Sinon; pour parler ouuettement, qu'il n'y eust danger que nous nous atournassions de la sorte à mentir malicieusement. Posez le cas, qu'un homme ne bien puisse sauuer par vn mensonge innocent le corps & la vie de ses Citoyens; Que fera t-il, doit-il faire le mensonge ?

*Bertulphe.* Je ne scay ce que les autres feroient. Pour moy je ne craindrois point en pareil

reil cas de dire quinze mensonges, fussent ils aussi impudens que ceux d'Homere; & ie verserois incontinent vn peu d'eau beute sur cette tache.

*Philippe.* I'en ferois de même.

*Bernulphe.* Ainsi tout ce que Dieu commande ou defend n'oblige pas sur peine de la gese.

*Philippe.* Il ne le semble pas.

*Bernulphe.* De la sorte encore la maniere de l'obligation ne vient pas de l'auteur de la loy seulement, mais encore de sa nature: puis qu'il y a des choses qui cedent à la necessité, d'autres point.

*Philippe.* Je l'auouë.

*Bert.* Si vn Prestre tombe en danger de mort, & qu'il s'en puisse garentir en épousant vne femme; Que veux-tu qu'il face?

*Philippe.* Qu'il meure.

*XXV. III.* *Bernulphe.* Puisque la loy diuine le cede à la necessité, pourquoy cette loy humaine tranche-t-elle de ce petit *[Terminus]* dont la fable est assés connue] Dieu de la Fable, qui ne voulut pas ceder à Iupiter même.

*Philippe.* Ce n'est pas la loy: mais bien le vœu qui y met obstacle.

*Bernulphe.* Mais si quelqu'un faisoit vœu d'aller à Ierusalem, ne le pouuant accomplir sans mettre quitément sa vie en danger, veux-tu ou qu'il demeure, ou qu'il meure?

*Philippe.* Qu'il meure, s'il n'obtient du

Pape la relaxation de son vœu.

*Bertulpho.* Comment ce dernier vœu se peut-il relâcher, & l'autre point ?

XXIX. *Philippe.* Parce que celuy-là est solemnel, & celuy-cy est priué.

*Bertulpho.* Qu'appelles-tu solemnel ?

*Philippe.* Ce qui se fait d'ordinaire.

*Bertulpho.* Celuy-cy n'est-il donc pas aussi solemnel, puis qu'il se fait tous les iours ?

*Philippe.* Il se fait : mais c'est en particulier.

*Bertulpho.* Ainsi donc si vn Moine fait priuément profession deuant son Abbé, cette profession n'est pas solemnelle ?

*Philippe.* Tu es vn moqueur : vn vœu priué se relâche plus facilement, parce que cela est suiuy d'vn moindre scandale. Et celuy-là qui le fait, le fait avec cette intention, qu'il s'il n'y trouue sa commodité, il puisse changer quand il voudra de façon de viure.

*Bertulpho.* C'est donc avec cette intention, que tu dis que ceux-là font vœu, qui s'astreignent en particulier à vne continence perpetuelle ?

*Philippe.* Ils le deurolent.

*Bertulpho.* Cette continence donc est & pour tousiours, & pour vn temps ? Que si vn Chartreux tombe malade, & que faime de manger de la chair il cour hazard de mourir, quel conseil en ce cas là doit-il prendre ?

XXX. *Philippe.* Les Medecins enseignent, qu'il n'y a point de viande de si bon suc, ny de si bonne nourriture, que l'or para-  
ble

ble & d'ambregtis ne font autant d'effect dans le corps.

*Bertulpho.* Lequel vaut donc mieulx, de secontier vñ malade avec de l'or & des perles, ou d'en sauuer plusieurs de l'argent de ces chers remedes, & de donner vñe poule à vñ languissant?

*Philippe.* Je ne sçais que te répondre.

*Bertulpho.* Il est vray, que le poisson ny la chair ne sont pas du nombre de ces choses, qu'ils appellent substantielles en leurs termes.

*Philippe.* Laissons les Chartreux à leur juge.

*Bert.* Parlons en general. Le Sabbatisme est diligemment rebatu dans la Loy de Moÿse, par plusieurs fois & en diuers termes.

*Philippe.* Il est vray.

*Bertulpho.* Sçauoir donc, si ie porteray secours, ou non, à vñe ville qui se trouue en peril le iour du Sabbath?

*Philippe.* Tu veux cependant que ie sois Iuif.

*Bertulpho.* Je le veux, & franc circoncis.

*Phil.* Le Seigneur luy même a coupé ce nœud. Car le Sabbath a esté institué à cause de l'homme, & l'homme n'a pas esté fait pour le Sabbath.

*Bertulpho.* Cette raison doit donc auoir lieu dans toutes les constitutions humaines?

*Philippe.* Tu dis vray, s'il ne se rencontre point d'autre obstacle.

*Bert.* Que si l'intention du Legislatteur ne va pas à obliger personne par sa Loy sur peine de la gesne, non pas même du moindre peché, & qu'il ne la vueille pas rendre de plus grand poids qu'vñe exhortation?

## 46 L'ICHTHOPHAGIE,

*Philippe.* Pauvre homme, Ce n'est pas au Législateur à déterminer, iusques où la loy oblige, il a usé de son pouuoir en l'établissant, du reste c'est à Dieu de déclarer à quoy elle oblige, ou non.

*XXXI. Bernulphe.* Pourquoi donc, entendons nous tous les iours nos Curez crier dans leurs prosthes: Il faut demain ieusner sur peine de damnation éternelle, s'il ne nous est point assuré, en quelle façon oblige cette loy humaine?

*Philippe.* Ils en usent de la sorte, afin de porter plus d'épouuante dans les esprits des rebelles: car ie croy que ces paroles s'adressent seulement à eux.

*Bernulphe.* Mais cependant ie ne scay s'ils épouuantent en effect ces sortes d'esprits, tandis qu'ils iettent d'ailleurs les infirmes dans le scrupule & dans le danger.

*Philippe.* Il est difficile de bien pouruoir aux uns & aux autres.

*Bernulphe.* La coûtume aura ainsi même force que la loy?

*Philippe.* Quelque fois plus grande.

*Bernulphe.* De la sorte encore, quoy que ce ne soit pas l'intention de ceux qui introduisent la coûtume, elle oblige pourtant, vueille ou non.

*Philippe.* Je le pense.

*Bernulphe.* De sorte enfin qu'ils peuvent bien mieux se la charger: mais qu'ils n'en peuvent ôter?

*Philippe.*

*Philippe.* Il en va de même.

**XXXII** *Bertulphe.* Tu vois donc que ce n'est pas sans grand peril, que les hommes établissent des loix nouvelles, lors qu'aucune nécessité ne les presse, & qu'ils n'y sont poussez d'aucun avantage.

*Philippe.* Je l'aouë.

*Bertulphe.* Quand le Seigneur dit, *Ne iurez en aucune sorte*, condamne-t-il à ton auis à la geline tous ceux qui iurent ?

*Philippe.* Je ne le crois pas, puis que c'est plutôt vn conseil en eet endroit, qu'un commandement.

*Bertulphe.* Mais d'où le pourray-je sçavoir, vñ qu'à peine a-t-il rien defendu avec plus de severité & plus de soin, que le iurement ?

*Phil.* Messieurs nos Maistres pourroient te l'apprendre.

*Bertulphe.* Saint Paul lors qu'il donne vn conseil, n'oblige donc point non plus à la geline ?

*Philippe.* Point du tout.

*Bertulphe.* Mais pourquoy ?

*Philippe.* Parce qu'il ne veut point troubler les infirmes.

*Bertulphe.* Il depend donc du Legislatteur d'obliger, ou non, sur peine de la geline. Et c'est pieusement fait de prendre garde d'empestrer les imbecilles de toutes sortes de con-  
sultations.

*Philippe.* Je l'accorde.

*Bertulphe.* Que si Saint Paul apporte icy de

## 48. L'ICHTHIOPHAGIE,

la precaution, à plus forte raison le doiuent les simples Prestres, dont il n'est pas certain quel esprit les pousse.

*Philippe.* Tu dis vray.

*Bert.* Cependant tu niois tantost qu'il fust au pouuoir du Legislatteur, de determiner l'obligation de la Loy.

XXXIII. *Philippe.* Aussi n'est-il plus question icy de Loy: mais d'un Conseil.

*Bertulph.* Il est aisé de changer les termes, Tu ne déroberas point, est un commandement?

*Philippe.* Qui en doute?

*Bertul.* Ne resiste point tout à fait au méchant, que sera-ce?

*Philippe.* Un conseil.

*Bertulph.* Mais ce dernier a plutôt apparence de commandement que l'autre. Au moins depend il des Eueques, que ce qu'ils ordonnent ayt lieu de commandement ou de conseil?

*Philippe.* Je l'auouë.

*Bertul.* C'est ce que tu niois pourtant n'agueres tres-fortement. Ainsi donc lors qu'un Prelat veut que son ordonnance n'astreigne à aucun crime; c'est dans son intention un conseil, & non un commandement.

*Philippe.* Il est vray: mais il n'est pas expedient, que le peuple sçache cette difference, de crainte qu'il ne criast aussi tost que ce n'est qu'un conseil, qu'il n'est pas d'humeur de garder.

*Bertulph.* Mais que feras-tu cependant à tant

tant de consciences infirmes, que ton silence jette dans vne miserable confusion? Di moy, ie te prie, les Doctes au moins ne peuvent-ils pas decourir par quelques marques, si la constitution a force de commandement ou de conseil?

*Philippe.* Ils le peuvent, à ce que i'entens.

*Bertulphe.* N'est-il point permis de sçauoir ce mystere?

*Philippe.* Ouy bien: pouruû que tu ne le vneilles point euenter.

*Bertulphe.* Tu le diras à vn poisson.

*Philippe.* Lorsque tu n'entens que ces paroles; *Nous exhortons, nous ordonnons, nous recommandons*, ce n'est qu'un conseil: Lorsque celles-cy frappent tes oreilles, *nous commandons, nous enioignons étroitement*, sur tout si les menaces d'excommunication suivent, tu écoutes un commandement.

*Bert.* Que si ie dois quelque argent à mon boulanger, & que ne sçachant d'où le satisfaire, i'aimé mieux prendre la fuite, que de me voir traîner en prison, commets-ie vn grand crime?

*Philippe.* Ie ne le crois pas, si d'auanture la volonté de payer ne manque.

*Bertulphe.* Comment donc ose-t-on alors m'excommunier?

XXXIV. *Philippe.* Ce foudre épouuante les coupables, & ne brusle point les innocens. Car tu sçais même que chez les anciens Romains ils auoient des loix rudes & étonnantes, mais qui n'estoient establies que pour donner seulement de la terreur. Telle

## 50 L'ICHTHIOPHAGIE,

qu'estoit celle des douze tables, qui ordonnoit qu'on depeçast le corps du débiteur, de laquelle il ne nous reste aucun exemple, vñ qu'elle n'auoit esté faite que pour imprimer la crainte, & non pour appliquer au tourment. Après de même que le foudre ne se prend point à la cire ou au lin, mais plustost à l'acier & à la pierre: ainsi de telles excommunications n'ont d'effect que sur les rebelles, & ne se portent point sur les pauvres d'esprit. Mais pour en parler ingenuëment, de ietter aussi tost ce foudre de Christ dans des rencontres friuoles de la sorte, c'est proprement ce que les anciens disoient, s'amuser à vne lentille

*XXXV. Bert.* Vn Pere de famille n'a-t-il pas même droit en sa maison, qu'un Eueque dans son Diocese?

*Phil.* Je crois que ouy, à proportion.

*Bertulphe.* Et les ordres qu'il y donne obligent de la même sorte?

*Philippe.* Pourquoi non?

*Bertulphe.* J'ordonne donc que personne chez moy ne mange des raues; en quel peril se trouue deuant Dieu celuy qui ne m'a pas obei?

*Philippe.* C'est à Dieu à en ordonner.

*Bertulphe.* Desormais donc ie ne diray point aux miens, ie vous commande: mais ie vous exhorte.

*Philippe.* Tu feras bien

*Bertulphe.* Mais je vois mon voisin sur le bord du precipice, & le tirant à part, ie l'exhorte à rompre son commerce avec les joüeurs &

les

## OV LE CARESME.

51

- les yurongnes ; luy au contraire se riant de ma remontrance , continue de mener vne vie plus perduë qu'auparauant : cette admonition l'engage-t-elle à aucune peine ?

*Philippe.* Il le semble.

**XXXVI.** *Bertulphe.* Ainsi donc & le conseil , & l'exhortation ne nous enlacent pas moins.

*Philippe.* L'admonition ne peut rien de soy : mais bien le suiet & la nature de l'admonition. Car si mon frere auerti de se seruir de pantoufles, plustost que d'aller pied nus au lit, ne tenoit conte de mon conseil, il ne seroit taché d'aucun crime.

*Bertulphe.* Je ne veux point m'enquerir icy , iulques où peinent obliger les ordonnances des Medecins. Le vœu engage sur peine de la gelne ?

*Philippe.* Assurément.

*Bertulphe.* Tout vœu ? Quel qu'il soit ?

*Philippe.* L'entens licite, legitime, & libre.

*Bertulphe.* Qu'appelles-tu libre ?

*Philippe.* Ce qui ne part d'aucune necessité.

*Bertulphe.* Qu'est-ce encore que la necessité ?

*Philippe.* C'est lors que la crainte s'empare de l'esprit de l'homme fort.

*Bertulphe.* Même du Stoïque ? lequel si tout l'vniuers detraqué venoit à tomber, demeureroit touïjours ferme & inbranlable sous ses ruines.

*Philippe.* Montre moy premierement ce

## 52 L'ICHTHIOPHAGIE,

Stoïque, & alors ie te répondray.

*Bertulphe.* Mais raillerie à part, la crainte de la faim, ou l'infamie, peut-elle tomber dans l'ame de l'homme fort ?

*Phil.* Pourquoi non ?

*Bertulphe.* Si vne fille, qui n'est pas encore emancipée, se marie en cachette sans le sçeu de ses parens, qui ne l'autoient pas autrement souffert, son vœu est-il legitime ?

*Phil'ppe.* Qui l'empêcheroit ?

*Bertulphe.* Je ne sçay qu'en dire. Certes s'il en est de la sorte de legitimes, ils seront du nombre de ces choses, qui, encore qu'elles soient vrayes, doiuent estre mises sous le silence, pour euitèr le sçandale des infirmes. Que si vne fille apres auoir contracté mariage de l'authorité de ses parens, vient à s'enfermer contre leur gré dans vn Monastere de sainte Claire, son vœu sera-t-il & licite & legitime ?

*Philippe.* S'il est solennel.

*Bertulphe.* Ce vœu là est-il solennel, qui se fait au milieu d'vn champ, & dans l'enceinte d'vn petit cloître ?

*Philippe.* On le tient de la sorte.

*Bert.* Si la même fille fait vœu à la maison, en presence de peu de témoins, d'vne perpetuelle intégrité de corps, ce vœu là ne sera-t-il donc pas aussi legitime ?

*Philippe.* Non.

*Bertulphe.* Mais pourquoi ?

*Ph.* Parce qu'vn vœu plus saint y met obstacle.

*Bert.* Si la même fille encors vient à vendre

vn champ, le contract sera-t-il valable ?

*Philippe.* Je ne le crois pas.

*Bertulphe.* Et il le sera cependant, si elle Te liure en la puissance d'autruy ?

*Philippe.* Si elle se consacre à Dieu.

XXXVIII. *Ber.* Vn vœu priué nous y consacrer-t-il moins ? & celuy qui se range sous le saint état de mariage, ne se dedie t-il pas à Dieu ? Et ceux que Dieu a conioints se deuouënt-ils donc au diable ? Le Seigneur a dit des seuls mariez, Ceux que Dieu a conioints, que l'homme ne les separe point. Derechef, lors qu'un ieune garçon de treze ans, ou vne ieune fille toute simple, forcée par les menaces de ses parens, par la méchanceté de ses tuteurs, & les continuelles persuasions des Moines ; vaincuë ou par les caresses, ou par la crainte, se iette de la sorte dans vn monastere; leur vœu doit-il passer pour libre ?

*Phil.* S'ils sont capables de fraude.

*Bertulphe.* Cet âge n'en est que trop capable, auquel on leur peut faire accroire tout ce que l'on veut. Que si ie me propose en moy-même de me retrancher du vin tous les vendredis, cette proposition m'oblige-t-elle à l'egal d'un vœu ?

*Philippe.* Il ne se peut. Quelle difference mets-tu donc entre vn propos arresté, & vn vœu conceu interieurement ?

*Philippe.* Il n'y a que l'intention qui en peut mettre.

*Bertulphe.* Tu niois auparauant, que l'intention eust icy lieu. Je propose si ie puis ; & ie vouë, que ie puisse ou non.

*Philippe.* Tu le tiens.

*Bertulphe.* Je tiens du vent. Il faut donc aussi, dans ce dessein que tu fais, considérer la nature de la chose.

*Philippe.* C'est mon aui.

*Bertulphe.* Et comme ie disois tantost, que ie me voulois garder du terme de commandement, dans les ordres que ie donne à ma famille, ie me voudrois garder icy du nom de vœu.

*Philippe.* Fort bien.

*Bertulphe.* Si le Pape ordonnoit, que personne n'eust à se marier entre le septième degré de parenté; celuy la feroit il vn crime, qui épouseroit vne cousine au sixième?

*Philippe.* Je crois certainement qu'il courroit danger.

*Bertulphe.* Que si vn Euêque exigeoit des siens, qu'aucun ne touchât sa femme que le Lundy, le Ieudy, & le Samedy, celuy-la se rendroit-il coupable d'un grand peché, qui l'approcheroit encore les autres iours?

*Philippe.* Je le pense.

*Bertulphe.* Que s'il defendoit, que personne ne mangeast des eschalottes?

*Philippe.* Que fait cela à la pieté.

*Bertulphe.* Parce que les eschalottes prouoquent la chair, de même que la Roquette.

*Philippe.* Tu m'en mets en peine.

*Bertulphe.* Comment? d'ou tires-tu la force de l'obligation dans les loix humaines?

*Philippe.* Des parolles de Saint Paul.

*Obeissez*

*Obeissez à vos Supérieurs.*

*Bertulph.* Il s'ensuit donc que toute constitution d'Euêques & de Magistrats est obligatoire ?

*Philippe.* Pourvû qu'elle soit juste & legitime-ment établie.

*Bertulph.* Mais en cela qui sera le juge ?

*Philippe.* Celuy-la même qui la faite, puis-que celuy qui prescrit la Loy, semble estre en droit de l'interpreter.

*Bertulph.* Ainsi à ton conte il faut obeir, sans choix, à toute sorte de constitutions ?

*Philipp.* Je me l'imagine.

*Bertulph.* Mais si vn supérieur sot & mochant établit vne loy impie & iniuste, faudra-t-il s'arrêter à son jugement ; & le peuple, qui n'a nul droit en cecy, doit-il luy prester obeissance ?

*Philippe.* Pourquoi s'aller former des chimeres, & des cas qui n'arriuent point ?

**XL.** *Bertulph.* Qui assiste son Pere, en sorte que si la Loy ne l'y contraignoit, il ne luy rendroit aucuns soins, celuy-la satisfait à la Loy ?

*Philippe.* Je ne le crois pas. ●

*Bertulph.* Pourquoi ?

*Philippe.* Premièrement il ne satisfait pas à l'intention du Legislatteur : en apres il couvre sa mauuaise volonté d'une hypocrisie.

*Bertulph.* J'en diray de même de celuy qui ieusne : mais qui ne ieusneroit point, si l'Eglise ne le commandoit,

## 96 L'ICHTHIOPHAGIE ;

*Philippe.* C'est changer en effet & la nature de la loy & l'intention du Legislatteur.

*Bertulphe.* Mets donc en parallele vn Juif ieusnant de la sorte les iours ordonnez, & qui ne ieusneroit point autrement, si la loy ne l'y obligeoit ; avec vn Chrétien faisant abstinence, selon qu'elle luy est prescrite par les hommes, & qui n'en feroit aucune, si tu l'exemtois de subir la loy. Ou, si tu l'aimes mieux, vn Juif s'abstenant de la chair de pourceau, & vn Chrétien se retranchant les vendredis de viandes & de laitages.

*Philippe.* Je crois que le pardon suit de près l'infirmité, qui fait quelque résistance à la loy : mais non pas le mepris & le murmure, qui partent d'une volonté mauvaise.

*Bertulphe.* Mais enfin tu confesses, que les loix diuines n'obligent pas tousiours sur peine de la gesne.

*Philippe.* Pourquoi ne te l'auouerois-je pas ?

*Bertulphe.* Tu n'oses m'auouër en même temps, qu'il y ait quelque loy humaine, qui n'oblige pas à la même peine : mais tu laisses flotter l'homme dans le doute. Et de la sorte tu sembles donner quelque chose de plus aux loix des hommes, qu'à celles de Dieu. Le mensonge & la medisance sont pechez de leur nature, defendus de Dieu ; cependant tu m'as auoué, qu'il y a quelque espece de mensonge & de medisance qui n'entraîne point à la gesne, & tu n'oses deliurer de la même peine ce-  
luy

luy qui, de quelque façon que ce soit, mange de la chair le Vendredy.

*Phil.* Il n'est pas en moy, d'absoudre ou de condamner aucun.

*XLI. Bertulphe.* Si les loix diuines & humaines astreignent également, en quoy differeront-elles les vnes des autres?

*Philippe.* C'est que celuy qui transgresse la loy humaine, peche immédiatement contre les hommes (si tu me permets de me seruir des petites fleurs de l'Echolle) & celuy qui viole la loy diuine, peche immédiatement contre Dieu.

*Bertulphe.* Que m'importe, que tu verses le vinaigre ou l'absinthe l'vn deuant l'autre, puisqu'il me les faut boire tous deux? Ou que m'importe encore, qu'une pierre qui m'aura blessé reiallisse contre mon amy, ou que de mon amy elle vienne à moy?

*Phil.* Je t'écoute.

*Bertulphe.* Si donc la maniere d'obliger se doit tirer dans les vnes & les autres loix de leur nature, & des circonstances, qu'y aura-t-il à dire entre l'autorité de Dieu & celle des hommes?

*Phil.* Tu fais là une mauuaise recherche.

*Bertul.* Plusieurs croyent pourtant, qu'il y a beaucoup de difference. Dieu a donné sa loy par Moyse, & il n'est pas permis de la violer. Le même donne des loix par les Papes, ou du moins par les Conciles; quelle difference mets-tu entre celle-cy & l'autre? La loy de Moyse part d'un homme, nos loix par-

## 58 L'ICHTHIOPHAGIE;

tent des hommes; & il semble que ce que Dieu a ordonné, par la voix d'un homme seul, a moins de poids, que ce que le Saint Esprit met en avant par les fréquentes assemblées des Evêques & des Doctes.

*Phil.* Il n'est pas permis de douter, que Moïse ayt esté poussé d'un bon Esprit.

*Bert.* Les Evêques souffriront bien S. Paul en leur rang. Quelle difference mettrons nous donc entre les ordonnances de S. Paul & de chaque Evêque.

*Philipp.* C'est que sans controuerse S. Paul a écrit par le souffle du S. Esprit.

*Bertulph.* Jusques où s'étend cette autorité des Ecrivains?

*Philipp.* Je ne crois pas qu'elle aille plus loing que celle des Apôtres, sinon que l'autorité des Conciles est inuiolable.

*Bert.* Pourquoi n'est-il pas loisible de douter de l'esprit de Paul?

*Philipp.* Le consentement de l'Eglise nous en empêche.

*Bertulph.* Pour des Evêques, il est permis?

*Philipp.* Il n'en faut rien soupçonner témérairement, si la chose ne sent d'elle-même l'impieté & le lucre.

*Bertulph.* Que dirons-nous des Conciles?

*Philipp.* Il n'est pas loisible non plus d'en douter, s'ils ont esté légitimement assemblez & conclus par le S. Esprit.

*Bertulph.* Il y a donc quelque Concile, auquel ces choses ne conviennent point?

*Phil.*

*Philippe.* Il se peut : autrement les Theologiens n'ajouteroient pas cette exception.

*Bertulphe.* Il semble donc qu'on peut douter aussi des Conciles ?

*Philippe.* Je ne le crois pas , après qu'ils sont receus & approuvez du consentement general des Chrétiens.

*Bertulphe.* Puisque nous avons passé les limites , entre lesquelles Dieu a voulu renfermer cette sacrée & inviolable autorité de l'Écriture ; il me semble que je vois encore vne autre difference entre les loix diuines & les loix humaines.

*Philippe.* Quelle ?

**XLII.** *Bertulphe.* Les loix diuines sont immuables , si ce n'est que vous les preniez du genre de celles , qui semblent n'auoir esté données que pour vn temps en figure & en châ-timent ; qui deuoient prendre fin dans le sens charnel , selon la prediçtion des Prophetes , & que les Apôtres nous ont enseigné de laisser à part. De plus entre les loix humaines , il s'en trouue quelquefois d'iniques , de fortes , & de pernicieuses , qui sont enfin abrogées ou par l'authoxité des Superieurs , ou par le negligence general des peuples. Il n'y a rien de semblable dans les loix diuines. Recherchez la loy humaine cesse d'elle-même , quand le suiet cesse , pour lequel elle a esté établie. Par exemple, vne ordonnance , qui obligeroit chacun à contribuer tous les ans à la structure du temple , le temple acheué , n'auroit plus de

## 60 L'ICHTHIOPHAGIE,

force ny de vigueur. L'ajoute qu'une loy portée par les hommes n'est point loy, à moins qu'elle ne soit approuvée du consentement de ceux qui la doivent recevoir. La loy divine au contraire ny ne se doit éplucher, ny ne se peut abolir; & encore que Moÿse en portant la loy recueillist les suffrages du peuple, ce fut, non point par nécessité, mais seulement pour les rendre plus dociles. Car c'est estre impudent de mépriser une loy que tu as auparavant approuvée. Enfin, comme les loix des hommes, qui prescriuent pour la plus part des choses matérielles, sont des *pedagogues* à la pieté, elles semblent prendre fin, lors qu'on en est venu à cette force d'esprit, dans laquelle on n'a plus besoin d'une telle bride, pourvu qu'autant qu'il se peut on euite le scandale des infirmes, j'entends de ceux qui ne sont pas malicieusement superstitieux. De même que si un pere defend à sa fille de boire du vin jusques à ses nopces, afin que sa virginité soit mieux à couvert, lors qu'elle a atteint l'âge nubile, & lors qu'elle passe en la maison d'un mari, elle n'est plus tenuë à la defence du pere. Il en va de plusieurs loix comme des remedes, qui se changent selon les occasions, & le sentiment des Medecins; qui en feroient plus mourir, qu'ils n'en gueriroient, s'ils vsoient toujours des mêmes receptes, que des barbes anciennes leur auroient laissées.

*Philippe.* Tu entasses beaucoup de choses : tout à la fois, dont les unes me plaisent, les autres.

autres me satisfont moins , & plusieurs en as tu dittes que ie n'entens pas.

*Bert.* Si l'ordonnance de l'Euêque sent par trop le lucre, comme s'il exigeoit de chaque Curé de son Diocese, qu'il achetast deux fois l'an pour vn ducat , le droit d'absoudre des cas qu'ils appellent reseruez , afin de grossir ainsi son reuenu ; crois-tu qu'il faille alors obeïr ?

*Philippe.* Je le crois ; & cependant on peut s'écrier contre cette loy iniuste , & toujours en fuyant la sedition. Mais d'ou vient qu'un boucher est si curieux , & me fait icy tant de questions ? Que le Menuisier prenne son rabor, que chacun se messe de son mestier.

*Bertulphe.* Il nous atriue souuent dans nos festins de nous debatre sur de telles choses , & quelquefois la dispute passe iusqu'aux coups de poing & au sang.

*Philippe.* Se batte qui voudra ; ie tiens pour moy, que les ordonnances de nos peres doiuent estre receuës avec respect , & obseruées religieusement , comme si elles venoient de Dieu même , & qu'il n'est ny seur, ny saintement fait, de conceuoir ou de semer vn mauuais soupçon de la puissance publique. S'il s'y trouue quelque chose de Tyrannique, qui toutes fois ne porte pas visiblement à l'impieté, il vaut mieux s'y soumettre, que d'y resister seditieusement.

**X L I I I.** *Bertulphe.* De la sorte i'a nouë qu'il a esté tres-bien pouruü aux affaires de ceux qui iouissent des dignitez, ie me

## 62 L'ICHTHIOPHAGIE,

rangé avec toy, & ne leur porte aucune enuie. Mais au reste j'apprendrois volontiers, par quel moyen on pourroit pouruoir de même à la liberté des Peuples & à leur soulagement.

*Phil.* Dieu n'abandonne point les siens.

*Bert.* Mais cependant où est cette liberté d'Esprit, que les Apôtres nous promettent de l'Euangile, que S. Paul rebat si souuent, en criant que le Royaume de Dieu n'est ny viande ny brùuage; que comme enfans nous ne sommes plus sous Pedagogue, & que nous ne seruons plus aux elemens de ce monde, &c. si les Chrétiens sont d'autant plus chargez de constitutions que les Iuifs, & si les loix des hommes obligent plus étroitement que beaucoup de Commandemens de Dieu?

**XLIV.** *Phil.* Je te le diray, mon amy. Ce n'est pas là où tu dois prendre cette liberté Chrétienne, qu'il soit permis à chacun de faire ce que bon luy semble, sans se ranger sous les loix humaines: mais en ce que par cette ferueur d'Esprit nous nous portons de bon gré, prouement & avec ioye à toutes les choses qui nous sont prescrites, en qualité d'enfans & non pas de serfs.

*Bert.* Fort bien. Mais il y auoit aussi des enfans sous la loy Mosaique, & il y a auiousd'huy des serfs sous l'Euangile; & ie crains bien que la plus part des Chrétiens ne soient de ce rang; s'il est vray que ceux-la sont serfs, qui font leur deuoir, parce qu'ils y sont contraints par la loy. En quoy differe donc l'ancienne loy  
d'avec

d'auec la nouvelle ?

*Phil.* A mon auis en beaucoup de choses. L'ancienne enseignoit sous des ombres, la nouvelle a tout mis au jour ; celle-la n'a parlé qu'en enigmes, celle-cy s'est manifestée clairement ; ce que l'une a promis sous des voiles & sous des figures, l'autre l'a accompli pour la plus-part. L'ancienne loy n'estoit donnée qu'à vne Nation seule, la nouvelle propose également le salut à toutes. Celle-la n'a departy qu'à peu de Prophetes & de personages excellens cette grace insigne de l'Esprit ; celle-cy a répandu en abondance sur tous âges, sur tous sexes, & sur toutes Nations, les dons admirables des langues, des guerisons, des Propheties, & des miracles.

*Bert.* Où sont donc aujourd'huy toutes ces choses ?

*Phil.* Elles ont cessé, & ne sont pas pour cela perduës : ou parce qu'il n'en est plus maintenant besoin, la Doctrine de l'Euangile ayant vn grand cours : ou parce que la plus part de nous, qui sommes Chrétiens seulement de nom, auons faute de foy, de laquelle partent les miracles.

*Bert.* Si les miracles sont nécessaires, pour les Esprits flottans & les incredules, tout le monde en est aujourd'huy remply.

**XLV.** *Phil.* Il ya vne incredulité, dont l'erreur est simple, telle que celle des Iuifs, qui éleuoient vn murmure contre S. Pierre, pource qu'il auoit receu la maison de Cornelle à la

grace de l'Euangile ; telle encore que des Gentils, qui croyoient salutaire la religion de leurs Ancestres, & la doctrine des Apôtres vne superstition étrangere. Ceux-la furent conuertis par la veüe des miracles. Mais aujourd'huy ceux qui chancellent, qui ne se reposent pas entierement sur la verité de l'Euangile, dont la lumiere est si grande par tout le monde, ceux-la n'errent pas si simplement : mais aveuglez de leurs passions mauuaises, ne se veulent point porter au bien. Cette sorte de gens ne se laisseroit vaincre par aucuns miracles. C'est maintenant le temps de la guerison, celuy du châtiment viendra en suite.

*Bertulphe.* Encore que tu ayes parlé assez probablement en beaucoup de choses, toutes-fois ce n'est pas mon dessein d'ajouter foy à vn homme de ta sorte, mais i'iray trouver quelque sçauant Theologien, & tout ce qu'il me dira sur chaque point, me tiendra lieu d'vn diuin oracle.

*Philippe.* Qui fera-il ? Pharetrius ?

*Bertulphe.* Le pauvre homme radote dès son jeune âge, & est digne de prescher à de bonnes vieilles de sa sorte.

*Philippe.* Qui donc ? Bliteus ?

*Bertul.* M'en rapporterois-je à vn Sophiste rempli de babil ?

*Philippe.* Ce sera Peut-estre Amphicolus ?

*Bertulphe.* Je ne me fieray iamais en maniere de résoudre des questions ; à celuy auquel à mon dam i'ay sic ma viande ? Com-  
ment :

ment me pourroit il satisfaire avec bonne foy sur ces problemes, puis qu'avec tres-mauuaife foy il ne m'a pas encores satisfait de mon argent ?

*Philippe.* Te le deuine, c'est Lemantius.

*Bertulphe.* Te ne me sers point d'un aueugle pour me montrer le chemin.

*Philippe.* Qui donc enfin ?

*Bertulphe.* Si tu le veux sçauoir, c'est Cephalé, personnage sçauant dans les trois Langues, tres-poli dans les belles lettres, & versé de longue main dans la lecture des sacrez volumes, & des anciens Peres.

*Philippe.* Te te donneray vn meilleur conseil, va-t-en aux enfers, tu y trouueras le Rabbi Druin, qui de sa hallebarde te coupera le nez de toutes tes questions.

*Bertulphe.* Va deuant toy-même, pour me faire le chemin.

*Philippe.* Mais sans railler : est-il vray ce que tu dis, qu'on a donné licence generale de manger de la chair ?

*Bertulphe.* Te voulois rire pour te tourmenter. Car quand même le Pape voudroit, il se leueroit bien tost vne sedition parmy tes confreres. Outre que tout le monde est plein de Pharisiens, qui ne se peuuent couvrir d'un faux voile de sainteté, que par ces petites obseruations. Ceux-là ne souffriroient pas qu'on leur ostast la gloire, qu'ils se sont acquise; ny qu'on laissast plus de liberté à leurs Successeurs qu'ils n'en ont eu. Il n'en iroit.

iroit pas bien non plus pour les bouchers, si l'on permettoit indifféremment l'usage de toutes viandes. Car alors le train de nostre commerce seroit inégal: maintenant nostre gain est plus certain, & est accompagné de moins de hazard & de moins de peine.

*Phil.* Ce que tu dis est tres-vray: mais le même inconuenient tomberoit sur nous.

*Bert.* Je me réioüis enfin qu'un boucher & un vendeur de poisson se soient pu vne fois trouuer d'accord. Mais afin que ie commence à parler serieusement, De même qu'il seroit peut-estre expedient au peuple Chrétien, d'estre astreint à peu de Constitutions, sur tout s'il y en a quelques-vnes qui ne font que peu ou rien à la pieté, pour ne dire pas, qu'elles y nuisent: aussi ne tiendrai-je point le party des autres qui reiettent toutes les ordonnances des hommes, & qui n'en font aucun cas: mais encore qui se portent exprés à beaucoup de choses, parce qu'elles leur sont defenduës. Toutefois ie ne puis assez m'étonner en mille rencontres des si-nistres iugemens des hommes.

*Phil.* Certainement ils me surprennent aussi de mon costé.

**XLVII.** *Bert.* Nous faisons mille vacarmes, si nous voyons que les ordonnances, & l'autorité des Prestres courent risque de perdre de leur poids: & nous dormons lorsqu'il y a plus de danger, qu'en donnant trop à l'autorité des hommes, nous en donnions moins à l'autorité de Dieu. Ainsi nous tombons de  
Scille

Scille en Charybde, & pour euitier vn danger, nous entrons dans vn autre bien plus grand. Il est deu de l'honneur aux Eueques; qui le nie ? sur tout si leurs actions s'accordent avec leur nom. Mais c'est vne impiete de transferrer aux hommes l'honneur qui est deu à vn seul Dieu; & tandis que nous conseruons vn profond respect pour la creature, de n'en auoir qu'vn mediocre pour le Createur. I'auouë qu'il faut honorer & respecter Dieu dans le prochain: mais cependant il faut prendre garde, que par cette occasion Dieu ne soit frustré de la reuerence qui luy appartient.

*Phil.* Nous en voyons plusieurs, qui se reposent si fort sur ces ceremonies charnelles, qu'en s'en preualant ils negligent ce qui est de la veritable pieté, & attribuent à leurs merites ce qui part de la largesse & de la grace de Dieu, s'arrestant de la sorte, où ils deuoient s'auancer à vn estat plus parfait; & calomniant leur prochain sur des choses qui ne sont ny bonnes ny mauuaises d'elles-mêmes.

**XLVIII. Bert.** Disons que de deux choses dont l'vne sera plus excellente que l'autre, nous faisons tousiours plus de conte de la moindre. On a plus d'egard par tout au corps, & à ce qui le regarde, qu'à ce qui touche l'Esprit. Tuer vn homme est tenu pour vn crime atroce, comme il l'est de fait: mais ce n'est qu'vn ieu de corrompre l'esprit de l'homme par la peste d'vne mechante doctrine, & par de damnables enseignemens. Si vn Prestre laisse crostre les

## 68 L'ICHTHOPHAGIE,

cheueux, ou s'il prend l'habit d'un seculier il est ietté d'abord en prison, il est puni tres-grievement: mais s'il boit, & s'il hante des lieux infames, s'il ioyie aux dez, s'il corrompt la femme de son prochain, s'il n'ouure iamais la sainte Bible, neanmoins c'est vne colonne de l'Eglise. Je ne l'excuse point de changer d'habit: mais j'accuse les sinistres jugemens.

*Philippe.* Le même Prêtre encore s'il oublie quelque partie de son bréniaire, doit penser que l'anathème est tout prest: mais s'il exerce simonie, s'il preste à vsure, tout cela demeure impuni.

*Berulphse.* Si l'on aperçoit un Chartreux autrement vestu qu'à l'ordinaire, ou mangeant de la chair, quelle horreur! quelle execration! quelle crainte que la terre s'ouvrant n'englouisse & le Chartreux, & celuy qui le void en cet état! S'il est suiet au vin, s'il noircit mechamment la reputation d'autrui, s'il vse de tromperie manifeste enuers son voisin, personne ne l'a pourtant en horreur.

*Philippe.* Comme si quelqu'un voyoit un Cordelier avec vne ceinture sans nœuds, ou un Augustin avec vne ceinture de laine, ou un Carme qui n'en ayt aucune, ou un Rhodiot au contraire qui soit ceint; ou derechef un Observantin qui soit bien chauffé, ou un Moine de la Croix, qui ne le soit qu'à demy: n'exciteroit-il pas d'abord un tres-grand tumulte?

*Berulphse.* Ces iours passez en nostre quartier, de deux femmes que vous auriez eue

tres.

tres-prudentes, l'une auorta, l'autre tomba en syncope, pour auoir aperceu vn certain Chanoine qui administre vn monastere de filles dans le voisinage, marcher par la ruë en son surplis, sans le manteau noir par dessus. Cependant les memes femmes auoient vû souuent de ces oyseaux faisans bonne chere, chantans & sautans, je ne diray rien du reste, & ne sentoient point pour cela de mal de cœur.

L. *Philippe*. Il faut pardonner au sexe. Je croy que Polythresquet'est bien connu. Celuy-cy se trouuoit dangereusement atteint d'une phtisie. Les Medecins auoient fait leurs efforts à le persuader de prendre des œufs : mais le tout en vain, aussi bien que l'Euêque qui l'y exhortoit. Comme c'est vn personnage tres docte, Bachelier en Theologie, il luy sembloit qu'il deuoit plustost mourir, que d'obeïr au conseil de l'un & de l'autre Medecin. Mais ses amis s'auiserent de le tromper, & luy aprêterent vn boüillon d'œufs & de lait de chevre, qu'ils firent passer pour vn amendé. Le malade le huma gaillardement, & en faisant de mesme quelques iours de suite commença de se mieux porter, iusqu'à ce que par malheur vne petite fille decouurit imprudemment tout le mystere, & ce fut alors qu'il rejetta ce qu'il auoit aualé. Mais cet honneste homme si superstitieux pour du lait, n'eut aucun scrupule à me nier l'argent qu'il me doit, & à dechirer de l'ongle son seing, que je luy auois montré de bon-

## 70 L'ICHTHIOPHAGIE,

ne foy. Nous en vinsmes au serment, où l'aimay mieux luy ceder, quoy qu'il s'y portast de sorte, qu'il sembloit qu'il en fist son ordinaire. Se peut-il rien de plus étrange, & de plus finistre que ce jugement? Il péchoit contre l'intention de l'Eglise, en n'obeissant point à l'Eueque ny aux Medecins; & celuy dont la conscience estoit si tendre en matiere de lait, l'auoit tres assurée dans vn pariure des plus manifestes.

*L. I. Bertulphe.* Il me vient icy en la memoire vn bon conte, qu'un Iacobin racontoit ces jours derniers en pleine assemblée, à fin d'adoucir la triste matiere de son discours (car c'estoit le Vendredy Saint auquel il preschoit la passion) par vne narration vn peu plus gaye. Vne Religieuse auoit esté caressée de près d'un ieune homme; l'effûte du ventre descouure le fait, le Chapitre est assemblé, l'Abbesse preside. La pauvre fille se void accusée, & n'a point de lieu de nier vne chose qui paroist si claire. Elle tasche donc de defendre sa faute, ou du moins de la reietter sur autruy. J'ay esté opprimée, dit-elle, par vne personne plus forte que moy. Mais au moins si vous vous estiez écriée, luy repart l'Abbesse, ie l'aurois fait, reprend la fille; mais c'est vn crime de rompre le silence dans le dortoir. Que ce soit, si tu veux, vn conte fait à plaisir, pourueu que nous auoitions qu'il se passe encore beaucoup de choses plus ridicules. Je te diray maintenant ce que j'ay vû de mes yeux, je cacheray seulement le nom

du lieu & de la personne. J'auois vn parent Prieur sous vn Abbé de l'Ordre de S. Benoist : mais du genre de ceux , qui ne mangent point de viande, que hors du lieu , qu'ils appellent le grand Refectoir. Il estoit estimé docte , & le vouloit bien de même , & approchoit de l'âge de cinquante ans. C'estoit son exercice matin & soir de vider les pots , & d'attaquer tout le monde à boire. Et il se rendoit tous les douze jours aux estuues, pour s'appaiser la douleur des reins.

*Philippe.* Auoit-il dequoy y fournir ?

*Bertulphe.* Son reuenu montoit tous les ans à six cens florins.

*Philippe.* O la desirable pauureté !

*Bertulphe.* Les debauches du vin & des femmes le firent enfin tomber en phtysie. Comme les Medecins en desesperoient , son Abbé luy commanda d'vser de chair, ajoutant ce terrible mot, *sous peine d'inobedience* , comme ils se seruent de ce terme entre eux. Et ce ne fut qu'à peine qu'on le porta aux abois à goûter de la chair , luy qui durant tant d'années , ne l'auoit point eüe si fort en horreur.

*Philippe.* Ce Prieur estoit digne d'vn tel Abbé. Je connois pourtant ceux que tu me veux cacher ; car il me souuient d'auoir appris de quelque autre la même histoire.

*Bertulphe.* Depein-les moy donc.

*Philippe.* L'Abbé est vn grand corps , & assez replet ? Il parle vn peu gras ; le Prieur au contraire est d'vne taille mediocre : mais se

porte droit, & semble assez maigre de visage,  
*Bertulphe.* Ce sont les mêmes.

LII. *Philippe.* Je te feray vn conte à mon tour, qui peut estre vaudra bien le tien. Tu entendras ce que i'ay vû moy même depuis peu de iours, & que i'ay comme conduit dans vne assez belle compagnie. Deux bonnes Religieuses alloient visiter leurs parens. Arriuées le soir au gîte, il se trouua que leur valet auoit oublié imprudemment leur Breuiaire, selon l'usage de l'Ordre & du lieu, où elles viuoient. Dieu immortel, quelle angoisse! quel trouble! Elles n'osoient souper, qu'elles n'eussent auparauant recité leurs vespres, & ne pouuoient se resoudre à les dire dans d'autres heures que les leurs. Cependant toute la maison estoit affamée. Mais en peu de mots; le valet retourne prouement sur vn hongre, & apporte le breuiaire qu'il estoit bien tard. Elles ensiflent aussi tost leurs oraisons, qui ne furent pourtant acheuées, que sur les dix heures, que nous commencâmes à souper.

*Bertulphe.* Je n'aprens rien iusqu'icy qui soit fort à condamner.

*Philippe.* Tu n'en es aussi qu'à la moitié de l'histoire. Sur la fin du souper ces braues Religieuses commencerent à entrer en belle humeur, à boire d'autant, & toute la table en general s'emporta à rire & à gauffer, avec des contenance peu chastes. Mais il n'y en auoit que pour ces deux filles, qui ne vouloient point souper sans s'estre acquitées de leur Office.

Après le repas suivirent les petits jeux, les courantes, les chansons; je n'ose faire mention de reste: mais ie crains bien qu'il ne se soit passé cette nuit là quelque chose de peu decent à des vierges, si de petits traits lascifs, de douces approches, & d'autres preludes de la sorte ne me trompoient.

*Bertulpho.* Je n'impute pas tant ce debordement aux Religieuses, qu'aux Prêtres qui en ont la charge. Mais courage je te donneray vn conte pour le tien, ou plustost vne histoire de laquelle je suis témoin oculaire. Ces jours passez quelques-vns furent trainez en prison, pour avoir osé chaufet le fout vn dimanche, parce que peut-être le pain leur manquoit. Ce n'est pas que ie desaprouve le fait: mais ie veux examiner le iugement. LIII. Peu de temps apres vne affaire m'obligea de me rendre au village prochain le Dimanche, qu'on appelle d'ordinaire, des rameaux. C'est là que iusques sur les quatre heures du soir j'eus deuant mes yeux un spectacle, je ne sçay si ie dois dire ridicule, ou plustost horrible & à deplorer. Je crois que jamais de Bacchanales n'ont esté plus salles. Le vin faisoit chanceler les vns de costé & d'autre, ne plus ne moins qu'un vaisseau depourvû de son pilote est emporté çà & là des vents & des flots. Vous en auriez vû, qui eu soustenoient par les bras de prests à tomber, mais qui n'estoient pas eux mêmes trop fermes: d'autres trébuchoient à chaque

pas, & ne se releuoient qu'avec peine: quelques-vns s'estoient couronnez de feuilles de chesne.

*Philippe.* Du pampre eut esté plus à propos, avec vne pique de serment.

*Bercu Loh.* Vn certain vieillard qui representoit Silene, estoit porté sur les épaules, comme ces grands faix qui passent la teste de nos crocheteurs, & de la même façon qu'on auoit accoustumé autrefois de charger les cadavres, les pieds étendus & ballotans selon le mouuement qu'ils receuoient: mais de sorte pourtant qu'il regardoit le ciel, de crainte qu'ayant la face vers terre, il ne fust étouffé du voûissement. Cela n'empescha pas qu'il ne regorgeast encore sur les chausses & les souliers de ceux qui le portoient, & entre ceux-cy même il ne s'en trouuoit pas vn de sobre. La plupart éclatoient de rire: mais à la maniere des insensez. Enfin tous estoient remplis de la fureur de Bacchus, & il faisoit encore grand iour lors qu'ils rentrerent dans la ville en cette pompe.

*Philippe.* En quel lieu s'estoient ils mis ainsi hors du sens?

*Bertulphe.* Dans le village prochain, le vin se vend vn peu moins cher qu'à la ville. Quelques bons fripons s'y estoient rendus, afin de boire plus largement, & à peu de frais, car ils ne depenserent pas moins d'argent, mais ils en remporterent plus de manie. Si vn de ceux-là eut auaté vn œuf, on l'eut traîné en prison,

## OV LE CARESME,

prison, comme pour avoir commis vn parricide: où au contraire sans parler de la predication & des vespres perduës, après vn acte si vilain & si public d'intemperance, dans vn jour si saint, il ne se trouve personne qui le punisse, personne qui le deteste.

*Philippe.* Mais pourquoy s'en étonner tant? au milieu des villes, dans les cabarets les plus proches des temples, & les jours de feste les plus saints, on boit, on chante, on danse, on fait des querelles & des combats avec tant de bruit, que souuent le service & le sermon en sont troublez. Que si les mêmes, qui causent ce scandale, auoient recoufû vn soulier vn jour de feste, ou mangé du lard le vendredy, ce seroit vn crime capital. Et cependant le jour du dimanche est principalement institué à donner lieu à l'ouïe de la doctrine de l'Evangile, & pour cela l'ouurage des mains est defendu, afin qu'on employe tout le temps à recueillir ses esprits, & les appliquer aux choses celestes. N'est-ce pas vne perversité étrange de jugemens.

**L I V. Bertulpho.** Prodigieuse. Au reste comme il y a deux choses à considerer dans l'ordonnance du ieuisme, l'vne l'abstinence, & l'autre la distinction de viande, il ny a personne qui ne sçache que la premiere est de l'ordre divin, ou du moins selon l'ordre divin; & pour la seconde, que non seulement elle est du commandement des hommes: mais qu'elle combat presque contre la Doctrine Apostolique: j'ex-

## L'ICHTHIOPHAGIE,

cause cela en quelque sorte. icy toutesfois par vn iugement des plus sinistres, on ne fait pas grand scrupule de souper, & il y va de la mort à goûter d'une viande defenduë de l'homme, permise de Dieu & des Apôtres. Encore qu'il ne soit pas bien certain, que le ieusne ayt esté ordonné par les Apôtres, neantmoins il nous est recommandé par leur exemple, & dans leurs écrits: mais pour appuyer sur le iugement de Saint Paul comme légitime, cette interdiction de viandes, que Dieu a créées, afin d'en user avec action de graces, de combien d'argumens se faut-il seruir? Cependant on soupe presque en tous lieux les iours de ieusne, nul ne s'en scandalise: & si davanture vn pauvre infirme mange alors vne cuisse de poulet, il y a du danger pour la Religion Chrétienne. En Angleterre le peuple, durant le Carême, aprête à souper de deux jours l'un, sans que pas vn s'en étonne: mais si vn febricitant a osé prendre le bouillon d'une volaille, il semble qu'il a commis plus qu'un sacrilege. Dans la même Isle au temps de Carême, (ieusne qui comme tres ancien a toujours passé pour tres saint parmi les Chrétiens) on soupe, comme i'ay dit, impunement. Si vous osiez en user de même tous les Vendredys de l'année personne ne vous le pourroit souffrir. Si l'on demande, pourquoy? ils alleguent la coûtume du Pays. Ils ont en execration celuy qui méprise la pratique d'une Province: & ils se pardonnent aisément, lors qu'ils vont contre l'usage tres ancien de toute l'Eglise.

*Phil.*

*Philippe.* Celuy-là n'est pas aussi à approuver qui mesprise sans suiet la coûtume du lieu où il vit.

*Bertulphe.* Je ne blame non plus ceux qui partagent ainsi le Carefme entre Dieu & leur ventre : mais ie decouvre en cela les iugemens sinistres de la plus part des hommes.

*Philippe.* Le iour du Dimanche étant principalement ordonné, comme j'ay dit, afin que le peuple s'assemble en vn lieu, pour ouir la predication de l'Euangile ; qui n'entend point la Messe, est abominable : qui prefere vne partie de la paume au sermon a bien moins peché.

*Bertulphe.* Quel horrible crime, si quelqu'un reçoit l'Eucharistie sans s'être laué la bouche ? fait-on la moindre mine, lors qu'on s'en approche sans se purger le cœur de mille conuoitises mauuaises ?

*Philippe.* Combien voyons-nous de Prêtres, qui mourroient plustost, que de dire la Messe avec vn Calice qui n'a pas encore esté consacré par l'Evéque, ou de la dire en habit commun ? Mais entre ceux-là qui se montrent si scrupuleux, de combien s'en void-il, qui ne craignent point de s'approcher de l'Autel, encore tous étourdis du vin de la nuict precedente, qu'ils n'ont pû cuver. Quel tremblement ! Quelle emotion ! Si dauanture ils viennent à

## 78 L'ICHTHIOPHAGIE,

toucher l'hostie de cette partie de la main, qui n'a point esté ointe d'huyle sacrée? Que n'avons nous le même respect & la même crainte, à ne point offer ce Dieu par vn esprit impur, & des pensées profanes?

*Bertulphe.* Il nous est defendu de toucher aux vases sacrez, & nous avons commis vn péché bien grand, si cela arrive par mégarde; cependant avec quelle securité & quelle assurance prophanons nous les Temples vivans du Saint Esprit.

*Phil.* La Constitution humaine ne souffre pas qu'un bastard, qu'un boiteux, ou un louche soit receu aux ministeres sacrez. ô Dieu combien nous montrons nous icy difficiles! Et cependant nous y receuons de tous costez des ignorans, des joiieurs, des yurongnes, des soldats, & des homicides. Ils répondent que les maladies de l'ame nous sont cachées. Je ne parle point de celles qui ne peuvent se voir; je parle de ces defauts de l'esprit, qui sont plus au jour que ceux du corps.

*Bertulphe.* Il y a des Evêques, qui raportent toutes leurs fonctions à tirer soigneusement leur revenu, & à d'autres choses indignes de cette nature; pour la charge de prescher, qui est la premiere de leur dignité, ils s'en reposent sur toutes sortes de gens; ce qu'ils ne feroient jamais, s'ils n'estoient préocupez d'un jugement très-sinistre.

*Philippe.* Qui rompt vn jour de feste ordonné de l'Evêque, est mis incontinent à l'amende, ou

de, ou pecuniâire ou corporelle; & il se void des Princes, qui apres avoir hautement méprisé & tant de foudres; & tant de constitutions de Papes & de Conciles, qui empêchant encore les Elections canoniques, opprimant les immunités de l'Eglise, n'épargnant pas même les maisons entretenues des charitez d'un peuple pieux, pour la nourriture des vieilles gens, des pauvres & des malades, se persuadent d'estre bons Chrétiens, s'ils se portent vigoureusement enuers ceux qui n'observent point ces petites choses.

*Bertulphe.* Il vaut mieux laisser les Princes à part, & parler de nos chairs & de nos passions.

*Philippe* J'en suis bien d'avis, reprenons donc le discours du jeusne. LVIII. J'ay entendu que les loix des Papes font nommément exception pour les enfans, pour les vicillards, pour les malades, pour les valetudinaires pour les gens de journée qui ont vn grand travail sur les bras, pour les enceintes, pour les nourrices, & pour les personnes qui n'ont que la peau & les os.

*Bertulphe.* Je l'ay ouy aussy bien que toy,

*Philippe.* J'ay entendu encore vn tres excellent Theologien [ il se nomme Gerson, si je ne me trompe ] qui aiouôtoit, que s'il se trouve quelque cause de pareille importance à celles qui sont nommément exceptées par les loix des Papes, la vigueur du commandement cesse aussy tost. Car il y a des complexions particulières

## 80 L'ICHTHIOPHAGIE,

culieres qui rendent la faim plus dangereuse qu'une maladie evidente, & plusieurs maux n'apparoissent point, que le peril suit toutefois de plus près. Ainsi celuy qui se connoist, n'a pas besoin de consulter son Curé, puisque son infirmité est vne cause suffisante pour l'exenter de la loy. Et ceux qui contraignent les enfans, les vieillards, ou les infirmes de ieusner & de manger du poisson, pechent doublement, & contre la charité chrétienne, & contre l'intention des Papes, qui ne veulent point envelopper dans la loy, ceux qui en l'observant courroient risque de la vie. Et il n'y a point en effet de Pape, qui se donne tant d'auctorité, que de forcer personne par ses constitutions à chercher la mort. Par exemple si quelqu'un pour n'avoir point soupé le soir precedent ne peut fermer l'œil de toute la nuit; & qu'à continuer de la sorte à ne point dormir, son cerveau vient enfin à se troubler: & contre l'intention de l'Eglise, & contre la volonté de Dieu, il est homicide de soy-même. Les Princes, lors qu'il y va de leur avantage, font des edits sur peine de mort aux infracteurs. Je ne determine point icy quel est leur pouvoir, je dis seulement qu'ils seroient mieux, de ne condamner au dernier supplice que pour des causes exprimées dans les Saintes Lettres. En fait odieux le Seigneur nous détourne toujours plus soigneusement de l'extreme; comme dans le pariure, en nous defendant de ne jurer en aucune sorte: dans l'homicide, en nous defendant de nous fâcher,

mais

mais nous autres, pour vne constitution humaine, pouffons à l'homicide formel, à cet extreme, que nous appellons necessité. Au lieu que lors qu'il se trouve cause apparente, il est de la charité de prevenir son prochain, & de l'exhorter à se servir des choses, que requiert l'infirmité de son corps. Que s'il n'en a aucun besoin, c'est encore chrétiennement fait de donner vne favorable interpretation à ce qui se peut faire en bonne & en saine conscience: si ce n'est que celuy qui mange, mange avec vn mépris manifeste de l'Eglise. C'est avec justice que le Magistrat punit ceux qui se montrent rebelles & seditieux à manger des viandes defenduës: Mais c'est aux Medecins, non aux Magistrats, à voir ce que chacun mange chez soy pour la santé de son corps. Que si la superstitieuse méchanceté de quelques-vns prend occasion de là d'exciter du tumulte, qu'on les accuse eux mêmes de sedition, & non ceux qui pourvoyent à leur santé, & qui n'ont violé ny la loy divine, ny la loy humaine. Ce n'est pas que je vueille borner l'autorité des Pontifes, dont la clemence est si grande, que d'abord qu'ils connoissent vne cause légitime, ils se portent d'eux mêmes aux choses que la santé semble requérir, & arment de bonnes dispenses contre les langues des médifans. Enfin par toute l'Italie ils permettent de vendre de la viande en certains marchez, témoignant leur soin de

## 82 L'ICHTHIOPHAGIE,

la sorte pour le salut de ceux que la defence ne  
montrait pas. J'ay même oüy des Theologiens  
vn peu moins que Phariséens, dire en pleine  
chaire ; Vous n'avez rien à craindre, quand à  
l'heure du souper vous mangerez vn petit pain,  
& boirez demy-sestier de vin ou de biere, pour  
la feiblesse de votre estomac. S'ils se donnent  
tant de pouvoir, que d'accorder vne collation  
pour vn souper à ceux-là même qui sont ro-  
bustes, & contre l'ordonnance de l'Eglise, qui  
a prescrit le jeusne, & non pas vne collation,  
pourquoy n'osent-ils pas permettre vn souper  
entier à ceux, dont la foible complexion en  
a besoin ; & en faveur desquels les Papes se-  
sont expressement declarez ? Le veux qu'on  
nomme zele cette austerité de corps, à laquelle  
quelques vns s'étudient ; connoissans leurs for-  
ces & leur naturel : mais où est la pieté, où la  
charité des autres, qui contre la teneur de celle  
des Papes, portent comme de force à la mort  
leur frere infirme, prompt d'esprit & feble de  
corps ?

LX. *Bertulph.* Ton discours me remet en  
l'esprit vne histoire, de laquelle je fus témoin  
il y a deux ans. Tu as connu sans doute le bon  
Eros, homme qui avoit de l'âge, & qui ap-  
prochoit des soixante ans. Tu sçais qu'il estoit  
d'vne complexion tres feble, & si abâtue par  
de grandes & continuelles maladies, jointes  
aux rudes travaux de l'étude, qu'un Mison en  
eut esté atcablé. Tu sçais de plus, que par  
vne certaine aversion occulte de nature, même  
des

## OV LE CÂRESME. 8

des son enfance il avoit le poisson en telle horreur, & se trouvoit si incommodé du jeufne, que jamais il n'essaya l'un & l'autre, sans courir danger d'entrer au cercueil. Enfin il étoit muni d'importance de bonnes patentes du Pape contre les attaques des Pharisiens. Il y a peu de temps, qu'à l'instance de ses amis qui l'y appelloient, il se rendit à vne ville libre, qui ne répond aucunement à son nom. C'estoit en Carême; & d'abord il s'étudia vn jour ou deux à la complaisance, durant lesquels il mangea du poisson, pour ne scandaliser personne, encore qu'il n'y eust point de nécessité; & qu'il eust, comme j'ay dit, vne dispense de Romé, qui luy permettoit de manger de tout. Déjà il pressentoit vne prochaine maladie qui le prenoit d'ordinaire, & qui le faisoit plus souffrir qu'un agonisant. Il se prepare donc au depart, & la chose le pressoit, s'il n'eust mieux aimé demeurer là allité. Quelques vns jugeans alors qu'il ne se retireroit si tost, que pour ne pouvoit souffrir le poisson, firent en sorte que Glaucoplute personnage très-docte, & des premiers en authorité de la Republique, invita Eros a déjeûner. Eros lassé du grand monde, dont il ne se pouvoit dérober dans l'hostellerie, s'y accorda aisément; mais à condition que tout l'apareil consisteroit en deux œufs, & que les ayant mangez debout, il monteroit à cheval. On luy promit ce qu'il demandoit; mais estant arrivé, il se trouva vn poulet de plus sur table.

## 84. L' ICHTHIOPHAGIE,

Eros ne s'en montrant pas bien aise, ne toucha qu'aux œufs, & rompant le dejeuner se mit en chemin avec quelques Scavans qui l'accompagnerent. La fumée de ce poulet parvint je ne s'ay comment aux narines des destracteurs: mais il s'en repandit vn bruit si étrange, qu'on n'en eut pas plus fait pour dix hommes empoisonnez. Et non seulement cette ville là en estoit remplie, les autres en furent aussi abruvées jusques à trois journées aux environs. Et comme il arriue d'ordinaire, le bruit se faisant plus grand que la chose, portoit que si Eros n'eut pris prouement la fuite, il venoit devant le Magistrat. Comme cela estoit tres faux, aussi estoit-il vray que Glancoplute s'y estoit présenté à sa demande, & l'avoit honnêtement satisfait. Je veux maintenant, que le pauvre Eros, basti de la façon que i'ay dit, eust mangé publiquement de la chair, qui eut jamais dû s'en offencer? Et cependant dans la même ville, durant le Carême entier, & principalement les jours de feste on boit jusques à devenir enragé, on crie, on saute, on se bat, on joue aux dez si proche du Temple, que le sermon ne se peut ouïr; sans qu'il y ayt pour cela aucun scandale.

*Philippe.* C'est vne corruption étrange de Iu-gemens.

*Bruno.* Ecoute vne histoire, qui n'est pas beaucoup différente de celle-cy. Il y a presque deux ans que le même Eros s'alloit promenes pour sa santé iusques à vne ville où se

## O V LE CARESME. 87

L'accompagnay par devoir. Il fut descendre chez vn ancien amy, homme riche & des premiers en charge de cette Eglise, duquel il avoit esté souvent invité par lettres. On en vient au poisson, & Eros commence à rentrer dans le danger. Ses maladies qui suivoient à la file estoient fievres, douleurs de teste, devoyemens & gravelle. Encote que nostre hôte reconnust le peril, où se jettoit son amy, il n'osa pas luy donner vne bouchée de chair. Et pourquoy? Il voyoit bien plusieurs causes legitimes qui le luy permettoient, il avoit leu la dispense: mais il craignoit les mauvaises langues. Cependant le mal avoit tellement gagné, que c'eust esté alors en vain d'y remédier.

*Philippe.* Quel personnage jouïoit Eros, je sçais son humeur, & il aimeroit mieux mourir, que d'attirer du blâme sur vn amy.

*Bertulphie.* Il se renferma dans sa chambre, & y vescu trois jours à sa mode. Son diner estoit vn œuf avec vn peu d'eau sucrée. D'abord qu'il sentit du relachement à sa fievre, il se mit à cheval, emportant avec soy quelque provision.

*Philippe.* Comme quoy?

*Bertulphie.* Du lait d'amande dans vn petit flacon, & des raisins secs dans sa pochette. Il ne fut pas plütoft arrivé chez soy, que la pierre commença à le tourmenter, & l'obligea à garder le lit tout vn mois. Cela n'empescha pas qu'un bruit horrible, mais tres-faux qui accusoit Eros d'avoir mangé de la chair, ne

fuivist encore icy son depart, & ne se portast jusques à Paris avec vne belle troupe de mensonges. Quels remedes trouves tu bien propres en de pareilles occasions?

*Philispe.* Que tout le monde jette leurs pots de chambre sur les testes de ces medifans, & s'ils passent davanture par la rue, qu'on se prenne aussi-tost par le nez, à fin qu'ils reconnoissent leur maladie.

*Bertulphe.* Certainement cette impieté hypocrite deuroit estre plus severement châtiée par les rudes reprimendes des Predicateurs. Mais quel jugement fais tu de cet hoste?

*Philippe.* Il me semble homme prudent, qui consideroit quelles tragedies le peuple excite souvent pour des choses tout à fait frivoles.

*Bert. L'he.* Je vœux que ce fust fait prudemment; & nous donnerons vne douce interpretation à la crainte de cet homme: mais combien s'en trouve-t-il en semblable cas, qui laissent mourir leur frere de faim, & couvrent leur cruauté de la pratique de l'Eglise & du scandale du peuple? Cependant à mener aux yeux de tous vne vie honteuse, dans les debauches du vin & des femmes, dans le luxe, dans l'oyssucre, dans vn dernier mépris de l'estude des Saintes Lettres, dans les rapines, dans les fraudes & les simonies, le scandale du peuple fait la moindre de nos apprehensions.

*Philippe.* Il s'en trouve de tels que tu depicts. Ce que ceux-cy nomment pieté, est

vne rigueur cruelle & impie. Or ie tiens les autres bien plus barbares, qui laissent l'homme en danger, non par occasion ou necessité: mais qui inventans de nouveaux pieges & de nouveaux cas, sans être appuyez de l'autorité publique, en jettent plusieurs dans vn peril manifeste de l'ame & du corps.

*Bertulpho.* L'attens ce que tu veux dire.

LXI. *Philippe.* Je vinois à Paris il y a trente ans dans le College de Montaigu.

*Bertulpho.* Est il possible? Je ne m'étonne donc plus, si tu sçais tant de Theologie. Car en ce lieu là comme j'apprens, les ~~maill~~maill~~es~~ seules en feroient leçon.

*Philippe.* Il'en va comme tu dis, quoy que je n'en aye rien rapporté alors, qu'un corps infecté d'humeurs très-mauvaises & vne grande quantité de pots. Mais pour continuer le discours que j'ay entamé; ce College avoit alors pour principal vn certain Jean Standonneus, personnage dont vous n'aurez pû blâmer le zele: mais à qui vous auriez souhaitté plus de jugement. Car veritablement il meritoit d'estre loué, lorsque le souvenir de ses jeunes ans, qu'il avoit passez dans vne pauvreté tout à fait grande, luy inspiroit de la charité pour les indigens. Et il n'auroit pas esté moins louable, s'il eût assisté de sorte la pauvre jeunelle, qu'elle en eust eu assez pour s'entretenir honnêtement dans les études, sans que l'abondance l'emportât à la corruption. Mais il y avoit procédé si austèrement & dans le cours

## 88 L'ICHTHIOPHAGIE,

cher & dans le vivre, d'avoir accablé ses eco-  
liers de tant de veilles & de si rudes travaux,  
qu'en moins d'un an, & pour son premier essay,  
il en a perdu plusieurs d'un beau naturel & de  
qui on ne pouvoit concevoir que de grandes  
esperances, les vns étans morts, les autres  
devenus aveugles, ceux cy tombez en fo-  
lie, ceux-là attaquez de lepre, desquels cer-  
tes j'en ay connu quelques-vns, de façon  
qu'il n'y en eut point qui ne courust risque;  
qui ne void que c'est être cruel envers son  
prochain? Et ne s'arrêtant pas encore là, il  
vint à joûter la soutane & le froc, & à re-  
trancher l'usage de toute viande. C'est de là en-  
fin qu'il tira depuis des Seminaires pour les  
Provinces les plus éloignées. Que si chacun  
en permet autant à ses inclinations & à son  
zele, comme celuy cy a fait, nous verrons  
bien-tost tout le monde fourmiller de ces froc-  
quez. Car c'est sur de pareils fondemens que  
les premiers Monasteres furent établis, les  
mêmes qui aujourdhny veulent faire la loy aux  
Papes & aux Monarques. LXXII. Tu peux tirer  
pieusement de la gloire du gain de ton frere,  
qui se repent & qui se range à vne meilleure vie:  
mais il y a de l'hypocrisie à en chercher dans  
le vêtement, ou dans le manger. Il est du bon  
Chrétien de soulager l'indigence de son pro-  
chain; il est de la discipline & de la pru-  
dence de prendre garde qu'il n'abuse des cha-  
ritez des gens de bien, & qu'elles ne luy ser-  
vent de matiere pour le luxe. Mais de le pousser

par

par là ou à la mort, ou à vne maladie, ou à vn égarment d'esprit, c'est vne cruauté, c'est vn parricide. Peut-être n'y va-t-il pas de la volonté : mais le meurtre marche cependant. De quel pardon ceux la sont-ils dignes? Du pardon que méritent les Medecins, qui par vne ignorance grossiere tuent le malade qu'ils ont entre leurs mains. Ils ne pourront dire, que personne ne les contraint à ce genre de vie, qu'ils viennent d'eux mêmes, qu'ils prient qu'on les reçoive, & que s'ils s'ennuyent, il leur est permis de s'en retourner. O discours vraiment d'un Scythe! Veulent-ils donc qu'un ieune enfant sçache mieux ce qui luy est propre, qu'un homme docte, versé dans l'expérience, & que l'âge rend meur & avisé? C'est ainsi que le Chasseur se peut excuser envers le loup, lors que l'ayant apperceu affamé il luy a jetté de quoy devorer, pour l'attirer dans le piège. Celuy-là, dis-je, qui aura présenté à vn homme pressé de la faim vne viande mal saine, & même mortelle, en sera quitte de la sorte envers le mourant? Personne ne vous a contraint de manger, diront-ils encore, vous avez avalé de vôte bon gré ce qui étoit deuant vous. Ne peut-on pas leur faire justement cette réponse? Ce n'est pas vne viande que vous avez présentée, c'est du poison. La nécessité est vn rude trait, c'est vn horrible tourment que la faim. Qu'ils brisent donc desormais, avec ces belles paroles; le choix vous estoit libre, veu qu'au contraire c'est en

« venir à la violence , que de se servir de telles  
 « machines. Et cette mechanceté n'a pas seule-  
 « ment affligé de pauvres familles : mais à dé-  
 « garni encore celles des riches , & gasté mille  
 beaux jeunes esprits Il est du devoir du pere  
 de retenir vn âge trop enjoué , par des ré-  
 montrances moderées : mais au plus fort de  
 l'hyver on leur donne là vn peu de pain sec , &  
 s'ils ont soif , ils peuvent tirer de l'eau du  
 puits , qui est mauvaise & pestiferée , quand  
 elle n'auroit rien de dangereux que sa froideur.  
 I'y en ay connu plusieurs , qui traînent encote  
 aujourd'hui les maladies , qu'ils y'ont gagnées.  
 Il y avoit quelques petites chambres d'un  
 plancher fort bas , mal platrées , & au voisinâ-  
 ge puant des retraits. Jamais personne n'y a  
 habité , qui n'en soit sorty ou mort , ou ma-  
 lade. Je ne parle point maintenant de l'horri-  
 ble boucherie , & des coups de fouët , même  
 contre les plus innocens. C'est ainsi , disent-  
 ils , qu'on se fstyle à la fierré , qui leur est ce  
 qu'est entre nous vn genereux naturel ; & de  
 la sorte ils les rendent habiles pour le Cloî-  
 tre. Combien se devoroit-il en ce lieu là d'œufs  
 couvez ! Combien s'y avalloit il de vin poussé !  
 Peut estre y a t-on mis depuis vn meilleur or-  
 dre : mais trop tard pour ceux qui ne sont plus,  
 ou qui portent vn corps maladif. Je ne rapelle  
 point tout cecy , pour aucun mal que je vueille  
 à ce College : mais j'ay seulement jugé à pré-  
 pos de donner ce petit avis , de peur que tous  
 ombre de pieté vn âge ignorant & tendre ne  
 soit

oit davantage corrompu par la fraude & la cruauté humaine. Il n'examine point enfin combien il s'apprend encore là de civilité & de piété. Que si je voyois que tous ceux qui prennent le froc, missent bas en même temps la malice, je porterois tout le monde à s'en coiffer. Mais il en va autrement; & de la sorte les jeunes esprits ne doivent point estre pliez de force à ce genre de vie: mais demandent plutôt qu'on les éleve dans la piété. Il m'est à peine arrivé d'entrer dans aucun convent de Chartreux, que je n'y aye treuvé l'un & l'autre ou tout à fait fou, ou bien près de l'estre. Mais enfin il est temps de quitter cette longue digression, & de rentrer dans nôtre premier discours.

*Bertulphe* Nous n'y avons rien perdu, puisque nous sommes parvenus au but, que nous avons touché les choses du doigt: si ce n'est peut être, qu'il n'en vienne quelque nouvelle en l'esprit que tu trouves bon d'ajouter à ce qui a esté déjà avancé des constitutions humaines.

LXIII. *Phil'ppe*. Je diray donc encore? qu'il ne me semble pas que celui-la satisfait à la loy humaine, qui neglige de répondre à l'intention du legistateur. Car quiconque s'absent seulement les jours de feste de travailler, & n'assiste point cependant au service divin ny au sermon, transgresse le commandement, negligeant les choses, pour lesquelles le jour de feste est institué, puisqu'on ne defend alors vne bon œuvre, que pour en faire vne meilleure. Et

## 92 L'ICHTHIOPHAGIE ;

ainsi ceux qui rompent avec le travail , pour s'enfourner dans vn cabaret , pour se debaucher au jeu , & parmy les femmes , pour se battre & pour s'enyurer , violent doublement la feste.

*Bertulphe.* Je veulx croire aussi que la tasche du Breviaire n'a esté prescrite aux Prestres & aux Moines , qu'afin que par cet exercice journalier ils s'accoustument à élever insensiblement leur cœur à Dieu. Cependant celuy-là est en danger à qui il en est resté vne partie. Tel qui marche comme en murmurant quelques paroles , sans avoir soin d'arrester son esprit à ce qu'il dit , qui se desplait même à l'étude des bonnes lettres , sans laquelle il ne peut entendre ce qu'il prononce , passe pour bon personnage , & le croit estre en effet.

*Philippe.* J'ay connu plusieurs Prestres qui tenoient pour vn crime inexpiable , d'avoir omis vn fragment de leurs prieres , ou d'avoir dit , sans y penser , de la Vierge , lors qu'ils devoient dire de S. Paul ; & les mêmes tenoient comme pour rien le jeu , la paillardise & l'yrongnerie , choses defenduës également par les loix divines & humaines.

*Bertulph.* Je n'en ay pas peu trouvé de ceux-là , qui auroient plustost fait choix de la mort , que de sacrifier , apres avoir avalé par hazard vn morceau de pain , ou quelques gouttes d'eau en lavant la bouche : mais qui temoignoient d'ailleurs de couvrir de secretes inimitiez contre leur prochain , qu'ils tueroient volontiers si  
l'oc-

l'occasion s'en offroit, sans qu'avec cet esprit de haine ils fissent difficulté d'approcher de l'Autel.

*Philippe.* Toutefois à parler sainement, sacrifier à jeun, est vne ordonnance humaine : mettre bas l'inimitié & la colere avant que de monter à l'Autel, est vn commandement de Dieu.

L X I V. *Bertulph.* Comment nous portons nous encore au jugement, que nous faisons des parjures ! Celuy là est tenu pour infame, qui ayant affirmé par serment d'avoir satisfait à vne dette, est convaincu apres du contraire; & nous ne reprochons point de même à vn Prêtre d'estre parjure, lors qu'il meine aux yeux de tous vne vie impudique, apres avoir fait vœu de chasteté & en public, & avec serment.

*Philippe.* Que ne vas-tu porter la même chanson aux oreilles des Vicaires des Evêques, qui jurent devant l'Autel, d'avoir trouvé tous ceux qu'ils presentent aux Ordres sacrez, capables & quant à l'âge, & quant à la science, & quant aux mœurs; quoy qu'à peine y en ayt-il souvent deux ou trois, le reste estant plus propre pour la charruë.

*Bertulph.* Celuy-la est enfermé au carquant, qui laisse aller quelque jurement dans la colere; & les autres ne sont point punis, qui ne peuvent avancer trois mots sans se parjurer.

*Philippe.* Ceux-ey ne jurent pas de propos delibéré.

*Bertulph.* Sous même couleur tu porras defendre vn meutrier, qui ne se sera pas porté de

gayeté de cœur à tuër vn homme. Il n'est point permis de se parjurer ny serieusement, ny en raillerie; & le crime seroit plus atroce, si l'on égorgéoit vn homme en riant, que transporté d'animosité & de colere.

*Philippe.* Que si nous mettons en même balance le serment que prestent les Princes à leur auenement à l'Etat?

*Berulph.* Icy encore, quoy qu'il s'agisse d'une chose tres-importante, toutefois d'autant qu'elle se fait comme par coûtume, ce serment faussé ne passe point pour pariure. LXIX. Nous pouvons faire la même plainte des vœux. Le vœu de mariage sans contredit est de droit divin; & se rompt cependant par vne profession de vie monastique, que les hommes ont inventée.

*Philippe.* Encore qu'il n'y ayt point de vœu plus religieux que le baptême, toutefois tel qui change d'habit ou de lieu, est recherché comme s'il avoit empoisonné son pere, est lié, traîné en prison, & subit quelquefois la mort pour l'honneur de l'Ordre. Mais ceux dont toute la vie combat diametralement avec la profession du baptême, qui servent entierement à leur ventre, aux richesses & aux pompes de ce monde, ceux la dis-je sont en estime, on ne leur reproche point d'avoir violé leur vœu, on ne les appelle point Apostats, ils sont toujours tenus pour Chrétiens.

*Berulph.* Les Jugemens du Vulgaire ne sont pas plus sains sur les bonnes & mauvaises actions,

actions, que sur les assurances de la beatitude. Quelle infamie ne s'atâche point à vne fille qui a fait faux bon? Mais vne langue pleine de mensonge & de medisance, vn esprit qui ne respire que haine & qu'envie, se rendent coupables de bien plus de crimes. En quel lieu le moindre larcin n'est-il point puni plus severement que l'adultere? Tu ne trouveras personne qui soufise volontiers la compagnie d'un homme, qui ayt le bruit de voleur; mais il est honorable d'avoir de la familiarité avec vn homme couvert d'adulteres LXVI. Il n'est point de Pere de famille, qui voulust donner sa fille à vn sergent, qui sert à gage aux loix, de même que le Magistrat; & nous n'avons point en horreur l'alliance d'un soldat, qui s'est si souvent engagé dans vne guerre mercenaire & contre le gré de ses parens, & quelquefois contre la defence du Prince, qui s'y est souillé par tant de raptz par tant d'homicides & de sacrileges, & d'autres crimes de cette nature, que l'on commet ou dans les armées, ou en y allant, ou dans le retour; vn gendre de la sorte ne nous desplaist point. Tel qu'il est, pire qu'un bourreau, il est aimé de la fille, & nous appellons noblesse en luy vn tissu d'actions sales & barbares. Il y va de la corde à derobber seulement cent sols: mais il y a de l'honneur à rognier l'argent du public, à prester à vsure, à ruiner le trafic d'autrui, à dépouiller qui l'on peut par fraude & supercherie.

*Philippe.* Ceux qui donnent à quelqu'un un mauvais bruvage, sont punis comme empoisonneurs : mais ceux qui par des vins frelatez, ou de l'huyfle corrompuë empestent le peuple, ne craignent point d'estre recherchez.

*Bertalphe.* J'ay connu quelques Moines si superstitieux, qu'ils croyoient estre déjà entre les griffes du diable, s'ils estoient un moment sans le saint habit; & qui n'en appréhendent rien quand ils mentent, quand ils calomnient, quand ils s'enyvrent, quand ils portent une envie mortelle à leur prochain.

*Philippe.* Il nous est aisé de remarquer entre nous plusieurs idiots de la sorte; qui ne croyent point leurs maisons à couvert de la violence du demon, s'ils n'ont toute preste de l'eau beniste, des rameaux sacrez & un cierge; & qui ne redoutent rien d'autre costé, lors que dans ces maisons le bon Dieu est tous les jours offensé, & le Diable serui en sa place.

*Bertalphe.* Combien en trouvons nous, qui s'assurent plus de la protection de la S. Vierge, ou d'un S. Christophle, que de celle de Jesus Christ? Ils servent la mere avec des images, des bougies, & de certains chants? Ils irritent & deshonnorent le fils par une vie mechante & impie. Si un matelot se void en peril, il tourne plustost sa pensée vers la mere de Christ, vers un S. Clement, un S. Nicolas, ou quelque autre de la sorte, que vers Dieu même. Et ces pauvres gens croyent avoir la Vierge pour propice, lorsque sur la nuit ils  
luy

luy chantent vn *Salve Regina*, qu'ils n'entendent point. Mais que ne craignent ils plustost qu'elle ne se tienne offensée de leur chant, après que tout le jour & vne bonne partie de la nuit s'est passée entre eux en sales discours, en yurongnerie, & en actions indignes d'estre raportés ?

LXVIII. *Philippe*. Ainsi dans la meslée, le soldat aura plustost recours à vn S. George, ou à vne S. Barbe, qu'à Iesus Christ. Et encore qu'il n'y ayt point de service plus agreable aux Saints, que l'imitation de leurs vertus, par lesquelles ils ont plû à Dieu, nous méprisons hautement cette partie, & croyons estre bien avant dans les bonnes graces de S. Anthoine, si nous nourrissons quelques pourcaux en son honneur, & si nous le tenons peint luy même avec le sien, son feu & sa sonnette à nos portes & à nos murailles; sans avoir de crainte de ce qui nous en deuroit le plus causer, assavoir qu'il ne veille mal à nos maisons, dans lesquelles regnent tous les vices que ce Saint Homme à euz toujours en horreur. Nous enfilons des rosaires & des salutations à la Vierge; que ne luy enchainons nous en même tems l'abbaisement d'un courage enflé, vne convoitise étouffée, & le pardon entier d'une offence? C'est à de pareils chants que la Mere du Sauveur prend plaisir, c'est par de tels devoirs, qu'on se les peut gagner l'un & l'autre.

*Bertulphe*. De même vn malade au lit de

## 98 LICHTHIOPHAGIE,

la mort, se souviendra plutôt de S. Rock & de S. Denys, que de Christ l'unique salut des hommes. Il n'est pas jusques à ceux qui expliquent en chaire les Escritures, que sans l'inspiration du S. Esprit personne ne peut ny bien entendre, ny bien enseigner, qu'il n'ait mieux implorer d'abord l'assistance de la Vierge, que celle de Christ, ou de son Esprit. Et qui oseroit seulement desferres les levres contre cette coûtume qu'ils nomment loisible, seroit soupçonné comme heretique. Cependant la coûtume des anciens l'estoit davantage, laquelle a esté suivie d'Origene, de Basile, de Chrysostome, de Cyprian, d'Ambroise, de Ierosme, & d'Augustin, qui invoquent tous le S. Esprit, & ne font aucune mention de la Vierge; sans qu'ils s'emeuvent pourtant contre ceux qui ont osé pervertir cette sainte pratique tirée de la doctrine de Christ & de ses Apôtres, & des exemples des Peres.

*Philippe.* Plusieurs Moines sont en même erreur, qui se flattent de la faveur de S. Benoist, pour estre couverts de son habit; quoy que je ne puisse estoire que ce personnage en ayt jamais porté vn si ample, ny avec tant de replis, & par consequent qui coutast si cher. Et ils ne craignent point sa disgrâce, pour n'avoir rien de commun avec luy dans leurs actions.

*Bertulphe.* Celuy-la est frere de S. François, qui marche avec vne robe de gris cendré.

dré, & vne ceinture de chanvre: mets leur vie en parallèle, tu ne trouveras rien de plus éloigné. Je parle de la plus part, & non pas de tous. Et ce discours se peut estendre par tous les Ordres, & toutes les sortes de professions. De cette corruption de jugemens naissent & ces assurances mal fondées, & ces scandales mal pris. Qu'un Cordelier, comme j'ay dit cy devant, paroisse avec vne ceinture de cuir; ayant perdu par hazard la sienne de chanvre: ou vn Augustin avec vne ceinture de laine, ou quelque autre qui n'en eust aucune, ayant accoustumé d'en porter: quelle abomination! quel danger, que les femmes grossesses n'avortent à ce spectacle! Et pour des cagelles de la sorte, quel demembrement de la Charité Chrétienne! quelles aigres inimitiez! & quelles horribles médiances! Le Seigneur crie contre ces abus dans l'Evangile: S. Paul n'en haïsse pas moins la voix: les Theologiens & les Predicateurs devroient s'égorger à les combattre.

LXX. *Philippe.* Ils le devroyent à la verité: mais entre ceux-cy il y en a plusieurs, à qui il est expedient d'avoir vn tel peuple, & même de tels Princes & de tels Evêques. Et il y en a encore qui ne sont pas plus entendus en cela que le vulgaire, ou s'ils le surpassent, qui dissimulent, ayans plus de soin de remplir leur ventre, que de prescher le regne de Christ. Et il arrive de la sorte que le peuple préocupé de toutes parts de faux jugemens

se tient seur où il y a du peril? tremble, où il n'a point de suiet de crainte? s'arreste, où il luy falloit poursuivre; s'avance, où il devoit reculer. Que si l'on entreprend de reformer quelque chose dans cette masse si mal ordonnée, ils crient qu'on tend à la sedition. Comme si c'est vne sedition, lorsque par l'ignorance du Medecin le corps d'un homme ayant acquis à la longue vne vicieuse habitude; qui s'est presque convertie en nature, il se presente quelqu'un qui tasche de le rétablir par des remedes meilleurs. Mais il faut couper court à cette plainte, qui n'a point de fin! Et il est à craindre, que si le peuple a le vent de nôtre entretien, il ne mette en vogue vn nouveau proverbe, à voir en soucy de ces choses vn boucher & vn vendeur de harengs.

*Bertulphe.* Et moy je leur jetteray le vieux au nez.

*Souvent le Jardinier parle tres à propos.*

Depuis peu comme je discoutois de ces matieres dans vn souper, il s'y rencontra à la malheure vn certain dechiré, pouilleux, passé, defait & tout decharné, la face gastée, & qui avoit à peine trois cheveux. A chaque fois qu'il parloit il fermoit les yeux; j'apris que c'étoit vn Theologien. Celuy-sy m'appelloit disciple de l'Antechrist, & de gorgeoit plusieurs autres sottises de la sorte.

*Philippe.* Que faisois tu alors? le muet?

*Bertulphe.* Je luy souhaittois vne once de sain iugement dans vn cerveau si pourri, s'il en

en avoi toutefois aucun.

*Philippe.* Je prendro's plaisir à entendre encore cette histoire par ordre.

*Bertulphe.* Tu l'aprendras, si tu viens jeudy dîner chez moy. Je te donneray du veau bien battu, cuit avec des rosties, & si tendre, qu'il te foudra dans la bouche.

*Philippe.* Je te le promets, à condition que tu me rendes le change le lendemain : Et iete feray voir que mes semblables ne mangent pas toujours le plus vieux poisson.

## ENTRETIEN II. L'APOTHEOSE.

### S O M M A I R E.

- I. *Plaisant raisonnement sur la nouveauté.*
- II. *une belle vie est suivie ordinairement d'une belle mort.*
- III. *Grande marque de Sainteté.*
- IV. *Illustre vision d'un Religieux.*
- V. *Efforts des demons inutiles.*
- VI. *S. Ierosme depuis pour recevoir dans le Ciel un nouvel hôte.*
- VII. *De la canonisation des Saints, & des Saintes des premiers siècles opposés à ceux des derniers.*

POMPILIUS, BRASSICAN.

*Pompilius*

**D'**où sortez vous ainsi avec votre grand chapeau ?

*Brassican.* De Tubingue.

*Pompilius.* Ne nous apportez vous rien de nouveau de ce Pays-là ?

*I. Brassican.* Je ne puis assez m'étonner de ce que tous les hommes ont une si grande passion pour la nouveauté. J'ay oïi à Louvain un certain Chameau qui crioit de la chaire, qu'il falloit fuir tout ce qui estoit nouveau.

*Pompilius.* C'est une pensée digne d'un chameau. Cet homme là, si toutefois il est homme, merite de porter éternellement des chausses pourries & des vieux souliers, de manger toujours des œufs couvez, & de ne boire que de la baiffiere.

*Brassican.* Le même pourtant, si vous ne le sçavez pas, ne se plaist pas tant aux choses vieilles, qu'il n'aimé bien mieux un bouillon fait le matin que fait le jour de devant.

*Pompilius.* Mais le Chameau à part, apportez vous quelque chose de nouveau ?

*Brassican.* Ouy, mais comme vouloit le Chameau, j'apporte quelque chose de mauvais.

*Pompilius.* Mais ce que vous apportez maintenant

renant de nouveau sera vieux vn jour. Et de la sorte ; si toutes les vieilles choses sont bonnes , & toutes les nouvelles sont mauvaises , il faut de necessité que tout ce qui est bon aujourd'h'uy ayt esté mauvais auparavant , & que ce qui est mauvais maintenant deuenne bon quelque jour.

*Brasican.* Il y a de l'apparence selon le serment du Chameau. Et de là même il s'ensuit qu'un homme qui a esté dans la jeunesse vn mauvais feu , parce que sa folie , estoit nouvelle , est à présent vn bon fou parce que sa folie a vicilli avec sa peau.

*Pompilius.* Mais enfin dites moy ce qu'il y a.

*Brasican.* Ce prodige d'erudition , ce feçant homme dans les trois Langues Iean Rheuclin est mort depuis quelques iours.

*Pompilius.* Me le donnez-vous pour bien assuré.

*Brasican.* Pour plus certain que ie ne voudrois.

*Pompilius.* Que trouvez-vous donc icy de mauvais , lors qu'en laissant à la posterité vne memoire immortelle & glorieuse de son nom , vn homme passe des miseres de cette vie à la compagnie des Bienheureux.

*Brasican.* Mais qui vous a revelé la felicité de ce personnage.

II. *Pompilius.* Il n'est pas besoin de grande revelation , la chose parle d'elle même , & celuy-là ne peut mourir autrement qui a

vêcu avec tant de sainteté.

*Brasican.* Vous seriez encore en cela d'un plus ferme sentiment, si vous sçaviez ce qui est venu à ma connoissance.

*Pompilius.* Quoy donc, ie vous prie ?

*Brasican.* Il ne m'est pas permis de le découvrir.

*Pompilius.* Par quelle raison ?

*Brasican.* Parce que celui qui m'a confié ce secret m'a fait iurer en mesme temps le silence.

*Pompilius.* Confiez-le moy à la mesme condition, ie vous jure le silence, & en bonne foy.

III. *Brasican.* Encore que cette sorte de foy m'ayt souvent trompé, ie veux bien toutefois vous apprendre vne chose, qu'il est à propos de faire sçavoir à tous les gens de bien. Nous avons à Tubingue vn Religieux de S. François tenu de tous pour saint homme, horsmis de luy-même.

*Pompilius.* Vous me donnez là vne grande preuve d'une veritable sainteté.

*Brasican.* Vous reconnoistriez le personnage, & confesseriez que ie dis vray, si ie vous auois appris son nom.

*Pompilius.* Si ie le devine.

*Brasican.* Il vous est permis.

*Pompilius.* Baissez l'oreille.

*Brasican.* Quel besoin, estant icy seuls ?

*Pompilius.* N'importe, suivons la coustume.

*Brasican.* C'est le mesme.

*Pomr.*

*Pompilius.* C'est vn homme auquel on peut adiouster vne foy entiere, & ie tiens pour oracle ce qui part de luy.

*Brassican.* Ecoutez donc serieusement toute cette histoire. Nostre cher Rheucelin estoit abbatu au lit d'vne grosse fièvre, qui n'estoit pas toutefois l'espoir de sa guerison, comme en effet il meritoit d'estre à iamais exempt & de vicillesse, & de maladie, & de la mort mesme. Vn matin que i'allois voir mon Religieux, afin de trouver dans son entrecien quelque charme à l'ennuy qui m'accabloit, n'estant pas moins malade que Rheucelin mesme, lequel j'ay toujours aymé comme mon pere....

*Pompilius.* Qui trouverez vous qui ne l'ayt aymé, que peut-estre quelque esprit méchant?

*Brassican.* Le Religieux, apres mon salut; Brassican, me dit-il, bannissez de vostre cœur, Rheucelin n'est plus malade. Comment reparti-je, a-t-il recouvré sa santé en si peu de tems? Il n'y a que deux iours que les Medceins n'en donnoient pas de trop belles esperances. Il est guery, reprend il, & guery de sorte, qu'il ne doit plus apprehender de rechûte. Arrestez vos larmes (car il m'en voyoit couler sur les iouës) & écoutez auparavant comme il est allé de nostre commun & tres cher ami. Je n'avois pû visiter Rheucelin de six iours, durant lesquels ie recommandoïis sans cesse son salut à Dieu dans mes prieres. I V. Cette nuit

passée m'estant remis sur ma paillassé au retour de Matines; ie me suis senti aussitost abbatu par vn doux-sommeil.

*Pompilius.* Je sens ie ne scay quoy en moy-mesme qui me presage icy quelque chose de ioyeux.

*Brasican.* Ce presage ne sera point faux. Il m'a semblé, poursuit-il, que ie me trouvois sur vn petit pont qui donnoit passage en vne prairie des plus agreables. Ma veüe estoit tellement surprise du beau verd de l'herbe & des fetilles, de la diversité incroyable des fleurs de toutes couleurs, & de l'odeur merveilleuse qu'elles rendoient, que tout ce que ie découvrois de campagne au deça du ruisseau qui en separoit cette riante prairie, me paroissoit comme mort, sans éclat & sans beauté. Tandis que ie me donne tout entier à la contemplation de tant de beautéz. Rheuelin vient à passer sur le même pont, & en Hebreu, me souhaite la paix. Il estoit desia sur la derniere arche, avant que ie l'eusse bien appereü, & comme ie me dispoisois de courir apres, il m'en empêcha, en se retournant avec ce peu de paroles; Il ne vous est pas encore permis, dit-il, vous me suiurez dans cinq ans d'icy. Mais cependant demeurez témoin & spectateur des choses qui se vont passer à vostre veüe. A cet endroit de son recit; Rheuelin, l'interrompis-je, estoit-il nu, ou couvert? paroissoit-il seul, ou en compagnie? Pour des habits, dit-il, il n'en avoit point, suaon

finon vne robe des plus blanches que vous auriez prise pour de ces étoffes de Damas : mais dont l'éclat & la splendeur estoient merueilleuses. Derriere luy suiuoit vn enfant ailé d'vne beauté divine ; qui ne pouvoit estre autre , à mon ávis , que son bon Genie.

V. *Pompilius*. Mais n'en vid-il point aussi à sa suite aucun de mauvais.

*Brassican*. A ce qu'il m'avoüa, il croyoit bien en voir quelques-vns. Je découvrois, dit-il, quelques oyseaux qui suiuoient de loin, dont le plumage paroissoit noir, sinon qu'étendant leurs aïles, elles se trouuoient d'vne couleur qui tiroit moins sur le blanc que sur le iaurâtre. Ils pouvoient en vn mot ressembler à des pies par leur caquet & leur bigarrure, sinon que chacun d'eux égaloit seize Piuers en grandeur de corps, n'en devant rien de reste au vautour ; & se trouuant armé d'vne crête, d'vn bec crochu & de fortes ferres, avec vn gros ventre & vn gros iabor. S'ils n'eussent paru que trois, on les auroit pû prendre pour des harpies.

*Pompilius*. Quel estoit donc le dessein de ces demons ?

*Brassican*. Ils éleuoient de loin, dit-il, vn assez grand bruit contre Rheuclin, & sembloient auoir grande enuie de sauter sur luy, s'il leur eust esté permis.

*Pompilius*. Qui les en retint ?

*Brassican*. Vn signe de Croix que Rheuclin leur fit en se retournant. Retirez-vous,

leur dit-il, dans vostre scieur d'horreur, méchantes furies; qu'il vous suffise de tourmenter les hommes, & de faire continuellement la ronde autour d'eux. Vos fureurs damnables ne peuvent rien désormais contre moy qui suis reçu au nombre des Immortels. A peine, dit le Religieux, Rheclin eut-il achevé ce discours, que ces laids oyseaux changerent de route, & se déroberent bien-tost de sa veüe: mais en laissant apres eux vne puanteur, auprès de laquelle celle d'un retrait & des plus forts onguents seroit supportable. Et il protestoit qu'il eut mieux aimé estre obligé de se tenir à la fumée infernale, que d'auoir encore vn tel parfum à son nez.

*Pompilius.* Que mal en prenne à ces pestes de Furies!

V. *Brasican.* Mais écoutez le reste de la narration du Religieux. Tandis, poursuit-il, que ie demeure dans la contemplation & l'étonnement, S. Jérôme paroist aux auenües du pont, qui ayant eu ordre pour la reception de Rheclin, le complimenta en ces paroles. *Nous soyez le bien venu, tres-saint & tres-cher Colleague, ie suis ravi d'auoir en la charge de vous venir prendre, pour vous conduire en la compagnie des bien-heureux.* Et en mesme tems il luy presente vne robe qu'il luy ajuste. Mais, n'interrompis-je derechef, dites-moy de quel port, & sous quel habit S. Jérôme vous parut alors. Estoit-il aussi vieux qu'on nous le peint d'ordinaire? Il se monroit; repart le Religieux,

gieux, avec vn village gay, & dans vn âge qui luy donnoit de la maj sté. La robe qui luy descendoit iusqu'aux talons, sembloit aussi transparente qu'vn crystal, & ie croy que c'estoit sur me'me patron qu'auoit esté coupée celle qu'il presenta à Rheulin. Elle paroissoit brodée par tout de gros caracteres de trois couleurs, dont vous auriez pris les vns pour rubis, les autres pour émeraudes, & pour saphirs les troisièmes. Ils brilloient tous admirablement, & il faisoit beau voir l'ordre où ils estoient arrangez.

*Pompilius.* Ie crois que c'estoit là la glorieuse marque des trois Langues qui ont esté si bien cultivées par ces deux grands Hommes.

*Brassican.* Ie n'en fais point de doute. Car les bords me'sme de la robe estoient ourgez de me'sme façon.

*Pompilius.* S. Ierôme estoit-il sans suite?

*Brassican.* Sans suite, dites-vous? Toute cette prairie fut couverte en vn moment d'Esprits à millions, & l'air n'en estoit pas moins remply que ces rayons du Soleil, où nous voyons voltiger ces menus corps que nous appellons Atomes, s'il est permis de faire entrer icy vne chose si basse en comparaison. Et il n'y auoit pas moyen de voir ny le Ciel ny la campagne.

*Pompilius.* Sans mentir je suis ravi de la félicité de Rheulin. Que deuint-il en suite?

*Brassican.* S. Ierôme, continué le Reli-

gieux, voulut faire d'abord honneur à Rheudin, il le met à sa droite, & le prenant par la main, le conduit au milieu de la prairie. Il s'élevoit là vn petit tertre, sur lequel ils montent tous deux, & s'y embrassent l'vn l'autre amoureusement. Cependant le Ciel s'ouure largement sur leurs testes, faisant voir vne splendeur & vne majesté inenarrables; de sorte que tout ce qui m'auoit paru de beau & d'admirable auparauant, ne m'estoit plus rien à l'aspect de ces merveilles celestes.

*Pompilius.* Ne pouvez-vous me les dépeindre en quelque façon?

*Brasican.* Comment le pourrois-je, moy qui ne les ay point veüs? puisque celuy qui y fut present auoüa qu'il n'y auoit point de termes qui en pussent donner la moindre idée. Il me dit seulement qu'il voudroit mille fois mourir pour iouir encore de ce spectacle, ne fust-ce que pour vn moment.

*Pompilius.* Laissez luy donc acheuer sa narration.

*Brasican.* De cette ouerture du Ciel se coule en bas vne colonne de feu qui réjoüissoit la vüe de sa clarté, par laquelle ces deux saintes ames comme liées ensemble sont enlevées au Ciel au milieu des Chœurs des Anges, qui chantoient avec tant de melodie, que le Religieux confesse qu'il ne se peut souvenir du plaisir qu'il en recevoit sans jeter des larmes, Vne odeur merueilleuse suivit  
la mu-

La musique, & alors le sommeil quitta ce bon Pere, si l'on peut toutefois le nommer sommeil. Il estoit alors semblable à vn homme qui a l'esprit esgaré, & loin de s'imaginer d'estre en sa cellule, il cherchoit son pont & sa prairie; & ne parloit d'autre chose, comme il n'avoit d'autre chose dans l'esprit. Les plus seneuz du Convent ayant reconnu que ce cy ne sentoit point sa fable (car il se trouva que Rheuclin estoit decedé à la mesme heure que cette vision estoit apparue au Religieux) tendirent graces à Dieu d'une voix commune, de ce qu'il daignoit ainsi reconnoître les bonnes actions de ses enfans par vn prix & vne gloire si ample.

*Pompilius.* Il ne reste donc plus que d'ecrire le nom de ce tres-saint personnage au catalogue des Saints.

*Brasican.* Je l'aurois fait, quand même le Religieux n'auroit rien vû de semblable, & je l'aurois couché en lettres d'or tout proche de S. Ierosme.

*Pompilius.* Que ie meure si je n'en fais autant dans mes Heures.

*Brasican.* Il se verra bien tost de bout en or dans mon Oratoire, entre les Saints qui me font les plus chers.

*Pompilius.* Et je l'auray de même dans le mien tout de diamant, si mes moyens peuvent seconder mon affection.

*Brasican.* Je le placeray dans ma Bibliothèque à costé de S. Ierosme.

## 42 L'APOTHEOSE.

*Pompilius.* J'ajoutérai cet ornement à la mienne.

*Brasican.* Autant en feront sans doute tous ceux qui cultivent & cherissent les Langues & les sciences, & sur tout les Saintes Lettres.

VII. *Pompilius.* Il est digne de tous ces honneurs. Mais n'auriez vous point quelque scrupule de ce qu'il n'a pas encore esté mis au rang des Saints par l'autorité du Pape.

*Brasican.* Qui a canonisé (selon leurs termes.) S. Ierosme ? qui a canonisé S. Paul ? qui a canonisé la Sainte Vierge ? De qui la memoire est elle plus sainte parmi tous les gens de bien, ou de ceux cy que leur insigne pieté, les lumieres de leur esprit & la splendeur de leur vie ont rendus recommandables par toute la terre ; ou d'une Catherine de Siene, que Pie second du nom mit au rang des Saints en faveur, à ce que l'on dit, de son Ordre & de sa ville ?

*Pompilius.* On me l'a dit de la sorte. Au reste le véritable culte est l'honneur que nous rendons de nôtre bon gré aux merites de ceux qui par la sainteté de leur vie se trouvent dignes de séjour celeste, & dont nous sentons à toute heure les bienfaits.

*Brasican.* Apres cela, trouvez vous que la mort de ce Saint personnage soit à deplorer ? Il a vécu longuement ; si viure longuement est vne félicité à l'homme. Il a laissé dans ses actions, & dans ses écrits d'illustres momens de sa vertu. Il a rendu son nom immortel ;

immortel par mille bienfaits ; & maintenant exempt de tous maux, il est dans le Ciel, & s'entretient avec S. Ierosme.

*Pompilius.* Mais il a beaucoup souffert en sa vie.

*Brassican.* Mais S. Ierosme a encore plus souffert. C'est être heureux que de souffrir des mechans pour avoir bien fait.

*Pompilius.* Je l'auoüe, & il en est autant arriué à S. Ierosme.

*Brassican.* Ce que Satan a fait autrefois par les Scribes & les Pharisiens contre le Seigneur Iesus, il le fait encore par de semblables esprits contre ceux dont la vie est exemplaire, & qui par leurs veilles ont mérité l'affection de tous les honnestes gens. Rheelin recueille maintenant vne ample moisson de ce qu'il a semé ; & il est de nôtre devoir d'honorer sa memoire, de luy dresser vn panegyrique, & de le saluer souvent de la sorte : *O ame tres-sainte, ven toy favorable aux Langues, & à ceux qui les cultiuent, pren le soin des langues saintes, & pers les mechantes langues infestées du noir poison de l'enfer.*

*Pompilius.* Je vous imiteray, & en solliciteray d'autres d'en faire de même. Mais je ne doute point qu'il n'y en ayt plusieurs qui desirerent vne petite priere ( puisque l'usage le veut ) pour celebrer la memoire de ce Saint homme.

*Brassican.* C'est ce que ceux qui en ont amené l'usage, appellent *Collecte*.

*Pompilius.* Vous avez raison.

*Brasican.* l'en avois medité vne dès deyant la mort.

*Pompilius.* Je vous conjure de me la dire.

*Brasican.* O Dieu, amateur du genre humain! qui par ton saint seruiteur Iean Rheuclin as renouvelé au Monde le don des Langues dont tu avois jadis miraculeusement rempli tes Apôtres par ton Saint Esprit pour la predication de l'Evangile, fay que tous les hommes en toutes les langues celebrent la gloire de ton Fils Iesus, & confon les langues des faux Apôtres, qui conjurent ensemble pour remettre sus l'infame tour de Babel, taschant d'obscurcir ta gloire, pour établir la leur, & oubliant qu'à Toy seul avec ton Fils Iesus nôtre Seigneur & ton S. Esprit toute gloire est deüe des maintenant & à jamais, Amen.

*Pompilius.* Voila vne belle & sainte priere, que je meure, si je ne la dis tous les jours; & je tire vn bon augure de vôtre rencontre, m'ayant appris vne chose qui me donne tant de joye.

*Brasican.* Je souhaitte qu'elle vous dure long tems.

ENTRÉE

---

ENTRETIEN III.  
CARON.

## S O M M A I R E.

- I. Description des Furies & de leur employ. II. Naufrage de Caron. III. Histoire du siecle d'Erasmus. IV. Les Lettres ont peu de credit parmy les armes. V. Chacun se flatte dans sa propre cause. VI. Belle raillerie touchant les ombres. VII. Plaisante distinction des ames plus ou moins legeres. VIII. Regress superflus IX. Les hommes font mieux leurs affaires que Caron. X. Murmure des peuples contre la guerre XI. A quoy ont esté employés les forests des Champs Elysiens. XII. Tous prennent également la rame au passage du Cocyte.

## CARON ALASTOR.

*Caron.*

**O**V cours tu si viste, & avec tant de demonstration de joye, Alastor ?

*Alastor.* Tu te rencontres bien à propos.

Ô Caron, ie t'allois trouver.

*Caron.* Qu'as-tu à me dire de nouveau ?

*Alastor.* J'apporte vne nouvelle à Proserpine & à toy, qui vous doit estre bien agreable.

*Caron.* Di la moy prouement.

I. *Alastor.* Les furies se sont admirablement bien acquittées de leur commission. Il n'y a pas vn coin en toute la Terre qu'elles n'ayent infecté de leur poison, & rempli de querelles, de guerres, de larcins & de maladies. Elles ont laissé de leurs serpens en tant de lieux, qu'on les void à present presque toutes chauues, & ayant degorgé tout leur venin, elles sont reduites à chercher au monde tout ce qu'il y a de viperes & d'aspics pour s'en refourrir. En vn mot elles paroissent aussi tonduës qu'un œuf, il ne leur reste pas vn poil sur la teste, & leurs estomacs sont vuides de tout le suc qu'il leur faut. Iuge apres cela si tu ne dois pas tenir ta barque & tes rames en bon estat. Car ie t'asseure qu'il viendra fondre icy bien-tost vne si grande multitude d'ombres, que ie crains que tu ne puisses toutes les passer.

*Caron.* Tu ne m'apprens rien que ie ne scüssse desir.

*Alastor.* De qui le tiens-tu?

*Caron.* De la diligente Ossa, qui arriua icy avant-hier.

II. *Alastor.* Qui pourroit courir plus viste que cette Deesse? Mais que fais-tu donc icy? & que n'es-tu à ta barque?

*Caron.* Tu me vois icy par necessité, & i'y suis venu pour me pourvoir d'un bateau tout neuf?

neuf; vû que, si ce qu'Oïsa nous a raconté est véritable, le mien tout pourry de belle & de mille pieces, s'enfonceroit sous vne si grosse charge. Mais il n'estoit pas besoin du recit d'Oïsa, & ne vois-tu pas assez que j'ay fait naufrage?

*Alastor.* Il est vray que l'eau te coule de tous les costez, & j'ay crû d'abord que tu serois du hain.

*Caron.* J'ay traversé à la nage le marais de Styx.

*Alastor.* Mais où as-tu donc laissé les ombres?

*Caron.* Elles nagent pesle-mesle avec les grenouilles.

*Alastor.* Et que t'a dit enfin la Déesse Oïsa?

III. *Caron.* Que l'ambition & la haine ont armé les trois plus grans Monarques de l'Europe, & les portent à la ruine mutuelle de leurs Estats. Qu'il n'y a pas vne Prouince dans la Chrestienté qui soit à l'abri de ce grand orage, vû que tout le reste suit ces trois partis, & que nul des trois n'est d'humeur de céder à l'autre. Que cependant ny le Danois, ny le Polonois, ny l'Ecossois, ny le Tart meisme ne dorment pas, qu'ils menacent de tout perdre; qu'en Espagne, en Angleterre, en Italie & en France la peste fait des ravages inouis, & que pour comble de maux, il s'en est levé vne d'vne plus méchante espee, à laquelle la diversité des opinions a donné naissance, & qui a tellement infecté tous les esprits, qu'on ne

void plus en nulle part d'amitez-sinceres, que le frere se desie du frere, que la femme s'entend mal avec le mary, & qu'il y a lieu d'esperer de là vne grande destruction du Genre humain, si de la langue & de la plume où l'on en est maintenant, on en vient aux mains.

*Alastor.* Ossa ne t'a rien dit qui ne soit tres-vray, & i'en ay encore vû davantage, ayant toujours accompagné les Furies, qui ne se sont iamais montrées plus dignes de leur nom.

IV. *Caron.* Mais il est à craindre qu'il ne se leue quelque Demon qui les exhorte à la paix, & tu sçais que les esprits des mortels sont changeans. J'apprens qu'ils ont parmy eux un Ecriuain infatigable, dont la plume n'a pour objet que de les détourner de la guerre, & les porter à la concorde & à l'amitié.

*Alastor.* Tu ne dis pas aussi qu'il presche à des sourds. Il y a quelque temps qu'il mit au iour les plaintes de la Paix aux abois; aujourd'huy qu'elle a rendu les derniers soupirs, il a fait son Eptaphe. Mais il y a dequoy se consoler, & il s'en trouue assez d'autres en revanche, qui ne nous aident guere moins que les Furies à avancer nos desseins.

V. *Caron.* Qui sont ces galantes gens?

*Alastor.* Ce sont de certains oiseaux de tout plumage, de noir & blanc, de gris, cendré, & d'autres couleurs qui sont eternellement attachez aux Cours des Princes,

ils

ils ont leurs oreilles , & leur inspirent l'amour de la guerre. Ils y portent de mesme les Magistrats & les peuples , & crient qu'il n'y a rien de plus iuste ny de plus saint. Et ce que ie trouve d'admirable dans la force de l'esprit humain , est qu'ils se flattent de chaque costé du mesme avantage , & le persuadent aux peuples. Ils publient en France, que Dieu tient le parti des François , & que ceux qui l'ont pour protecteur ne peuvent estre vaincus. Ils crient de mesme en Espagne & en Angleterre ; que ce n'est pas tant l'Empereur qui fait la guerre, que Dieu mesme ; qu'ils n'ont seulement qu'à se porter en vaillans hommes , & que la victoire leur est assurée. Et qu'enfin si quelqu'un demeure dans le combat, il ne perit point, mais qu'il vole droit au Ciel.

*Caron.* Et croit-on ces gens-là si aisément ?

*Alastor.* Que ne peut point vn faux masque de pieté ? Ajoustons-y la ieunesse , le manque d'experience , la soif de la gloire, des esprits boüillans , & qui se laissent aller aisément où on les conduit. Il n'est pas difficile de pousser vn chariot dans vn panchant, où il roule de soy-mesme.

*Caron.* Je traiteray du mieux qu'il me sera possible ces bonnes gens-là.

*Alastor.* Tu ne scaurois leur faire plus de plaisir que de leur courir la table.

*Caron.* Je ne la puis remplir que de mau-

ues, de lupins & de porreaux. Car tu sçais que ce sont icy toutes nos delicatesses.

*Alastor.* Ils sont accoûtuméz à faire meilleure chere que cela, & ils se plaindront de la tienne, si tu ne leur presentes au lieu de méchantes herbes, des chapons, des phaisans & des perdrix.

*Caron.* Mais par quel motif pressent ils si fort les Princes de prendre les armes, & quel avantage en tirent ils?

*Alastor.* Ils trouvent bien mieux leur compte avec les morts, qu'avec les vivans. Il y a des Testamens, de bons repas aux obseques du defunt, des bulles, & autres petits avantages qui ne sont pas à mépriser. D'ailleurs ils aiment mieux viure dans des châteaux que dans leurs nids & dans leurs cellules: & enfin la guerre fait plusieurs Evêques qu'on n'auroit pas voulu regarder dans la paix.

*Caron.* Ils font sagement.

*Alastor.* Mais quel besoin as tu d'une barque neuve?

*Caron.* Je n'en ay point de besoin, si je veux vne seconde fois faire naufrage.

*Alastor.* C'est que tu crains sans doute que la foule ne t'accable?

*Caron.* Tu l'as deviné.

*Alastor.* Mais songes-tu que tu ne passes que des ombres, & non pas des corps? & qu'est-ce que ces ombres-là peuvent peser?

*Caron.* Quand elles seroient aussi legeres que

que ces pécits moucherons qui courent sur l'eau, il y en peut auoir telle quantité, qu'elle enfonceroit ma barque; & tu sçais d'ailleurs que ma barque elle-mesme n'est qu'une ombre.

*Alastor.* Il me souvient pourtant de l'auoir veüe quelquefois si pleine, que tu estois contraint de laisser pendre autour du gouvernail jusqu'à trois mille ames, sans que tu te plainnisses d'estre trop chargé.

*Caron.* Je t'auouë qu'il y a de certaines ames qui pesent tres-peu, comme celles qui sortent lentement d'un corps hectique & atteruë de fièvre. Mais il y en a d'autres aussi qui s'échappent soudain d'un corps replet, & entraînent avec elles beaucoup de sa masse. Et c'est de cette sorte-là que l'apoplexie, une inflammation de gorge, la peste, & particulièrement la guerre nous enuoyent un grand nombre.

*IX. Alastor.* Je ne pense pas que les ames des François & des Espagnols pesent beaucoup.

*Caron.* Elles sont assurément plus legeres que les autres; encore qu'elles ayent assez dequoy accroistre la charge. Mais il m'en vient quelquefois de ces Allemans & de ces Anglois si bien nourris, qui me mettent en danger; & depuis peu n'en passant que dix, ie courus risque de périr, & auois peris en effet avec ma barque, mes passagers & mon battelage, si ie ne me fusse prompt-

rement dechargé de quelques-vnes dans le Styx.

*Alastor.* Le peril estoit grand.

*Caron.* Où penses-tu que i'en suis, quand il m'arriue de ces gros Sarrapes, de ces fendeurs de naseaux, & de ces gens qui ont toujours l'espée hors du fourreau ?

*Alastor.* Je ne crois pas qu'il l'en vienne aucun de ceux qui meurent dans vne iuste guerre ; car on dit que leurs ames volent droit au Ciel.

*Caron.* Je ne sçais où elles volent. Je sçais que tant qu'il y a des guerres, il nous tombe icy bas vn si grand nombre de blessés de toutes sortes, que ie m'étonne qu'il reste vn homme là haut. Et ces gens là ne viennent pas seulement chargez de ventre & de bonne chere, mais aussi de bulles, de benefices, & d'autres choses semblables.

*Alastor.* Mais ils ne portent point cela avec eux, & ils viennent nuds.

*Caron.* Vous dites vray : mais ces ames qui ne font que d'abandonner leurs corps portent avec elles les songes de toutes ces choses.

*Alastor.* Les songes pesent-ils tant ?

*Caron.* Ils chargent ma barque : que dis-je, ils la chargent ? ils l'ont enfoncée. De plus, crois-tu que tant de deniers ne pesent rien ?

*Alastor.* Je crois veritablement qu'ils pesent, si tu en reçois de cuire.

*Caron.* Tu vois donc le besoin que j'ay de me pouruoir d'vn bateau, capable de tant de charge.

*Alastor.*

*Alastor.* Que iete trouue heureux ?

*Caron.* En quoy, ie te prie ?

*Alastor.* Parce que chaque iour tu peux t'enrichir.

*Caron.* A cause de la multitude des ombres ?

*Alastor.* Tres-assurément.

IX. *Caron.* Cela pourroit estre, si elles apportoient avec soy les thresors qu'elles viennent de quitter. Mais de toutes celles qui regrettent dans ma barque d'auoir laissé là haut des Royaumes, des Euêchez, des Abbayes, des millions d'or, ie ne reçois qu'vn obole; & ie ne sçais si tout ce que i'en ay pû amasser depuis trois mille ans pourra suffire au seul achat d'vne barque.

*Alastor.* Qui veut gagner doit faire des frais,

XII. *Caron.* I'aprens que les mortels font leurs affaires bien mieux que moy, & qu'il y en a qui sous l'étendart de Mercure deuiennent prodigieusement riches en deux ou trois ans.

*Alastor.* Tu ne dis pas que leur bien s'en va souuent plus viste qu'il n'est venu. Mais le gain que tu fais est plus assuré, quoy qu'il ne soit pas si considerable.

*Caron.* Ie doute qu'il soit si assuré que tu penses; & si quelque bon genie s'auise d'accommoder les differens des Princes, ie pers en vn iour tout mon reuenu.

XIII. *Alastor.* De ce costé là, sur ma parole, tu peux dormir en repos, & tu n'as point à craindre que de dix ans entiers ils quittent les armes. Vn seul Pontife de Rome les exhorte in-

cessamment à la paix, mais on ne l'écoute guere. Les Villes lassées de tant de maux qu'elles souffrent se plaignent assez hautement. Je ne sçais quelles gens murmurent & font courir des bruits de l'un à l'autre, qu'il n'est pas iuste que toute la Terre soit en trouble pour la colere ou l'ambition de deux ou trois. Mais croy-moy, leurs desseins auorteront, & les Furies auront enfin le dessus. Au reste, quand i'y songe, pourquoy venir icy haut pour vne barque? manquons-nous là bas de charpentiers; & en un besoin n'as-tu pas Vulcan?

*Caron.* Tu aurois raison, si ie voulois un batteau de fer.

XIV. *Alastor.* Tu pouvois faire venir un ouvrier d'icy haut à fort peu de frais.

*Caron.* Je l'auouë, mais nous n'auons point d'étoffe.

*Alastor.* Que me dis-tu là? Nous n'aurions plus de forests?

*Caron.* Celles-là mesme dont les champs Elysiens estoient embellis ne sont plus de bout.

*Alastor.* A quoy les a-t-on donc consumées?

*Caron.* A brûler les ombres des Heretiques, iusquès-là qu'il nous faut auoir recours aux mines, pour en tirer du charbon.

*Alastor.* Quoy, ces ombres-là ne peuuent estre punies à moins de frais?

*Caron.* Il a pleür ainsi à Rhadamante.

XV. *Alastor.* Après que tu auras acheté vne barque, où prendras-tu dequoy payer des rameurs?

*Caron,*

*Caron.* Ma charge est d'estre assis au gouvernail, les ombres qui veulent passer, prendront s'il leur plaist, la rame.

*Alastor.* Mais il y en a qui n'ont iamais appris ce mestier.

*Caron.* Nul n'en est exent, qu'ils l'ayent appris, ou non, il faut que les Monarques & les Cardinaux rament à leur tour, de mesme que le moindre de tous les hommes.

*Alastor.* Va donc à la bonne heure faire ton achat, ie ne te retiendray pas dauantage, & ie vais porter d'agreables nouvelles à tout l'Enfer, Encore vn mot, Caron.

*Caron.* Que veux-tu ?

*Alastor.* Hasté le plus que tu pourras ton retour, de peur que la foule ne t'accable.

*Caron.* Il est vray que tu trouueras desia plus de deux cent mille ames sur le riuage, sans conter celles qui grenouillent dans le Styx. Ie ne tarderay pourtant que le moins qu'il me sera possible. Di leur qu'elles me veront bien-tost.

## ENTRETIEN. IV.

## LE NAVFRAGE.

## S O M M A I R E.

- I. *Fable de Castor & de Pollux.* II. *Description d'une tempeste.* III. *Fascherie d'un Italien.* IV. *Triste harangue d'un pilote.* V. *Conscience des Passagers.* VI. *Superstitions.* VII. *Promesse ridicule.* VIII. *Les hommes dans la prospérité se souviennent rarement de Dieu.* IX. *Le chemin le plus court pour obtenir le secours du Ciel.* X. *Portrait d'une femme courageuse.* XI. *Continuation de misère.* XII. *Formalité observée à contre-temps.* XIII. *Bonnes railleries.* XIV. *Triste issue d'un naufrage.*

ANTHOI.

ANTHOINE, ADOLPHE.

*Anthoine.*

Vous me parlez-là d'une chose horrible.

Quoy, c'est de la sorte que l'on va sur mer ! Dieu me garde d'avoir jamais la pensée d'y faire voyage.

*Adolphe.* Vous vous estonnez de peu de chose. Ce que ie vous ay dit iusqu'icy n'est qu'un ieu au prix de ce que vous allez apprendre.

*Anthoine.* I'en sçais déjà assez, les cheueux me dressent à vostre recit, comme si i'estois dans le peril même.

*Adolphe.* Dites plutost, que le souuenir des maux passez est agreable. Il arriua donc certe nuit là vne chose, qui osta presque tout espoir de salut au Pilote.

*Anthoine.* Et quoy ? ne me faites pas languir.

*I. Adolphe.* La nuit n'estoit pas de plus obscures, & l'un des matelots qui estoit monté au plus haut du mast, pour voir s'il ne découvroit point la terre, apperçeut proche de soy vn certain globe de feu ; ce qui est de tres-mauvais augure aux matelots quand il est seul, comme au contraire ils en tirent vn heureux presage, quand il est accompagné d'un autre. Et c'est ce que l'Antiquité fabuleuse a appellé Castor & Pollux.

*Anthoine.* Quel rapport peuvent-ils avoir avec les Nautonniers, l'un qui fut Canaquier, & l'autre qui fut Athlete?

*Adolphe.* Les Poëtes l'ont trouvé bon de la sorte. Le Pilote assis au gouvernail; Camarade, luy cria-t-il; (car ils se donnent ce nom là entr'eux) ne vois-tu pas à ton costé le signe fatal? Je le vois, repondit l'autre, & le Ciel veuille qu'il nous soit heureux. En mesme temps ce globe de feu se coulant par les cordages vint tomber droit au pied du Pilote.

*Anthoine.* Ne tomba-t-il point luy même de peur?

I I. *Adolphe.* Les gens de mer sont accoutumés aux monstres. Ce feu, dis-je, ayant fait vne petite pause à ses pieds, courut de là de costé & d'autre le long du vaisseau, & s'évanouit enfin, apres avoir percé le tillac jusqu'en fond de calle. Sur le midy l'orage se rendit plus fort. N'avez vous jamais veu les Alpes?

*Anthoine.* Je les ay passés.

*Adolphe.* Sachez que ce ne sont que de petites bouteilles qu'une legere pluyé élève sur l'eau, auprès des ondes d'une mer agitée comme celle que ie vous dépeins. Quand la vague élévoit le vaisseau, vous auriez crû pouvoit toucher la Lunette du doigt; & quand elle l'abbaissoit, vous auriez crû que la terre s'ouvroit pour vous engloutir dans ses abysses.

*Anthoine.* O la folie! de se fier à cet élément!

*Adolphe.*

*Adolphe.* La tempeste rendant vains tous les efforts de nos matelots, le Pilote nous aborda enfin avec vn visage palle.

*Anthoine.* Cette pAleur presage quelque chose de mauvais.

*Adolphe.* Amis, nous dit-il, ie ne suis plus maistre de mon vaisseau, les vents ont le dessus, nous deuons remettre nostre espoir en Dieu, & nous disposer chacun à la mort.

*Anthoine.* O la cruelle harangue !

*Adolphe.* Mais auant tout, dit-il, il faut decharger promptement le nauire, & obeir à la dure necessité qui nous y contraint. Il vaut mieux conseruer la vie aux dépens des biens, que de perdre ensemble les biens & la vie. Chacun fut bientoist persuadé, & on ietta en mer quantité de coffres & de ballots pleins de precieuses marchandises.

*Anthoine.* Cette perte là estoit bien sensible.

III. *Adolphe.* Il se trouua dans le vaisseau vn Italien qui alloit en ambassade vers le Roy d'Ecosse, & qui auoit vn grand coffre plein de vaisselle d'argent, de riches habits, & de pierrieres.

*Anthoine.* Et qui n'estoit sans doute pas fort content de capituler avec la mer ?

*Adolphe.* Point du tout : mais voulant, ou perir avec ses richesses qu'il aimoit, ou se sauuer avec elles, il resistoit de tout son pouuoir à ce qu'exigeoit le salut commun.

*Anthoine.* Et le maistre du vaisseau prit patience ?

*Adolphe.* Bien loin de là : Nous ne vous empêchons pas, luy dit-il, de perir seul avec vôtre bien : mais il n'est pas iuste que nous courions tous risque pour vôtre coffre ; autrement, si vous consultez dauantage, nous vous ferons suiure le coffre dans la mer.

*Anthoine.* Ce discours est digne d'un matelot.

*Adolphe.* De la sorte l'Italien fut contraint d'abandonner ce qui luy estoit si cher, vomissant mille iniures contre le Ciel & l'Enfer, pour auoir confié sa vie à cet élément barbare.

*Anthoine.* Je reconnois le genie du pays.

IV. *Adolphe.* Les vens ne s'estans pas rendus plus doux par nos presens, briserent bien-tost apres les cordages, & déchirerent les voiles.

*Anthoine.* Je plains vôtre misere.

*Adolphe.* Le Pilote nous aborde derechef.

*Anthoine.* Pour vous haranguer encore ?

*Adolphe.* Apres nous auoir saluez assez tristement : Amis, nous dit-il, le temps nous exhorte de nous recommander chacun à Dieu & nous preparer à la mort. Vn des passagers qui n'estoit pas ignorant au fait de la mer, luy demanda combien d'heures il croyoit pouuoir encore tenir bon ; & eut pour réponce, qu'à peine pouuoit-il rien promettre, & qu'au delà de trois heures il n'y auoit plus rien à esperer.

*Anthoine.* Ce discours me paroist encore plus cruel que le precedent.

*Adolphe.*

*Adolphe.* L'ayant acheué, il fait couper tous les cordages, scier le mast à vn pied du tillac, & les ietter en mer avec les verges.

*Anthoine.* Pourquoi se pressoit-il tant ?

*Adolphe.* La voile déchirée, le mast n'estoit plus qu'à charge, & nous n'auions plus d'espoir qu'au gouuernail.

V. *Anthoine.* Quelle estoit cependant la contenance des Passagers ?

*Adolphe.* C'est là que vous auriez vû vne face déplorable de toutes choses. Les matelots chantant, *Salue Regina*, imploroient la Vierge Mere, l'appelloient *l'Etoile de la Mer, la Reine du Ciel, la Dame du Monde, le Port de Salut*, & la flattoient de diuers autres titres que les Saintes Lettres ne luy donnent point.

*Anthoine.* Quel commerce veulent-ils qu'elle ayt avec la mer, elle sur tout qui iamais, comme ie croy, n'y a fait voyage ?

*Adolphe.* Peut-estre en ont-ils cette raison. Que de même que les matelots se mettoient iadis sous la protection de Venus, parce que l'on la croyoit fille de la mer, maintenant qu'elle en a quitté le soin, ils ont mis en sa place d'une mere non vierge, vne Vierge Mere.

*Anthoine.* Vous raillez.

VI. *Adolphe.* Quelques-vns se prosternant sur le tillac, adoroient la mer, y iettant tout ce qui se trouua d'huyle dans le vaisseau, & tafchant de la flatter, comme nous en vsons à appaiser le courroux d'un Prince.

*Anthoine.* Que luy disoient-ils ?

*A'olphe.* O mer tres-pitoyable ! O mer tres-generouse ! Ô mer tres-riche & tres-belle ! appaisé toy , sauue nous , & d'autres choses de cette nature qu'ils chantoient à ce sourd élément.

*Anthoine.* Cette superstition est bien ridicule. Mais qu'elle estoit l'occupation des autres.

*Adolphe.* Les vns uidoient tout leur estomac , d'autres faisoient des vœux ; & entre ceux-cy vn certain Anglois promettoit des montagnes d'or à la Vierge qui est seruie à Vualsingam , s'il gaignoit la terre. D'autres ne promettoient guere moins au bois de la Croix qui se conserue en tel lieu , & d'autres derechef au bois de cette même Croix en vn autre lieu. Il en alloit de même de la Vierge Marie qui regne en diuers lieux , & ils croyent qu'à moins que d'exprimer le lieu , leur vœu ne peut rien produire.

*Anthoine.* Ils sont ridicules , comme si les Saints auoient d'autre demeure que le Ciel.

VII. *Adolphe.* Il y en eut qui firent vœu d'entrer dans vne Chaitreuse. Vn autre promit d'aller à S. Iaques de Compostelle, pieds & teste nuë, vne cuirace sur la chair, & demandant l'aumosne par le chemiu.

*Anthoine.* Personne ne se souvint-il de S. Christophe ?

*Adolphe.* Malgré le peril ie ne pûs pas sans rire en écouter vn qui erioit de toute la force, de peur de n'estre pas entendu, & promettoit

toit à ce Christoffe qui frappe d'abord la vñe dans ce fameux Temple de Paris, & qui ressemble moins à vne statue qu'à vne montagne; qui luy promettoit, dis je, vn cierge de même grandeur. Comme il s'egorgeoit à force de crier & de repeter la même chose, vn de sa connoissance qui se trouua proche le poussa du coude, & luy donna cet auis. Prenez garde, luy dit-il, à ce que vous promettez. Quand vous mettriez tout vostre bien à l'encan, croyez vous pouuoir fournir à cette depense. L'autre alors d'vn ton plus bas, de peur cette fois d'estre entendu: Tay toy, sot, luy repart-il, crois-tu que ie parle tout de bon? Si ie puis gagner la terre, ie ne luy donneray pas vne chandele de suif.

*Anshoine.* Le trait est plaisant. Ie m'étonne qu'on ne songeoit point à S. Paul l'Apôtre, qui fut autrefois sur mer, & de son vaisseau brisé se jetta en terre. Comme il a essuyé diuerses tempestes, il auroit sçû les secourir mieux qu'aucun.

*Alolphe.* Ie ne sçauois que vous dire, sinon qu'il ne se fit nulle mention de luy.

*Anthoine.* Cependant chacun estoit en prieres:

*Alolphe.* Et à l'enuy l'vn de l'autre. L'vn chantoit, comme i'ay dit, *Sainte Regina*, l'autre le *Credo*, & quelques-uns aussi recitoient de certaines prieres entre leurs dens, que vous auriez prises à leur contenance pour ces termes dont la magie se fert contre les dangers.

VIII. *Anthoine.* Voyez comme l'affliction rend les gens deüers. Dans la prospérité l'on ne se souvient ni des Saints, ni de Dieu même. Que deueniez vous cependant? Ne faisiez vous point de vœu à aucun Saint?

*Adolphe.* Point du tout.

*Anthoine.* Comment donc?

*Adolphe.* Parce que ie n'entre point en compromis avec les Saints. Car enfin n'est-ce pas là vn contract en bonne forme? *Je donne si vous m'accordez ce que ie demande; Je f.ray, si vous faittez de vostre costé; Je donneray un cierge, si ie viens à terre; L'iray à Rome, si vous me gardez.*

*Anthoine.* Vous imploriez au moins l'assistance de quelqu'un.

IX. *Ad l h.* Tout aussi peu. Le Ciel est si spacieux, que si i'eusse recommandé ma vie à quelque Saint, comme à S. Pierre qui gardant la porte auroit pû m'entendre le premier de tous; auant qu'il se fust rendu vers Dieu, auant qu'il eust exposé ma cause, i'aurois pû perir.

*Anthoine.* Que faisiez vous donc enfin?

*Adolphe.* Je m'adressois directement à Dieu même avec ces paroles: *Nostre Pere qui es aux Cieux.* Il n'y a point de Saint qui ayt si bonne oreille que luy, ny qui accorde plus volontiers ce qu'on luy demande.

*Anthoine.* Mais vostre conscience vous permettoit elle de vous en approcher si hardiment, & ne craigniez vous point d'appeller

pere.

perè, celuy que vous auiez offensé par tant de crimes ?

*Adolphe.* A vous dire la verité, ma conscience m'étonnoit vn peu : mais ie reprenois bientost courage, pensant en moy mesme, qu'il n'y eut iamais de pere si irrité contre son enfant, que le voyant en peril au milieu d'vn lac ou d'vn torrent, il ne le prist par les cheueux pour le tirer sur la riuë. X. Entre tous ceux qui étoient dans le vaisseau i'admiray l'esprit tranquille d'vne femme qui donnoit la mammelle à son enfant.

*Anthoine.* Quelle estoit sa contenance ?

*Adolphe.* Vous l'aurez vuë seule, sans crier, sans ietter des larmes, sans faire de vœux, & embrassant son petit prier seulement en elle-même. Cependant le vaisseau touchant tout à coup, le Pilote de peur qu'il ne se rompist entièrement, luy fit vn ceinture de cordages d'vn bout à l'autre.

*Anthoine.* O pitoyable recours !

XI. *Adolphe.* Sur ces entrefaittes, vn certain Prestre nommé Adam, de l'âge de soixante ans, quittant bottines & souliers, & se mettant en chemise, nous exhorta tous d'en faire de même, & de nous disposer à la nage. Mais auparauant, du milieu du vaisseau il se prit à nous faire vn petit sermon tiré de Gerson, & à nous expliquer cinq veritez touchant l'utilité de la Confession, afin que chacun se preparast à tout euénement de la mort ou de la vie. Il se trouua là aussi vn Dominicain, auquel se confessa qui voulut.

*Anthoine.* Vous ne me parlez jamais de vous.

*Adolphe.* Pour moy, voyant tout en tumulte, & en trouble, ie me confessay tout bas à Dieu, condamnant deuant luy mon iniquité, & implorant sa misericorde.

*Anthoine.* Où croyiez vous aller, si vous eussiez peri de la sorte ?

*Adolphe.* Ie m'en remettois à Dieu mon vniue rsal Iuge, & ie n'auois garde d'estre le mien. Mais pourtant quelque bon espoir me soutenoit dans cette rencontre. Vn moment apres nous voyons retourner le Pilote le visage tout mort, & l'œil tout baigné de larmes. Que chacun, dit-il, ayt soin de sa vie, car le vaisseau ne peut pas tenir encore vn quart d'heure; & en effet l'eau y entroit par diuers endroits. Là dessus vn matelot nous donna avis qu'il de couuroit de son vne tour, & nous exhorte d'implorer le secours du Saint, quel qu'il fust, qui presidoit en ce lieu là. Aussi tost chacun se iette à genoux, & fait priere au Saint inconnu.

*Anthoine.* Si vous l'eussiez appelé par son nom, peut-estre vous auroit-il entendus.

*Adolphe.* Le mal est que nous l'ignorions. Cependant le Pilote fait tous les efforts pour amener de ce costé là son nauire tout brisé, déjà tout plein d'eau, & sur le point de s'ouurer entièrement, sans les cordages qui le serroient.

*Anthoine.* Vous estiez à plaindre.

*Adolphe.* Nous gagnâmes tant, que les habitants.

habitans de la coste voyant le peril où nous estions, coururent en foule sur le riuage, & de leurs chapeaux qu'ils éleuoient sur des perches, & de leurs bras mêmes, nous exhortoient de prendre courage, & sembloient deplorer nostre malheur.

*Anthoine.* F'en atens la fin.

*Adolphe.* L'eau auoit déjà tellement gagné le nauire, que nous estions aux termes de n'y trouuer pas plus de seureté que dans la mer même. L'esquif estoit le dernier espoir qui nous restoit. Les matelots en vident l'eau, & l'ayant guindé, le mettent en mer. Il y a de la presse d'abord à s'y ietter, encore qu'on crie que tant de gens n'y peuuent entrer, & que chacun se doit saisir de ce qu'il rencontrera de plus propre à nager. Le danger ne permet pas de consulter fort long temps, l'un se saisit d'une rame, & l'autre d'un croc; l'un se sert d'une partie de la poinpe, l'autre d'une planche, & chacun enfin prenant en main ce qu'il trouue, s'abandonne à la mercy des flots.

*Anthoine.* Qu'arriua-t-il cependant de cette pauvre femme, qui seule ne pleuroit point?

*Adolphe.* Elle gagna la terre auant tous les autres.

*Anthoine.* Et par quel bonheur?

*Adolphe.* Nous l'auions mise sur vne des courbes du vaisseau, & liée de sorte, qu'il ne luy estoit pas aisé de tomber. Nous luy donnâmes aussi vn bois à la main, dont elle se seruoit comme d'une rame, & priant Dieu qu'il la con-

duisit, la mîsmes en mer; & la chassâmes à force de croc d'aupres du nauire, ou regnoit le plus grand peril. Elle tenoit son enfant de la gauche, & ramoit de la droite courageusement.

*Anthoine.* O la vaillante femme!

*Adolphe.* Comme il ne se trouuoit plus rien de propre à nager, il y en eut vn qui s'auisa d'arracher vne statuë de bois de la Vierge, toute pourrie & rongée des souris, & qui l'ayant embrassée suiuit le chemin des autres.

*Anthoine.* L'esquif arriua-t-il à bon port?

*Adolphe.* Dittes qu'il perit d'abord avec trente qui s'estoient iettez dedans.

*Anthoine.* Et par quel malheur?

*Adolphe.* Auant qu'il eut pu se degager du nauire, son agitation le fit renuerser.

*Anthoine.* O cruauté,acheuez ie vous prie.

*Adolphe.* Tandis que i'auois ainsi soin des autres, il s'en fallut peu que ie ne perisse, & ie ne trouuay plus rien dequoy m'appuyer sur l'eau.

*Anthoine.* Vn paquet de liege n'eut pas esté inutile dans cette rencontre.

*Adolphe.* Dans cette extremité i'aurois mieux aimé ce paquet de liege qu'vn chandelier d'or. Enfin iettant l'œil de tous costez, ie me ressouuiens du tronc du mast qu'on auoit scié, mais n'estant pas seul assez fort pour l'arracher, i'appelle vne aide, & chacun à son bout nous nous mettons à nager. Tandis que la vague nous emporte, nous sommes surpris de voir  
fondre

fondre sur nos épaules ce Prestre qui nous auoit presché dans le vaisseau & qui estoit d'une taille prodigieuse. Nous nous écriions : Quel est ce troisième qui nous va tous perdre ? Mais luy au contraire d'un ton rassis : Ayez bon courage, nous dit-il, il y a assez de place pour moy, & Dieu nous sera propice.

XII. *Anthoine.* Comment se prit-il à nager si tard ?

*Adolphe.* Il deuoit estre avec le Dominicain, de ceux qui passerent dans l'esquif, & tous luy deferoient cet honneur. Mais s'estant confessé l'un l'autre dans le vaisseau, & ayant oublié ie ne sçay quelles circonstances qui les troubloient, ils s'arrestèrent encore sur le tillac à s'en décharger, & à se donner l'absolution. Ce fut durant ce temps-là que l'esquif perit, comme Adam (c'est le nom du Prestre) nous en fit l'histoire.

XIII. *Anthoine.* Quelle fut la fortune du Dominicain ?

*Adolphe.* Selon le recit du Prestre, apres auoir imploré le secours des Saints, & s'estre dépoüillé de son habit, il se ietta tout nu à la nage.

*Anthoine.* De quels Saints imploroit-il le secours ?

*Adolphe.* D'un Dominique, d'un Thomas, d'un Vincent, d'un ie ne sçay quel Pierre, mais sur tout d'une Catherine de Sienne, dont il esperoit beaucoup.

*Anthoine.* Iesus Christ ne luy vint-il point en la pensée ?

*Adolphe.* Le Prêtre le racontoit comme ie le dis.

*Anthoine.* Il en auroit esté mieux pour luy, s'il ne se fut pas defait de sa sainte robbe; & ne l'ayant plus, comment Catherine de Sienne l'auroit elle reconnu mais parlons de vous.

*Adolphe.* Tandis que nous taschions de nous debarrasser du vaisseau, & que nous étions portez ça & là au gré des vagues, le gouvernail emporté par vn coup de mer rompit la cuisse de mon premier compagnon, qui ne put garder plus long-temps sa place, à laquelle succeda le Prestre, la luy payant d'un *Requiem eternam*, & m'exhortant de tenir bon à mon bout, & de remuer courageusement les pieds. Cependant nous auallions beaucoup d'eau salée, & le bon Neptune ne nous donnoit pas seulement un bain salé, mais nous donnoit aussi un bruuage de même nature; A quoy pourtant le Prestre trouuoit vn remede.

*Anthoine.* Et quoy, ie vous prie?

*Adolphe.* Lorsque la vague venoit contre nous, il fermoit la bouche, & baissoit la teste.

*Anthoine.* Vous me dépeignez là un braue vieillard.

*Adolphe.* Apres qu'à force de nager nous eusmes gagné quelque espace, le Prestre qui estoit de ces grans Colosses haussant tout à coup la voix: Prenez courage, me dit-il, ie commence à trouuer pied. Mais moy n'osant esperer tant de bonheur; Nous sommes encore trop loin du riuage pour vous croire, luy repar-

tis-je.

tis-je. Je vous assure, continua-t-il, que ie sens le sable. C'est sans doute, luy dis-je, quelque coffre du nauire qui s'est roulé iusqu'à nous. Nullement, reprit-il, je gratte le sable de mes ongles; & apres auoir encore nagé quelque peu, & touché la terre pour vne troisiéme fois; faites, me dit-il, ce qu'il vous semblera bon, ie vous abandonne le mast entier, & vais gagner à gué le riuage. Il ne perdit point de temps. Dès qu'il vid que le flot se retiroit, il auançoit de toute sa force; & la vague retournant, il embrassoit ses genoux de ses deux mains pour luy resister, & se cachoit sous les ondes, comme ces canards que nous voyons se plonger dans l'eau. Le flot estant passé, il se leuoit prouement, pour courir de plus belle; & voyant que cet artifice luy reüssissoit, ie l'imitay. XIV. Il y auoit des gens sur le riuage, corps robustes, & faits à la mer, qui s'auançoient dans l'eau, & se rendoient l'un à l'autre de longues perches pour tenir bon contre l'effort de la vague, de sorte que le dernier en presentoit yne au premier qui s'en pouuoit saisir, & qu'on tiroit en suite sur le riuage. Il y en eut quelques-uns de sauuez par ce moyen.

*Antoine.* Combien donc?

*Adolphe.* Sept; & encore de ces sept il y en eut deux qui expirerent dès qu'ils sentirent la chaleur du feu.

*Antoine.* Estiez vous beaucoup dans le vaisseau?

*Adolphe.* Cinquante huit.

*Anthoine.* O la cruelle mer ! Au moins se devoit-elle contenter des decimes qui fussent aux Prestres. D'un si grand nombre en rendre si peu !

*Adolphe.* Ces gens-là nous reçurent avec vne charité incroyable, en nous offrant avec ioye & couuert, & feu, & viande, & habits, & argent pour nous conduire.

*Anthoine.* Qui estoient des peuples si charitables ?

*Adolphe.* Des Hollandois.

*Anthoine.* Cette Nation est la bonté même, quoy qu'elle soit enuironnée de gens assez rustres. Je crois aisement que vous ne remontrerez de vostre vie sur mer.

*Adolphe.* Non sans doute ; si Dieu ne m'oste l'esprit.

*Anthoine.* Et moy j'aime mieux écouter de semblables contes, que d'en éprouver la verité.

ENTRE-

## ENTRETIEN V.

## LE CYCLOPE.

## SOMMAIRE.

- I. Il ne faut juger de personne selon l'apparence. II. De l'âne sur lequel Iesus Christ monta. III. Définition de l'hypocrisie. IV. Ce que c'est que porter véritablement l'Evangile. V. Marques d'un bon Chrestien. VI. Dieu n'entend que la voix du cœur. VII. Bon tour d'un soldat. VIII. Discours profane des hommes du siècle. IX. Signes du dernier Jugement. X. De tous les maux la pauvreté est le pire.

## CANNIVS, POLYPHEME.

*Cannius*

**A** Quelle chasse s'occupe icy Polypheme ?  
*Polypheme.* A quelle chasse ie m'occupe, dites vous, sans offenser ni tirasse ?

*Cannius.* Peut-estre après quelque Nymphe Hamadryade ?

*Polypheme.* Vous ne pouviez mieux deviner, voila le piège que ie leur tens.

*Cannius.* Qu'est ce que ie voy? *Bacchus* sous la dépoitille d'un lion, *Polyphème* avec un liure! Il parait assez qu'il est d'un soldat, à le voir armé de lames de cuiure, de boucles & de fermoirs.

*Polyphème.* Regardez le bien,

*Cannius.* Je le vois; il est très beau; mais il me semble que vous ne l'avez pas encore assez enrichi.

*Polyphème.* Qu'y manque-t-il donc?

*Cannius.* Vous y deuez ajouter vos armes.

*Polyphème.* Quelles armes?

*Cannius.* La teste d'un *Silène* sortant d'un tonneau. Mais dequoy traite-t-il? De l'art *Potatique*?

*Polyphème.* Prenez garde qu'il ne vous escape sans y penser un blasphème.

*Cannius.* Quoy donc? seroit-ce quelque chose de sacré?

*Polyphème.* Assurement, puis qu'il n'y a rien de plus sacré que l'*Euangile*.

*Cannius.* O Dieu! un *Euangile* entre les mains de *Polyphème*!

*Polyphème.* Pourquoi vous estonnez vous si fort de voir un *Chrétien* s'entrettenir avec *Christ*?

*Cannius.* Je ne sçay, si ce n'est qu'en l'estat où vous estes une *peruisane* vous sied beaucoup mieux. Car si quelque inconnu se presentoit à moy sur mer en cet équipage, ie ne le pourrois prendre que pour un *Corsaire*;

si dans

dedans vne forest, ie fuerois de luy comme d'un voleur.

*I. Polyphem.* Mais l'Evangile nous defend de iuger de personne selon l'apparence. Car de même qu'assez souuent sous vne robe d'Hermitte se cache vn esprit cruel & tyran; aussi quelquefois de grans cheueux, vne barbe retroussée, des sourcils épais, des yeux tout de feu, vne teste qui porte la plume au vent, vne corte d'armes, & vne chaussure tailladée couurent vn esprit Euangelique.

*Cannius.* Je l'auouë, & quelquefois même vne brebis se tient cachée sous la peau d'un loup; & s'il faut ajouster foy aux fables, l'Asne fait parade de la depouille du Lion.

*Polyphem.* I'en ay connu vn qui portoit vne brebis en teste, & vn renard dans le corps, à qui ie souhaittois volontiers qu'autant qu'il auoit les yeux effroyables, autant il pust auoir de vrais amis; & qu'il fust aussi bien peint au dedans, comme la couleur de son teint tiroit sur l'or.

*Cannius.* Si celuy là porte vne brebis en teste, qui porte vn chapeau de poil de brebis, vous marchez avec vne honneste charge, puisque vous portez ensemble & vne brebis & vne autruche. Mais il me semble que c'est estre encore plus ridicule de porter vn oysseau en teste & vn asne au corps.

*Polyphem.* Vous me raillez ioliment.

*Cannius.* Ce sera au reste vne belle chose, si autant que vous avez pris de peine à embellir

cet Euangile, cet Euangile à son tour apporté quelque ornement à vostre ame, & que de même que vous l'avez enrichi de plusieurs couleurs, il vous enrichisse de vertus Chrétiennes.

*Polypheme* J'auray soin que vostre souhait s'accomplisse.

*Cannius*. Comme de coustume.

*Polypheme*. Mais raillerie à part, blamez-vous si fort ceux qui portent sur eux vn Euangile?

*Cannius*. Point du tout; & de même que celui-là qui porta Iesus Christ fut appelé Christophore: aussi vous qui portez l'Euangile, au lieu de Polypheme deuez estre nommé Euangeliophore.

*Polypheme*. N'est-ce pas au reste vne chose tres-sainctement faite de porter vn Nouveau Testament en ses mains?

*Cannius*. Non, si vous ne voulez aussi auoier, qu'il y a beaucoup de sainteté dans vn asne.

*Polypheme*. Comment?

*Cannius*. Parce qu'vn seul suffiroit à porter trois mille volumes de la sorte, & ie croy que vous auriez les reins assez forts pour cette charge, si vous estiez vne fois bien embasté.

*Polypheme* Je ne trouue rien d'absurde à donner de la sainteté à vn asne qui auroit porté Iesus Christ.

I I. *Cannius*. Je ne vous enuiray iamais vne sainteté de la sorte; & si vous le voulez, ie vous feray present des reliques de cet as-

ne sur lequel Iesus Christ monta , afin que vous les baissiez.

*Polyphem.* Vous ne m'en scautiez faire de plus agreable, car cet asne-là a esté consacré par l'atouchement du corps de Christ.

*Cannius.* Ceux-là aussi l'ont touché qui luy ont donné des soufflets & des coups de verges

*Polypheme* Parlons serieusement. N'est-ce pas pieusement fait de porter sur soy vn Euangile ?

*Cannius.* Je l'auotie , pouruü que l'hypocrisie soit loin, & que cela se face sans fard

*Polyphime* Que l'hypocrisie demeure aux Moines, quel raport auroit-elle avec vn soldat ?

III. *Cannius.* Mais dites moy premierement ce que vous appelez hypocrisie.

*Polyphime.* Lorsque vous portez au dehors tout autre chose que ce que vous cachez dans l'ame.

*Cannius.* Et qu'est-ce que porte vostre liure? n'est-ce pas la vie Euangelique ?

*Polyphime.* Je me l'imagine.  
*Cannius.* Ainsi donc lorsque la vie ne répond pas au liure , c'est, pour en bien parler, vne hypocrisie.

*Polyphime.* Vous avez raison. Mais qu'est-ce que porter veritablement l'Euangile ?

*Cannius.* Quelques-vns le portent des mains, comme les Cordeliers la Regle de saint Francois ; les crocheteurs de Paris, les asnes, & de bons cheurons en peuuent auant. Il y en a

d'autres qui le portent dans la bouche, ne faisant bruit d'autre chose, que de Christ & de sa doctrine ; ce qui est proprement d'un Pharisien. D'autres aussi le portent dans l'ame. Mais ceux-là portent véritablement l'Euangile, qui le portent & des mains & de la bouche & du cœur.

*Polypheme.* Où les prendrez vous ?

*Cannius.* A l'Autel les Diacres qui portent le liure de l'Euangile, le prononcent au peuple, & le tiennent par cœur.

*Polypheme.* Mais tous ceux là ne sont pas saints, qui portent l'Euangile dans le cœur de cette maniere.

*I V. Cannius.* Ne faisons point si fort les Sophistes. Celuy-là ne porte point l'Euangile dans le cœur, qui ne l'aime de tout son cœur ; & celuy là ne l'aime point de tout son cœur, qui ne represente l'Euangile dans ses mœurs.

*Polypheme.* Vous en parlez merueilleusement.

*Cannius.* L'Euangile est quelque chose de pareil, s'estant vne fois coulé dans l'ame, il renouvelle l'homme tout entier.

*Polypheme.* Vous trouvez donc que ie ne vis guere selon l'Euangile ?

*Cannius.* Personne ne peut mieux resoudre cette question, que vous même.

*Polypheme.* Ouy, s'il la falloit decider avec l'épée.

*V. Cannius.* Si quelqu'un vous appelloit à vostre nez menteur ou fripon, que luy feriez vous ?

*Polypheme.*

*Polypheme.* Ce que le luy ferois ? Il sentiroit la force de mon poing.

*Cannius.* Et s'il vous appliquoit vn soufflet ?

*Polypheme.* Pour vn soufflet, ie luy coupe-rois le cou.

*Cannius.* Cependant vostre liure vous en-leigne de rendre benediction pour malediction, & de tendre la gauche à celuy qui vous aura flapé en la droite.

*Polypheme.* Ie l'ay leu : mais il m'estoit échappé.

*Cannius.* Ie m'assure que vous priez sou-vent.

*Polypheme.* Cela sentiroit trop son Phari-sien

*Cannius.* Cela sent à la verité son Pharisien de prier long temps, quand on ne prie que de bouche. Vostre liure au contraire vous recom-mande de prier toujours : mais de prier d'es-pirit.

*Polypheme.* Ie prie veritablement quelque-fois.

*Cannius.* Quand encore ?

*Polypheme.* Quand il m'en souvient, vn iour ou deux de la semaine.

*Cannius.* Quelle priere faites-vous alors ?

*Polypheme.* Celle que Iesus Christ nous a enseignée, l'Oraison que nous appellons Do-minicale.

*Cannius.* Combien de fois la repetez vous

*Polypheme.* Il me suffit de l'auoir dite vn

fois, car l'Evangile nous defend la battologie  
*Cannius.* Pouvez-vous l'acheuer avec at-  
 tention ?

*Polypheme.* Je ne l'ay jamais essayé ; n'est ce  
 pas assez que ie le prononce de la voix ?

VI. *Cannius.* Je ne sçais, sinon que Dieu  
 n'entend que la voix du cœur. Vous ieusnez  
 souvent ?

*Polypheme.* Jamais.

*Cannius.* Votre liure pourtant approuue l'ou-  
 saison & le ieusne.

*Polypheme.* Je les approuuerois aussi, si man-  
 ventre ne demandoit autre chose.

*Cannius.* Cependant S. Paul nous dit, que  
 ceux qui seruent à leur ventre, ne peuvent ser-  
 uir à Iesus Christ. Vous mangez de la chair  
 sous les iours ?

*Polypheme.* Quand i'en puis auoir.

*Cannius.* Toutefois ce robuste flanc se pour-  
 roit nourrir de foin & d'ecorce d'arbre.

*Polypheme.* Mais Christ nous assure, que  
 l'homme n'est point souillé de ce qui entre  
 dans la bouche.

*Cannius.* Ouy, pour u que ce soit avec mo-  
 deration & sans tout scandale. Et saint Paul  
 disciple de Christ aime mieux mourir de  
 faim, que de scandaliser son frere infirme  
 par son manger ny son boire, & nous sommes  
 exhortez à son exemple de complaire à vous  
 en toutes choses.

*Polypheme.* S. Paul est S. Paul, & Polypheme  
 est Polypheme.

*Cannius.*

*Cannius.* Vous assistez de grand cœur les pauvres ?

*Polypheme.* Je n'ay pas dequoy leur donner.

*Cannius.* Vous en auriez, si vous viviez sobriement, si vous travailliez de bonne sorte.

*Polypheme.* Le repos est doux

*Cannius.* Vous gardez les Commandemens de Dieu ?

*Polypheme.* Il est difficile.

*Cannius.* Vous faites penitence de vos pechez ?

*Polypheme.* Christ s'en est acquité pour nous.

VII. *Cannius.* D'où prouverez-vous donc que vous aimez l'Euangile ?

*Polypheme.* Je vous le diray. Un certain Cordelier qui prêchoit ces iours passez dans nostre Paroisse, ne cessoit de crier de la chaire contre le Nouveau Testament de la version d'Erasme, & de luy imposer mille faussetez. Je fus trouver le personnage en particulier, ie me jettay d'une main à son froc, & le frottay de l'autre d'importance, de façon que ie ne fis qu'une enflure de tout son visage. Qu'en dites-vous ? n'est-ce pas la aimer l'Euangile ? En suite il receut absolution de tous ses pechez & luy donnant par trois fois de ce même liure sur la teste, ie luy fis trois bosses au Nom du Pere & du Fils & du S. Esprit.

*Cannius.* Assez Euangeliquement, & c'étoit defendre l'Euangile par l'Euangile.

*Polypheme.* Il s'en rencontra vn autre de cette même société, qui ne faisoit point de fin, & qui passoit toutes bornes à calomnier Erasme. Enflamé du zele Euangelique, ie le contraignis à belles menaces de demander pardon à genoux, & de confesser que ce qu'il auoit dit, il l'auoit dit par l'instigation du Diable. Que s'il ne l'eut fait, la pointe de cette pertuisane estoit déia appuyée sur sa teste. Mon visage estoit semblable à celuy d'un Mais en colere; & tout cela se passa deuant témoins.

*Cannius.* Ie m'étonne qu'il ne mourut pas alors de peur. Mais, pour acheuer. vous vivez chastement?

*Polypheme.* Cela sera possible, quand ie commenceray de deuenir vieux. Mais, *Cannius*, voulez-vous que ie vous confesse la verité?

*Cannius.* Ie ne suis pas Prêtre s'il vous prend enuie de vous confesser, cherchez en vn autre.

VIII. *Polypheme.* I'ay accoustumé de me confesser à Dieu Mais ie vous auotie que ie ne suis pas encore vn parfait Euangelique, & que ie ne dois estre pris que pour vn homme tout à fait du siecle. Nous auons quatre Euangiles. Nous autres Euangeliques aspirons principalement à quatre choses. Que le ventre ayt tout ce qu'il luy faut, qu'il ne manque rien à ce qui est sous le ventre, que nous ayons abondamment de quoy viure, & enfin qu'il nous soit permis de tout faire. Si nous en pouuons venir iusques là

nous

nous crions entre les verres ; Io triumphe , Io Pagan, regne Christ, viue l'Euangile.

*Cannius.* Cette vie est d'un Epicurien, & non d'un Euangelique.

*Polypheme.* Je ne le nie pas. Mais vous sçaués que Christ est tout puissant , & qu'il nous peut changer tout d'un coup en d'autres hommes.

*Cannius.* Et même en pourceaux ; ce qui arriuera plutôt, ce me semble, qu'en hommes de bien.

*Polypheme.* Plust à Dieu qu'il n'y en eût point au monde de plus mechans que ne sont les porcs, les bœufs, les asnes & les charnaux. Mais combien en voyez-vous plus cruels que des lions, plus carnaciers que des loups, plus luxurieux que des passeraux, plus mordans que des chiens, & plus dangereux que des viperes ?

*Cannius.* Mais au reste il est temps que vous commenciez de changer de vie, & d'animal brute, de deuenir homme.

*Polypheme.* Vous m'auertissez à propos, car les Prophetes de ce siecle disent que le dernier iour approche.

*Cannius.* Vous deuez d'autant plus vous hâter.

*Polypheme.* J'attens la main de Dieu.

*Cannius.* Rendez-vous vous-même ployable sous cette main. Mais d'où peuvent-ils iuger que nous sommes à la fin du monde ?

**IX.** *Polypheme.* Patee, disent-ils, que les hommes font toutes les mêmes choses qu'ils

faisoient vn peu auant le deluge. Ils festinent, ils s'enyurent, ils se marient, ils debauchent les femmes de leurs prochains, ils vendent, ils achètent, ils prêtent à vsure, ils font banque-route, ils bastissent; les Roys arment les vns contre les autres, les Prêtres mettent toute leur étude à augmenter leur revenu, les Theologiens ne font que chicaner, les Moines courent par tout le Monde, les Peuples se reuol- tent, Erasme écrit des Dialogues; Enfin il n'y a pas vn des maux à dire, la faim, la soif le lar- cin, la guerre, la peste, la sedition, & en gene- ral la disette de toutes bonnes choses. N'en est-ce pas assez pour nous persuader que nous sommes à la fin du monde?

*X. Cannius.* De ce grand nombre de maux lequel vous est le plus fâcheux & le plus into- lerable?

*Polypheme.* Deuinez.

*Cannius.* De ce que les araignées ont affie- gé vostre bourse.

*Polypheme.* Que ie meure. si n'auois mis le doigt dessus. Je ne fais que de sortir du caba- ret, vne autre fois ie ne seray plus rassis; & nous nous entretiendrons tant qu'il vous plaira de l'Euangile.

*Cannius.* Quand vous verray-ie sobrer?

*Polypheme.* Quand ie le seray.

*Cannius.* Quand le serez-vous?

*Polypheme.* Quand vous le verrez.

ENTRE.

ENTRETIEN IV.  
LA CONFESION  
DV SOLDAT.

S O M M A I R E.

- I. Mauvais equipage d'un Soldat venant de la guerre. II. Description de la vie militaire. III. Ceux qui nous racontent les nouvelles d'une bataille, nous donnent souvent beaucoup de fables. IV. Portrait d'un soldat timide. V. Le Droit de la guerre n'est pas toujours bon. VI. Mériter peu loüable. VII. Sottise d'un foble esprit. VIII. Indulgences merueilleuses.

HANNON, THRASYMAQUE.

*Hannon.*

I. **D'**Où vient que vous retournez vers nous avec vne cuisse de Vulcan, vous qui en partant d'icy paroissiez estre porté sur les ailles d'un Mercure ?

*Thrasymaque.* Qui sont ces Vulcans & ces Mercurés dont vous me parlez ?

*Hannon.* C'est qu'alors il sembloit que vous voliez & que maintenant vous n'allez que sur vne jambe.

*Thrasymaque.* On recient rarement d'autre façon de la guerre.

*Hannon.* Qu'auiez vous à faire à la guerre, vous qui fuyez plus vifte qu'un daim ?

*Thrasymaque.* L'espoir du butin m'auoit enlé le courage.

*Hannon.* Vous retoutnez donc tout couffu d'argent ?

*Thrasymaque.* Dites que ie retourne la bourse vuide.

*Hannon.* Vous en estes d'autant moins chargé.

*Thrasymaque.* Ie le suis en reuanche d'auiez de crimes.

*Hannon.* C'est vn fardeau tres pesant, si le Prophete ~~est~~ veritable, lors qu'il appelle le peché du plomb.

*Thrasymaque.* I'ay vü commettre, & j'ay commis là plus de pechez, que ie n'en ay fait en toute ma vie.

II. *Hannon.* Comment vous plaist donc cette vie militaire ?

*Thrasymaque.* Il n'y en a point de si miserable ny de si damnée.

*Hannon.* Où peut done estre l'esprit de ceux-là qui pour vne pauvre soide, & des autres qui de gayereté de coeur courent à la guerre comme à vn festin ?

*Thrasymaque.* Ie n'en puis iuger autre choses, si non qu'ils sont agitez de quelques mauuaises furies, & qu'ils se sont deuotiez tout entiers au Diable & à la misere, allent au deuant de la mort que chacun fuit. *Hannon.*

*Hannon.* Il le semble comme vous le dites. Car à peine voudroient-ils s'engager pour aucun gain à la pratique des choses honnestes. Mais apprenez moy comment cette guerre s'est passée, & à qui le champ de bataille est demeuré.

*Thrasymaque.* Il se faisoit vn si grand bruit, vn tonnerre si horrible de coups de canon, de son de trompettes, de hannissemens de chevaux & de cris d'hommes, que ie ne pus voir bien distinctement ce qui se passoit, & qu'à peine scauois-je alors moy-même où i'estois.

*I V. Hannon.* D'où vient donc que ceux qui retournent de l'armée nous racontent si bien chaque chose, ce que chacun a dit & ce que chacun a fait; comme s'ils n'eussent eu alors autre occupation que de spectateurs?

*Thrasymaque.* Je croy que ceux-là vous content beaucoup de fables. Je puis dire des nouvelles de ce qui s'est passé dans ma Tente; mais j'ignore entièrement ce qui s'est passé dans le combat.

*Hannon.* Quoy vous ignoreriez même d'où vous est venu cet accident à la jambe?

*Thrasymaque.* A peine le say-je, ou ie meure. Je m'imagine qu'un cheual m'a donné vn coup de pied dans la messée, ou que ie me suis heurté moy-même contre vn caillou.

*Hannon.* L'en suis plus scauant que vous.

*Thrasymaque.* Comment donc? Quelqu'un vous en auroit-il fait l'histoire?

*Hannon.* Non; mais ie la donne à peu près

*Thrasymaque.* Dites la moy, ie vous prie.

*Hannon.* Comme vous fuyés de peur, vous avez donné du genotil contre vne pierre.

*Thrasymaque.* Ma foy, ie ne vous puis de-  
mentir, & vous avez assurement l'esprit de  
Python.

*Hannon.* Allez, allez trouver vostre femme,  
& luy racontez tous vos beaux exploits.

*Thrasymaque.* Ie croy bien qu'elle ne me fe-  
ra pas trop grande feste, quand elle me verra  
retourner tout nu.

*Hannon.* N'ais d'ou prétendez-vous restituer  
ce que vous avez osté à tant de personnes ?

*Thrasymaque.* Ie l'ay restitué il y a long  
temps.

*Hannon.* Et à qui ?

*Thrasymaque.* Aux putains, aux taverniers,  
& à ceux qui m'ont gagné à la chance.

*Hannon.* C'est agir en bon soldat ; il est  
iuste que ce qui est mal aquis s'en aille encore  
plus mal. Mais au moins vous n'aurez point  
passé iusqu'au sacrilege.

*Thrasymaque.* Dites que nous n'avions  
rien là de sacré, & que nous n'avons non plus  
épargné les Temples, que les maisons des par-  
ticuliers.

*Hannon.* Comment donc reparerez-vous  
ces crimes ?

*Thrasymaque.* On dit qu'il n'est pas besoin  
de reparer ce qui se fait à la guerre. Tout ce  
qui s'y fait, s'y fait avec droit.

*Hannon.* Droit de guerre, sans doute ?

*Thrasymaque.* Vous y estes.

V. *Hannon.* Mais ce Droit là est vne grande iniustice. Ce n'est pas l'amour & le bien de la patrie : mais l'espoir du butin qui vous a porté à prendre les armes.

*Thrasymaque.* Je l'auoie, & croy que peu de personnes les prennent avec vn meilleur dessein.

*Hannon.* C'est vne seule consolation d'estre plusieurs sous de compagnie.

*Thrasymaque.* Le Predicateur cria de la chaire, que cette guerre estoit juste.

*Hannon.* Cette chaire là n'a accoustumé de mentir. Mais encore que la guerre soit juste pour le Prince, ce n'est pas à dire qu'elle soit juste pour vous.

VI. *Thrasymaque.* J'ay ouy de nos Docteurs qu'il est permis à chacun de viure de son mestier.

*Hannon.* O le beau mestier, de brusler des maisons, d'abatre des Temples, de violer des Religieuses, de depouiller des miserables, de tuer des innocens!

*Thrasymaque.* Si l'on gage des bouchers pour égorger des bœufs; pourquoy nostre mestier seroit-il blamé, lors qu'on nous paye pour tuer des hommes?

*Hannon.* Vous n'entriez point en foucy du lieu où v'ôtre ame pouvoit aller, si vous eussiez demeuré dans le combat?

VII. *Thrasymaque.* Non pas beaucoup. Je m'entendois dans vn bon espoir, m'estant vne fois recommandé à Sainte Barbe.

*Hannon.* Vous auoit-elle pris sous sa protection ?

*Thrasymaque.* Il me sembla quand ie priay deuant son image , qu'elle me fit vn petit signe de teste.

*Hannon.* En quel temps vous sembla-t-il que vous receuiez cette faueur ? le matin ?

*Thrasymaque.* Ce fut apres le soupé.

*Hannon.* Mais alors, comme je croy, il vous sembloit aussi que les arbres marchoient.

*Thrasymaque.* Comme cet homme scait tout deuiner ? Mais mon principal espoir estoit au bon S. Christophle, de qui je contemplois sous les iours l'image.

*Hannon.* Dans vostre Tente ? D'où auiez-vous là recouuré des Saints ?

*Thrasymaque.* Nous l'auions portrait dans vn mouchoir avec du charbon.

*Hannon.* Ce Christophle de charbon n'estoit pas à la verité vn petit support. Mais hors la raillerie, ie ne voy point par quel moyen vous puissiez expier de si grands crimes, si vous ne vous transportez à Rome.

*Thrasymaque.* Ie scay vn chemin plus court.

*Hannon.* Apprenez le moy.

VIII. *Thrasymaque.* Ie n'ay qu'à aller trouuer les Dominicains, & j'auray bien tost accordé avec quelqu'vn d'eux.

*Hannon.* Même en fait de sacrilege ?

*Thrasymaque.* Quand même j'aurois de-  
pouillé Christ, & si vous voulez, decoulé, tant

Ils ont de grandes indulgences, & vne authorité entiere de recevoir à composition.

*Hannon.* Cela va des mieux, pourueu que d'autre costé Dieu la ratifie.

*Thrasymaque.* Je crains plustost que le Diable ne la ratifie point; car Dieu de sa nature est facile à appaiser.

*Hannon.* Quelle sorte de Confesseur vous choisirez vous?

*Thrasymaque.* Yen prendray vn que je scauray auoir la conscience tres-large.

*Hannon.* Chacun cherche son semblable. Purgé de la sorte vous irez recevoir le corps du Seigneur?

*Thrasymaque.* Pourquoi non? Après que j'auray vne fois dechargé dans son froc toutes mes ordures, que je me seray defais de ce lourd fardeau, c'est à celuy là d'en repondre qui vient de m'absoudre.

*Hannon.* Comment scauez-vous s'il vous absous?

*Thrasymaque.* Je le scauy tres bien.

*Hannon.* Et par quel indice?

*Thrasymaque.* D'autant qu'il a posé la main sur ma teste, murmurant ie ne scauy quoy entre ses dents.

*Hannon.* Que s'il vous tend tous vos pechez avec cette imposition de main, & s'il vient à prononcer ces paroles; ie s'absous de tous les biens que ie ne reconnois point en toy, & te restitue à tes vices, te renuoyant ainsi que ie s'ay receu?

*Thrasymaque.* C'est à luy à penser à ce qu'il dit. Pour moy il me suffit de me croise absous.

*Hannon.* Mais c'est à vos risques que vous le croyez. Peut-estre ne suffit-il pas à Dieu auquel vous vous trouvez redevable.

*Thrasymaque.* Comment vous ay - ie icy rencontré à la mal heure, pour mettre en trouble ma conscience, qui auparavant estoit en repos?

*Hannon.* Dites que vous m'avez rencontré heureusement, & qu'un amy qui donne des charitables auis est vn bon presage.

*Thrasymaque.* Je ne sçay si ie le dois nommer bon, du moins n'est-il pas fort agreable.

## ENTRETIEN VII.

# LE CONVOY SERAPHIQUE

OU

LA REGLE DE S. FRANCOIS.

SOMMAIRE.

- I. Vœu de Religion fait aux abois de la mort.  
 II. Ceremonies des moines à mettre un corps dans la biere, & à le conduire par les  
 rues.

# SERAPHIQUE. 145

ouïs. III. La curiosité incompatible avec la  
superstition. IV. Vanité ridicule de la plus-  
part des mourans. V. Vertus admirables de  
l'habit de S. François, & comment les Profex  
y ont plus de part que les Moines. VI.  
Coûtume ancienne de ne baptiser qu'au lit de  
la mort, desaprouvée. VII. Avantages de  
Profession monachale sur le Bâptesme. VIII.  
La Correction fraternelle est une marque in-  
faillible d'amitié. IX. Les Saints exerts au  
Ciel de toutes les passions humaines, & tous  
autres qu'on ne les représente aux febles esprits.  
X. Privilèges en l'autre vie, pour ceux qui  
font du bien à l'Ordre de S. François. XI.  
Suivis de revelations. XII. Menaces ter-  
ribles contre ceux qui n'aiment pas la Famil-  
le Seraphique. XIII. Exemples en la per-  
sonne d'un Cardinal. XIV. Imposture me-  
chante de quatre Jacobins bruslez à Bordeux.  
XV. Suite de beaux privilèges. XVI.  
De quelle sorte il faut remontrer de l'affec-  
tion aux Moines. XVII. Merveilles  
faits de la robe monachale. XVIII.  
bonnes railleries. XIX. Malheur de ceux qui  
osent porter leur censure contre le froc. XX.  
Ce que l'Institut Seraphique a par dessus  
l'Euangile. XXI. Touchant la desence de  
manier de l'argent, plaisantes reflexions.  
XXII. Modestie extérieure des Moines.  
XXIII. Cruauté inique. XXIV. Pour-  
quoy les sandales ont esté permises aux Fre-  
res de S. François. XXV. Quels sont

# 104 LE CONVOY

*Les plus beaux preceptes de l'Évangile. XXVI.  
Vengeance des cloîtres XXVII. L'habit ne fait pas le Moine*

## PHILECÉE DE THEOTIME.

*Philecée.*

**D**'où sort ainsi Theotime avec une contenance toute deudte ?

*Theotime.* Me treuvez-vous autre qu'à l'ordinaire ?

*Philecée.* Je ne scay ; si non que ie vous vois vn front tout ridé , la veuë baissée , la teste panchée sur l'épaule gauche , & des Panoistres entre les mains.

*Theotime.* Si vous estes si curieux d'aprendre ce qui ne vous touche point , ie fors du spectacle.

*Philecée.* Quoy ? venez-vous de voir danser sur la corde , ou louer des gobelets , ou d'assister à quelque sermon de Charlatan ?

*Theotime.* Peut-estre à quelque chose de fort semblable.

*Philecée.* Pour moy ie n'ay iamais veu d'homme retourner du Spectacle avec moins de gayeté.

*Theotime.* Vous ne dites pas que c'en estoit vn , duquel , si vous vous y fussiez trouué , vous vous seriez retiré plus triste que ie ne vous semble.

*Philecée.* Mais que ne m'aprechez vous en fin

fin ce qui vous rend aujourdhuy si Religieux.

*Theotime.* Je viens d'assister à vn Conuoy Seraphique.

*Philece.* Qu'entens-ie ? Les Anges donc meurent-ils aussi ?

*Theotime.* Non pas : mais leurs compagnons. Au reste pour ne vous pas tenir davantage en suspens , ie crois que vous auez connu en ces quartiers le tres sçauant & tres noble Eusebe.

*Philece.* Celuy qui a fa'it tant de sortes de figures ? qui de grand Seigneur s'est veu homme priué , d'homme priué banny . & de banny reduit à la gueuserie : mais encore au mestier infame de calomnier ?

*Theotime.* Vous depeignez tres-bien celuy dont ie parle.

*Philece.* Mais que luy est-il enfin arriué ?

*Theotime.* Il a esté aujourdhuy porté en terre, & ie retourne du Conuoy funebre.

*Philece.* Il faut qu'il ayt esté des plus tristes pour vous auoir si fort abatu.

*Theotime.* Je crains que ie ne puisse vous faire le recit de ce que i'ay veu sans pleurer.

*Philece.* Et moy ie crains de ne le pouuoit écouter sans rire. Mais commencez , ie vous prie.

*Theotime.* Vous sçauiez que cet Eusebe estoit depuis long temps comme confiscué.

*Philece.* Je sçay que depuis quelques années son corps n'auoit ni santé ni force.

# 166 LE CONVOY

*Theotime.* Dans ces sortes de maladies qui nous minent peu à peu, les Medecins sur certains indices ont connoissance du iour de la mort.

*Philecée* Je le crois.

*I. Theotime.* Ceux cy donc avertirent Eusebe que pour ce qui estoit de leur art, ils l'avoient tout épuisé à la guerison: mais que la volonté de Dieu estoit plus puissante que leurs remedes, & qu'autant qu'ils en pouvoient inger humainement, il ne luy restoit pas trois iours de vie.

*Philecée* Poursuivez.

*Theotime.* C'est alors que le malade se sentant defaillir se fait reuestir de l'habit de S. François, du froc de gris cendré, de la Robbe de même couleur, sans oublier la corde à gros nœuds, les sandales, & la couronne.

*Philecée.* Tout prest de la mort?

*Theotime* Proche des abois. Avec cela il fait vœu d'une voix mourante de s'enrouler pour Christ sous l'estendart de S. François, si Dieu luy redonnoit la santé que les Medecins tenoient pour desesperée. Quelques personnages Illustres en Sainteté furent témoins de sa profession, après laquelle meurt le Grand Eusebe au iour presté & dans l'équipage que ie viens de depeindre. Aussi tost vôtis auriez veu courir vne troupe de ces Cordeliers pour disposer de la pompe du Conuoy.

*Philecée.* Plus à Dieu que ie me fusse trouué

trouvé comme vous à ce beau spectacle?

*Hi. Theotime.* Vous n'aurez pû retenir vos larmes ; en voyant avec quelle charité ces bons Seraphiques lauioient le corps du defunt , comme ils luy aiustoiēt proprement le Saint habit ; comme ils luy faisoient ioindre les mains en croix ; comme ils luy découuroient les pieds , & les bailloient en suite amoureusement ; & enfin comme ils luy frottoient la face de pomades & d'onguens selon le precepte de l'Euangile.

*i. h. Luce.* L'admire cette humilité pour des demy Seraphins , de faire ainsi l'office de Corbeaux & de fossoyeurs.

*Theotime* Apres ils le mirent dans la biere, & comme bons disciples de S. Paul qui veut que nous portions le fardeau les vns des autres, les freres chargerent leur frere sur leurs épaules, & le conduisirent de la sorte par les rues iusques au Couuent, où ils l'enterrent avec des chants solennels. Tandis que cette Troupe venerable passoit à la file, i'en remarquay plusieurs les larmes aux yeux, du genre de celles que nous apellons de Crocodile, voyant ce personnage qui estoit apparuant couuert de pourpre & de soye, emmitrouffé dans cette robe & ce froc, lié d'une grosse corde, & estendu d'une façon Religieuse. Car la teste du mort panchoit sur l'épaule; & ses mains, comme i'ay dit, estoient croisées sur son estomach. Tout le reste sentoit aussi merueilleusement sa deuotion. La

Troupe Seraphique le col tourné , la veue baissée , alloit chantant d'un ton si Lugubre, que ie ne crois pas qu'il s'en entende de plus triste dans l'Enfer & la plus part a les yeux s'emportoient & aux sanglots & aux larmes.

*III. h lecé.* Mais le deffunt auoit il les cinq stigmates du Pere François ?

*Theotime.* Je n'ose pas vous en assurer. Toutefois il luy paroissoit aux pieds & aux mains de certaines meurtrissures , & la robe au costé faisoit iour à la chair par vne fente Mais ie n'eus pas la hardiesse d'y arrester trop long temps les yeux , parce qu'ils disent que la curiosité en a perdu beaucoup de pareilles rencontres.

*Philecée.* Mais n'en auez vous point veu là rir quelques vns ?

*Theotime.* Je ne veux pas le nier , car aujourd'hui le monde est plein d'Heretiques.

*Philecée* Pour vous en parler franchement, mon cher Theotime , à peine aurois je peu m'en empêcher moy-même , si ie me fusse trouué a ce ~~beau~~ Conuoy.

*Theotime.* A Dieu ne plaise que vous soyez aussi atteint de cette peste.

*Philecée.* Vous n'auz rien à craindre de ce costé , Theotime, i'ay tousiours eu, dès mon bas aage vne deuotion particuliere pour S. François , qui n'estant ny docte , ny prudent selon le monde , se rendit tres agreable à Dieu par vne profonde mortification de tous les sentimens de la chair , & avec luy encore

**SOUS**

tous ceux qui suivant ses traces , s'efforcent sérieusement de mourir au monde, & de vivre à Christ, Car pour ce qui est de la tombe, ie ne m'y arreste point, & aussi ie voudrois bien sçauoir de vous quel auantage vn mort en reçoit.

• *Theotime*. Vous n'ignorez pas que le Seigneur a defendu de ietter des perles deuant les pourceaux, & de donner les choses saintes aux chiens. De la sorte vous n'apprendrez rien de moy, si vous ne vous informez qu'à dessein de rire : mais si vous n'estes pousse que d'une simple curiosité, ie ne vous cacherray rien de ce que ie sçay.

*Philice*. Vous aurez en moy vn auditeur & tres-attentif & tres-docile.

IV. *Theotime*. Je vous diray donc d'abord qu'il y a des personnes dont l'ambition va si auant, qu'il ne leur suffit pas d'auoir mené vne vie pleine de vanité & de faulx, si elles ne les portent encore en mourant dans le tombeau. Elles n'en peuvent gouster à la verité les faulx douceurs, comme sont priuées de tout sentiment ; mais il semble que tandis qu'elles respirent encore, elles s'entretiennent avec plaisir dans l'imagination de ceste pompe future. Quoy qu'il en soit, vous m'accorderez, sans doute, que c'est auoir atteint quelque partie de la pieté, de s'estre defait de ces sortes de passions ridicules.

*Philice*. Je l'auouë, à moins qu'on ne puis-

H

se absolument euites ces excez de vanité dans les funeraillies. Et il me semble qu'il seroit bien plus seant à vn Prince decedé, d'estre enucloppé dans vn vieux linceul, & porté au cimetiere public par de pauvres gens entre les corps du commun. Cela sentiroit entierement la modestie chrestienne. Car pour ceux qui sont enterrez à la maniere de vostre Eusebe, ils s'emblent plustost auoir chargé de faste que d'y auoir renoncé.

*Theotime.* Tout ce qui se fait avec bonne intention ne peut estre qu'agreable à Dieu, & c'est à luy de iuger du cœur de l'homme. Mais ce que i'ay auancé est peu de chose; vous allez entendre des mysteres bien plus grands.

*Philece.* Quoy donc?

*Theotime.* Ils font profession auant la mort de la Regle du bon S. François.

*Philece.* Pour la garder aux champs Elysees?

*Theotime.* Non pas: mais bien sur la terre, si Dieu leur fait la grace de viure. Et il arriue quelquefois qu'ayant déia receu la sentence de mort des Medecins, dès qu'ils sont reuestus de ce saint habit, ils recourent la santé comme par miracle.

*Philece.* Il en arriue souuent de même à ceux qui ne s'y enfourment point.

*Theotime.* Il faut marcher avec simplicité dans la foy, & croire que si cet habit n'apportoit de grans auantages, l'on ne verroit pas tant de personnes le souhaitter dé la for-

te au

te au lit de la mort, sur tout en Italie plusieurs nobles & plusieurs sçauans qui ordonnent qu'on les y enseuelisse. Et qu'ainsi ne soit, pour ne vous point donner d'exemples de gens inconnus, il en a pris de même à ce Rodolphe Agricola pour lequel vous auez eu tant d'estime, & depuis peu encore à ce Christophle Longol que vous auez bien connu,

*Philece.* Je n'ay que faire de l'egarement des hommes lors qu'ils rendirent l'ame. Je voudrois seulement sçauoir de vous quel grand bien peut reuenir à vn pauvre agonisant troublé de la crainte de la mort & du desespoir de la vie, de faire profession, ou de se reuestir d'un habit? Et quoy? ne sçait-on pas que les vœux sont inualides, s'ils ne se font avec vn esprit & vn iugement bien sain, avec vne meure deliberation, sans contrainte, sans aprehension & sans surprise? Mais sans parler de cela, vne telle profession ne peut obliger qu'après l'année de probation, lors qu'il est permis & enjoint de porter le manteau & le chaperon, car c'est ainsi qu'en parle le bon Pere Seraphique. Si donc ils retournent en conualescence, ils ne sont point tenus par double raison de garder la regle, parce que, comme i'ay dit, vn vœu n'est point vœu qui part du trouble & de l'aprehension de la mort, & que d'ailleurs il n'y a point de Profession legitime auant l'usage du chaperon.

*Treuesime.* De quelque façon que vous le

pteniez, ils croyent bien pourtant s'obliger, & ce detachment entier de sa volonte ne peut estre que tres agreable à Dieu. De la vient que les bonnes œuures des Moines, quand vous feriez tout le reste egal, sont mieux receuës deuant Dieu que celles des autres, parce qu'elles procedent de cette source excellente.

*Philece.* Je ne veux point icy examiner de quelle importance il est à l'homme de se deuouër tout entier à Dieu, lors qu'il n'est pas encore bien à soy-mesme. Mais ie crois pour moy que chaque Chrestien se consacre parfaitement à Dieu dans le Baptisme, quand il renonce à toutes les pompes du monde, à toutes les Suggestions de Satan, & qu'il s'enroulle sous Christ nostre General, afin de combattre toute sa vie pour sa querelle. Et lors que S. Paul vient à parler de ceux qui meurent avec Christ pour ne plus viure à eux-mesmes : mais à celuy-là seulement qui est mort pour eux, il ne l'entend pas proprement des Moines, il l'entend vniuersellement de tous les Chrestiens.

VI. *Theostime.* Vous me faites mention tres apropos du Baptisme, & cela me r'apelle le souuenir de la cōstume qui se pratiquoit anciennement de plonger ou d'arrouser les agonifans, auxquels par cette ceremonie l'on donnoit vn ferme espoir de salut.

*Philece.* Je ne m'arreste point aux promesses des Euesques, veu que ce que Dieu

nous

nous daigne accorder nous est incertain. S'il estoit constant qu'avec deux ou trois gouttes d'eau vn homme à la mort deuint tout à coup Bourgeois du Ciel, quel chemin s'erroit plus ouuert à l'impieté & aux autres vices, & chacun ne s'abandonneroit-il pas toute sa vie au luxe & aux conuõitises de la Chair, s'attendant au pouuoir merueilleux de cette petite asperzion, lors qu'il seroit desormais hors d'estat de pouuoir pecher? Que si la Profession dont vous venez de m'entretenir ressemble à cette sorte de Baptesme, l'auoué que de la sorte l'affaire iroit bien pour les Impies, de crainte qu'ils ne perissent point; c'est à dire que de la sorte ils peuuent viure au Diable & mourir à Dieu.

VII. *Theotime.* Je diray bien plus, s'il est permis de diuulger quelques vns des Mysteres Seraphiques. La Profession de ceux là est de plus grande efficace que le Baptesme.

*Philecee.* Que me dites-vous?

*Theotime.* Le peché se trouue seulement effacé par le Baptesme, l'ame demeure propre, mais d'ailleurs entierement nue. Icy celuy qui fait vœu est aussi tost enrichi des merites excellens de tout l'ordre, comme étant enté & conioint au corps de cette tres sainte Societé.

*Philecee.* Quoy donc? Celuy qui est enté de mesme au corps de Christ par le Baptesme, ne receura rien ny du Chef ny de ses membres?

*Theotime.* Il ne receura rien de la masse & du tresor Seraphique, s'il ne tasche d'en meriter quelque chose par liberalité ou par faueur.

*Philece.* Quel bon Ange leur a reuelé ces grans auantages?

*Theotime.* Ce n'est point vn Ange, ô Philecée! C'est le Sauueur luy mesme de sa propre bouche, qui en presence de corps, les a acordez avec beaucoup d'autres au S. Patriarche.

*Philece.* Je vous prie & vous coniuere par nostre estroite amitié, de me faire part de si belles choses.

*Theotime.* Ce sont des Mysteres tres-cachez, & il n'est pas permis de les decouurir aux Esprits profanes.

*Philece.* En quelle estime m'avez-vous donc, cher amy, moy qui n'ay iamais chery aucun Ordre à l'egal du Seraphique?

*Theotime.* Mais cependant vous attaquez tousiours ces bons Freres avec quelque sorte de chaleur?

VIII. *Philecée.* C'est de cela mesme, O *Theotime*, que vous deuez tirer des marques d'amour, puis qu'il n'y en a point qui facent plus de tort à l'Ordre, que ceux qui y mènent vne vie honteuse, & qui que ce soit qui luy veut du bien, doit de necessité s'en prendre avec chaleur aux debauchez & aux ignorans qui le deshonorent.

*Theotime.* Mais ie crains enfin d'attirer la cholere de S. François, si i'ose mettre au iour aucun des Mysteres.

*Phi. ccc.*

*Philece.* Quel mal craignez-vous d'un personnage plein d'innocence & plein de bonté?

*Theotime.* Qu'il ne m'arrache les yeux ou qu'il ne m'oste l'esprit, comme j'ay oüy dire, qu'il en a traité plusieurs qui ont voulu mettre en doute ces sacrez Stigmates.

**IX.** *Philece.* Les Saints auroient-ils donc changé d'humeur dans le Ciel, & seroient-ils pires qu'ils n'ont paru sur la terre? J'ay oüy dire que S. François estoit d'un esprit si doux, que passant dans vne rue où des enfans se mirent à remplir son froc rustique qui luy pendoit sur le dos, de fromage, de lait, de pierres & de plâtras, bien loin de s'en offenser, il poursuivit son chemin d'un air tout gay. Et maintenant il seroit deuenu vindicatif & colere? Dans vne autre rencontre, après que son compagnon luy eut chanté pouilles, qu'il l'eut appelé larron, sacrilege, homicide, yuongne, paillard, & enfin qu'il l'eut chargé de tous les crimes qu'on peut reprocher au plus Scelerat, il luy rendit graces, & auoia qu'il n'auoit auancé aucun mensonge. Le compagnon s'estonnant de cette responce, j'aurois commis, reprit le Saint Homme, & tous ces crimes & d'autres plus grans, si Dieu ne m'eut couuert de son assistance, Comment donc seroit-il si prompt aujourdhuy à se vanger?

*Theotime.* Il en va pourtant de la sorte. Les Saints regnans dans le Ciel ne veulent pas estre offencez en la moindre chose. Que vou-

lez vous de plus doux qu'un Corneille ? de plus clement qu'un Antoine ? de plus patient qu'un Iean Baptiste, tandis qu'ils viuoient ? Et maintenant quelles horribles maladies n'enuoyent-ils point à ceux qui ne les seruent pas de bonne maniere ?

*Philice.* Je croirois p'âtoft qu'ils chassent les maux, que de les causer. Mais au reste vous pouuez vous affurer que vous n'avez à faire ni à un babillard ni à un profane, & vous me pouuez tout confier comme à vne personne qui sçait également & reueler un mystere & retenir un secret.

*Theotime.* Bien donc, sur vostre parole ie vous apprendray tout ce que ie sçay. Je te prie, Saint François, avec tous tes compagnons, de m'estre propice, & de me permettre de parler des choses que j'ay oüyes & qui sont venues à ma connoissance. Vous avez leu que S. Paul estoit doué d'une sapience particuliere & cachée, laquelle il ne portoit pas en public, se contentant de la debiter en particulier entre les habyles. Ceux-cy de même ont de certains mysteres qu'ils ne diuulguent pas à toutes personnes : mais qu'ils découvrent seulement en secret aux bonnes veues, & à quelques deuois qu'ils choisissent d'entre ceux qui se montent plus affectionnez & plus liberaux enuers le Troupeau.

*Philice.* P'atten avec impatience ces tres-saintes reuelations.

X. *Theotime.* Premièrement, le Seigneur a promis au Patriarche qu'à mesure que le Troupeau

peau

peau Seraphique s'augmenteroit, il auroit d'autant plus de soin de pourvoir à son aliment, & qu'il passeroit iusqu'à l'abondance.

*Philece.* Voila d'abord les plaintes de ceux-là étouffés, qui disent par tout que cette sorte de gens venant à croître, le peuple se sent d'autant plus foulé.

*Theotime.* En second lieu, il luy predit que tous les ans le jour de sa feste, les ames, non seulement de tous ceux qui ont porté le tres-saint habit: mais aussi de tous ceux qui veulent du bien à l'Ordre & font charité aux Freres, seroient deliurées du Purgatoire.

XI. *Philece.* Christ s'entretenoit-il ainsi familièrement avec luy?

*Theotime.* Pourquoi non? Comme avec vn ami & vn compagnon, de même que Dieu le Pere parloit à Moÿse. Moÿse porta au peuple la Loy qu'il auoit receuë de Dieu? Christ en a publié vne autre que nous appellons Euangelique; Et François a laissé la sienne à ses enfans écrite deux fois par les mains d'vn Ange.

*Philece.* Quelle sera la troisieme Reuelation?

*Theotime.* Ce Patriarche craignoit iustement que le Malin ne vint de nuict gaster la bonne semence, & qu'ainsi le froment ne fust arraché avec l'yuroye. Mais le Seigneur le deliura de cette apprehension, & luy promit de faire en sorte que iusques au iour du Jugement, il ne manqueroit point de freres zelez qui porteroient les souliers ouuerts & la grosse corde.

*Philesee.* O clémence de Dieu adorable !  
Autrement c'estoit fait de son Eglise. Pour-  
suivez.

*Theotime.* Dieu luy reuela de plus qu'aucun  
impie ne pourroit perseuerer long temps dans  
l'Ordre.

*Philesee.* Celuy-là n'en est-il pas deserteur  
qui mène vne vie de prophane ?

*Theotime.* Nullentent ; Car Christ luy-mé-  
me ne desauouë pas si tost ceux qui pechent,  
quoy qu'en quelque sorte ceux là renient Dieu,  
qui faisant profession de bouche, la demen-  
tent par leurs actions. Mais quiconque de-  
pouille le Saint habit, il est irreparablement  
Apostat de l'Ordre.

XII. *Philesee.* Que dirons nous donc de  
tant de Conuerts qui manient de l'argent à  
pleines-mains, qui boient tant, qui iouent,  
qui se donnent bon temps, & qui entretiennent  
assez ouuertement des concubines ; pour en de-  
meurer là, & n'ajouter pas le reste ?

*Theotime.* Saint François n'a jamais porté  
de ces beaux draps bruns, & ne s'est jamais  
fermé de ceinture de fil blanc. Et lorsque ceux-  
là viendront frapper à la porte, ils auront vn,  
*Je ne vous connais point* pour réponse, d'autant  
qu'ils ne portent point l'habit nuptial.

*Philesee.* Que me direz-vous dauantage ?

*Theotime.* Vous n'avez rien ouï encore.  
Dieu l'assura pour cinquième reuelation que  
ceux qui seroient portez de mauuaise volon-  
té contre l'Ordre Seraphique (comme hélas ! il  
ne

s'en void que trop) ne paroüendroient iamais à la moitié des années qu'ils auroient du viure, à moins qu'ils ne se les eussent abregées d'eux-mêmes par un desespoir: mais qu'ils periroient tous en peu de temps d'une mort horrible.

XIII. *Philece.* Nous en auons vü l'effet en plusieurs, & depuis peu dans la personne du Cardinal de Sion. Il ne fit iamais d'estime, & ne parla iamais auantageusement de ces porteurs de sandales, & il est mort, si ie ne me trompe, auant que d'auoir atteint les cinquante ans.

*Theotime.* Vous dites vray; & encore n'auoit-il pas atteint l'Ordre Cherubique. Car on dit que ce fut par la poursuite que ces quatre Iacobins de Berne furent bruslez, quelques efforts qu'ils eussent fait pour flechir l'esprit du Pape, & en acheter leur grace par de grosses sommes.

XIV. *Philice.* On les accusoit aussi d'auoir entrepris vne chose des plus prodigieuses & des plus impies. Par de feintes visions & de faux miracles, ils raschoient de persuader au peuple que la Vierge a esté souillée du peché d'Adam, que S. François n'auoit point les veritables Stigmates, & qu'on ne les pouuoit disputer à leur Catherine de Sienne. Mais surtout ils faisoient des promesses merueilleuses à un certain esprit simple qu'ils auoient appellé chez eux pour estre Conuers, & instruit à bien iouir cette piece. Ils abusoient avec cela de l'Ho-

stie, & se seruoient enfin du poison & d'autres moyens que leur malice sceut inuenter dans cette imposture. On dit bien encore que toutes ces machines ne furent pas de l'adresse d'un Conuent seul, & que les premieres testès de l'Ordre en auoient subtilément tracé le dessein.

*Theotime.* De quelque façon que ce soit, faire se soit passée, ce n'est pas sans sujet que Dieu a défendu que l'on touchast à ses Oints.

*Philece.* J'ay de l'impatience de scauoir le reste.

XV. *Theotime.* Ecoutez vne fixième Reuelation, par laquelle le Seigneur a juré au Patriarche, que les Bien-faiteurs de son Ordre dans quelque impieté qu'ils passent leurs iours, obtiendront pourtant enfin misericorde du Ciel, & feront tous vne lieureuse mort après vne vie pleine de crimes.

*Philece.* Quoy? si surpris dans vne adultere on leur donnoit le coup de la mort?

*Theotime.* Ce que Dieu a promis ne peut qu'il ne soit ratifié.

XVI. *Philece.* Mais à quelle aune ces bons Seraphiques mesurent-ils l'amour des peuples & leur bien-veillance?

*Theotime.* Vous en douteriez? Qui donne, qui vestit, qui fournit bien la cuisine témoigne assez son affection.

*Philece.* Celui-la donc n'en aura-t-il point qui les instruit, & qui les corrige.

*Theotime.*

*Troisième* Ils ont à regorger chez eux de corrections & d'enseignemens. C'est à eux à dispenser ces sortes de biens; & non de les recevoir des autres.

*Philece.* Le Seigneur a donc fait de plus belles promesses aux Disciples de S. François, qu'aux siens propres. Il prend sur soy à la vérité le bien qui se fait en son nom à chaque Chrestien; mais il ne promet pas la vie éternelle à ceux qui ont mené icy bas vne vie débordée.

*Troisième.* Il n'y a pas dequoy s'étonner, cher ami; vû que la dernière vigueur de l'Evangile est revenue à cet Ordre. Mais apprenez vne septième & dernière revelation.

*Philece.* L'écoute.

XVII. *Troisième.* Le Seigneur l'a assuré de plus que personne ne pourroit mal mourir, qui mourroit dans son habit Seraphique.

*Philece.* Qu'appellez vous, mal mourir?

*Troisième.* Celuy là meurt mal de qui l'ame en corps va droit aux Enfers, d'où il n'y a aucun espoir de retour.

*Philece.* L'Habit donc ne deliure point des flammes du Purgatoire?

*Troisième.* Non, si d'auenture quelqu'un ne vient à mourir le iour de la feste de S. François. Mais trouvez-vous que c'est peu de chose d'estre exenté du feu éternel?

*Philece.* C'est beaucoup à mon auis. Mais comment en va-t-il de ceux qui ne sont com-

Plus de cette robe qu'après le dernier soupir :  
Car de la sorte ils n'y meurent point.

*Theotime.* S'ils l'ont demandée durant leur vie, la volonté passe pour l'effet.

XV III. *Philece.* Durant mon séjour à Anvers ie me trouuay avec quelques vns de mes parens au lit d'une femme qui rendoit l'ame. Vn Cordelier d'un port venerable estoit là present, qui voyant cette pauvre agonizante dans le bûillement, luy passa l'un des bras du mieux qu'il put dans sa manchè, de sorte qu'elle couuroit vne partie de l'épaule. Quelques vns douteront alors si la femme toute entiere estoit en seureté contre la gueule du lion infernal, ou la partie seulement qui estoit couverte.

*Theotime.* Elle estoit en seureté toute entiere ; de même qu'au baptême, quoy que l'enfant ne soit arroulé d'eau qu'en vne partie, il est neanmoins rendu tout Chrétien.

*Philece.* C'est vne chose admirable, que les Diabes ayent tant en horreur cette sainte robe.

*Theotime.* Ils en fuyent plus loin que de la croix du Seigneur. Tandis que l'on portoit nostre Eusebe en terre, j'ay vu (& ie n'estois pas le seul) des troupes entieres de noirs Demons ; qui voltigeoient comme vn essain de mouches à l'entour du corps, sans que pas vn l'osast approcher.

*Philece.* Mais cependant la face & les mains, & les pieds encors estoient en danger, se trouuant tout nus.

*Theotime.*

*Theotime.* Comme les serpens ne peuvent souffrir l'ombre du fresne, quoy qu'elle s'étende loin : de même la forte odeur de cette robe sacrée se fait sentir aux demons avant qu'ils s'en puissent approcher.

**XIX.** *Philesee.* Je ne pense donc pas que de tels corps pourrissent jamais ; autrement il y auroit plus de courage & de hardiesse en vn ver de terre qu'en vn Demon.

*Theotime.* Cela est vray semblable.

*Philesee.* Que ces poux sont heureux, qui vivent continuellement dans cette diuine robe ! Mais au reste tandis que la robe va au sepulchre, que demeure-t-il autour de l'ame pour la garder ?

*Theotime.* La robe fait suivre son ombre apres elle, sous laquelle l'ame est en seureté ; de façon qu'ils soutiennent qu'aucun de cet Ordre n'entre jamais dans le Purgatoire.

*Philesee.* Ma foy si ce que vous dites est bien veritable, ie fais plus d'estat de cette reuelation que de la reuelation de S. Jean. Car celle-là enseigne vn moyen facile & aisé, par lequel tout homme sans travail & sans fâcherie, sans aucune sorte d'austerité, peut couter la mort eternelle, encore qu'il passe toute sa vie dans la volupté.

*Theotime.* Vous avez raison.

*Philesee.* Maintenant ie ne m'étonne plus que tant de gens courent en deuotion chez ces Peres Seraphiques, & les ont en vn estime si grande. Mais plutôt ie ne puis assez m'éton-

mer qu'il s'en trouue beaucoup d'autres qui ne craignent point de les censurer.

*Theotime* Sçachez aussi que ceux là, autant que vous en voyez, se trouuent abandonnez à vn sens reprotué, & sont aucuglez de leur malice

*Philecéc.* Je veux estre plus prudent à l'auenir, & faire en sorte que ie meure aussi dans ce saint habit. Mais il s'est leué aujourd'huy des gens qui enseignent que l'homme est iustificié par la seule foy sans aucun secours des bonnes ceures. Et ce seroit vn grand priuilege si cette robe pouuoit sauuer sans la foy.

*Theotime.* Non pas absolument sans la foy, pour ne vous abuser pas, ô Philecéc! mais il suffit de croire que tous ces auantages que ie vous ay racontez ont esté promis de Christ au Patriarche François.

*Philecéc.* Cette robe pourroit-elle aussi sauuer vn Turc ?

*Theotime.* Voire vn Diable, s'il se peut resoudre à s'y enfourner; & s'il ajoute foy à l'Apocalypse.

*Philecéc.* Je me rends à tout ce que vous dites. Mais ie voudrois bien estre deliuré encore de quelque scrupule.

*Theotime.* Parlez.

*Philecéc.* J'apprens que S. François appelle Euangelique son Institut.

*Theotime.* Il est vray.

**XX.** *Philecéc.* Mais à mon auis, il n'y a point.

point de Chrestien qui ne face profession de la regle de l'Euangile. Que si l'Institut de ceux-cy est Euangelique, il s'ensuit qu'il y a autant de Cordeliers qu'il se trouue de Chrestiens au monde; & de la sorte Christ tiendra le premier rang avec ses Apôtres & la sainte Mere.

*Theotime.* Vous auriez raison, si S François n'auoit pas ajoûté quelque chose à l'Euangile de Christ.

*Philece.* Qu'a-t-il ajoûté?

*Theotime.* Vne robe de gris cendré, des pieds nus, & vne corde de chanure

*Philece.* C'est donc à ces marques que nous pouuons discerner vn Euangelique d'avec vn moine de S. François.

**XXI.** *Theotime.* Ils différent encore par le maniment d'argent.

*Philece.* Mais, comme ie l'apprens, S. François defend d'en receuoir, & non d'en toucher. Ce que fait pour eux vn Oeconome, ou vn Procureur, ou vn Creancier, ou vn Heritier, ou vn Mandataire. Et encore qu'ils maniasent vne bonne somme la main garnie d'vn gaud; neaumoins ils seroient censez de l'auoir receuë. D'où vient donc cette nouvelle interpretation; Qu'ils ne recoiuent point, c'est à dire qu'ils ne touchent point?

*Theotime.* C'est de la sorte que l'a expliqué le Pape Benoist.

*Philece.* Comme Cordelier sans doute, & non comme Pape. Autrement ne voyons-nous pas que ceux de l'obseruance la plus étroite

ne font point de difficulté quand ils voyagent de recevoir quelques pieces d'argent dans vn petit linge ?

*Theotime.* Ils le font lors que la necessité les presse.

*Philece.* Mais il vaut mieux mourir que de violer vne regle plus qu'Euangelique. D'ailleurs ne reçoivent-ils pas de tous costez par les mains de leurs Procureurs ?

*Theotime.* Pourquoi non ? Encore que quelques milliers d'ecus leur fussent offerts , ce qui n'arriue pas rarement.

*Philece.* Cependant la regle porte qu'ils ne doiuent recevoir ni par leurs mains ni par mains d'autrui.

*Theotime.* N'est-ce pas assez qu'ils ne touchent point ?

*Philece.* Cela est fort bon ! S'il y a de l'impieté pour eux à toucher de l'argent, n'est-ce pas en toucher que d'en toucher par les mains d'un autre.

*Theotime.* Ils n'intentent aucun procez pour ce suiet à leurs Procureurs.

*Philece.* A ce que vous dites. En face l'épreuve qui voudra.

*Theotime.* Nous ne lisons pas que Christ ayt iamais manié aucun argent.

*Philece.* Je le veux ; quoy qu'il soit probable que Christ estant enfant ayt souuent acheré à ses pere & mere de l'huyle , du vinaigre & des herbes. Mais sans contredit, S. Pierre & S. Paul en ont manié. La loüange de la pieté ne consiste

pas dans la fuite du maniment : mais dans le mépris. Il est bien moins dangereux d'approcher ses mains de l'argent, que d'approcher ses lèvres du vin. Pourquoi n'ont-ils pas icy la même horreur & la même crainte?

*Theotime.* Parce qu'ils n'ont point de defenco de leur Patriarche pour ce qui touche le vin.

*Philecee* Ils presentent bien aux femmes qui les saltient leurs mains potelées, qui se reu-  
nent delicates dans l'oysiuete, & qu'ils lauent  
avec tant de soin. Et à la vûë d'vne piece d'or  
qui leur sera offerte seulement pour en connoi-  
tre la marque, ils se reulent, ils font vn signe  
de croix, & Dieu ! comment se portent-ils  
alors en Euangeliques ! Tout de bon ie ne  
puis croire que S. François quelque ignorant  
qu'il pust estre, ayt voulu defendre aux siens  
tout attouchement d'argent. Autrement à  
quel danger les auroit-il exposez, lors qu'il leur  
a enjoint d'aller pieds nus ? Car à peine peu-  
uent-ils euter de marcher quelque fois sans le  
sçauoir sur vne piece d'argent qui sera à ter-  
re.

*Theotime.* Il suffit qu'ils ne le touchent point de la main.

*Philecee.* Quoy donc ? l'attouchement n'est-il pas commun à tout le corps ?

*Theotime.* Il l'est, ie l'auouë. Aussi lorsque cela leur arriue, ils ne vont point à l'Autel qu'ils ne s'en soient confessez.

*Philecee* C'est en vser religieusement.

*Theotime.* Mais pour biser là, & sans rail-

lerie , ie diray nettement ce que i'en pense. L'argent est sera à bien des gens occasion de grands maux.

*Phile-ée.* Et matiere aussi de grans biens à d'autres. Je vois dans tous les liures que l'amour des richesses est condamné : mais ie ne vois point que l'argent le soit.

*Theotime.* Vous dites bien, Mais afin de les mieux mettre à couuert contre l'auarice , tout maniment leur est defendu ; de mesme que dans l'Euangile il nous est defendu absolument de iurer , de peur que nous ne tombions dans le pariure.

*Phile-ée.* Comment ne leur en a-t-il point aussi defendu la veuë ?

*Theotime.* Parce qu'il est plus aisé de retenir ses mains que ses yeux.

*Phile-ée.* Toutefois c'est par ces mesmes yeux que la mort est entrée au monde.

**XXII** *Theotime.* Aussi ceux qui sont vrais amateurs de leur regle abattent leur froc iusqu'au dessous des sourcils , & ne marchent que les yeux entr'ouverts & baissés en terre , de crainte qu'ils n'ayent par le chemin quelque objet peu conforme à leur pureté. De mesme que ces cheuaux qui traînent des charges , à qui l'on attache vn cuir de chaque costé du licol qui ne leur permet de voir que ce qu'ils ont à leurs pieds.

*Phile-ée.* Mais est-il vray que ce i'ay appris, qu'il leur est defendu par leur regle de requerraucun Priuilege du Pape ?

*Theotime.*

*Theosims.* Je vous en assure.

*Phil'éc.* J'apprens toutefois qu'il n'y a gueres de gens qui le treuvent mieux fournis de ces Privileges. Jusques-là qu'il leur est permis sans peril d'irregularité d'empoisonner ou d'enterrer tout vifs ceux qui ont esté condamnés par leur Sentence.

XXXII. *Theotime* Vous n'avez rien ouy de faux. Car vn certain Polonois personnage sincere, & qu'on n'eut peu accuser de mensonge, m'a raconté qu'vn soir ayant vn peu beu il s'endormit dans vne Eglise des Freres de S. François à cet endroit du Confessionnal où les femmes entretiennent le Prestre par vn treillis. Eveillé qu'il fut au chant des Matines il n'osa pas se produire, & demeurant dans son coin il vid que tous les Freres passoient dans la nef, où estoit préparée vne large fosse & assez profonde, auprès de laquelle paroissoient deux ieunes Religieux les mains liées derriere le dos. Il se fit vn court Sermon du merite de l'obedience, suivi d'vne promesse du pardon general de leurs pechez deuant Dieu, & de quelque espoir qu'il feroit pancher à la misericorde les cœurs des Freres, s'ils descendoient de leur bon gré dans la fosse & s'y couchoient de leur long. Ils descenderent, & les échelles tirées, chacun prit la pelle, & ils furent en vn moment enterrés.

*Philect.* Mais ce Spectateur pust-il cepen-

dant garder le silence ?

*Theotime.* Fort bien , craignant avec raison que s'il se découvroit on ne luy iouast le mesme tour.

*Philesee.* Ce procedé leur est-il permis ?

*Theotime.* Il le leur est toutes les fois que que l'honneur de l'ordre se trouue en peril. Pour le Polonois; dès que le matin il fut échappé , il en fit le recit à tout le monde au grand desauantage du Nom Seraphique. N'eut-il pas mioux vallu qu'il eust esté enterré vif avec les deux autres ?

XXIV. *Philesee.* Mais passons cette histoire ; D'où vient que le Patriarche leur ayant enjoint de marcher pieds nus , ils osent les mettre auourd'huy dans des souliers ouuerts & dans des sandales ?

*Theotime.* Ce commandement a esté adoucy pour deux raisons. L'une , de crainte que par hazard ils ne viennent , comme vous le voulez , à toucher de l'argent ; l'autre , de crainte qu'ils ne soient blessez , ou par des serpens , ou par des épines , ou par des cailloux , ou par le froid , ou par d'autres choses de cette nature , comme il leur faut courir par tout l'univers. Au reste , afin que cela se face sans violer la majesté de la regle , les ouuertures des souliers font voir le pied nu par vn priuilege de Rhetorique , & vne de ses figures qui prend la partie pour le tout.

XXV. *Philesee* Ils se vantent de professer la perfection Euangelique , qu'ils font consi-

ster

ster dans les conseils mesmes Euangeliques, touchant lesquels il y a tousiours eu de grans debats entre les sçauans. Et quelque condition de la vie que vous preniez il y a lieu pour la Perfection Euangelique. Mais que trouuez-vous de tres-parfait entre les preceptes de l'E-uangile?

*Theotime.* Je crois que c'est ce qui est contenu au chapitre cinquième de Saint Matthieu, dont voicy la Conclusion. *Aimez vos ennemis, faites bien à ceux qui vous ont en haine, priez pour ceux qui vous persecutent & vous calomnient, afin que vous soyez enfans de vostre Pere Celeste, qui fait leuer son Soleil sur les bons & sur les mauvais, & enuoye la pluie aux iustes & aux iniustes. Soyez donc parfaits, comme vostre Pere qui est aux Cieux est parfait.*

*Philecée.* Vostre sentiment me plaist. Mais ce Pere Celeste est riche & plein de magnificence enuers vn chacun, & il ne mandie de personne.

*Theotime.* Ils imitent aussi cette munificence de leur costé, & respandent sur tous leurs richesses spirituelles, c'est à dire leurs prieres & leurs bonnes œuures, dont ils se trouuent tres opulens.

**XXVI.** *Philecée.* Plust à Dieu qu'il se treuuaist en mesme temps parmy eux des exemples de cette charité Euangelique qui rend benediction pour malediction, & ne se range des iniures que par des bien-faits ! Que

dant

T

son c

mesu

P

T

que

Pour

pé,

defau

pas

avec

X

stoire

enoi

mett

& da

T

cy po

par h

voule

ré qu

ou par

le froi

re, ce

uers.

ler la

souliers

dé Rhe

la parti

XXV

la perfe

invariable du P

dangereux

qu'il soit, que

Angois & S.

de manger la

le son qui

pour le corps

ROY

en qui

l'essence

elle pa

l'essence

la

violence

si telon

gloire

de be

les & ca

la

Ac

de

Et il

belle

que, s

l'essence

l'essence

de qu

l'essence

li se

Moines

demy

SERAPHIQUE

ly chauffez, & avec vne corde sur  
15. mais c'est difficilement que vous  
uez vn entre eux qui se porte a  
ses que le Seigneur appelle parfaites,  
les Apostres ont pratiquées avec tant

CXVII. Theotime. Le n'ignore pas co  
i de sots contes quelques profanes ose  
d'eux. Pour moy, ie les estime à ce poi  
en quelque lieu que ie decouvre cette Sa  
obbe, ie pense ie decouvre en mesme temps c  
res de Dieu, & voir en mesme temps c  
le dont la porte y cette maison-là he  
phins. est souuent ouuerte à c

Et ie croy pour moy qu'il se tro  
peu de femmes steriles où ils hantent fair  
ement. Mais, Theotime! que S. Fra  
s me pardonne d'auoir vescu iulqu'i  
is vne si grande Theotime! que S. Fra  
rs imaginé que d'auoir vescu iulqu'i  
estoit autre chose l'heur. Le m'estois tou  
ir de soy, que celuy qu'vn habit, ny me  
rdonner, s'il d'vn matelot ou d'  
mandation de la n'empruntoit quelque r  
me la robe de la sainteté de la person  
ent guerit vne femme de son flux de san  
uirement ie doutois si la vertu de l'hab  
estoit du drapier ou du tailleur?

Theotime. Infailliblement celuy-là don  
a vertu qui donne la forme.  
ph. leg. e. Le veux donc à l'auenir viure pl  
suscieusement que par le passé, sans me ta

veut dire cette parole si remarquable du Pape Alexandre, qu'il est moins dangereux d'offencer vn Roy pour puissant qu'il soit, que le moindre des Ordres de S. François & S. Dominique?

*Troisième.* Il est permis de vanger la dignité lésée de l'Ordre, veu que le tort qui se fait au moindre semble attaquer tout le corps.

*Philosophe.* Mais plustost pourquoy tout le corps ne partecipe-t-il point au bien qui se fait à vn seul? Et pourquoy l'offence que receura vn Chrestien ne portera-t-elle pas la vengeance tout le Christianisme? Pourquoy S. Paul tant de fois battu & lapidé n'a-t-il demandé secours contre les violateurs de la dignité Apostolique? De plus, si selon la Parole du Seigneur il est plus glorieux de donner que de recevoir, celuy-là est de beaucoup plus parfait qui en viuant bien & en instruisant soulage du sien les necessiteux, que cet autre-là qui ne fait que pendre. Autrement S. Paul se fut glorifié en vain d'auoir presché gratuitement l'Euangile. Et il sembleroit que ce seroit en eux la plus belle marque de cette perfection Euangelique, s'ils n'entroient point en feu pour vne iniure receüe, s'ils témoignoient de l'affection à qui leur veut mal. Est-ce vn si grand cas de quitter peu de bien pour viure plus à son aise de celuy d'autrui, & de conseruer cependant vn desir immoderé de vengeance? Il se trouue par tout des fourmillieres de Moines

demy

semy chauffez, & avec vne corde sur les reins: mais c'est difficilement que vous en trouuez vn entre eux qui se porte aux choses que le Seigneur appelle parfaites, & que les Apostres ont pratiquées avec tant de soin.

*Fait* XXVII. *Theotime*. Je n'ignore pas combien de sotts contes quelques profanes osent faire d'eux. Pour moy, ie les estime à ce point, que en quelque lieu que ie decouure cette Sainte robe, ie pense voir en mesme temps des Anges de Dieu, & croy cette maison-là heureuse dont la porte est souuent ouuerte à ces Seraphins.

*bièce* Et ie croy pour moy qu'il se trouue peu de femmes steriles où ils habitent familièrement. Mais, ô *Theotime*! que S. Francois me pardonne d'auoir vescu iusqu'icy dans vne si grande erreur. Je m'estois tousiours imaginé que l'habit de ces Seraphiques n'estoit autre chose qu'un habit, ny meilleur de soy, que celui d'un matelot ou d'un cordonnier, s'il n'empruntoit quelque recommandation de la sainteté de la personne; comme la robe de Christ par son attouchement guerit vne femme de son flux de sang. Autrement ie doutois si la vertu de l'habit partoit du drapier ou du tailleur?

*Theotime*. Infailliblement celui-là donne la vertu qui donne la forme.

*Philosophe*. Je veux donc à l'auenir viure plus delicieusement que par le passé, sans me tant

toutmenter pour la crainte de l'Enfer, ni par le fardeau de la Confession, ni par les rigueurs de la Penitence.

## ENTRETIEN VIII.

# LES FVNERAILLES.

### SOMMAIRE.

- I. *Les approches de la mort plus rudes que la mort mesme, & pourquoy Dieu l'a accompagnée de tant de tourment.*
- II. *Medecins en campagne.*
- III. *Grand combat entre un Curé & des Moines.*
- IV. *Reproches sanglants.*
- V. *Querelle appaisée.*
- VI. *Orage redoublé.*
- VII. *Les quatre Ordres des Mandans mal traitz.*
- VIII. *Grande indiscretion enuers un malade prest à rendre l'ame.*
- IX. *Adresse des Officiers à la guerre.*
- X. *Disposition ridicule d'un Testament.*
- XI. *Pompe funebre.*
- XII. *Vanité des Venitiens aux enterremens.*
- XIII. *Mechante caution.*
- XIV. *A qui les Moines laissent leurs mauvaises œuvres.*
- XV. *Equipage d'un mourant.*
- XVI. *Dernier acte de la Tragedie.*
- XVII. *Les honnestes gens ne haïssent point la correction.*
- XVIII. *Portrait*

traits bien different d'un homme qui meurt chrestienement. XI X. Testament faits à l'article de la mort sont des rêveries. XX. Belle disposition d'un agonizant. XXI. Curé bien camus. XXII. Riches exhortations au lit de la mort à une femme & à des enfans.

## MARCOLPHE, PHEDRE,

*Marcolphe.*

**D**'Où peut venir ainsi venir Phedre ? on diroit qu'il sort de l'Antre Trophonien ?

*Phedre.* Qui vous fait auoir cette pensée ?

*Marcolphe.* Parce que contre vostre coustume, ie vous vois tout triste ; & tout mal en ordre, avec vn regard affreux, & en vn mot tout autre que ne porte vostre nom.

*Phedre.* Si quelqu'un demeure long-temps en la boutique d'un marelchal, il y contracte à la fin quelque noirceur, & pourquoy vous estonnez-vous, qu'ayant esté tant de iours auprès de deux malades, que les ayant vû mourir & enterrer, ie paroisse plus triste qu'à l'ordinaire, veu principalement que l'une & l'autre m'estoient amis ?

*Marcolphe.* Qui auez-vous donc vû mourir de la sorte

*Phedre.* Ie croy que George Balearic vous estoit connu.

*Marcolphe.* De reputation, & non de visage.

*Phedre.* Pour l'autre, ie pense que vous n'avez iamais ouy parler. C'estoit vn nommé Corneille Montez, avec qui i'estois lié des depuis long-temps d'une amitié tres-estroite.

*Marcolphe.* Ie ne me suis iamais trouué à la mort d'aucun.

*Phedre.* Si bien moy, & plus souuent que ie n'aurois souhaitté.

*Marcolphe.* Mais la Mort est-elle si horrible qu'on nous la fait ?

*I. Phedre.* Les approches de la mort sont plus rudes que la mort mesme. Que si nous nous oston de l'Esprit cette horreur & cette imagination de la mort, nous euitons vne bonne partie du mal, & nous nous la rendons bien moins afreuses. En peu de mots, Tout ce qu'il y a de fascheux soit dans la maladie soit dans la mort, se trouue mille fois plus supportable, lors qu'on se resignet tout à fait à Dieu. Car pour ce qui est du sentiment de la mort, comme l'Esprit se détache desia du corps, Ie croy que celuy-cy ne sent plus rien, & que l'homme est alors comme stupide, la nature auant que d'en venir à ce point estant assoupie, & auant amorty toutes les parties sensibles incapables désormais de rien souffrir.

*Marcolphe.* Nous naissons sans aucun sentiment que nous en ayons.

*Phedre.*

*Phedre.* Mais non pas sans le sentiment de la mere.

*Marcelph.* Comment ne mourons-nous pas de mesme, Et pourquoy Dieu a-t-il accompagné la mort de tant de tourment ?

*Phedre.* Dieu a voulu que la naissance fust douloureuse & pleine de danger pour la mere, afin qu'elle tint plus cher ce qu'elle auroit eu tant de peine a engendrer. Mais il a rendu la mort effroyable à tous, de peur que les hommes ne se la donnassent à toute heure. Car si nous voyons aujour-d'huy tant de malheureux qui s'enfoncent eux-mesmes le couteau, que croyez-vous qu'il arriueroit, si la mort n'auoit rien d'horrible. Toutes les fois qu'un seruiteur auroit esté battu de son maistre, ou enfant de son pere, qu'une femme se verroit maltraitée de son mari, qu'un homme auroit fait perte de tout son bien, ou seroit tombé dans quelque infortune qu'il ne pourroit patiemment supporter, on verroit tout le monde courir à la corde, aux espées, aux riuieres, aux precipices & au poison. Mais l'aigreur de la mort nous rend la vie beaucoup plus chere, veu principalement que les Medecins n'ont point de remedes contre la premiere. Mais comme il se trouue quelque diuersité dans la naissance des hommes, il se rencontre aussi quelque diffé-

rence dans leur mort. Les vns s'en vont subitement , d'autres sechent dans vn lit, & y languissent des années. Les Lethargiques , comme ceux qui ont esté piquez d'un aspie meurent en dormant , & ne souffrent à vray dire aucune douleur. J'ay fait cette remarque , qu'il n'y a point de genre de mort si fascheux , qui ne soit supportable à celuy qui y à l'esprit tout resolu.

*Marcolphe.* Duquel de ces deux personages la mort vous a-t-elle paru la plus chrestienne ?

*Phedre.* Celle de George m'a paru la plus magnifique.

*Marcolphe.* La mort auroit-elle aussi de l'ambition ?

*Phedre.* Je n'ay iamais vû deux morts plus dissemblables. Si vous avez le loisir , ie vous représenteray la fin de l'un & de l'autre , & ce sera apres à vous à iuger laquelle est la plus digne d'un Chrestien.

*Marcolphe.* Je vous prie de me faire ce recit , & de croire qu'il ne me peut rien estre de plus agreable.

II. *Phedre.* Je prendray George le premier. Comme la Mort eut donné des signes bien euidens qu'elle estoit proche , la troupe des Medecins qui auoit traité long-temps le malade , dissimulant le desespoir qu'elle auoit de sa vie , commença de demander le salaire qui luy estoit deu.

*Marcolphe.* Vous m'estonnez en me parlant d'une

d'une troupe ; combien estoient-ils donc de Medecins ?

*Phedre.* Quelquefois dix, quelquefois douze : mais au moins toujours six.

*Marcolphe.* C'en estoit assez pour tuer vn homme plein de santé.

*Phedre.* L'argent conté, ils auertirent secretement les proches, que le malade n'iroit pas loin, & qu'ils eussent soin de ce qui touchoit le salut de l'ame, puis que c'estoit fait deormais du corps. Le malade luy même fut doucement exhorté par ses intimes de remettre à Dieu le soin de sa vie, & de ne plus songer qu'à passer comme il faut de l'état de ce Monde à vn plus heureux. George à ce triste discours qui luy fut fait, ietta vn regard afreux aux Medecins, comme se fâchant d'en estre abandonné de la sorte. Les autres pour l'apaiser, luy representerent qu'ils estoient Medecins, & non pas Dieux ; Qu'ils auoient épuisé toute leur science, & qu'au reste il n'y auoit point de remede contre la fatale necessité de mourir. Sur cela ils passent dans vne chambre prochaine.

*Marcolphe.* Pourquoi s'arrestent-ils encore, apres auoir receu ce qu'il leur falloit ?

*Phedre.* Ils ne s'estoient pû encore accorder touchant le genre de sa maladie. L'vn vouloit que ce fust vne hydropisie ; l'autre vne apoplexie dans les intestins ; celuy-cy, vn ramas de mauuaises eaux sur le ventre entre cuir & chair ; chacun enfin estoit d'opinion differente, & tout

le temps qu'ils traitterent le malade, ils ne firent autre chose que disputer sur la qualité de son mal;

*Marcolphe.* Que le malade estoit heureux; cependant ?

*Pi. de.* Pour mettre fin à cette dispute, ils prièrent instamment la femme de leur permettre de faire l'anatomie du corps, luy representant que cela estoit honorable, & le pratiquoit d'ordinaire entre les Grands; que cela encores iroit au salut de plusieurs, & feroit le comble de ses merites; & ils promirent d'achever de leur bourse trois Messes de Requiem pour le repos de l'ame du defunt. Ces propositions furent faites au pauvre George, qui par les prieres de sa femme & de ses proches accorda enfin, quoy qu'avec peine, cette pieule demande des Medecins. Toute la bande se retira aussi tost; Car ils disent qu'il n'est pas de la bienveillance que ceux qui travaillent à la conservation de la vie assistent à la mort, ny aux funerailles. Ils ne furent pas hors la porte, que le Pere Bernardin fut appelé, personnage reuerend, comme vous sçavez, Gardien du Couuent des Freres Mineurs, pour receuoir la Confession du malade. A peine eut-il le temps de l'acheuer, que la Troupe des quatre Ordres que le vulgaire appelle Mandians, ne se fût déjà fourrée dans la maison.

*Marcolphe.* Tant de vautours apres un corps mort ?

*Phedre.* On alla querir en suite le Curé pour

pour donner l'extreme-onction & le sacré viatique au malade.

*Marcolphe.* C'estoit pieusement fait.

*III. Phedre.* Mais alors il s'en fallut peu, qu'il ne se leuast vn sanglant combat entre le Curé & les Moines.

*Marcolphe.* Au lit du malade ?

*Phedre.* Et même en la presençe de Christ.

*Marcolphe.* Qui pût exciter d'abord tant de tumulte ?

*Phedre.* Le Curé ayant sçû que le malade s'estoit confessé au Cordelier, luy refusa de luy donner ses Sacremens, & luy dit qu'il pourroit bien se faire enterrer ailleurs que dans son Eglise, si de ses propres oreilles il n'entendoit sa confession ; Qu'il estoit pasteur, & qu'il deuoit rendre conte pour sa brebis ; ce qui luy seroit impossible, s'il ignoroit luy seul les secrets de sa conscience.

*Marco phe.* Ne sembloit-il pas qu'il eust raison ?

*Phedre.* Non pas aux Moines, qui eleuoient tous fortement leur voix contre le Curé : mais particulièrement le Gardien des Cordeliers & vn certain Frere Vincent Iacobin.

*Marcolphe.* Que pouoient-ils dire ?

*Phedre.* Ils accabloient le pauvre Curé de grosses iniures. C'estoit vn asne, digne seulement de paître des pourceaux. Moy, dit Vincent, ie suis Bachelier formé en Sainte Theologie, tout prest d'estre licencié & receu Docteur. A peine scauez-vous lire l'Euangile,

tant s'en faut que vous puissiez bien éplucher les secrets d'une Conscience. Que si vous estes si curieux, informez-vous de ce que vostre femme & vos bastards font à la maison ; & plusieurs autres choses que j'ay honte de vous redire.

*Marcolphe.* Qu'elle estoit la contenance du Curé ? demeritoit-il muet à ces iniures ?

IV. *Phedre.* Muet ? comme vne cigale qu'on tient par l'aïsse. Et moy, repart-il, Je n'estimerois pas vn festu des Bacheliers bien plus habiles que vous. Les Auteurs de vos Ordres, vos Patriarches Dominique & François, où ont ils iamais appris la Philosophie d'Aristote, ou les argumens Thomistiques, où les speculations de Scot ? ont-ils iamais receu le titre de Bacheliers ? Vous vous estes glissez insensiblement dans le monde encore credule : mais en petit nombre, & en grande humilité, quelques-vns mêmes d'entre vous doctes & pieux : Vous faisiez vos nids dans les champs & dans les villages ; bien-tost apres vous avez passé dans les plus riches & plus florissantes villes, vous allant toujours planter au plus beau quartier. Il y a tant de lieux à la Campagne qui ne peuvent nourrir vn Pasteur, c'estoit là où vous deuez traualler, & vous exercer veritablement dans la pauvreté. Auïourd'huy vous vous trouvez par tout ; plus souuent qu'ailleurs aux maisons des riches. Vous vous vanrez des graces du Pape : mais vos Priuileges n'ont point de lieu, que lorsque l'Euêque, le  
Curé

Curé ou son Vicaire est absent. Pas vn de vous ne prêchera en ma parroisse, tandis que Dieu me donnera la santé. Je ne suis point Bachelier, ny n'estoit aussi le bon S. Martin, qui faisoit toutefois la charge d'Euêque, s'il me manque quelque chose pour la doctrine, ce n'est pas à vous autres que j'auray recours. Croyez-vous aujourdhuy le monde si sot, que toutes les fois qu'il void la robe de vos Instituteurs François & Dominique, il s'imagine qu'elle couvre aussi leur sainteté? Que vous importe ce que ie fais en ma maison? Il n'est pas iusqu'au peuple, qui ne sçache ce que vous faites vous-mêmes dans vos tanieres, & comment vous y traitez les Saintes Vierges. Chacun void que les maisons des Grands où vous habitez, n'en sont ni plus pures, ni plus heureuses. Je n'oze, Marcolphe, vous dire le reste; le Curé traitta peu reueremment ces Reuerends Peres, & n'auroit pas encore cessé, si le malade par vn signe de main n'eut témoigné qu'il vouloit parler. V. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il obtint vn moment de silence. Et alors d'une voix assez forte, que la paix soit entre vous, leur dit-il, & pour ce qui vous regarde, mon Curé, Je vous feray derechef ma confession. Apres, pour le bruit des cloches, pour les chants funebres, pour le tombeau, pour la sepulture, ie vous feray conter de l'argent auant que vous partiez de la maison, & feray en sorte que vous ne vous plainiez de moy en aucune chose.

*Marcolphe.* Le Curé refusa-t-il vne condition si raisonnable?

*Phedre.* Non. Seulement il murmura ie ne sçay quoy de la confession, dont il exenta enfin le pauvre George. Quel besoin, dit-il, de laisser vn malade & vn Prêtre d'une repetition inutile? S'il se fut confessé à moy, peut-estre auroit-il mieux fait son testament & vous y penserez vous autres. Cette esprité du malade fâcha les Moines, qui voyoient à regret que cette part d'une si belle proye tomboit au Curé. Mais j'intervins par bonheur sur ces entrefaites, & fis en sorte que la querelle fut assoupie. Le Curé donna l'onction & le viatique au malade, & l'argent conté se retira.

*V I. Marcolphe.* Le Calme suit donc cette tempeste?

*Phedre.* Dites que cette tempeste fut suivie d'un plus grand orage.

*Marcolphe.* Comment donc?

*Phedre.* Vous l'allez sçavoir. Aux quatre Ordres des Maudians qui s'estoient jettez dans la maison, se vient joindre vn cinquième, qu'ils appellent, *de la Croix*. Contre cet Ordre bastard les autres quatre se levent ensemble avec grand tumulte, demandent où l'on a iamais vu vn chariot à cinq roues, ou de quel front ils veulent que le nombre des Ordres mandians surpasse celui des Euangelistes. Vous deriez par même moyen, ajoutent-ils, amener icy tous les pauvres des carrefours & des places.

*Marcolphe.* Que répondent ces bons Religieux de la Croix?

*V II. Phedre.* Ils demandent à leur tour, comment

ment vouloit le Chariot de l'Eglise, auant qu'il y eust aucun ordre Mandiant, ou bien lors qu'il n'y en auoit qu'un seul, & en suite trois. Car pour le nombre des Euangelistes, disent-ils, il n'a non plus de rapport avec vos Ordres, qu'avec un Dé qui fait voir quatre angles de tous costez. Qui a fait un ordre Mandiant des Augustins ou des Carmes, & quand est-ce qu'on a vû mandier Augustin ou Helie que ces Ordres prennent pour leurs Autheurs? C'est de la sorte qu'ils se defondent, & qu'ils accablent les autres d'un tonnerre d'injures; & le corps de ces quatre armées ne pouuant soutenir cet assaut, est contraint de ceder, & d'auoir son dernier recours aux menaces.

*Marcolphe.* C'est icy au moins que j'attens le Calme.

*Phedre.* Au contraire cette commune conspiration des quatre Ordres contre le cinquième se change en un nouueu combat. Le Cordelier & le Iacobin contestent que les Augustins & les Carmes soient veritablement Mandians: mais supposez & illegitimes; & cette querelle passa si auant, que ie craignois tout de bon qu'ils ne viussent à la fin aux mains.

VIII. *Marcolphe.* Le Malade pouuoit-il supposer patiemment tout ce bruit?

*Phedre.* Il ne se fit point à son lit: mais dans l'antichambre; de sorte pourtant que les voix pouuoient paruenir aux oreilles du malade. Car ils ne parloient pas si bas que vous croiez qu'ils eussent dû faire; ils crioient:

à pleine teste , & vous sçavez d'autre part qu'un malade à l'oïïe bien plus claire qu'un homme sain.

*Marcolphe.* Quelle fut enfin l'issuë de ce combat ?

*Phedre.* Le malade les fit prier par sa femme de se taire , avec promesse d'accommoder ce différent. Il conïura en suite les Augustins & les Carmes de se retirer seulement durant ce temps-là, les assurant qu'il n'en iroit rien moins pour leur bouche, & qu'il leur enuoyeroit dans le Couuent autant qu'on en seruiroit aux demeurans. Pour les funeraïlles il ordonna que tous les Ordres s'y trouueroient , même le cinquième , & que l'argent seroit distribué également à chacun , mais qu'ils ne viendroient pas tous au festin , de peur qu'il ne se leuast la encore quelque différent pour la preséance.

*Marcolphe.* Vous me parlez icy d'un grand œconome , qui même en mourant sçait donner de si beaux ordres, & appaiser tant de différens.

*Phedre.* Il auoit vécu plusieurs années dans la charge de Colonel , & il se passe peu de iours à la guerre , qu'il ne se leue de ces desordres entre les Troupes.

*Marcolphe.* C'estoit donc un homme de grans biens.

*Phedre.* Il en auoit assez.

*Marcolphe.* Mais mal acquis ie m'assure, comme de rapines , de sacrilèges & d'extorsions.

*Phedre.* Les Officiers n'en font guere d'au-  
tres ,

tres, & ie n'ose iurer que celuy-ty fist beaucoup éloigné de la façon de viure des gens du mestier. Mais si ie n'ay mal connu le personnage, il fit plustost sa fortune par adresse d'esprit que par violence.

*Marcolphe.* Comment donc ?

*I. X. Phedre.* Il sçauoit l'Arithmetique en perfection.

*Marcolphe.* Dequoy luy seruoit-elle ?

*Phedre.* Dequoy ? Il se faisoit donner de l'argent pour trente mille hommes, encore qu'a peine en eût-il le quart, & de ce quart même il en bailloit vne bonne partie sans payer.

*Marcolphe.* Voila vne Arithmetique merueilleuse.

*Phedre.* De plus il estoit rusé dans la guerre, & exigeoit ordinairement tous les mois vne somme d'argent des villages de l'ennemy, & de ceux de son party même; des premiers, pour les rendre exents de tout acte d'hostilité, afin de leur laisser le commerce libre avec l'étranger.

*Marcolphe.* Ie sçay la coutume des gens de guerre: mais acheuez vostre narration.

*Phedre.* Bernardin & Vincent demurerent donc avec quelques-vns de leurs compagnons aupres du malade, & les autres qui s'estoient retirez reçurent bien-tost leur munition de bouche, selon que le moribond leur auoit promis.

*Marcolphe.* Ceux qui tinrent bon dans la

place, purent-ils au moins demeurer d'accord?

*Phedre.* Non pas tant que de merueille. Ils murmuroient ie ne sçay quoy, touchant leurs priuileges, & les prerogatiues de leurs Bulles; mais ce dernier differenc n'éclata point, & ils eurent cette fois le pouuoir sur eux de diffinuler, de peur de retarder la Catastrophe. C'est icy qu'on vient derechef à parler des secrettez testamentaires, & à reiterer les demandes en presence de témoins, touchant ce qui estoit déjà stipulé & conuenu entre eux.

*Marcolphe.* J'ay beaucoup de curiosité pour cet article.

*X. Phedre.* Je vous en feray vn abrégé, car d'ailleurs cette histoire est assez longue. Il reste vne femme âgée de trestre & huit ans, veritablement vertueuse, & pleine de pieté; deux fils, l'vn dans sa dix & neuuième, & l'autre dans sa quinzième année; autant de filles; mais toutes deux au dessous de l'âge de douze ans. George auoit pouruû de sorte à son testament, que la femme, d'autant qu'on ne la pouuoit porter à s'enfermer dans vn Monastere, prendroit la robe de Beghine, vn certain milieu entre les Religieuses & les Laiques; le fils aîné, parce qu'on ne pouuoit non plus le faire resoudre à se rendre moine.

*Marcolphe.* Vn vieux renard ne se laisse pas aisément atraper.

*Phedre.* Incontinent après le deceds du Père, s'en iroit à Rome, & que là ayant pris

pris l'Ordre de Prêtrise avant l'âge pat-  
 la dispence du Pape, il diroit Messe tous  
 les iours vn an durant dans l'Eglise Vaticane  
 pour le repos de l'ame de son Pere & que  
 tous les vendredys il s'obligerait de grimper  
 à genoux les marches sacrées de l'Eglise de  
 Latran.

*Marcolphe* Prit-il de bon cœur toute cette  
 charge?

*Phedre* Disons par finesse, comme vn  
 asne qui sent sur son dos vn trop grand far-  
 deau. Que le cadet seroit deuoué à saint Fran-  
 çois, la fille aînée à sainte Claire, la plus ieune  
 à Catherine de Siemie. C'est tout ce qui se put  
 obtenir, car c'estoit le dessein de George,  
 pour se mettre mieux avec Dieu de partager  
 ses cinq suruiuans entre les cinq ordres des  
 Mendians; & les Moines & luy firent bien,  
 à la verité tous leurs efforts; mais l'âge de la  
 femme & du fils aîné preualut toujours sur les  
 careffes & sur les menaces.

*Marcolphe*. Cette maniere de desheriter est  
 nouvelle.

*Phedre*. Tout le bien estoit disposé de sorte,  
 qu'ayant tiré auparauant ce qu'il y auoit de  
 plus clair pour les frais des funerailles, on en  
 faisoit douze parts égales. Il en reuenoit vne à  
 la femme, à qui l'on n'en laissoit pourtant l'usage  
 que de la moitié pour son entretien; l'autre  
 appartenoit au Monastere où il luy  
 plairoit d'entrer; mais si elle venoit a-  
 pres à en sortir par quelque inconstance.

la part entiere demeueroit par deuers le troupeau qu'elle auroit quitté. Le fils aîné auoit la sienne, & on luy faisoit de plus vne autre somme pour son voyage d'Italie, pour l'achat d'une dispense, & pour la pension d'une année à Rome. Que s'il changeoit de dessein, & qu'il refust de prendre les Ordres, sa part seroit diuisée entre les Cordeliers & les Iacobins. Mais ie crains fort que l'intention du bon George ne soit pas suiuiue, tant le ieune homme témoignoit d'auersion pour la prêtrise. Deux parts s'en alloient au Couuent qui receuoit le cadet, & autant à chacun des Monasteres, ou les deux filles prendroient le voile; mais à condition que si ces ieunes enfans ne vouloient pas vn iour faire profession de cette vie, les Couents seroient bonne chere de tout ce bien. Vne neuuième part tomboit à Bernardin, vne dixième à Vincent; la moitié de l'onzième aux Chartreux, pour la participation aux bonnes œures qui se font dans tout l'Ordre. Vne part & demye qui restoit se deuoit distribuer aux pauures honteux, que Bernardin & Vincent iugeroient meriter quelque assistance.

*Marcolphe.* Vous deuez dire, quels ou quelles, comme le pratiquent les Iurifconsultes.

*Phedre.* Le testament leu, ils interrogent le malade en ces termes. George Balearie qui estes encore plein de vie & qui auez l'esprit sain, approuuez-vous ce testament que vous auez fait il y a long-temps de vostre propre mouuement & d'une meure deliberation? Je  
l'approu-

Papprouue. Et c'est-là vostre derniere & immuable volonté ? Ce l'est. Et vous declarez ce Bachelier Vincent , & moy executens de vos derniers ordres : Tous deux. Sur cela on le prie encore de signer.

*Marcolphe.* Comment l'auroit pû faire aux derniers abois ?

*Phedre.* Bernardin conduisoit la main du malade.

*Marcolphe.* Qu'écriuit-il Enfin ?

*Phedre.* Que la colere de S. François & de S. Dominique tombe sur ceux qui ozeront jamais rien changer de ces articles.

*Marcolph.* Mais ne craignoient-ils point d'estre accusez de l'injustice de ce Testament ?

*Phedre.* Cette accusation n'a point de lieu dans les choses qui sont dédiées à Christ , & personne n'entreprend volontiers de procez contre Dieu. Cela s'estant passé de la sorte, les femmes & les enfans tendent l'un apres les autres les mains au malade, & luy font serment d'observer inuiolablement sa volonté. En suite il fallut parler de la pompe funebre & ce ne fut pas sans quelque nouveau debat. **DI.** Enfin cet auis l'emporta, qu'il en assisteroit neuf de chacun des cinq ordres en l'honneur des cinq liures de Moyse , & des neuf chœurs Angeliques. Que chaque ordre porteroit sa croix , & qu'ils accorderoient tous leurs voix ensemble pour les chants funebres. Qu'outre ceux-cy on feroit encore marché avec

rente (c'est pour autant de deniers que le Seigneur fut vendu) qui porteroient des torches, reueſtus chacun d'un drap noir; & que pour plus d'honneur douze pleureux (c'est le nombre des Apôſtres) ſeroient compagnie à ceſte troupe. Que le cheual de George tout en noir ſuiuroit le cerceuil, le col attaché de ſorte au pied du montoir, qu'il ſemblast rechercher ſon maïſtre. Que les armes paroïſtroient de coſté & d'autre ſur la houſſe, comme auſſi ſur chaque torche & chaque drap noir. Que le corps ſeroit mis au coſté droit du grand Autel ſous vn tombeau de marbre, élevé quatre pieds de ſur terre; & qu'il ſeroit taillé luy meſme au deſſus de ſon long en beau marbre de parſonné de pied, en cap, ſans oublier le cimbre ni le cimier; le cimier eſtoit vn col de cygne. Le Bouclier au bras gauche, dans lequel ces armes ſeroient deſſignées, Trois hures de Sanglier d'or en champ d'argent. L'épée au coſté, dont la poignée ſeroit dorée, avec le baudrier avec ſes boucles auſſi dorées, & releuées en boſſe; Les Eſperons aux pieds de meſme parure, car il eſtoit Cheualier; & ſous les pieds vn Leopard. Les faces du Tombeau deuoient auſſi porter vne inſcription digne d'vn tel perſonnage. Il vouloit que ſon cœur fuſt mis à part dans vne chapelle de S. François; & pour les entrailles, il les bailloit au Curé qui eſtoit prié de les enterrer dans vne chapelle de la Vierge.

XII. Mars.

**XVI.** *Marcotthe.* Voilà un enterrement magnifique, mais qui couste bon. A Venise on feroit encôre plus d'honneur a vn cherif sauetier à moins de frais. Et quelquefois vn seul est suiuy de plus de six cens tous reuestus de robes de Moines.

*Phedre.* J'ay esté autrefois témoin de ce que vous dîtes, & ne me suis pû empescher de rite de la sorte gloire de ces pauvres gens. On void marcher au dessus des autres les foulons & les contoyeurs, au plus bas les cordonniers, au milieu les Moines, que vous prendriez tous pour des Chimeres; & il n'en alloit pas icy autrement. George eut aussi cette preuoyance que le Cordelier & le Iacobin iettassent au sort à qui tiendroit le dessus dans la marche; & de même des autres, de peur qu'il n'arriuât quelque trouble. Le Curé & les Clercs deuoient marcher au plus bas, c'est à dire les premiers, car les Moines n'auoient garde de les souffrir en vn autre rang.

*Marcolphe.* Cet homme estoit admirable, qui non seulement scauoit mettre des armées en ordre; mais encore des Pompes & des funerailles.

*Phedre.* Il ordonna de plus que le seruice mortuaire qui se deuoit faire à la paroisse, pour estre plus honorable seroit accompagné d'un concert de Musique. Tandis qu'on traite ainsi de choses & d'autres, le malade tombe en conuulsion, & donne des signes euidentz qu'il est proche de sa dernière heure; & c'est icy

qu'on se prepare au dernier acte de la Tragedie.

*Marcolphe.* Nous ne sommes pas encore à la fin?

*Phedre.* On lit la Bulle du Pape qui porte vne entiere abolition de tous crimes , & qui luy oste toute crainte du Purgatoire ; qui iustifie de plus l'acquisition de tous ses biens.

*Marcolphe.* Faite par rapine.

*Phedre.* Par droit de guerre , & selon la profession militaire. Mais d'auanture il se treuve là vn Iuriconsulte nommé Philippe frere de la femme , qui remarque dans la Bulle vne clause mal couchée , & qui fait naistre quelque soupçon de fausseté.

*Marcolphe.* Cet homme prenoit mal son temps ; il falloit dissimuler , quoy qu'il y eust quelque faute ; il n'en auroit pas esté plus mal pour l'agonizant.

XIII. *Phedre.* Je l'auouë. Aussi fut-il si troublé de ces paroles , qu'il s'en fallut peu qu'il ne tombast dans le desespoir. Ce fut alors que Vincent montra vn esprit ferme , qu'il commanda à George de se mettre l'esprit en repos , l'assurant qu'il auoit pouuoir de corriger & de suplêr s'il se trouuoit quelque faute , ou quelque manquement en la bulle. Que si elle vous trompe , ajouste-t-il , ie mets mon ame en la place de la vostre , & veux aller pour vous en Enfer.

*Marcolphe.* Dieu reçoit-il de telles permutations d'ames , & s'il en reçoit , George se trouuoit-

trouuoit-il bien leur de ce gage ? Que si sans cet échange l'ame de Vincent estoit destinée aux Enfers ?

*Phedre.* Je vous raconte ce qui s'est passé. Mais au reste Vincent fit si bien, que le malade sembla reprendre courage. Aussi tost on recite d'autres Indulgences, qui promettent la communion de toutes les œuures qui se feroient dans les quatre Ordres, & dans celuy des Chartreux.

*Marcolphe.* Je craindrois pour moy d'estre enfoncé dans l'Enfer, s'il me falloit porter tant de charge.

*Phedre.* C'est des bonnes œuures que je parle, qui ne chargent non plus l'ame qui s'enuole, que les plumes font l'oyseau.

XIV. *Marcolphe.* A qui laissent-ils donc leurs mauuaises œuures ?

*Phedre.* Aux troupes a solde d'Allemagne.

*Marcolphe.* Par quel droit ?

*Phedre.* Par le droit Euangelique. *A celuy qui a, il luy sera donné.* Il se fait mention en suite du nombre des Messes & des Pseautiers qui doiuent accompagner l'ame du defunt. Ce nombre est incroyable. On arrache encore quelque mot de confession du malade, qui receut enfin la benediction.

*Marcolphe.* Le voila donc qui rend l'ame.

XV. *Phedre.* Pas encore. On estend à terre vne natte de ionc, qui estant roulée à l'un des bouts rend comme vne forme de cheuct.

*Mercolphe.* Que dois-je attendre encore?

*Phedre.* Ils la fement de tendre: mais peu épais, & y couchent le corps du malade. On luy aïste le mieux qu'on peut la robe de S. François confacrée par quelques prieres & de l'eau beniste; mais parce qu'il estoit difficile de luy bien mettre le froc, ils se contentent de le poser sur la teste, avec la bulle & les Indulgences.

*Marc lph.* Ce genre de mort est nouveau.

*Phedre.* Ils assurent que le demon n'a aucun droit sur ceux qui meurent de la sorte, & disent qu'entre autres S. Martin & S. François sont partis de ce monde en cet equipage.

*Mercolphe.* Mais la vie de ces bons personnages avoit esté semblable a leur mort. Achevez, ie vous prie.

*Phedre.* On presente au malade, l'Image de la Croix avec vn cierge. Le malade en prenant la Croix dit ces paroles: Quand ie suis à la guerre, ie me tiens seur de mon bouclier; maintenant i'oposeray ce sacré bouclier à mon ennemy: & l'ayant baillée deuotement, il l'approche de son costé gauche. En receuant le cierge benir; autrefois dit-il, i'ay manié vaillamment vne pique dans les armées, maintenant ie presenteray celle-cy contre l'ennemy de nostre salut.

*Mercolphe.* C'estoit parler en homme de guerre.

*Phedre.* Ce furent les dernieres paroles.

La

La mort qui estoit prochaine arreستا sa langue, & il commença alors à agoniser. Bernardin se tenoit à la droite du mourant, Vincent à la gauche, ni l'un ni l'autre ne manquoit de voix. Celuy-là presentoit l'image de saint François, celuy-cy l'image de saint Dominique. Les autres estoient deçà delà par la chambre qui recitoient entre leurs dents quelques pseumes d'un ton lugubre. Bernardin crioit de toute sa force à vne oreille, Vincent attaquoit l'autre aussi viuement.

*Marcelle.* Que luy crioient-ils ?

XVI. *Phedre.* C'estoit là à peu près le discours de Bernardin. George Balearic, si vous approuuez encore tout ce qui s'est passé entre nous, tournez la teste du costé droit. Il la tourne. Vincent à son tour. George ne craignez rien, vous avez saint Dominique & saint François pour defenseurs, tenez vous seur de leur assistance ; pensez combien vous avez de merites, combien d'indulgences, & souuenez-vous enfin que mon ame est caution pour la vostre, s'il y auoit du danger. Si vous estes toujourns dans le même sentiment, & si vous avez cette creance, faites vn signe de teste de mon costé. Il le fait. Si vous nous entendez, disent-ils ensemble, pressez ma main. Il la presse. Et de la sorte à presser les mains, & à tourner la teste de costé & d'autre, il se passa bien pres de trois heures. L'agonisant commençant alors à bâiller, Bernardin se leue, & prononce assez

haut l'absolution, qu'il ne put pourtant acheuer, que le pauvre George n'eust rendu l'Ame. Ce fut sur le minuiet. Le matin on trouailla à l'anatomie.

*Marcolphe.* Que trouua-t-on de mal dans le corps ?

*Phedre.* Vous faites bien de m'en auerir, car cet article m'estoit presque échapé de la memoire. Vn morceau de plomb se trouua attaché au Diaphragme.

*Marcolphe.* Comment cela estoit il arriué ?

*Phedre.* La veuve nous dit qu'il auoit esté frappé autrefois d'une balle de mousquet. De là les Medecins iugerent qu'un reste de ce plomb amoli auoit pu demeurer dans le corps. Aussi-tost on luy aiuste mieux qu'auparauant le deuost habit de S. François, & l'enterrement se fait sur le soir avec la pompe que ie viens de vous depeindre.

*Marcolphe.* Je n'ay iamais oüi parler de mort si pennible, ny de sepulture si ambitieuse. Mais vous ne voudriez pas, sans doute faire courir bien loin cette histoire.

*Phedre.* Pourquoi non ?

*Marcolphe.* De peur d'irriter les guespes.

XVII. *Marcolphe.* Je n'y vois point de danger ; Car si tout ce que ie viens de vous dire sent la pieté, c'est leur interest que chacun le sçache. S'il en va autrement, ie receuray des remercimens de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens parmi eux, pour auoir mis au jour ce qui doit courir plusieurs de

de honte, & les detourner desormais de ces folies : Ce qui avertit aussi les esprits faibles de se donner de garde de se laisser aller à de pareilles erreurs. Car ie connois entre eux de bons personnages, veritablement pieux, qui se sont souuent plaints à moy de ce que par la superstition & la méchanceté de quelques vns, tout l'Ordre se trouuoit haï des gens de bien.

*Marcolphe.* Vous parlez en homme sage, & qui a du cœur. Mais ie souhaite maintenant de sçauoir comme est mort vostre Corneille.

XVIII. *Phedre.* Comme il a vëcu sans estre incommode à personne, il est mort de même. Il estoit trauaillé d'vne fièvre qui le prenoit tous les ans à certain temps, & alors soit que l'âge l'affeblist, ayant déia passé les soixante, soit pour d'autres causes que ie ne sçais pas, elle le pressoit plus qu'à l'ordinaire; & il sembloit même qu'il pressentist que son heure s'approchoit. Ainsi le quatrième iour de deuant sa mort (c'estoit vn Dimanche) il fut à sa parroisse, se confessa au Curé, entendit le seruice & le sermon, & apres auoir receu deuotement le corps du Seigneur, se retira droit en sa maison.

*Marcolphe.* Il ne se seruit d'aucuns medecins ?

*Phedre.* Il en consulta vn seulement: mais qui n'estoit pas moins bon personnage, que bon medecin. Ie crois que vous auez ouï parler de Iaques Castruce ?

*Marcolphe.* Je le connois, il n'est rien au monde de plus sincere que luy.

*Phedre.* Il donna pour réponce à Corneille qu'il pouuoit s'assurer de son amitié & de ses soins : mais qu'à son auis il y auoit plus de lieu de recourir à Dieu qu'aux medecins. Le malade reçut ces paroles avec autant de joye, que s'il luy eut donné vne esperance tres-certaine de la vie ; & deslors, encore que selon les moyens il eust toûjours esté charitable. Tout ce qu'il put retrancher à sa femme & à ses enfans, sans leur faire tort, fut distribué par son ordre aux pauures, non pas à ces Mandians ambitieux & qui se trouuent par tout : Mais entre ceux-là seulement qui par leur trauail & leur industrie combattent de toutes leurs forces contre la faim. Je le priois de se mettre au liét, & de faire venir vn Prestre plustost que d'accabler dauantage son corps tout cassé : mais il me répondoit, qu'il auoit toûjours tasché durant sa vie de soulager ses amis, plustost que de leur estre incommodé, & qu'il ne vouloit pas estre autre à sa mort. En effet il ne demeura point couché que le dernier iour, & cette partie de la nuict qu'il rendit l'ame. Cependant pour l'extreme lassitude du corps, tantost il s'appuyoit sur vn baston, tantost il se repositoit sur vne chaise, & rarement se mettoit au lit : mais se tenoit vêtu, & auoit toûjours la teste leuée. Durant ce temps-là,

où il

ou il donnoit ses ordres pour subuenir à la necessité des pauvres , principalement des voisins & de ceux qui luy estoient connus ; ou il prenoit vne Bible , & cherchoit les endroits qui nous sollicitent d'esperer en Dieu & qui nous declarent sa misericorde. S'il sentoit que la lecture luy nuisist trop , il prioit vn amy de prendre le liure , & luy prêtoist vne merueilleuse attention. Souuent d'vn grand zele il exhortoit sa famille , à vn mutuel amour & à la concorde , à l'étude d'vne veritable pieté , & consolait avec des paroles toutes aimables ceux qu'il voyoit affligez de sa mort. Il n'oublia pas sur tout , de recommander aux siens qu'ils eussent soin de satisfaire à ses creanciers , & qu'il ne restast rien à payer de ses debtes.

**XIX.** *Marcolphe.* N'auoit-il point fait de Testament ?

*Phedre.* Il y auoit long-temps qu'il s'en estoit acquitté , lors qu'il estoit encore plein de santé & de force. Car il ne donnoit pas le nom de Testament : mais de réueries à ce qui se fait par ceux qui sont prêts à rendre l'ame.

*Marcolphe.* Il ne laissoit rien aux Monastères ni aux Mandians ?

*Phedre.* Pas vn liard. J'ay dispensé mes biens , disoit-il , selon mon pouuoir ; maintenant comme j'en laisse la possession à mes heritiers , je leur en laisse aussi la disposition ; & je veux croire qu'ils s'en aquite-

font plus saintement que ie n'aurois fait.

*Marcolphe.* Il n'appelloit point quelques bons Religieux, ainsi que fit George ?

*Phedre.* Pas seulement vn, & il n'y auoit personne dans la chambre que deux de ses intimes avec sa famille.

*Marcolphe.* Je m'étonne qu'il en vsoit de la sorte.

*Phedre.* Il ne vouloit pas, disoit-il, estre à charge à plus de monde à sa mort, qu'il l'auoit esté à sa naissance.

*Marcolphe.* J'attens la fin de cette histoire.

XX. *Phedre.* Vous l'aurez bien tost. Le Jeudy vint auquel il ne quitta point le lit, sentant que les forces luy manquoient, & le corps ne pouuant plus se soutenir de feiblesse. Le Curé fut appelé, qui luy donna l'Extrem'onction & le sacré Viatique, sans confession toutefois, le malade l'ayant assuré qu'il ne luy restoit aucun scrupule dans l'ame. Le Curé commence alors à parler des funeraillles, luy demande avec quelle pompe & en quel lieu il veut qu'on l'enterre. Enterrez-moy, repart le malade, comme vous enterreriez vn Chrétien de la plus basse condition. Il ne m'importe où vous mettiez ce pauvre corps, qui se trouuera également au dernier iour avec les autres, en quelque part que vous le cachiez. Pour la pompe funebre, ie m'en puis encore mieux passer. On fait mention en même temps du bruit des cloches, des Tricenaires, des Anniversaires, des Bulles, & de l'achat des merites.

A quoy

A quoy le malade, Mon Curé, dit-il, je n'en auray pas pis, quand même vous ne ferez sonner aucune cloche; si vous daignez m'honorer seulement d'un service, ce sera plus qu'il ne faut; ou s'il y a quelque chose que pour la coutume publique de l'Eglise, on ne puisse negliger sans le scandale des infirmes, ie le laisse à vostre discretion. Je n'ay pas dessein non plus d'acheter les prieres d'aucun, ny de dépoüiller personne de ses merites, Christ en a abondamment assez, pour tous les Fideles; & je m'assure que les prieres de toute l'Eglise me seront vütes, *tandis que ie seray un de ses membres vivans.* Je mets tout mon espoir en deux Bulles. L'une est l'abolition de mes péchez que le Prince des Pasteurs, le Seigneur Iesus a attachée à la croix; l'autre, ce que lay même a écrit & signé de son sacré sang, par où il nous a rendus certains du salut eternel, pourvu que nous mettions toute nostre confiance en luy seul. Tant s'en faut que garni de bulles & de merites, i'aille prouoquer mon Dieu à venir en jugement avec son serviteur, que je suis certain que *Nul vivans ne sera iustificié en sa presence.* Tout mon recours, est d'appeller de sa iustice à sa misericorde qui est ineffable & qui ne se peut épuiser. X. I. Cela dit, le Curé s'en va. Corneille comme ayant alors conceu son espoir tout a fait grand de son salut, plein de contentement & de ioye, se fait lire quelques endroits de la sainte Bible qui confirment les promesses de la resurrection

& de l'immortalité bien-heureuse, comme  
celuy d'Esaye touchant la mort d'Ezechias,  
qui fut differée; ensemble avec le Cantique:  
Le chapitre quinzième de la premiere Epître de  
saint Paul aux Corinthiens, la mort de Laza-  
re dans saint Jean: mais sur tout l'histoire  
de la passion de Iesus Christ selon les qua-  
tre Euangiles. Vous l'auiez vû deuorer  
chaque mot, soupïrer à des paroles, jointe  
les mains & rendre graces à d'autres, tan-  
tost tressaillir de joye, & tantost jetter vers  
le Ciel de courtes prieres. Apres le diné,  
s'estant reueillé d'un court sommeil, il se  
fait faire encore lecture du douzième cha-  
pitre de l'Euangile selon saint Jean jusqu'à  
la fin de l'histoire; Vous auriez crû alors  
qu'il estoit transfiguré & rempli d'un nou-  
uel esprit. XXII. Le Soleil panchoit  
à son declin lors qu'il appelle la femme &  
ses enfans, & les voyant deuant soy, il  
se leue sur le cheuet selon ses forces, &  
leur parle de la sorte. Ma tres-chere fem-  
me, Ceux que Dieu attoit joints aupara-  
uant, aujourd'huy le même Dieu les sépa-  
re: mais de corps seulement, & pour peu  
de temps. Vous auiez accoutumé iusqu'icy  
de partager vos soins & vostre amour en-  
tre moy & ces chers gages qui nous restent,  
vous leur donnerez maintenant le tout.  
Croyez que vous ne pourrez iamais inieux  
faire ni enuers Dieu ni enuers moy qu'en  
éleuant par de bonnes instructions ceux que  
le

le Ciel nous a donnez pour fruit de nostre mariage, afin de les rendre dignes du nom de Chrestiens. Redoublez donc enuers eux vostre pieté, & pensez, que vous leur devez maintenant ce que je leur deuois ensemble avec vous. Si vous vous acquitez de ce que ie vous recommande, comme je m'assure que vous le ferez, ils n'auront pas suiet de s'estimer orfelins. Que s'il vous prend enuie de vous marier..... A ces mots la femme se fond en larmes, & se met à iurer qu'elle n'aura jamais de pensée pour le mariage. Mais Corneille l'interrompant; Mares-chere sœur en Christ, luy dit-il, si le Seigneur Iesus daigne vous donner assez de perseuerance & de force d'esprit, ne résistez point aux graces celestes; il en ira mieux & pour vous & pour nos enfans: mais si l'infirmité de la chair vous porte ailleurs, sçachez que ma mort vous degage deormais du lien qui nous assembloit, quoy qu'elle ne vous degage point de la fidelité que vous devez apporter de vostre part & de la mienne à l'education de nos communs heritiers. Pour ce qui regarde le mariage, v'idez de la liberté que Dieu vous laisse; seulement ie vous prie & vous auertis de choisir un honneste homme pour mari, & de vous y accommoder de sorte, que soit de son naturel, soit qu'il y soit porté par vostre douceur, nos enfans le tiennent plutost pour leur bon pere, que pour leur beau pere.

Prenez garde sur tout de vous engager par aucun vœu. Conseruez-vous libre à Dieu, & à ceux qu'il nous a donnez, que vous instruirez de sorte en la pieté, que vous les empêchiez d'embrasser aucun genre de vie, iusqu'à ce qu'avec l'âge & l'experience, ils voyent eux-mêmes à quoy ils sont propres. Apres, se tournant vers ses enfans, il les exhorte à bien seruir Dieu, à estre obeïssans à leur mere, à s'aimer mutuellement les vns les autres, & à viure en .eternelle concorde. Ce discours fait il donne vn baiser à sa femme, il embrasse ses enfans, & faisant le signe de la croix, prie Dieu de luy conseruer l'esprit sain, & implore sa misericorde. En suite jettant les yeux sur tous ceux qui estoient presens; Demain, dit-il, vers l'aurore, le Seigneur qui ressuscita au point du iour, daignera par sa bonté tirer mon ame de la prison de ce corps, & la faire passer des tenebres de cette mortalité à la lumiere celeste. Je ne veux pas fatiguer vn âge tendre par des veilles inutiles; que les autres même dorment à leur tour; i'en ay assez d'vn qui lise aupres de moy dans la Sainte Bible. Il passa la nuict de la sorte, & sur les quatre heures du matin il fit reciter en presence de tous le pseaume entier que le Seigneur auoit recité sur la Croix. Estant acheué, il demande vn cierge & vn crucifix. Le Seigneur, dit-il, en prenant le cierge, est ma lumiere & mon salut, de qui auray-je crainte? Et en baissant la Croix; le Seigneur est le protecteur de ma vie, devant

qui.

qui dois-je apprehender. Aussi tost il ajuste ses mains sur son estomach en geste de suppliant, & levant les yeux au Ciel; Seigneur Iesus, dit-il, reçois mon esprit. En même temps il ferme les yeux comme s'il vouloit reposer, & laisse aller ensemble son esprit avec vn léger soupir. Vous auriez dit proprement qu'il dormoit, & n'auriez pas crû qu'il eust expiré.

*Marcolphe.* Je n'ay jamais ouï parler de mort moins penible.

*Phedre.* Il auoit esté tel toute sa vie, l'un & l'autre m'estoit ami. Peut-estre ne scaurois-je bien dire lequel des deux est mort plus chrétiennement. Vous qui estes plein d'integrité, en ferez vn jugement plus équitable.

*Marcolphe.* Je le veux bien: mais ce sera à loisir.

ENTRETIEN IX.

## L'EXORCISME

OV

LE SPECTRE.

## S O M M A I R E.

- I. Description des avenues d'une maison de campagne. II. Etrange folie. III. Les faux bruits se repandent aisement. IV. Prestre empaumé d'une bourde. V. Appareil d'un Exorcisme. VI. Plaisans stratagemes. VII. Fausse apparition. VIII. Dialogue d'un Exorciste & d'une ame. IX. Avanture bouffonne. X. Les gens d'Eglise apres à l'argent. XI. Les faux bruits trouvent aisement de la créance parmi le peuple. XII. Difficulté à desabuser les febles espriss. XIII. Folie d'esprit guerie par une plus grande.

THOMAS,

THOMAS, ANSELME,

*Thomas.*

**Q**ue veut dire que vous riez ainsi tout seul de si bon courage, comme si vous aviez decouvert quelque thresor ?

*Anselme.* Vous ne devinez pas mal.

*Thomas.* Ne ferez-vous point part au meilleur de vos amis de cette bonne rencontre ?

*Anselme.* De grand cœur, & ie cherchois à qui ie pusse communiquer ma ioye.

*Thomas.* Que i'en sois donc, ie vous prie, de moitié.

*Anselme.* Je viens d'apprendre la plus plaisante histoire du monde, que vous jureriez estre vne fable, si le lieu, les personnes & toute l'affaire ne m'estoient connuës, comme vous m'estes connu.

*Thomas.* J'ay de l'impatience de vous entendre.

*Anselme.* N'avez-vous iamais ouy parler du sieur Pol le gendre de Faune ?

*Thomas.* Je l'ay vû souvent.

*Anselme.* C'est lay qui est & l'Auther & l'Acteur tout ensemble de la comedie.

*Thomas.* Je vous croy aisement, car il n'a pas besoin d'aide pour iouër quelque piece que ce soit ?

I. *Anselme.* Il est vray. Vous aurez-esté peut-estre à cette petite maison qu'il a sur le bord de la Tamise vn peu au dessus de Londres.

*Thomas.* Nous y auons fait debauche plus d'vne fois.

*Anselme.* Il vous souuiendra donc de cette longue allée, dont les arbres se voyent plantez dans vne si egale distance.

*Thomas.* Elle est sur la gauche de la maison, si ie ne me trompe, & commence à vne portée de mousquet.

*Anselme.* Iustement. De l'autre costé se void vne mare à sec couuerte de ronces, & tout contre vne petite arche qui conduit à vne large campagne.

*Thomas.* Il me souuient de cette mare, du ruisseau qui en sort dans les grandes pluyes, & du petit pont qu'il faut passer.

*Anselme.* Il y auoit déjà quelque temps qu'vn bruit s'estoit répandu dans tous les villages d'alentour qu'aupres de ce pont il courroit vn Spectre qui iettoit à tous momens des cris pitoyables. Et l'on s'imaginoit que ce pouuoit estre l'ame de quelqu'vn qui souffroit en ce lieu là d'horribles tourmens.

*Thomas.* Qui fut l'Autheur de ce bruir?

*Anselme.* Faut il en chercher d'autre que Pol? ce fut là le fondement de sa piece.

*Thomas.* Dequoy s'auisoit-il de semer de ces fictions?

II. *Anselme.* Je ne sçay, sinon que telle est l'humeur du personnage. Il prend plaisir à se

à se iouer ainsi de la fortune du peuple. Je vous diray vn trait qu'il fit depuis quelques iours à vne compagnie où ie me trouuay. Nous nous rencontraſmes assez de gens pour nous rendre à Richemonde ; & nostre troupe estoit composée pour la plus part de ces personnes dont nous disons d'ordinaire , qu'elles y vont à la bonne foy. Nous estions à cheual, & le ciel estoit si beau & si serain , qu'il n'y paroissoit pas le moindre nuage. Alors tout à coup nous voyons Pol faire vn grand signe de croix , & prenant le visage d'vn homme effrayé , nous l'entendons qui se disoit à soy-mesme ; Dieu immortel ! Que paroist-il à mes yeux ? Ceux qui marchotent plus proche de luy , luy demanderent ce qu'il auoit apperceu : mais faisant encore vn plus grand signe de croix Que le bon Dieu , dit-il , détourne ce prodige de dessus nos testes. Les autres plus en peine que deuant le present de les en tirer , & alors Pol leuant les yeux au ciel , & montrant le lieu du doigt ; ne voyez vous pas , dit-il , vn dragon horrible avec des cornes de feu , & vne queuë toute entortillée ? Mais personne ne découurant rien , & Pol leur faisant toujours tenir la teste en haut , iotiant du doigt de plus belle . enfin il s'en trouua vn qui pour ne parêtre pas auégle , auotia qu'il voyoit aussi le monstre, & celuy-cy fut incontinent suluy de l'vn & de l'autre , vû que c'estoit vne honte de n'auoir point d'yeux pour vn objet si visible. III. En vn mot , trois

jours ne se passerent point que ce bruit de l'apparition d'un monstre ne fust porté par tout le Royaume, & c'estoit vne merueille de voir comme le petit peuple y aioustoit foy, & comme des personnes mesme des plus entendüs se mesloyent serieusement de l'interpreter. Pour le bon Pol qui auoit si bien iouïé sa piece, il prenoit vn plaisir infini à rire en soy-mesme de la sottise du peuple.

*Thomas.* Je connoy l'esprit & le genie du personnage: mais rentrez dans vostre premier recit.

*Anselme.* Ce fut donc sur le bruit qui couroit de ce Spectre, qu'un certain Prestre nommé Faune, du genre de ceux qu'il ne suffit pas d'appeller en Latin Reguliers, si l'on n'y aiouste en Grec le nom de Chanoines, & Curé d'une Parroisse prochaine, vient à propos rendre vne visite à Pol. Ce bon Prestre auoit vne grande opinion de soy, & s'estimoit sur tout tres-capable en matiere d'Exorcisme.

*Thomas.* Je vous entens. C'est à dire qu'on luy fit iouër son roüe.

*Anselme.* Sur le soupé l'on vient à parler du Spectre. Pol voyant que le Prestre n'en auoit pas ouy le bruit seulement: mais aussi qu'il estoit persuadé de la chose, le prie que comme deuot & scauant qu'il est, il daigne assister vne ame qui souffre d'horribles peines; & si vous en doutez, dit-il, soyez-en tesmoin

vous

vous-mesme , promenez-vous sur les dix heures vers le petit pont de mon enclos , & vous entendrez des gemissemens pitoyables. Prenez quelqu'un avec vous pour estre plus asseuré , & écouter avec plus de certitude.

*Thomas.* Poursuivez.

*IV. Anselme.* La nappe levée Pol s'en va à la chasse selon sa coustume. L'obscurité se faisant grande & ne permettant plus de discerner les obiets , le Curé s'avance insensiblement le long du ruisseau , & entend bientôt des cris effroyables. Celuy qui les rendoit si nayuement estoit nostre Pol caché dans vn buisson , & la teste passée dans vn pot de terre , afin que sa voix sortant comme d'un creux fust de beaucoup plus lugubre.

*Thomas.* Cecy , à ce que ie voy , surpasse le phantôme de Menandre.

*Anselme.* Que direz-vous donc , quand ie vous auray fait tout le recit. Faune se rend à la maison apres vne promenade assez longue , avec vn empressement merueilleux de raconter ce qu'il vient d'ouïr. Pol qui sçauoit vn sentier plus court , l'auoit deuancé , & le Prestre alors luy fait son histoire , ne manquant point d'y mesler du sien , & d'y ajouster encore quelque incident , afin de la rendre plus admirable.

*Thomas.* Pol pouuoit-il cependant s'empescher de rire.

*Anselme.* Qui luy ? Il fait ce qu'il veut de son visage. Vous l'auriez vù plus serieux qu'un Caton. Faune enfin à force de prieres entreprend l'Exorcisme en faueur de Pol, & passe toute la nuict sans dormir pour auiser de quels moyens il se doit seruir afin d'agir avec plus de seureté. Car le pauvre homme n'estoit pas sans peur. V. Premièrement donc il fait vn ramas d'Exorcismes les plus efficaces, & y en ajoûte quelques nouveaux, par les entrailles de la bien-heureuse Vierge par les os de Sainte Vuerenfride. Apres, il choisit sa place dans vn lieu vni proche du buisson d'où la voix se faisoit entendre. Il fait vn cercle assez grand avec quantité de croix & autres diuerses marques. Et tout cecy s'acheua avec des paroles qui ne passoient point les leures. En suite, il se pouuoit d'un grand vase d'eau beniste, & se met au col ce qu'ils appellent l'étole sacrée, d'où pendoit le commencement de l'Euangile selon S. Iean. Il auoit encore dans son bourson vn petit morceau de cette cire que le Pape a accoustumé de consacrer tous les ans, & qu'ils nomment communement vn *Agnus dei*. C'estoit avec de pareilles armes qu'ils se defendoient autrefois contre les mauuais Demons, auant que le fioc de S. François commençast de leur estre formidable. Tous ces preparatifs se firent avec grand soin, de peur que si c'eust esté vn Diable, il ne se fust rué sur l'Exorciste. Encore ne pust-il se resoudre à entrer seul dans  
le

le cercle , & il refolut de prendre vn autre Prestre avec luy. Pol n'estoit pas fort content de ce compagnon qu'il vouloit auoir, & craignant qu'il ne se trouuaft plus rusé que faune, & ne vint à euenter le mystere , il prit le soin d'en faire venir vn qu'il enuoya querir au prochain village, auquel il s'ouurit entierement, la necessité l'exigeant alors ; & par bon-heur eeluy-cy se trouua homme de mise , rai de iouër le personnage qu'on luy donnoit. Le lendemain sur les dix heures du soir , tout l'attrail estant prest, les deux Prestres entrent dans le cercle, tandis que Pol qui les auoit déuancez se met à gemit de son buisson d'vne façon lamentable. Faune commence alors l'Exorcisme & Pol se derobbant secretement dans l'obscurité, se rend à vne metairie assez proche, d'où il tire vn troisiéme Acteur, sans lequel la piece n'eut pû reussir.

*VI. Thomas.* A quoy le vouloit-il employer ?

*Anselme.* Il le fait monter comme luy sur vn cheval noir, & porter en main vn tison ardent. Ils le branlent en l'air dés qu'ils approchent du cercle , & taschent d'en chasser le pauvre Faune par ce stratageme capable de donner de l'épouuante à l'esprit du monde le plus assuré.

*Thomas.* Combien de peine prenoit vostre Pol pour se joier d'vn seul homme !

*Anselme.* Il y prend plaisir. Mais il s'en fallut peu que cet artifice ne reussist mal.

*Thomas.* Comment donc ?

*Anselme.* Les chevaux effrayez à la veüe de ces rïsons , se tourmenterent de sorte, qu'ils furent sur le point de se precipiter eux mesmes & ceux qu'ils portoient , dans vn fossé. Voila le premier Acte de la Comedie. De retour au logis , Pol comme ignorant de tout ce qui s'est passé , s'informe de quelle façon l'affaire est allée. Faune luy rapporte que deux fiers demons se sont presentez à luy montez sur des chevaux noirs , avec des yeux tout de flame, & souffians le feu par les narines ; qu'ils se sont efforcez d'entrer dans le cercle : mais qu'avec des paroles pleines d'efficace , il les a contrains de se retirer. De la sorte Faune sentant croître son courage par ce bon succez , se rend le landemain en Pontificat dans son cercle , & apres diuerses coniurations pour obliger le phantôme à comparoître. Pol encore vne fois se montre de loin avec son compagnon sur les memes chevaux , en faisant vn bruit horrible comme s'ils eussent voulu donner iusqu'à l'Exorciste.

*Thomas.* Ne portoient - ils point de feu ?

*Anselme.* Ils n'auoient pas voulu se mettre au hazard du soir precedent. Mais apprenez vne autre malice. Ils traïnoient vne longue corde attachée aux queuës de leurs chevaux , & les conduisant autour du cercle l'vn d'vn costé , & l'autre de

de l'autre comme chassez par la force de l'Exorcisme, ils prennent les deux Prestres par les talons, & les renuersent par terre avec l'eau beniste.

*Thomas.* Le Curé que Pol auoit aposté fut-il recompensé de la sorte ?

*Anselme.* Il souffrit cette chute avec patience, & aima mieux ne s'en plaindre point, que de ne pas acheuer la piece. Ce fut assez pour vn soir, & quand chacun fut rendu à la maison, Faune raconte à Pol en quel grand peril il s'est trouué, & avec quel courage il a soutenu l'assaut de l'vn & l'autre Démon qu'il a enfin abbatu par la vertu secrette de ses paroles; mais que deormais il se tenoit assuré qu'aucun Démon ne seroit assez impudent ni assez hardi pour se ietter dans le cercle.

*Thomas.* Ce Faune dont vous me parlez ne differe pas beaucoup d'vn fat.

*Anselme.* Vous n'avez encore rien entendu. Ce fut sur ces entre-faites, que le gendre de Pol suruint à propos, jeune homme qui auoit épousé depuis peu sa fille aînée, & d'vne humeur, tout à fait gaye comme vous sçauiez.

*Thomas.* Je le connois, & sçay de plus qu'il ne haït pas ces sortes de passe-temps.

*Anselme.* Qu'il ne les haït pas; Il n'y a point d'affaire si serieuse qu'il ne quittast pour vne pareille comedie, ou pour en

estre Spectateur ; pour, ou pour aider luy-mesme à la iotier. Son Beau-pere luy raconte toute l'histoire, & luy donne le personnage de l'Ame à représenter. Il l'entreprend volontiers & se met en equipage decent, s'enueloppant d'un linceul comme nous en vsons enuers les morts, & portant dans vn pot du charbon ardent, qui au trauers du linge rendoit vne espeece d'incendie. Vers la nuict on retourne au mesme lieu. Faune deploye tous ses exorcismes, & alors l'ame se montre de loin comme sortant du buisson, toute en feu & avec des gemissemens horribles. Le Prestre la coniuere de parler & de luy apprendre de qui elle est : mais Pol s'auance aussi tost vestu en Demon, & s'adressant à Faune d'un ton éclatant ; Tu n'as aucun droit, dit-il, sur cette ame, elle est toute à moy ; & en mesme temps il s'elance iusqu'au bord du cercle, comme voulant se ietter sur l'Exorciste : mais il recule aussi tost, comme chassé par la vertu des paroles & de l'eau beniste dont l'autre l'arrousa prodigalement. VIII. Enfin ce maistre Demon estant disparu, Faune commence vn Dialogue avec l'Ame, & à la demande qu'il luy fait d'abord de quel corps elle est sortie, elle répond qu'elle est l'Ame d'un homme Chretien. Il passe outre & s'informe de son nom ; l'Ame luy donne le nom de Faune. Faune, reprend l'Exorciste ? c'est aussi le mien. Et cette rencontre de mesmes noms luy fit prendre l'affaire beaucoup plus à cœur, souhaitant alors

alors à quelque prix que ce fust de deliurer son patron de si rudes peines. Mais continuant de s'enquerir de beaucoup de choses l'Ame qui craignoit que la fourbe ne vinst à se decouvrir par vn trop-long entretien, se retira peu à peu, disant qu'il ne luy estoit pas permis de s'arrester dauantage, & que l'heure la pressoit de rejoindre son Demon. Tout le monde se rassemble chez Pol le conducteur de la piece. Faune raconte avec chaleur tout ce qui s'estoit passé, y aioustant quelques incidens qu'il se persuadoit estre veritables, tant il aidoit luy-mesmes à la fourbe que l'on luy ioüoit. Déja il estoit hors de doute que ce ne fust vne Ame chrestienne qui souffroit de cruels tourmens sous vn demon tres-impitoyable, & comme elle auoit promis de retourner le lendemain à heure licite, Faune se prepare à faire tous ses efforts pour la degager de captiuité! Mais dans l'Exorcisme suiuant il arriua quelque chose de bien ridicule.

*Thomas.* Et quoy, ie vous prie?

*IX. Anselme.* Faune ayant sommé l'Ame de sa promesse, Pol qui faisoit le Demon prend la course & s'eslance de sorte, qu'on auroit crû qu'il eut voulu passer dans le cercle. L'autre tenant ferme & se preualant de ses exorcismes, se lassant mesme le bras à force de l'arrouser; le demon s'écrie à la fin qu'il ne fait point de cas ni de son eau ni de ses paroles; Tu as couché, luy dit-il, avec vne fille, & sçache dés-là que tu m'appartiens.

Encore que Pol parlaſt en riant , il ſe trouua d'auanture qu'il diſoit vray ; Car l'Exorcifte touché viuement de ce reproche, ſe range auſſi toſt au centre du cercle , & va chucher ie ne ſçay quoy à l'oreille du Curé. Ce que Pol ayant apperceu , il ſe retire pour ne point ouïr ſa confeſſion.

*Thomas.* Vous me faites-là vn demon tres-diſcret & tres-modeſte.

*Anſelme.* La choſe alla de la ſorte. C'eſtoit véritablement vne faute pour vn bon Acteur , qui ſe doit touſjours regler ſur le vray-ſemblable. Mais il ne ſ'éloigna pas tant , qu'il n'ouïſt la penitence que le Curé luy ordonna ſur le champ.

*Thomas.* Eſtoit-elle rude ?

*Anſelme.* Elle conſiſtoit à reciter par trois fois l'Oraiſon Dominicale, & de là Pol jugeoit que Faune y eſtoit allé la même nuit iuſqu'à trois reſpiſes.

*Thomas.* Ce Regulier n'obſeruoit pas alors ſa Regle des mieux.

*Anſelme.* Ils ſont de chair & d'os comme nous, & c'eſt vne faute humaine.

*Thomas.* Pourſuiuez. Qu'arriua t-il apres tout cecy ?

*Anſelme.* Faune deuenu plus hardi apres qu'il ſe fut chargé de ſon peché , retourne au bord du cercle & preſente au demon vn nouveau deſſi. Mais celuy-cy comme plus timide faiſoit mine de reculer ; tu m'as trompé , luy dit-il ; ſi j'eulle eſté prudent, ie me fuſſe bien donné

donné de garde de s'avertir. Et en effet plusieurs se persuadent que ce qu'ils ont vne fois confessé à vn Prestre, est aboli de la memoire du diable, & qu'ils n'ont plus lieu d'en apprehender aucun reproche.

*Thomas.* Vous me faites-là vn conte plaisant.

*X. Anselme.* Mais enfin pour vous l'acheuer, apres que Faune eut eu entretien avec l'Amé quelques iours de suite, la piece à la fin fut telle. L'Exorciste luy demandant par quel moyen elle pourroit estre delivrée de ce tourment, elle répond qu'il n'y en avoit point d'autre, que de restituer vn argent qu'elle avoit acquis par fraude. Mais, reprend Faune alors, s'il estoit dispensé par des gens de bien, & employé à de Saints vsages? L'Amé repart que cela pouvoit aussi luy profiter. L'Exorciste tout ioyeux de cette reponce, s'informe diligemment a combien montoit la somme. Elle est immense, replique l'Amé; ce qui fit leuer davantage les oreilles au bon Faune. Enfin elle luy indique le lieu; mais tres-éloigné, où ce tresor estoit enfouï, & luy prescrit ensemble à quels vsages elle vouloit qu'il fut employé.

*Thomas.* Ne scauray ie pas aussi cet article?

*Anielme.* Trois hommes devoient entreprendre trois pelerinages. L'un à S. Pierre de Rome; l'autre estoit chargé d'aller saluer S. Jaques de Compostelle; & le troisieme d'aller baiser le peigne de Iesus Christ que l'on

garde à Treues. Outre quoy l'ame recom-  
mandoit dans quelques Monasteres un nom-  
bre infini de Messes & de Pseautiers. Que si  
apres auoir fourni à cette depence, il se trou-  
uoit quelque argent de reste, elle le laissoit à la  
discretion de Faune pour le dispenser. Déjà  
Faune estoit tout entier dans ce thresor, il y en-  
fermoit son cœur, il le deuoroit de l'esprit, il y  
arrestoit toutes ses pensées.

*Thomas.* C'est vne maladie assez commu-  
ne, & dont les Prêtres sont d'ordinaire les plus  
attaquez.

*Anselme.* Rien n'ayant esté oublié pour ce  
qui touchoit l'Argent, l'Exorciste à la priere  
de Pol, se met à faire des questions à l'Ame sur  
les Arts curieux, comme sur l'Alchymie & sur  
la Magie, auxquelles elle répondit en quelque  
sorte selon le temps; luy promettant au reste  
d'en decouurer dauantage si tost que par ses  
soins elle seroit deliurée de son demon. Ce se-  
ra icy, si vous voulez, le troisieme Acte de la  
Comedie. X I. Au quatrieme representez-  
vous Faune qui va conter par tout sericusement  
cette prodigieuse auanture, qui ne parle d'au-  
tre chose à table, & qui n'a plus que cet vnique  
entretien. Qui fait outre cela des promesses  
magnifiques à tous les Couuents, qui ne dit  
plus rien de bas, & qui se croit déjà plus riche  
que son Eueque. Il se rend donc sur le lieu, &  
y trouue toutes les enseignes; mais sans oser  
toutefois remuer la terre, ny decouurer le thre-  
sor, pour la crainte que l'Ame luy auoit donnée

d'vn

d'un grand peril s'il y touchoit auant que toutes les Messes fussent acheuées. XII. Déjà quelques vns qui auoient meilleur nez se doutoient de la fourbe, & auoient pitié de la folie du pauvre Prestre qu'il publioit luy même par tout. Ses amis l'auertissent en secret, principalement son Abbé, & le conjurent de ne point ruiner de la sorte la bonne opinion qu'il auoit donnée iusque-là de sa prudence & de son esprit; mais ni exhortations, ni prieres ne purent luy oster la creance que cette apparition ne fust veritable, & son imagination en fut occupée, qu'il ne songeoit plus en dormant qu'à des phantômes & à des demons, & qu'il n'auoit ~~aucune~~ chose le jour en la bouche. Le desordre de l'esprit estoit sur le vilage qu'il monstroit si passe & si défait, que vous l'aeriez pris plustost pour vn masque de mort que pour vn homme. Que vous diray-je plus? Il s'en falloit peu que son extrauagance ne fust entiere, & je ne sçais où il l'eut portée, si l'on ne se fut auisé prouement de le secourir.

*Thomas.* C'est à dire que nous voicy au dernier Acte.

XIII. *Anselme.* Ayez y donc même attention qu'aux precedens. Pol & son gendre vserent de ce nouvel artifice. Ils contrefont vne lettre dont les caractères sembloient auoir quelque chose de diuin, parce qu'ils estoient d'une forme extraordinaire; & ne prennent pas vn papier commun, mais vne sorte de papier rouge, tel que celuy de ces liurets où

les Affineurs conseruent leur or battu. Le contenu de la lettre estoit de la sorte.

Faune captif depuis vn long-temps,  
& maintenant libre, à Faune  
son tres-cher liberateur,  
Salut.

**I**L n'est pas besoin, Cher Faune, que tu te mettes dauantage en peine pour mon regard. Dieu s'est contenté de tes pieuses intentions, & m'a deliuré des supplices par ton merite. Je suis maintenant au nombre des Bien-heureux, & dans la compagnie des Saints Anges. Pour toy, la place t'est gardée auprès de S. Augustin qui touche le rang des Apostres. Quand tu seras vers nous, ie te remerciroy plus particulièrement de bouche. Cependant ie te conseille de viure en repos. Du ciel Empirée, le treizième de Septembre, mille quatre cens nonante & huit, cachetée de mon propre anneau.

Cette Lettre fut posée subtilement sur l'Autel où Faune deuoit celebrier la Messe, & à l'issüe, celuy qu'on auoit instruit, la luy découurit comme vne chose qu'il auoit fortuitement apperçeuë. Maintenant il la porte sur soy, & la moure à chacun comme quelque chose de sacré, croyant certainement qu'elle vient du ciel, & qu'vn Ange en a esté le messager.

Thomas.

*Thomas.* Ce n'est pas là guerir vn homme de la folie : mais l'auoir fait passer dans vne autre.

*Anselme.* Vous dites vray , sinon que cette derniere est plus agreable.

*Thomas.* Cy-deuant ie n'ay pas aioûté beaucoup de foy aux contes qui se font d'ordinaire de ces apparitions d'ames, & cy-apres i'y en aioûteray beaucoup moins. Car ie m' imagine qu'il s'en inuente vne infinité de la sorte par vn semblable artifice, qui se trouuent receus d'abord des esprits credules & de la trempe de Faune.

*Anselme.* Je suis bien en cela de vostre auis.

## ENTRETIEN X.

## LE PELERINAGE.

## SOMMAIRE.

- I. Equipage des pelerins de S. Jaques. II. L'usure de la Vierge, qui se plaint de bien des choses. III. Description d'un lieu de devotion consacré à la Vierge en Angleterre. IV. Miracle des plus grands en la personne d'un cavalier. V. Preuves convaincantes. VI. Relique suspecte. VII. Cabane transportée de bien loin. VIII. Du lait de la Vierge, & du bois de la croix de I.C. IX. Priere devote. X. Sacristain en colere. XI. Histoire admirable. XII. Fonds inepuisable d'indulgences. XIII. S. Bernard frere de Lait de Iesus Christ. XIV. Crasse ignorance des Ecclesiastiques au siecle d'Erasm. XV. Nouvelles reliques. XVI. Merveilles de plusieurs pierres precieuses. XVII. De quelle maniere la sainte Vierge veut estre honorée. XVIII. Grand Thresor. XIX. Miracle mal inventé. XX. Description de la Cathedrale de Cantorberi. XXI. Reliques de S. Thomas. XXII. Eloge d'un Prelat. XXIII. Les Saints se soucient fort peu des thresors

th: fors qu'on accumule dans leurs Chapelles,  
 & à quy ils deuoient estre employez. XXIV.  
 Excez & defaut des Chrétiens dans la structure  
 & l'ornement de leurs Temples. XXV. Ri-  
 chesses immenses. XXVI. Heureuse memoire.  
 XXVII. Mal de cœur à la vûe de quelques sa-  
 les reliques. XXVIII. Matelots mechans aux  
 costes de Calais & de Douures. XXIX.  
 Leçon aux Gouverneurs des Ports & des Fla-  
 ures. XXX. Sotise d'un Hermite. XXXI. Gens  
 du monde incommode durant leur vie & après  
 leur mort. XXXII. Le Purgatoire de S. Patri-  
 ce. XXXIII. Portrait d'un bon menager.  
 XXXIV. Stations d'un bon pere de famille.

M E N E D E M E , O G Y G E ,

*Menedeme.*

**Q**ue vois-je de nouveau ? N'est-ce pas O-  
 gyge nostre voisin qui ne nous a paru de  
 six mois entiers ? On auoit fait courir icy le  
 bruit de sa mort. C'est luy-même, si ie ne me  
 trompe, ie vais l'aborder. Hé bon iour, Ogyge.

Ogyge. Bon iour, Menedeme.

Menedeme. En quel pays vous estes-vous  
 caché si long-temps ? car vne triste nouvelle  
 s'estoit icy répanduë que vous estiez déia au  
 delà du Stix.

Ogyge. Grace à Dieu ie me suis toujours si  
 bien porté, que ie ne fus iamais en meilleur  
 estat.

*Menedeme.* Je suis ravi de voir que vous rendez le bruit faux. Mais quel ornement est-ce cy, & d'où vous vient ce bel équipage? Je vous vois tout couuert de coquilles, tout chargé d'images de plomb, avec de colliers de paille, & de brasselets d'œufs de serpent.

*Ogyge.* J'ay esté veoir S. Jaques de Compostelle, & au retour cette Nostre Dame de mer si celebre en Angleterre; ou plitost j'ay reueu celle-cy, à laquelle i'auois fait visite il y a trois ans.

*Menedeme.* Par plaisir, ie m'assure?

*Ogyge.* Par pure deuotion. La Mere de ma femme auoit fait voeu que si sa fille accouchoit d'un masse, j'irois saluer S. Jaques en personne, & luy rendre graces de cette faueur.

*Menedeme.* Vous avez donc salué le Saint de vostre part seulement, & de celle de la belle-mere?

*Ogyge.* Au nom de toute la famille en general.

*Menedeme.* Je croy pour moy qu'elle ne s'en fut pas moins bien trouuée, quand vous auriez laissé là le Saint. Mais, ie vous prie, qu'a-t-il répondu à vostre remerciement?

*Ogyge.* Rien du tout: mais il me sembla qu'il agreoit par vn souris le present que ie luy offrois, & qu'il me faisoit vn petit signe de teste. Apres quoy il m'a enrichi de ces belles coquilles que vous voyez.

*Menedeme.* Pourquoi en est-il plûtost prodigue que d'autres choses?

*Ogyge.*

*Ogyge* D'autant que le riuage prochain de la mer en est tout couuert.

*Menedeme.* O le bon Saint qui assiste ainsi aux enfantemens, & qui reçoit ses hostes de si bon œil ! Mais cependant quel est ce nouveau genre de vœu, qu'une personne en repos mette sur autrui vne telle charge ? Si vous auiez voüé qu'une bonne affaire vous reüssissant, ie ieusnerois pour cela deux fois la semaine, croyez-vous que ie voulusse vous aquiter de ce vœu ?

*Ogyge.* Je ne le troy pas, quand même vous l'aurez fait en vostre nom propre, car vous faites vn ieu de rire des Saints. Mais c'estoit vne Mere, il falloit luy obeïr. Vous connoissez les femmes, & iusqu'ou se portent leurs passions. Outre qu'il y alloit aussi de mon interest.

*Menedeme.* Quel danger couriez-vous si ce vœu fut demeuré sans estre accompli ?

*Ogyge.* Le Saint, ie l'auoué, ne me pouoit tirer en iustice : mais il pouoit à l'auenir se montrer sourd à mes prieres, ou enuoyer secretement quelque calamité sur ma maison. Vous sçauetz l'humeur des Princes.

*Menedeme.* Dites moy, que fait maintenant le bon S. Jaques & en quel estat est-il ?

*Ogyge.* Je l'ay trouué bien plus froid que de coutume.

*Menedeme.* Quelle en est la cause ? La vieillesse ?

*Ogyge.* Railleur, les Saints ne vieillissent point. Mais vne nouvelle persuasion qui se glisse bien auant dans le monde, fait qu'on le

va visiter moins qu'auparavant ; & si quelques-uns y vont encore , ils le salient seulement sans luy rien donner , ou fort peu de chose , disant que cet argent est mieux employé enuers les pauures & necessiteux.

*Menedeme.* Persuasion impie !

*Ogyge.* De la sorte ce grand Apôtre qui éclatoit cy-deuant & d'or & de pierreries , se trouue aujourd'huy de bois , ayant à peine vne chandelle de suif à ses pieds.

*Menedeme.* S'il est vray ce que i'entens , il y a danger qu'il n'en arriue de même aux autres.

*Ogyge.* Au contraire , on fait courir vne Lettre que la Vierge Marie a écrite sur ce sujet.

*Menedeme.* Quelle Marie ?

*Ogyge.* Celle à qui vne pierre donne le surnom.

*Menedeme.* Au territoire de Basse , si ie ne me trompe.

*Ogyge.* Là même.

*Menedeme.* C'est donc d'vne Sainte de pierre dont vous me parlez. Mais enfin , à qui écrit elle ?

*Ogyge.* Le dessus de la lettre en apprend le nom.

*Menedeme.* Qui en a esté le messager ?

*Ogyge.* Vn Ange sans doute , qui la posa sur la chaire où a de coutume de prêcher celui à qui elle est adressée. Et afin que vous ne soupçonniez icy aucun artifice , vous la

verrez écrite de sa propre main.

*Menedeme.* Connoissez-vous ainsi la main de l'Ange que la Vierge prend pour secretaire ?

*Ogyge.* Fort bien.

*Menedeme.* Mais par quelles marques ?

*Ogyge.* J'ay leu l'Epitaphe de Bede taillé par l'Ange même ; Les caracteres en sont tout pareils. J'ay leu encore la quittance enuoyée au bon S. Gilles pour l'Empereur Charlemagne ; il ne se peut voir rien de plus conforme. N'en est-ce pas assez pour vous persuader la veitité ?

*Menedeme.* M'est-il permis d'en auoir la vñe ?

*Ogyge.* Pouruû que vous me iuriez le secret.

*Menedeme.* Vous aurez à faire à vne pierre.

*Ogyge.* Les pierres ont déjà ce mauuais bruit de ne rien celer.

*Menedeme.* Si vous vous fiez peu à vne pierre, reposez-vous en sur vn muet.

*Ogyge.* Je vous en feray la lecture à cette condition. Ouurez les oreilles.

*Menedeme.* Lisez.

Ogyge.

Marie Mere de Iesus,  
à Glaucoplute,  
Salut.

**M.** **I'** Ay appris qu'estant entré dans le parti de Luther vous preschez fortement qu'il est superflu d'invoquer les Saints, & sçachez qu'en cela ie vous suis infiniment obligée. Car cy-deuant i'estois accablée des plaintes continuelles des mortels. Tout se demandoit à une seule, comme si mon fils estoit toujours enfant, d'autant qu'ils le feignent & le representent de la sorte à mort seir, & comme s'il dependoit encore tellement de moy, qu'il ne m'osast dedire de rien, de crainte que me refusant une faueur dans ma priere, ie ne luy refusasse la mammelle dans sa loif. Et quelquefois ils en viennent iusques-là que de faire des demandes à une Vierge, qu'un ieune homme qui n'auroit pas perdu toute pudeur oseroit à peine adresser à une d'bauchée, & que i'ay honte moy-même d'écrire. Cependant un marchand qui fait voile en Espagne pour cette auidité insurmontable du gain, me donne en garde la pudicité de sa concubine. Et une fille consacrée à Dieu se rembarquant tout au contraire sans voile dans le grand monde; me recommande son honneur qu'elle a elle-même dessein de prostituer. Le soldat impie courant au massacre ne manque pas de me crier; Sainte Vierge donne-moy un heureux butin. Le ieuneur de son costé;

## LE PELERINAGE. 253

*Sainte Vierge, sois moy favorable, tu entreras dans la part du gain. Et s'il a mauuaise chance, il me dechive d'iniures & de reproches, il me donne mille maledictions de ce que ie ne me suis pas renduë complice de son Larcin. Que ne me chante point celle qui fait un sale commerce de son corps? S. Vierge procure moy un bon reuenue. Si ie la refuse, elle s'ecrie aussi-tost; ne sois donc point M. re de misericorde. Les Prieres des autres ne sont pas moins impies que ridicules. Vous entendez crier la ieune fille; Sainte Marie, donne moy un mari, & riche & bien fait. Celle qui en est au delà des nopces; donne m. y. de beaux enfans. La femme grosse; donne moy une deliurance heureuse. La vieille edentée, fay moy la grace de viure long-temps sans rhume & sans toux. L'homme tout cheuu, fay moy raiennir. Voyons si la demande du Philosophe est plus raisonnable. Sainte Vierge, que ie puisse resoudre ces questions, quelque difficulté qu'il y ayt d'introuuer le uerd. Ou du Prestre; donne-moy une bonne Prebende. Ou de l'Esque; garde mon troupeau. Mais écoutons d'un autre costé le Matelot; S. Marie, fay prosperer ma navigation. Le Iuge; montre moy ton fils auant que ie meure. Le Courtisan; fay moy la grace de me bien confesser aux derniers abois. Le Labourneur; donne-nous la pluye en son temps. La fermiere; presenne mon bestail de contagion. Si ie les refuse, de quoy que ce soit, d'abord ie deuiens cruelle. Si ie les renuoye à mon fils, i'entens aussi-tost; Il veut pour ce que ie veux. Pourrois-je de la sorte,*

## 254 LE PELERINA GE.

toute seule ; & femme & Vierge que ie suis, donner assistance & aux gens de mer & aux gens de guerre, & aux hommes de brelan & aux hommes de trafic, & aux espousez & aux accouchées, & aux Roys, & aux Satrapes, & aux Paysans ? Mais ce que i'ay auancé n'est que la moindre partie des maux que ie souffre, dont ie me trouue maintenant un peu soulagée ; & i'aurois certes à vous en remercier, si ce soulagement n'estoit suivy d'un plus grand dommage. I'ay plus de repos : mais i'ay moins d'honneur, i'ay moins de richesses. Je me voyois salüer cy deuant Reine du Ciel & Dame du Monde ; aujourd'huy à peine entens ie de quelques vns. Ic te salüe, Marie. Auparauant l'or & les diamans éclatoient sur moy, i'auois cent robes de change pour me parer à toutes les bonnes festes, il me venoit de tous costez des prezens ; maintenant à peine suis-je à demy-couuerte d'un vieux manteau, & tous rongé de souris. Pour mon reuenu annuel, il est tellement decheu, que c'est le tout si i'en puis entretenir quelque pauvre Chappellain qui m'allume vne chandelle de suif. Mais encore tout cela se pourroit-il supporter, si ie n'aprenois que vos entreprises se portent plus loing. Vous tendez à ce que l'on dit, à bannir tout ausant qu'il y a de Saints hors des Temples. Prenez garde plus d'une fois à ce que vous faites. Les Saints ne manquent point de moyens pour se vanger hautement de cette iniure. S. Pierre chassé de la sorte vous peut fermer à son tour la porte du Ciel. Paul est armé d'un glaue, Barthelemy d'un cousteau. Guillaume

sous l'habit de Moine a une cuirasse & une pique à la main. Et comment vous deserez-vous du Cavalier George dont l'armure seule vous doit effrayer ? N'y le bon *Anthoine* encore n'est pas sans defence, il a le feu sacré. Chacun des autres est pourvu de ses armes, & a des maux en reserve qu'il peut decharger sur qui bon luy semble. Mais pour moy toute desarmée que ie suis, vous ne me pourrez pourtant ietter hors de ma maison, si vous n'en iettez aussi le fils que ie tiens entre mes bras. Je ne souffriray iamais a'n estre arrachée : ou il faut que vous nous chassiez tous deux, ou que vous nous laissiez l'un & l'autre, si vous n'aimez mieux avoir un Temple sans ahrist. Voila de quoy i'ay voulu vous aduertir. c'est à vous de penser à ce que vous auza me répondre ; car l'affaire m'est entièrement à cœur.

De nostre Maison de pierre,  
Le premier d'Aoust, l'an de  
la passion de mon fils mil cinq  
cens vingt & quatre.

Signé de ma main.

M A R I E V I E R G E.

*Meneleme.* Voila certes vne Lettre qui doit faire peur, & qui contient d'estranges menaces. *Glaucoplute*, ie m'assure, prendra garde à soy.

*Oxygr.* S'il est sage.

*Meneleme.* Pourquoy vostre bon *S. Iaques* ne luy a-t'il point aussi écrit sur ceste matiere?

*Ogyge.* Je ne sçay, si ce n'est qu'il soit trop esloigné, & qu'en ce temps on retient toutes les Lettres.

*Menedeme.* Mais quel mouuement vous a reporté en Angleterre?

*Ogyge.* Vn vent des plus favorables sembloit tout à fait m'y inuiter, & i'auois mesme comme promis à la bonne Vierge de l'aller reuoir enuiron ce temps.

*Menedeme.* Et tousiours pour luy demander? Mais quoy encore?

*Ogyge.* Je ne vous le sçauois dire, sinon des choses assez ordinaires, la santé de ma famille, l'augmentation de mon reuenu, vne longue vie dans ce monde, & la felicité eternelle dans l'autre.

*Menedeme.* La Vierge ne pouuoit-elle vous accorder ces graces en vostre pays? Elle a à Anuers vn Temple de beaucoup plus magnifique qu'en Angleterre.

*Ogyge.* Je ne nie pas qu'elle ne le pust, mais elle semble se montrer plus liberale en de certains lieux qu'en d'autres; soit, qu'il luy plaise de la sorte comme toute bonne de s'accommoder à nos desirs.

*Menedeme.* I'ay ouy assez souuent parler de vostre S: Laques: mais ie vous prie de me depeindre le Royaume de cette Nostre-Dame des Anglois.

*Ogyge.* Je tascheray de vous satisfaire en peu de mots. Cette Nostre-Dame est tres renom-  
mée par tout le pays, & vous trouuerez rare-

ment vne homme en cette Isle, qui ayt bon espoir de ses affaires, s'il ne luy enuoye tous les ans quelque present selon les moyens.

*Menedeme* Où est sa demeure?

*II. Menedeme.* Vers l'extremité de l'Angleterre entre le Couchant & le Nott environ trois mille de la mer se trouue vn hameau qui ne vit presque d'autres chose que de l'affluence des pelerins. Il s'y void vn College de Chanoines auxquels on donnent le surnom de Reguliers, comme qui diroit vn certain milieu entre les Moines & les autres Chanoines Seculiers, comme on les appelle.

*Menedeme* Vous me parlez là d'animaux amphibies, comme est le Castor.

*Ogyge.* Et mesme le Crocodile. Mais sans railler dauantage, ie vous le diray nettement. Les Chanoines sont decriez, & les Moines semblent mieux vultus.

*Menedeme.* Ce m'est là encore vn autre Enigme.

*Ogyge.* Ie vous donneray donc vne preuue infailible de Mathematique. Si le Pape frapoit tous les Moines de son foudre, alors ils seroient Chanoines & non plus Moines; Que si le mesme leur permettoit à chacun de prendre femme ils deuiendroient vrayes Moines comme deuant.

*Menedeme.* O rares faueurs ! Plust à Dieu qu'ils pussent aussi emmener la mienne.

*Ogyge.* Mais pour retourner à nostre histoire. Ce College n'a d'autre reuenu, que ce qui part des liberalitez de la Vierge, car pour les dons de consequence, ils vont au tresor. S'il se

## 258 LE PELERINAGE.

trouve quelques deniers au bassin, ou d'autres offrandes de moindre nature, cela est destiné à l'entretien du troupeau & de son Pasteur; qu'ils nomment Prieur en leur langage.

*Menedeme.* Tous de bonne vie?

*Ogyge.* Ils n'ont point de mauvais bruit, & sont plus riches en piété qu'en argent. La Chapelle est des plus belles & des plus iolies; mais la Vierge n'y habite point, la cedant par respect à son fils. Elle a la sienne à costé; de sorte pourtant qu'elle tient la droite.

*Menedeme.* La droite? De quel costé donc le fils panche-t-il la teste?

*Ogyge.* Vostre demande est à propos. Quand il se tourne vers le Couchant, il a sa Mere à la droite; & quand il regarde l'Orient, il la a à sa gauche. Et toutefois elle ne demeure point encore dans ce petit Temple, parce que l'Edifice n'est pas acheué, & que n'y ayant ny portes ny vitres, les vents en rendroient le seiour mal sain, si proche qu'il est de l'Ocean.

*Menedeme.* Cela est fascheux. Où a-t-elle donc pris son logement?

*Ogyge.* A vn coin de ce Temple qui n'est basti, qu'à demy; On découure quelques ais grossièrement ioints, qui rendent vne forme d'Oratoire avec deux entrées des plus estroites pour admettre les Pelerins tout à tour. Il n'y paroist que peu de clarté que rendent deux ou trois cierges: mais d'autre part les fleurs & les parfums iettent vne merueilleuse odeur.

*Menedeme.* Tout cela s'accorde avec la deuotion.

*Ogyge.* Je sçay, Menedeme, que si vous y estiez entré, comme moy, vous vous croiriez dans le Ciel des Bien-heureux, à voir tout éclater & d'or, & d'argent, & de pierreries.

*Menedeme.* Vous me feriez naistre l'enuie d'y courir aussi.

*Ogyge.* Vous ne vous repentirez point de ce voyage.

*Menedeme.* Ne se trouue-t'il point là d'huile sacrée?

*Ogyge.* Railleur; cette huile ne coule que des Sepulchres des Saints, comme d'André & de Catherine. Pour la Vierge Marie, vous sçavez que son corps n'est point resté icy bas.

*Menedeme.* J'ay failly, ie l'auouë; mais poursuiuez vostre histoire.

*Ogyge.* Pour faire accroistre la deuotion, il se montre d'autres raritez en d'autres lieux.

*Menedeme.* Et peut-estre aussi afin que les troncs se remplissent mieux; suiuant ce qui se dit d'ordinaire.

*On void bien-tost grossir la proye.*

*Lorsque plusieurs mains sont en voye.*

*Ogyge.* C'est bien dit, aussi auez-vous là sans cesse quelque Sacristain à vos costez.

*Menedeme.* D'entre les Chanoines.

*Ogyge.* Nullement, ils ne se presentent point, de crainte qu'en assistant à la deuotion des autres ils ne perdent la leur, & que tandis qu'ils

seroient les honneurs pour la Vierge, il en alast moins bien pour leur chasteté. Seulement dans l'interieur de cet Oratoire vn Chanoine se tient debout à l'Autel.

*Menedeme.* Quel est son office?

*Ogye.* De recevoir & de conseruer tout ce qui se donne.

*Menedeme.* Est on contraint de donner contre son vouloir.

*Ogye.* Point du tout. Mais quelques-vns se laissent toucher à vne pieuse honte, & (ce qu'ils ne feroient pas autrement) ils donnent s'ils remarquent qu'on les suit des yeux, ou donnent quelquefois vn peu dauantage.

*Menedeme.* Vous me depeignez bien l'humour des hommes, & ie veux bien dire la mienne en particulier.

*Ogye.* Il en est même de si deuots à la S. Vierge, qu'en faisant mine de mettre au bassin, ils en scauent tirer avec vne adresse merueilleuse ce qu'vn autre y vient de poser.

*Menedeme.* Posons que personne ne fust present; la Vierge ne foudroyeroit-elle pas ces impies?

*Ogye.* Pourquoi la Vierge le feroit-elle plustost que le Pere Eternel, qu'ils ne craignent point de depouiller de ses ornemens, iusqu'à percer la muraille de son Temple?

*Menedeme.* Ie ne scay pour moy lequel est le plus à admirer, ou de l'assurance abominable de ces Sacrileges, ou de la bonté & de la patience de Dieu.

*Ogyge.* En la partie Septentrionale il y a vn Portail, non du Temple, de peur que vous ne vous abusiez; mais d'une closture de haye où la place de deuant est renfermée. Ce Portail a vn guichet, comme nous en voyons aux Hostels des grans, sous lesquels il faut allonger le iarrer & bailler la teste pour passer.

*Menedeme.* Il ne feroit pas seur d'aller attaquer l'ennemy par vn tel endroit.

IV. *Ogyge.* Vous dites vray. Le Sacristain nous contoit qu'un Gentilhomme s'estoit sauué autrefois tout a cheual par ce guichet d'un enemy qui le poursuiuoit l'épée aux reins. Ce pauvre Cavalier desesperant de sa vie s'auisa soudain de la recommander à la Vierge dont il estoit proche, ayant fait dessein de se refugier à son Autel s'il eut trouué le portail ouvert. Chose inotüe! en vn moment, monté comme il est, il se void dans la closture, l'autre forcenant dehors en vain & écumant contre luy de rage.

*Menedeme.* Et ce recit admirable trouuoit de la creance dans les esprits?

*Ogyge.* Fort bien.

*Menedeme.* Non pas, ie m'assure, dans ce luy d'un Philosophe comme vous.

V. *Ogyge.* Il nous monroit vne lame de cuiure attachée à des clous deuant la porte, où se voyoit releuée en bosse l'image de ce Cavalier sauué, avec vn habit qui estoit alors à la mode en Angleterre; tel que nous le

representent les plus anciennes peintures. Que si elles ne mentent point, les Barbiers & les Cardeurs de laine auoient en ce temps-là peu d'occupation.

*Menedeme.* Comment donc ?

*Ogyge.* Parce que l'ouurier ne luy auoit pas moins donné de barbe qu'à vne cheure, & luy auoit fait vn pourpoint si iuste, que loin de faire aucun pli, il sembloit plutost luy gehenner le corps. Il paroissoit encore vne autre lame tout proche, où estoit depeinte la grandeur & la forme de la Chapelle.

*Menedeme.* Il n'y auoit plus lieu alors d'en douter.

*Ogyge.* Sous le scijil est vn treillis de fer qui permet seulement l'entrée aux gens de pied ; car il n'eut pas esté de la bien-seance que iamais cheual vinst à fouler le lieu que ce Cavalier auoit consacré à la sainte Vierge.

*Menedeme.* Comme de raison.

VI. *Ogyge.* Vous avez vne autre petite chapelle vers l'Orient, toute pleine de raretez & de prodiges. Je m'y rends de compagnie avec quelques-vns, & la reception faite par vn nouveau Sacristain, nous disons chacun vn court *Ane.* D'abord il nous decouure l'os de la iointure d'vn doigt humain le plus grand des trois. Je le baise, & demande en même temps de qui sont ces precieuses Reliques. Il me répond, de S. Pierre. De l'Apôtre, ajoutay-je. Du même, repart-il encore. Et contemplant en suite la grandeur de l'os qui paroissoit d'vn

Geant; il faut, repris-je, que S. Pierre ayt eu vn grand corps. A ce mot vn de la troupe s'éclata de rire, ce qui me fascha infiniment. vû que s'il eut pû se commander, le Sacristain ne nous eut rien caché de tout le reste. Nous soûmes pourtant l'appaiser en quelque façon, & deux ou trois pieces blanches nous firent rentrer en grace. VII. Deuant la Chapelle se void vne petite cabane iettée là, à ce qu'il nous dit, de fort loin, dans vn temps d'hyuer que la neige couuroit tout, sous laquelle sont deux puits remplis iusques à la gueule, dont la source est consacrée à la Vierge. La liqueur en est des plus froides, & souuëraïne pour les douleurs de teste & d'estomach.

*Menedemi.* Si de l'eau froide à cet effet que vous dittes, l'huyle à l'auenir éteindra le feu.

*Ogyze.* Aussi vous parle-je d'vn miracle. Autrement qu'y auroit-il d'extraordinaire, si ie vous disois que l'eau froide appaise la soif?

*Menedeme.* Et cecy est vne partie de l'histoire.

*Ogyze.* Il nous assuroit que cette source estoit saillie soudain au commandement de la sainte Vierge. Comme i'eus donc contemplé avec assez de curiosité toutes ces merueilles, ie m'informe depuis combien d'années cette cabane auoit esté transportée en ce lieu-là: Il me répond, depuis quelques siècles. Autrement, dis-je, la charpente ne rémoigne rien d'antique. Il ne le nioit pas. Et ces poteaux même semblent auoir esté mis de neuf; il me l'accor-

doit. On croiroit encore que ce chaume & ce roseau viennent d'estre fraichement coupez, & que ces poutres & ces cheurons qui les soustiennent n'ont pas esté placez là de fort long-temps. Il m'auotioit tout. Enfin après auoir epluché chaque partie ; d'où apert-il donc, luy dis-ie, encore, que ce soit-là cette Cabane iettée de si loin, & conseruée depuis plusieurs siècles?

*M. nedeme.* Je vous prie, comment le pauvre Sacristain en pût-il sortir icy à son honneur?

*Ouyge.* Sans s'émouuoir il nous fait ietter les yeux sur vne vieille peau d'ours qui pendoit à l'vn des cheurons, & peu s'en fallut qu'il ne se rist de nostre tardiueté a les ouvrir à vne preuue si manifeste. Persuadez de la sorte, nous demandons pardon de nous estre montrez si stupides, & nous nous tournons de là vers le celeste Lait de la Vierge.

VIII. *M. nedeme.* O Mere tres semblable au fils! Céluy-cy a laissé autant de son sang en la terre qu'il en suffit pour la soif de tous les croyans ; & celle-là autant de son Lait, qu'à peine vne bonne nourrice en pourroit fournir quoy qu'elle ne donnaist point la mamelle à son enfant.

*Ouyge.* On en peut dire de même de la Croix du Seigneur, qui se montre en particulier & en public en tant de lieux, & de laquelle, si l'on ramassoit toutes les pieces, il y auroit de quoy charger vn nauire, quoy qu'il soit constant que Iesus Christ l'ayt eüe toute entiere sur le dos.

*M. nedeme.*

*Menedeme.* Cela ne vous semble-t-il pas auſſimerueilleux ?

*Ogyge.* Peut-eſtre peut-il paſſer pour nouveauté, & non pour merueille, puis que le Seigneur qui multiplie ces morceaux de la ſorte, eſt tout puiffant.

*Menedeme.* Vous apportez-là vne picuſe interpretation mais ie crains bien que la plus part de ces choſes ne ſoient que de pures fictions qu'inuente le lucre.

*Ogyge.* Ie ne croy pas que Dieu le ſouffriſt, s'il ſe voyoit traité de la ſorte.

*Menedeme.* Comment ne le ſouffriroit-il pas, puis que des mains Sacrileges dépoſtillent tous les iours la Mere & le Fils, le Pere & l'Esprit, ſans qu'ils s'en émeuent quelquefois le moins du monde, ni qu'ils épouuantent ſeulement les criminels du bruit de leur ſourdre, tant eſt remplie de clemence la Diuinité.

*Ogyge.* Vous dites vray. Mais écoutez le reſte. Ce laiſt qui repreſente la Mere de Chriſt eſt gardé à la droite de celui cy par honneur ſur le Maître Autel, où il paroïſt luy-même au milieu en grand volume

*Menedeme.* Ce laiſt ſe laiſſe donc voir ;

*Ogyge.* Fort bien : mais au trauers d'un cryſtal.

*Menedeme.* Et de la ſorte eſt liquide ?

*Ogyge.* Comment le voudriez-vous, puis qu'il y a quinze cens ans qu'il y eſt verſé ? Il eſt tout caillé, & vous diriez proprement de la croye broyée avec un blanc d'œuf.

*Menedeme.* Pourquoi donc ne le montrent-ils à nu ?

*Ogyge.* De crainte que ce lait Virginal ne soit souillé des baisers des hommes.

*Menedème.* C'est bien dit. Car il s'en trouve peu, ie m'assure, qui en approchent avec des leures bien pures.

**IX.** *Ogyge.* D'abord que le Sacrifain nous void entrer, il s'en vient à nous avec son aube & l'étole au cou, & s'enclinant après profondément vers l'Autel pour marque d'adoration, il nous presente à baiser ce lait Sacro-saint. Nous nous enclinons de même sur la plus basse marche, & ayant salué Christ le premier, nous adressons à sa Mere ce peu de paroles que j'avois meditées sur ce suiet. *Sainte Vierge qui de tes chastes mammelles as allaité le Seigneur du Ciel & de la Terre ton fils bien-aimé Jesus, nous aspirons avec ardeur à estre purifiés de son sang, pour atteindre de même cette heureuse enfance, cette simplicité de colombe, qui éloignes de toute malice & de toute fraude, n'en vous continuellement qu'à ce Lait de la Doctrine de l'Evangile, jusqu'à ce qu'elle vienne en âge accompli, à la mesure de la parfaite stature de Christ, de la compagnie duquel tu i ius là habes éternellement avec le Pere & le S. Esprit, Amen.*

*Menedème.* Voilà en verité vn compliment tres-deuot. Qu'y répondit-elle?

*Ogyge.* Si mes yeux ne me trompoient, il fut bien reçu de l'vn & de l'autre. Car ce Lait sacré sembloit comme periller dans la phiole, & deuenir plus reluisant qu'une hostie apres la consecration. Cependant le Sacrifain nous vint rejoindre

rejoindre en silence ; mais en nous presentant vne boiste, de la sorte que vous en voyez en Allemagne à ces passages de ponts où il faut payer.

*Menedem.* J'ay souuent donné ma malediction en y voyageant à ces boistes importunes.

*Oeyge.* Nous mêmes quelques Schellins qu'il fut d'abord offert à la Vierge. Alors par la bouche d'un Interprete qui sçauoit l'Anglois en perfection, & auoit vn don particulier d'eloquence ( Il se nommoit si ie ne me trompe, Robert Aldrisius ) ie luy demande le plus ciuilement que ie puis quelles raisons luy persuadoient que ce fust là du lait de la Vierge. Ma curiosité estoit la plus sainte & la plus iuste du monde, puisque ie m'attendois par sa réponce d'auoir dequoy fermer vn iour la bouche à quelques impies qui tirent toutes ces choses en risée & en mépris. D'abord il se taist en se refrongnant : mais ayant prié l'autre de le presser de bonne grace, & s'y estant pris d'une façon qui auroit pû tirer quelque repartie d'une femme même en traual d'enfant, le Sacristain comme poussé de la fureur de quelque Dieu, iette sur nous vn regard affreux, & semblant auoir en execration cette recherche blaspheme ; Quel besoin, dit-il, d'aller si auant, puis que vous auez vne Ecriture authentique qui vous en fait sçoyr ? Et ie ne sçay si il ne nous eut point chassés dehors comme heretiques, si nous ne nous fussions aultes de mettre

prontement la main à la bourse pour l'appaiser.

*Menedeme.* Que deuiltes-vous cependant vous autres ?

*Ogyge.* Je vous le laisse à penser; comme des hommes frapés de la foudre ou époustez d'étrivières, nous nous retirons doucement de ce lieu-là, demandans pardon de nostre audace. Car c'est ainsi qu'il en faut user dans ces occasions. Nous reprenons donc le chemin de l'Oratoire où ie vous ay conduit la première fois. Avant que d'y arriuer vn de ces Chappellains nous vient aborder, & nous regarde comme s'il nous connoissoit de longue main. A trois pas de là en parest vn autre qui nous enuillage de la même sorte; en suite vn troisiéme, qui nous tiennent tous compagnie iusques à l'Autel.

*Menedeme.* Peut-estre auoient-ils de Tein de tirer vostre portrait.

*Ogyge.* Et moy i'en soupçonnois vn bien différent.

*Menedeme.* Quoy donc ?

*Ogyge.* Qu'vn de nostre troupe auroit mis sous le bras quelque petit meuble de la bonne Dame, & qu'on ne me tint suspect de ce sacrilege. Estant donc rentré ie la saluë encore en ces termes. *O seule d'entre toutes les femmes & mere & Vierge, Mere tres-heureuse, Vierge tres-pure, nous te uenons voir impurs que nous sommes, nous osons te saluër & mettre à tes pieds nos petits presens. Veille ce bon Ie-*  
*sus*

*fus ton cher fils , que nous rendans imitateurs de ta sainte vie , nous puissions aussi par la vertu de l'Esprit divin le concevoir spirituellement dans nos ames , & l'ayant conçu , l'y retenir à jamais . Et baisant l'Autel en même temps , ie iette au bassin , & me retire .*

*Meredeme.* Que vous dit la Vierge ? Ne vous témoignas-telle point au moins par quelque signe qu'elle auoit eu agreable vostre present ?

*Ogyge.* Il y auoit comme ie l'ay dit , peu de lumiere , dedans l'Oratoire , & la Vierge même estoit dans l'obscurité à la Corne droite de l'Autel . Outre que ie me sentoie encore si troublé des rudes reproches du Sacristain , que ie n'osois leuet les yeux vers l'image .

*Menedeme.* L'issuë de ce voyage ne vous fut donc pas beaucoup ioyeuse ?

*Ogyge.* Dites qu'elle me le fut entièrement .

*Menedeme.* Vous m'avez rendu l'esprit . Car le cœur m'estoit tombé sur les genoux , pour parler avec vostre Homere .

*Ogyge.* Apres le dîné nous retournaimes à la Chapelle .

*Menedeme.* L'osiez-vous bien , estant suspect d'un sacrilege si grand ?

*Ogyge.* Peut-estre l'estois-je à d'autres , & non à moy-même . La peur ne se peut ietter dans vne conscience qui n'est point coupable ; & d'ailleurs ie me sentoie poussé d'un desir

ardent de voir cette Ecriture à laquelle le Sacristain m'auoit renuoyé. Nous la découvrons apres vne recherche assez longue: mais dans vn tableau attaché si haut que toutes sortes d'yeux n'y pouuoient atteindre. Pour moy i'en ay de tels, que si ie le cede au Lynx, ma vuë n'est pas aussi des plus courtes; & Aldrisius commençant à lire ie le suis le mieux que ie püs, ne me voulant point fier à vn autre dans vne chose de cette importance.

*Menedeme.* Apres cela vous n'eustes plus lieu de douter de rien?

XI. *Ogyse.* I'eus honte moy même d'auoir douté si légèrement, tant le mystere auoit de clarté. Le nom, le lieu, la chose, tout estoit par ordre. En vn mot il n'y auoit rien d'omis. L'Histoire alloit de la sorte. Vn certain Guillaume né à Paris, personnage qui avec beaucoup de pieté auoit vne curiosité religieuse à recueillir des Reliques de Saints de tous les quartiers de l'Vniuers, apres s'estre promené dans plusieurs Prouinces, auoir visité diuers Monasteres & diuers Temples, arriua enfin à Constantinople, pour y saluer son frere qui en estoit alors le Prelat. Comme il se disposoit au retour, il eut auis qu'vne certaine Deuôte, conseruoit chèrement du lait de la Vierge, & se tint dès lors pour tres-heureux dans l'espoir d'en tirer quelque portion à force d'argent ou de prières. Car toutes les Reliques qu'il auoit pü recueillir.

recueillir jusques-là n'estoient rien en comparaison de ce lait sacré. Il ne se donna aucun repos qu'il n'en eut obtenu vne moitié, & se crût avec ce tresor plus riche qu'un Cræsus & qu'un Attale.

*Menedeme.* Et avec raison.

*Oeyge.* Il se haste de retourner droit chez soy: mais il se trouue malheureusement attaqué en chemin d'une maladie.

*Menedeme.* Il n'est rien de stable ny de parfaitement heureux icy bas!

*Oeyge.* Se sentant en danger il fait venir auprès de son lit un François qui luy auoit tenu fidelle compagnie dans ce voyage, & sans témoins apres luy auoir fait iurer le secret, il luy met entre les mains ce lait précieux, à condition que s'il arriue en santé chez luy il en face present à l'Autel de la Vierge dans ce superbe Temple qui luy est basti à Paris, & que la Seine arrouse des fleux costez, semblant se separer de la sorte pour le respect & la sainteté du lieu. Pour abbreger mon discours, Guillaume est enterré, l'autre poursuit son chemin, & tombe aussi bien-tost apres d'une fièvre. Desesperant de sa guerison, il se repose sur un Anglois de la commission qu'il auoit reçue, & tire serment de luy de s'en acquiter comme il eut fait. Il meurt là dessus, l'Anglois prend le Lait, & tenant sa promesse le remet sur l'Autel de Notre Dame en presence des Chanoines qui s'appelloient en ce temps-là Regullers.

comme en a aujourd'huy sainte Geneviève. Mais sa fidelité meritoit bien qu'on luy en rendist vne partie, laquelle il porta en Angleterre, & qui paruint de la sorte à cette Chapelle, le S<sup>es</sup> Esprit l'y pouissant par vne secrette inspiration.

*Mesmedem.* Vanouë que cette Histoire est bien enchainée.

XII. *Ogyge.* Et loïn qu'elle pust laisser le moindre ombrage on voyoit écrits les noms des Archeuëques & des Suffragans, qui auoient accordé à ceux qui venoient en pelerinage vers ce Saint laïct avec des presens, autant de relaxations & d'indulgences qu'ils en pouuoient tirer du petit fossét.

*Mesmedem.* Jusqu'ouï montoient-elles ?

*Ogyge.* Jusques à quarante iours d'exemption de peine pour l'aine d'vn pauvre deffunt.

*Mesmedem.* Quoy ? y auroit-il aussi du iour dans le Purgatoire ?

*Ogyge.* Si le iour y est court, le temps y est long.

*Mesmedem.* Quand il n'en vient donc plus par ce fossét que vous dites, ils sont au bout de leurs liberalitez ?

*Ogyge.* Pas encore. Car il en coule toujours à mesure qu'ils en tirent. Et il arrive icy quelque chose de tout contraire à ce tonneau fabuleux des Danaïdes qui se monroit toujours vuide quelque peine qu'elles prissent à le remplir. Mais ces Messieurs ont beau ouvrir la castelle, il n'en demeure pas moins dans le vaisseau.

*Mesmedem.*

*Menedeme.* S'ils accorderoient à cent mille hommes quarante iours de ces Indulgences, chacun s'en pourroit-il preualoir d'autant ?

*Ogyge.* Sans doute.

*Menedeme.* Mais qui auroit obtenu ces quarante iours auant le dîné, & viendroit vers le soir à redemander pareille somme, se trouueroit-il sur le champ dequoy luy donner ?

*Ogyge.* Quand il y retourneroit dix fois en vne heure.

*Menedeme.* Plüst à Dieu que ie me viffe chez moy vn seul coffret de la sorte ! ie ne m'y souhaiterois que cinq sols, pouruü qu'ils multipliasent à mon desir.

XIII. *Ogyge.* Que ne souhâitez-vous de deuenir tout d'or, puisque vous seriez également satisfait ? Mais ie reuiens à mon conte. Il se trouuoit aiouër vn Argument de grand poids & de pieuse creance ; Que le laiët de la Vierge qui se montroit en mille autres lieux, estoit veritablement à venerer: mais que celuy-cy meritoit le double, vü qu'il estoit coulé des propres mammelles ; au lieu que l'autre ne prouenoit que de la racure de tuffeau.

*Menedeme.* D'où l'assuroit-on ?

*Ogyge.* Sur le témoignage de la Deuôte de Constantinople.

*Menedeme.* Et peut estre l'auoit-elle appris de S. Bernard.

*Ogyge.* Je le pense.

*Menedeme.* Lequel déia plein de barbe entz le bonheur de goûter du même laiët & d'appro-

cher le même teton que l'Enfant Iesus auoit succé. Et ie m'étonne ainsi qu'il n'ayt plutôt le surnom de *Lactifluant*, que le *Mellifluant*, qu'on luy donne. Mais au reste comment peut-on appeller laict de la Vierge ce qui n'est iamais sorti de ses mammelles ?

*Ogyge.* Cet autre laict là aussi en est sorti : mais s'estant caillé contre vne pierre sur laquelle peut-estre la Vierge allaitant son petit se tenoit assise, en suite Dieu a voulu qu'il se multipliast de la sorte.

*Menedeme.* Fort bien, poursuiuez.

*Ogyge.* Nostre lecture acheuée, tandis que nous nous disposons au retour, & que nous jettons les yeux de tous costez en nous promenant, pour voir s'il s'offrira encore quelque chose de remarquable, nous sommes enuironnez d'une troupe de Chanoines qui ne font que nous regarder de trauers, nous montrer au doigt, que courir ça & là, qu'aller & venir, que hocher la teste, & qui nous auroient accusé en vn besoin, s'ils se fussent trouuez assez d'audace.

*Menedeme.* Vous ne trembliez point alors ?

*Ogyge.* Au contraire ie les regarday en face avec vne mine qui leur pouuoit persuader que ie m'en riois. Enfin l'un d'eux m'aborde, & me demande mon nom. Je le satisfais. Il poursuit encore, & s'informe si ie n'estois pas le même qui depuis deux ans auois attaché pour vny vn petit tableau avec quelques lettres Hébraïques. Je le luy auois.

*Menedeme*

*Menedeme.* Vous écrivez en Hebreu?

*XIV. Ogyge.* Point du tout. Mais à ceux-cy, tout ce qu'ils n'entendent point est Arabe. Alors le Soupprieur du College estant appelé, comme ie crois nous vient saliter.

*Menedeme.* Quel nouveau titre de Dignité est-ce cy? N'ont-ils point d'Abbé?

*Ogyge.* Non.

*Menedeme.* Mais pourquoy?

*Ogyge.* D'autant qu'ils ne sçavent point d'Hebreu.

*Menedeme.* Où d'Euêque?

*Ogyge.* Encore moins.

*Menedeme.* Qui l'empesche?

*Ogyge.* Parce que la Vierge est maintenant trop pauvre pour acheter vne croisse & vne mitre qui coûtent cher.

*Menedeme.* Peut-estre auront-ils vn Superieur?

*Ogyge.* Ils ont vn Prieur & vn Soupprieur qui se soulagent l'un l'autre. Ce dernier donc nous salut avec assez de ciuilité, & s'adressant à moy se prend à me raconter combien de personnes auoient suré à tirer l'explication de mes vers, combien de lunettes s'estoient en vain essuyées. Que toutes les fois que quelque vieux Theologien ou quelque Docteur en Droit leur estoit venu, ils l'auoient conduit à ce Tableau, & que l'un vouloit que ce fussent des caracteres Arabes; l'autre, des caracteres faits à plaisir. Qu'enfin il ne s'en estoit trouué qu'un seul qui eust dechiffré le titre. Je l'auois écrit en grandes Lettres Romaines; les vers Grecs de mé-

me en capitales Greques, qui de prim'abord ont la forme de Latines. Il me prie donc de recoucher le contenu de ce Grec en Latin, ce que ie fis mot pour mot selon son desir. Mais comme ie me monstrois opiniatre à refuser vn petit present qu'il m'offrist pour ceste peine, luy protestant qu'il n'estoit rien de si difficile que ie n'entreprisse avec plaisir quand il iroit du seruice de la sainte Vierge, vint-elle à me charger d'vn paquet de lettres pour Ierusalem;

*Menedeme.* Qu'auroit-elle besoin de vous, ayant tant de messagers & tant de Secretaires parmi les Anges?

XV. *Ogyge.* Il tire de sa pochette vn petit éclat de bois arraché d'vne poutre, sur laquelle on croit que la sainte Vierge s'est reposée. D'abord vne merueilleuse odeur me fit croire que c'estoit quelque chose de sacré, & me baissant alors teste nuë, ie baise avec grande deuotion ce digne present par deux & trois fois, & le serre le plus soigneusement qu'il me fut possible.

*Menedeme.* M'est-il permis d'en auoir la vuë?

*Ogyge.* Quand à moy il vous est permis. Mais si vous n'estes à ieun, ou si cette nuit vous auez caressé de près vostre femme, ie vous conseilleray de vous en passer.

*Menedeme.* Montrez, il n'y a aucun danger.

*Ogyge.* Le voilà.

*Menedeme.* O que vous estes heureux avec ce trésor!

*Ogyge.*

*Oxyg.* Afin que vous le sçachiez ie ne don-  
nerois pas ce petit morceau pour tout l'or  
du Tage. Aussi le veux ie enchasser en or,  
de sorte pourtant qu'un crystal en laisse la  
veuë. Le Sotiprieur me voyant si ioyeux de  
ce present à ma contenance toutes de deuot, &  
ne me iugeant pas indigne de quelque grace  
plus particuliere, me demande si ie ne suis  
iamais entré dans le *secres* de la Vierge.  
I'aouë que ce terme me surprit, sans que  
i'osasse pourtant m'informer de ce qu'il nom-  
moit *secret* de la Vierge; Car en des choses,  
si sacrées vne escapade de langue peut nuire  
beaucoup. Je respons que ie n'ay iamais eu  
ce honneur, & me tesmoigne tres-passion-  
né pour cette veuë. Aussi-tost on allume quel-  
ques torches, & à leur sombre lumiere il me  
montre vne petite Image, qui n'estoit pas  
fort considerable ni pour son travail ni pour  
son étoffe: mais beaucoup en reuanche pour  
sa vertu.

*Meredem.* Vne grande masse ne peut pas  
beaucoup de soy en matiere de miracles. J'ay  
vü ce S. Christophle à Paris que vous ne  
prendriez pas seulement pour va Colosse, &  
qui a mieux la forme d'une montagne,  
sans qu'il soit toutefois renommé par au-  
cun miracle, au moins, à ce que i'en ay  
apris.

XVI. *Oxyg.* Aux pieds de cette Vierge est  
vne pierre de prix, qui n'a point encore trouuë  
de nom ni parmi les Latins ni parmi les Grecs.

& à laquelle les François ont donné celuy de Crapaut, d'autant qu'elle represente si bien la forme de cette Insecte, que iamais ouurier ne le pourroit mieux. Et la merueille est d'autant plus grande, que la pierre se montre des plus petites; aussi la figure du crapaut n'y est-elle point en bossé: mais y éclate seulement au dedans, comme si elle y estoit renfermée.

*Menedeme.* Peut-estre vous estes-vous imaginé de voir vn crapaut, comme nous-nous imaginons de voir vn Aigle en coupant vne racine de fougere. Et comme encore ces enfans qui voyent dans les nuës des dragons en feu, des montagnes ardentes & des gens armez.

*Ogyge.* Non, non, afin que vous le sçachiez; Iamais Crapaut viuant ne se representa mieux soy-mesme, que celuy dont cette pierre rendoit la figure.

*Mened.* Iusqu'icy i'ay eu de la patience pour tous vos contes, cherchez à qui persuader ce dernier.

*Ogyge.* Je ne m'estonne point, Menedeme, de vous voir incredule de la sorte, & personne ne me l'auroit iamais pû persuader non plus qu'à vous, quand tous les Theologiens me l'auroient iuré, si ie n'en auois eu mes propres yeux pour témoins. Mais au reste vous me semblez assez ignorant des merueilles de Nature.

*Menedeme.* Comment donc? Parce que ie ne croy pas que les Asnes volent?

*Ogyge.* Ne remarquez-vous pas comme la Nature artificieuse se plaist à représenter mille formes & mille couleurs dans tous les ouvrages : mais principalement dans les pierres, & quelles admirables vertus elle y a cachées, qui nous seroient incroyables, si l'expérience n'en faisoit foy ? Dites-moy, auriez vous jamais crû que l'acier est attiré par l'Aimant, encore qu'il en soit loïn, & qu'il s'en separe de soy-mesme, si vous n'y estiez forcé par vos propres yeux ?

*Menedeme.* Jamais, quand dix Aristotes se seroient mis en peine de me le prouver.

*Ogyge.* Ne tenez donc point si tost pour fa-  
buleux ce que l'expérience ne vous a point fait  
encore conneistre. Nous voyons vne espee de  
foudre dans la Ceraunite ; dans l'Escarboucle  
vne flame viue ; vne forme de gresse dans la  
Chalaze, encore que vous la jettiez au milieu  
du feu. L'Emeraude vous rend la face d'vne  
belle mer. La Carcinite vous represente vn  
Cancer marin ; L'Erhite vne Vipere ; le Scari-  
te le poisson dont il emprunte le nom ; l'Hie-  
raoite vn plumage d'Eperuier ; la Geranite vn  
vray col de Grue ; l'Aegophtalme vn œil de  
Cheure. Il y en a qui portent la figure d'vn  
œil de pourceau ; & d'autres, de trois yeux  
d'hommes à la fois. Le Lycophtalme vous  
peint l'œil d'vn bouc avec ses quatre couleurs  
jaune & rouge, & le noir au milieu entouré de  
blanc. Si vous ouvrez la Cyamée, toute noi-  
re que vous la voyez, elle vous rend vne foue.

Vous prendriez la Dryïte pour vne foughe, à la voit brusler comme du bois. Le Cissite & le Narcissite prennent la feuille du Lierre. L'Astrape comme d'un ciel bleu vous lance des traits de foudre. Vous découvrez vn embrasement dans le Phlegmatite : mais qui ne sort point dehors. Des estincelles de feu vous semblent voltiger dans l'Anthracite. La Crocite rend la couleur du Safran ; la Chalcite de l'airain ; la Rhodite, de la Rose. L'Ærite a toute la queue d'un Aigle, le Taos, celle d'un Pâon ; la Chelidoine, la peau d'un Aspic. Vous voyez vne fourmy rampant dans la Myrmecite, vn Escarbot dans la Cantharite, & dans la Scorpite vn Scorpion : Mais pourquoy me porter si auant, puis que ces merueilles sont sans nombre, & qu'il n'y a rien dans la Nature, soit dans les Elemens, soit dans les animaux, soit dans les Plantes, dont elle n'ayt pris plaisir de donner vn racourcy dans ces pierres comme en se ioyant ? Admirez-vous si fort maintenant cette image de Crapaut dans celle dont le Souuerain me fit tant de feste ?

*Menedeme.* J'admire plustost comment la Nature a tant de loisir, que de s'amuser de la sorte à tirer copie de tous ses ouvrages.

*Ogye.* Elle a voulu exercer la curiosité de l'esprit de l'homme, & le tirer par tous moyens de l'oysiueté. Et cependant comme s'il n'y auoit rien au monde de quoy nous occuper

pour tuer le temps , nous allons le perdre avec des fous , avec des ioueurs & des prophanes.

*Menedeme.* Vous dites vray.

*Ogyge.* Quelques-uns ajoutent (& qui sont de marque) qu'enriettant cette sorte de pierre dans du vinaigre, on la void nager comme avec des pattes de Crapaut.

*Menedeme.* Mais pourquoy l'ont-ils enchassee plustost qu'un autre aux pieds de la Vierge?

*Ogyge.* Pour temoigner que de son viuant elle a mis sous les pieds toute ordure , toute haine , tout faste , toute auarice , & qu'elle a seu vaincre en vn mot toute conuoitise de la chair.

*Menedeme.* Malheur à nous qui sommes remplis au dedans de tant de Crapaux!

*Ogyge.* Nous-nous en pouuons deliurer si nous honoras dignement la Vierge.

XVII. *Menedeme.* Comment se plaist-elle à estre honorée?

*Ogyge.* Vous ne luy scautiez rendre de service plus agreable que de l'imiter.

*Menedeme.* C'est le dire en vn mot : mais l'execution en est difficile.

*Ogyge.* C'est en cela aussi qu'elle est belle.

*Menedeme.* Courage, poursuuez vostre recit.

XVIII. *Ogyge.* Le Soupprieur me decouure en suite plusieurs statues & d'or & d'argent. Celle-là, dit-il, est d'argent doré, & celle-cy de pur or; ajoutant le poids & la valeur de chacune, avec le nom & la qualité du Donateur.

Comme je félicitois la Vierge de tant de richesses qu'elle possédoit, & que je témoignois à tous momens de l'admiration; puisque je vous voy vne curiosité si religieuse, reprend-il, il n'est pas iuste de vous rien cacher: ie vous veux montrer le plus secret Thresor de la Vierge; & en mesme temps il m'ouure vne espede de Tabernacle de dessus l'Autel rempli de tant merueilles, que ma veüe s'egaroit à les contempler, & pour lesquelles le iour entier ne suffiroit pas, si ie les voulois prendre l'vne apres l'autre. Voila comme mon voyage m'a tres-heureusement reüssi. J'ay repeü mes yeux à souhait de tous ces rares objets, & ie remporte de plus avec moy ce precieux bois, comme vn don ineffimable de la Sainte Vierge.

*XIX. Menedeme.* N'en avez-vous point fait encore l'essay?

*Ozyge.* Vne fois. Il n'y a que trois iours qu'entrant dans vn cabaret, i'y trouuay vn homme éloigné de son bon sens, & lequel on se mettoit déia en deuoir de garotter. On le porte sur vn lit, & aidant à ce charitable office, ie m'auiſe de fourrer ce morceau de bois sous le cheuet. Il s'endort aussi tost d'vn sommeil profond, qui ne le quita point iusques au matin qu'il se releua frais & gaillard sans le moindre reste de folie.

*Menedeme.* Peut-estre n'y auoit-il point de phrenesie en son fait: mais beaucoup de vin. Cette maladie se guert d'ordinaire par le dormir.

*Ozyge.*

*Ogyge.* Quand vous voudrez sçire, Menedeme, cherchez, ie vous prie, vne autre matiere. Il n'est ny seur ny saintement fait de se iouer des Saints. Au contraire le conualefcent nous assutoit qu'vne femme merueilleusement belle qui luy estoit apparue de nuit, luy auoit presenté vn certain bruage.

*Menedeme.* De l'Ellebore sans doute.

*Ogyge.* C'est ce qui m'est incertain : mais il est tres-constant que l'homme reuint en son bon sens.

XX. *Menedeme.* Estes-vous reuenu d'Angleterre sans voir S. Thomas de Cantorbery.

*Ogyge.* J'aurois honte de ne m'estre pas aquité de cette visite, puis qu'il n'y a guere de pelerinage plus deuost que celuy-là.

*Menedeme.* Le meurs deuenie de vous en entendre aussi parler, si cela ne vous incommode point.

*Ogyge.* Je vous en feray tres-volontiers le recit. La Province de Kent est cette partie d'Angleterre qui regarde la France & les Pays-bas. Cantorbery en fut de tout temps Metropolitaine, & cette ville a deux Monasteres presque conigus, tous deux de S. Benoist; mais sous diuers titres; L'vn de S. Augustin qui ressent plus son antiquité, l'autre de S. Thomas qui semble auoir esté de Siege de cét Archeuesque, où il menoit vne vie Religieuse avec vn petit nombre de Moines choisis, comme nous voyons aujourd'huy nos Prelats auoir leurs Palais isignant les Temples, separez

des logettes des Chanoines. Car autrefois & les Evêques, & les Chanoines vivoient pour la plus part monachalement. Ce que nous témoignent assez les monumens qui nous restent. Ce Edifice consacré à S. Thomas s'élève avec tant de majesté vers le Ciel, qu'il imprime mesme de bien loin de la deuotion à ceux qui le voyent. De la forme, & par sa magnificence & par sa hauteur il oste beaucoup de jour à son voisin, & fait ombre à vn lieu qui dès ses commencemens auoit esté des plus reuerrez. Vous decrouuez deux Tours qui vous salient de plus de huit milles, & qui font retentir du bruit de leurs cloches toute la region d'alentour. Sur le portail qui regarde le Midy se montrent trois hommes armez taillez en pierre, les images de ceux qui ensanglantèrent leurs patricides mains par le meurtre de ce S. Prelat. Et le nom de la Nation est ajouté au bas de chacun.

*Menedime.* Pourquoi font-ils tant d'honneur à des impies?

*Ogyge.* Ils leur font le mesme honneur, que nous faisons souuent à vn Judas, à vn Pilate, à vn Caïphe & à la troupe de tels Scelerats, que vous voyez si curieusement raillez sur nos Autels, & peints en or & azur. Leurs Surnoms sont au bas, afin que personne cy apres n'en tire gloire, attribuant ce grand coup à quelque hardy de sa race. Ils patoisent en veüe, de peur que desormais aucun galant de Cour n'entreprene temerairement de

de ietter les mains sur vn Euêque ou sur le bien de l'Eglise. Car ces trois Satellites en suite de leur attentat tomberent en rage , & n'en furent gueris que par la faueur du S. que l'on implora.

*Menedeme.* Ô Clemence des Martyrs perpetuelle.

XXI. *Ogyge.* D'abord vous entrez sous vne voute superbe , où toutes sortes de gens ont accèz, & qui se ressent déia de l. Sainteté du Lieu.

*Menedeme.* Ne s'y void-il rien de remarquable?

*Ogyge.* Rien, qu'vne grande masse de bastiment , & quelques rangs de piliers où sont attachés de certains Liures, entre autres l'Euan-gile de Nicodeme ; & dans vn coin vous découvrez le Sepulchre d'vn ie ne sçay qui.

*Menedeme.* Qu'avez-vous en suite?

*Ogyge.* Vne grille de fer vous restreffit de sorte l'entrée, qu'elle vous oste la veüe de la Nef & de la face du Chœur. Vous montez à celuy-cy par plusieurs marches soutenües d'vne voûte , dans laquelle vous vous rendez par le costé du Septentrion , & où l'on vous montre vn petit Autel de bois dedié à la Vierge , au pied duquel le Saint Homme luy fit , à ce qu'on dit , ses derniers adieux: mais qui n'a rien digne de remarque qu'vne simple antiquité qui semble nous reprocher le luxe de nostre siecle. La pointe du cousteau qui abatist la teste à ce bon Prelat & luy découvrit jus-qu'à la cervelle afin que sa mort en fust plus.

pronte , se conserve religieusement sous cœ  
Autel. Nous baisons en grande deuotion la  
roüilleure de ce fet sacré pour l'amour du  
Saint , & passons de là à vn autre lieu souster-  
rain où nous sommes receus par quelques  
Prestres. On nous expose d'abord le Test  
du Martyr percé à iour, enchassé en argent, &  
ne laissant à nâ que le sommet du crane pour  
en approcher la bouche. Vne lame de plomb  
nous paroist en suite qui porte gravé le titre  
de Thomas d'Acree , & nous voyons pendre  
auprès dans l'obscurité des chemises, des hai-  
res, des ceintures & des braves, dont le Saint  
Archéuesque couuroit sa chair. & qui nous re-  
prochent par leur horreur nôtre délicatesse &  
nôtre luxe.

*Menedeme.* Et peut-estre aux Moines mes-  
mes.

*Ozyge.* De cela ie ne vous en puis rien dire  
de vray ou de faux; aussi n'est-ce pas mon af-  
faire.

*Menedeme.* Vous avez raison. Il vaut mieux  
les laisser viure à leur mode.

*Ozyg.* Nous remontons de là vers le Chœur,  
où l'on nous découvre encore mille raretez.  
Il n'est pas croyable combien il se trouue-là  
d'ossements, de crânes, de mentons, de dens,  
de mains, de doigts & de bras entiers. Nous  
les adorâmes tous, chacun d'eux reçut nos  
baisers, & nous n'en aurions pas eu de long-  
temps la fin, si vn compaignon que j'auois qui  
n'estoit pas des plus complaisans du monde  
n'eut

n'eut refoidy par son impatience l'ardeur du Sacristain qui nous conduisoit.

*Menedeme.* Qui estoit donc cet Esprit boüilliant?

*Ogyge.* C'estoit vn Anglois nommé Gratian, personnage docte & ues pieux : mais moins passionné que moy pour des choses de cette nature.

*Menedeme.* Sans doute quelque disciple de VViclef.

*Ogyge.* Je ne le croy pas, quoy qu'il en eust lû les Ecripts; incertain toutesfois de quel lieu il les a pû recouurer.

*Menedeme.* Il dit peut-estre quelques paroles qui deplurent au Sacristain?

*Ogyge.* On nous presenta entre autres vn bras qui auoit encore la chair toute rouge. Gratian eut horreur de le baiser, & fit paroistre dans sa grimace vn si grand dedain, que le Sacristain le seporta incontinent où il l'auoit pris. Apres, nous-nous tournons vers l'Autel & en contemplons les richesses dessus & dessous. Tout sentoit son opulence, & vous auiez mis vn Midas & vn Cresus au nombre des gueux, à voir cette quantité & d'or & d'argent.

*Menedeme.* Il ne se parloit point icy de baiser?

*Ogyge.* Non : mais mon Esprit se sentoit bien alors touché d'vn autre desir?

*Menedeme.* Je me l'imagine.

*Ogyge.* J'aurois souhaitté d'auoir quelques

unes de ces Reliques dans ma maison.

*Menedeme.* Vous vous rendez dès là Sa-  
crilege.

*Ogyge.* Je l'aurois, & avant que de sortir  
je demanday humblement pardon au Saint.  
Enfin on nous conduit dans la Sacrificie. Bon  
Dieu, quelle pompe! quelle varieté d'orne-  
mens de soye! quelle quantité de chandeliers  
d'or! C'est-là qu'on nous montre la Croffe  
de S. Thomas, qui sembloit estre de roseau  
couvert d'une lame d'argent de peu de façon  
& de peu de poids, & qui ne pouvoit luy ve-  
nir qu'à la ceinture.

*Menedeme.* Point de Croix?

*Ogyge.* Je n'en vis aucune. La Chappe nous  
fut alors dépliée. Le fonds pour estre de soye  
a vne tissure des plus grossieres, & ne se treu-  
ue enrichi d'aucune broderie ny d'aucunes  
perles. Vous auiez-là aussi vn tour de col  
qui retient encore des taches manifestes du  
sang & de la sueur du Saint, & nous baisâmes  
de grand cœur ces dignes monumens de la  
frugalité du siecle ancien.

*Menedeme.* Ces raretez ne se montrent pas  
à toutes personnes?

*Ogyge.* Non assurément.

*Menedeme.* D'où vous venoit donc tant de  
privilege, que l'on ne vous cache rien?

XXII. *Ogyge.* J'auois quelque accez au-  
prés de l'Archeuêque Guillaume VVarana  
qui m'auoit recommandé.

*Menedeme.*

*Menedeme.* J'apprens de tout le monde que c'est vn Personnage d'une tres grande bonté.

*Ogyge.* Si vous le connoissiez, vous diriez que c'est la bonté même. Que si vous considerez avec cela l'excellente de sa doctrine, la pureté de sa vie, l'ardeur de son zele & la sincerité de ses actions, vous ne trouuerez rien à souhaiter dauantage pour vn Prelat accompli. Il faut maintenant que ie vous mene comme dans vn nouveau Temple, où l'on nous fait monter au dessus du grand Autel. Là dans vne Chapelle on nous met en vüe la face entiere du S. enchassée en or, & enrichie de pierres les plus precieuses. Mais il s'en fallut peu alors qu'un accident inopiné ne vinst troubler tout nostre bonheur.

*Mened.* Quelle infortune dois-ie icy attendre?

XXIII. *Ogyge.* Mon Gratian vint à entamer vn discours qui ne le mit pas fort auant dans les bonnes graces du Sacristain. Bon Pere, luy dit-il d'une façon toute suppliante, est-il vray, comme ie l'apprens, que S. Thomas tandis qu'il viuoit fut toujourns liberal enuers les pauvres? Tres-vray, répond l'autre, & commence en même temps à luy en conter plus qu'il n'en vouloit. Je ne pense pas, reprend Gratian, que cette bonne inclination soit changée en luy si peut-estre elle n'est deuenüe meilleure. Le Pere l'auouë encore. Vü donc, continuë nostre Anglois, que ce tres-S. Homme s'est montré si charitable aux pauvres, lors qu'il l'estoit luy-même, & qu'il auoit besoin d'argent pour les necessitez de la vie, croyez-vous qu'il ne souffrist pas

de bon cœur, maintenant qu'il se void si riche & qu'il n'a besoin de rien, qu'une pauvre femme chargée d'enfans qui meurent de faim, ou de fille dont la pudicité est en danger faute d'une petite somme pour trouver mary; où voyant, le sien même languir dans vn liét depuis plusieurs mois manque de support, apres auoir demandé humblement permission qu'il ne souffrist pas, dis je, de bon cœur, que cette pauvre femme tirast vne seule de ces pierreries comme en pur don, ou bien par emprunt, afin d'en assister sa famille? Le Prêtre ne donnant point icy de réponce; Gratian qui est tout de feu; pour moy, dit-il, ie crois fermement que le bon Saint seroit ravi maintenant qu'il est dans l'opulence de soulager encore les pauvres apres sa mort. A ces mots l'autre commence à rouïller les yeux; à éteindre les leures, à rider son front, & ie ne doute point qu'il ne nous eut craché au visage, & chassé du Temple à force d'iniures, si le respect de l'Archeuêque de qui nous estions recommandez ne l'eut retenu. Je trouuay moyen de l'appaiser en quelque façon par les meilleures paroles qu'il me fut possible, luy protestant que Gratian ne parloit pas tout de bon, que c'estoit son ordinaire de se diuertir ainsi; & en même temps ie luy coule quelque piece dans la manche.

XXIV. *Mendeme.* I'approuue grandement vostre pieté. Mais pourtant ie me mets quelquefois serieusement à penser sous quelle couleur le peché de ceux-là se peut excuser. qui  
font

font des dépenses infinies à bastir des Temples somptueux, à enrichir des voûtes & des piliers, iusqu'à ni garder aucune mesure. I'auouë qu'aux ornemens sacrez, aux vaisseaux & autres saints vtenfiles il y a quelque chose qui s'accorde avec le culte diuin, auquel il n'est pas defendu d'apporter vn pieux éclat. Je veux que la structure ayt aussi vne majesté decente. Mais à quoy bon tant de Bapristeres, tant de Chandeliers & tant de Statuës ? A quoy bon cet embarras d'Orgues qui demandent des sòmmes immenses, sans que nous nous en contentions souuent d'vne paire ? A quoy bon enfin tout ce grand bruit de musique qu'on ne peut entretenir sans de tres-grans frais, tandis que nos freres & nos sœurs les Temples viuans du S. Esprit rampent dans la misere & crient pitoyablement à la faim ?

*Ogyge.* A dire le vray, il n'y a point d'homme prudent ni de pieté qui ne souhaitast icy quelque regle. Mais d'autant que cet abus part d'vn excez de deuotion, il est hautement louïé, sur tout quand on vient à cōsiderer la maladie contraire des autres, qui veulent des Temples tout nus, & qui les dépoüillent de iour en iour de leurs ornemens. I'auouë que ces richesses viennent d'ordinaire de la liberalité des Princes & des Monarques qui les auroient peut-estre plus mal employées & à la guerre & au ieu. Que si vous en alienez la moindre partie, premierement c'est, à ce qu'ils disent, vn Sacrilege. Apres, ceux qui auoient accoûtumé de donner, se resserrent, & se voyans de plus frayer le che-

min, sont tentez de raurir le tout, & de reprendre le leur & celuy des autres. De là sorte ces bons Moines sont moins maîtres de ces Thresors, que Depositaires ; Et en vn mot i'aime mieux voir vn Temple richement meublé, que des murailles découuertes & toutes moisies, qui vous rendent plustost la forme d'vne estable que d'vn lieu sacré.

*Menedeme.* Mais on a loüé autrefois de SS. Euêques, pour auoir vendu les vaisseaux sacrez, afin d'en distribuer l'argent aux pauvres.

*Ogyge.* On les en louë encore aujourd'huy ; mais on les loüie seulement ; pour les imiter, il n'est pas permis, & il ne s'y void pas, ce me semble, beaucoup de presse.

*Menedeme.* Je retarde vostre recit par mes continuelles interruptions ; allons, ie vous prie, à la Catastrophe.

*Ogyge.* Vous l'aurez en peu de mots. Le Dabo des Moines parest sur ces entre-faires.

*Menedeme.* Qui ? l'Abbé du lieu ?

*Ogyge.* Il a vne mitre, il a des rentes d'Abbé, le nom seul luy manque, & il s'appelle Prieur, l'Archeuêque tenant lieu d'Abbé. Car autrefois, comme ie vous l'ay dit de S. Thomas, les Prelats de ce Diocèse viuoient tous en Moines.

*Menedeme.* Pour moy ie me soucirois peu que l'on m'appellast chameau, pouruü qu'vne bonne rente Abbatiale me fust assignée.

XXV. *Ogyge.* Celuy-cy donc me parat homme assez sensé & assez homme de bien, estant

estant versé, à ce que ie croy, dans la Theologie Scotique. Il nous ouure vne chasse où le Corps du Saint Homme est enfermé, a ce que l'on tient.

*Menedeme.* Vistes-vous les os ?

*Ogyge.* C'est ce que l'on ne permet pas, & il ne se pourroit même que par des échelles. On a seulement la vûë de la chasse d'or cachée dans vn étuy de bois que l'on écarte d'enbas avec deux fisselles en decourant à la fois vne infinité d'ineestimables Thresors.

*Menedeme.* Qu'entens-ie ?

*Ogyge.* L'or en faisant la moindre parties ce n'estoit qu'emerades & que rubis d'vn éclat & d'vne grosseur considerables, iusqu'à egaler celle d'vn œuf d'oye. Quelques Moines se tenoient là debout en grande veneration & nous-mêmes flechîmes alors le genouïil pour adorer. XXVI. Le Prieur nous touche chaque pierre d'vne baguette, aioûtant le terme François, le prix & le nom du Bien-faiteur. Car elles auoient esté enuoyées en don par les plus grans Princes de l'Europe.

*Menedeme.* Il faut qu'il soit doüé d'vne memoire excellente.

*Ogyge.* Vous dites vray; quoy que l'exercice y face beaucoup, vñ qu'il repete souuent la même leçon. De là il nous remene encore sous terre dans vn sombre appartement de la Vierge où elle est enfermée sous double grille.

*Menedeme.* Que craint-elle tant ?

*Ogyge.* Rien, ce me semble, sinon les larrons.

Au reste ie n'ay iamais vû tant de bijoux ni tant de broderie sur vne personne , & à la faueur de quelques cierges ie vis vn spectacle merueilleux,

*Menedeme.* Seroit-elle donc plus riche que vostre autre Vierge du Nord ?

*O. y. q.* On le iugeroit à l'exterieur ; pour ce qui est caché , elle seule en peut dire des nouvelles. Mais ne croyez pas que cette vûë s'accorde si aisement à toutes personnes , elle n'est que pour les Grans & pour les Amis. Enfin nous rentrons dans la Sacristie, où l'on nous expose d'abord vn petit coffie couuert de cuir noir. A son ouuerture chacun se met bas , & adore.

*Menedeme.* Qu'y a t-il dedans ?

XXVII. *Oeyge.* Vous y voyez quelques mechans mouchoirs dechirez avec des restes de morue , dont le Saint Homme se seruoit , à ce qu'ils disent, à s'essuyer la sueur de dessus le frôc & d'autour du col, à torcher son nez, & à d'autres ordures dont les corps humains sont toujours remplis. Ce fut là encore que mon Anglois ne se montra pas des plus complaisans. Car le bon Prieur croyant luy faire vn present tres-agreable, tout connu qu'il luy fust pour vn des Illustres de sa Nation, personne d'autorité & de merite, luy offrit vn de ces petits linges, que Gratian qui ne s'est iamais contraint, toucha seulement du bout du doigt, non sans temoigner vn grand degoust , le reposant aussi tost comme par mépris, & faisant vne mouë

mouë, de même que nos valets lors qu'ils sifflent en menant boire vn cheual. Car il n'auoit point d'autre contenance toutes les fois qu'il rencontroit quelque chose qui luy déplaisoit, & qu'il iugeoit digne ensemble de moquerie. Mon esprit cependant estoit étrangement trauaillé de honte & de crainte : mais le Prieur soit qu'il fut stupide, ou qu'il n'osast dire mor, dissimula ce qu'il vid, & apres nous auoir porté vn verre de vin, nous renuoya d'assez bonne grace. En retournant à Londres . . . .

*M. nedeme.* Dequoy vous auisiez-vous, estant si proche de vostre riuage ?

XXVIII. *Ouyze* Je le fusiois de bon cœur, comme mille fois plus dangereux par ses cruautéz & par ses rapines, que ces costes de Malea par leurs orages & leurs mauuais vents. Je vous diray ce qu'à mon dernier passage ie vis exercer sur vn pauvre homme. Vne troupe de gens s'estoit embarquée au port de Calais dans vne chaloupe, pour gagner le vaisseau qui estoit en mer. Entre ceux-cy se trouua vn ieune François dont l'habit déchiré ne rémoignoit pas qu'il eut la bourse garnie. Les matelots ont bien le cœur de luy demander vn demi ecu, comme ils en extorquēt autant de chacun pour trois coups de rame. L'autre s'excuse sur sa pauureté : mais ceux-cy voulant voir comme en raillant s'il dir vray, luy dechaussent ses souliers, & luy trouuent dix ou douze testons entre les semelles. Ils ne firent point de difficulté de les luy prendre en la presence de tous, & de l'acabler encore d'iniures & de risées.

*Menedeme.* Que faisoit alors le pauvre jeune homme ?

*Ogyge.* Qu'auroit-il pû faire, sinon de pleurer ?

**XXIX.** *Menedeme.* Mais qui leur donne tant d'autorité ?

*Ogyg.* Ils la prennent bien d'eux-mêmes, & s'en seruent également à dérober les hardes des passagers & couper leurs bourses dans l'occasion.

*Menedeme.* Je m'étonne comment ils osent commettre vne telle audace aux yeux de tant de témoins.

*Ogyge.* Ils s'y sont stillez de sorte, qu'ils ont fait enfin passer la coutume pour equité. Plusieurs du grand vaisseau auoient les yeux sur ce beau spectacle ; quelques marchands Anglois de la Chaloupe en murmuroient : mais en vain ; vous auriez vû ces matelots s'en glorifier comme d'vn tour bien iosté, & d'vn iuste chastiment que meritoit le François pour son mensonge.

*Menedeme.* Et moy de même tout en iostant ie ferois pendre ces voleurs de mer au Gibet.

*Ogyge.* Cependant l'vn & l'autre riuage en est rempli & iugez de là ce que ne font point les Gouverneurs des Haures, puis que cette canaille prend tant de pouuoir. C'est ce qui fait que j'aime mieux chercher à l'auenir vn plus grand detour, & ne me plus hazarder à ce passage. La descente aux Enfers est facile : mais il est tres-difficile d'en remonter. De même il est aisé d'entrer dans ces esquifs : mais la sortie en est tres-

tres-facheuse. Je sçavois de plus qu'il y auoit à Londres quelques matelots d'Anuers, & ie me proposois de retourner avec eux.

*Menedeme.* Ceux-là donc sont-ils plus saints que les autres?

*Ogyge.* L'auouë que comme le singe est toujours singe, aussi le matelot est en tous lieux matelot: mais pourtant si vous le comparez à ceux qui n'ont accoustumé de viure que de larcin; ce sont de vrais Anges.

*Menedeme.* Il m'en souuiendra, si iamais l'enuie me prend de voir cette Isle. Mais reprenez le chemin dont ie vous ay écarté.

*Ogyge.* Retournans donc à Londres, & n'estans pas encore bien loïn de Cantorbery, nous nous rencontrons dans vne descente des plus étroites, & pressée de sorte de costé & d'autre par vn terrain, què vous n'aurez pas lieu d'y prendre la fuitte. & il faut de necessité que vous y passiez. Sur la gauche vous auez vn petit cloître de vieux Hermites. Dés qu'ils entendent le bruit d'vn cheual, l'vn d'eux se prend à courir autant que ses iambes le peuuent permettre, & arrouse le passant d'eau bénite en luy presentant à baiser l'empaigne d'vn Soulier enchaissée dans du cuir, avec vn petit verre au lieu de diamant qui en laisse la vûë libre. Apres quoy l'on ne manque point de le recompenser de cet honneur & de cette course.

*Menedeme.* Dans vn chemin tel que vous me depeignez, j'aimerois mieux rencontrer ces bons vieux Hermites, qu'vne troupe de brigands.

XXX. *Ogyge.* Gratian qui marchoit à cheual à ma gauche & estoit de la sorte plus proche de l'Hermitage, fut arrousé le premier, ce qu'il supporta en quelque façon. Le bon Pere luy tendant l'empaigne, & estant prié de dire ce que c'estoit; c'est répond-il le soulier de S. Thomas. A ces mots Gratian se met en feu, & se retournant vers moy; Que nous veulent ces sortes barbes, dit-il? que nous baisions les souliers de tout ce qu'il y a iamais eu de gens de bien? Que ne nous apportent-ils à baiser en même temps leurs crachats & les autres ordures de leur corps? I'auois, ie l'auouë, pitié de ce pauvre Hermite, & ie taschay par quelque legere charité de luy faire perdre son chagrin.

*Menedème.* A mon auis ce ne fut pas tout à fait sans raison que vostre Gratian se mit en colere. Je ne trouue pas mauuais qu'on tienne des reliques d'empaignes & de semelles, comme autant de preuues d'une Religieuse frugalité: mais il me semble qu'il y a de l'impudence à les porter de force à la bouche d'un homme qui n'y souffriroit pas ses propres souliers. Je pardonne à celuy qui s'y auance de son bon gré, & par un certain excés de zele.

XXXI. *Ogyge.* Pour ne vous le point dissimuler, il seroit plus à propos de laisser là ces petites choses; mais lors qu'elles ne se peuuent toutes corriger, i'en tire ce qui s'y peut trouver de bon. Cependant ie prenois un plaisir infini à entrer dans cette contemplation; Que la Brebis est le véritable embleme

d'un

d'un homme de bien, comme la vipere l'est d'un mechant homme. Celle-cy à la verité apres sa mort ne scauroit plus mordre : mais elle empeste encore de l'odeur de son venin & de son sang. La Brebis au contraire tandis qu'elle vit, fournit à nostre nourriture de son lait, à nostre vestement de sa laine, & nous enrichit de sa portée. Le cuir qu'elle nous laisse estant morte ne nous sert-il pas à diuers vsages, & sa chair n'est-elle pas delicate iusqu'aux os ! Il en va de même des gens du monde, & des gens de bien. Ceux-là tant qu'ils vivent se rendent incommodes à chacun, & ne le sont pas moins à leur mort par le bruit des cloches & l'embaras d'une pompe funebre ; quelquefois même par l'établissement de leurs successeurs, c'est à dire par des exactions nouvelles. Les autres au contraire sont utiles à tous deuant & apres leur mort ; comme ce bon Saint qui durant sa vie excitoit tout le monde à la pieté par son exemple, par ses exhortations & par sa doctrine, consoloit les affligez, assistoit les pauvres, & ie ne sçay pas même si maintenant il ne fait point encore de plus grans biens. Il a basti ce riche & magnifique Temple de Cantorbery, il a donné grand credit à l'ordre Sacerdotal par tout le Royaume, & enfin avec ce morceau de soulier il nourrit tout un petit cloître de Mendians.

XXXII. *Mexedeme.* Voila vne contemplation tres-deuote. Mais ie m'étonne que ces Pelerinages vous plaisent si fort que vous ne vous soyez

point rendu à ce Purgatoire de S. Patrice duquel on nous raconte mille prodiges, où ie ne trouue pas grande vray-semblance.

*Ogyge* Le recit n'en peut-estre si merueilleux, que la chose mémen'aïlle plus auant.

*Menedeme.* Vous auez donc penetré iusques dans cette cauerne ?

*Ogyge.* J'ay passé le vray lac de Styx, ie suis descendu dans la gueule de l'Auerne, i'ay vû tout ce qui se fait en Enfer.

*Menedeme.* Vous me ferez vn plaisir infini, si vous daiguez m'en apprendre quelque chose.

*Ogyge.* Que ce soit là le prelude de nostre Entretien à mon auis assez etendu. Je cours au logis pour commander qu'on m'apreste le souppé, car ie suis encore auiourd'huy à ieun.

*Menedeme.* Par deuotion sans doute ?

*Ogyge.* Point du tout : mais bien par vengeance.

*Menedeme.* En voulez-vous de la sorte à vostre Estomach ?

XXXIII. *Ogyge.* Non : mais bien à ces Sang-suës d'hostes, qui nous faisant tres-mauuaise chere, n'ont point de honte de nous demander beaucoup d'argent. C'est de la sorte que ie me vange de leur tyrannie. Si ie suis inuité le soir chez vn amy, ou si ie voy apparence d'vn bon Souppé chez quelque hoste moins vilain qu'à l'ordinaire, ie laisse crier mes boyaux tout le long du jour. Si au contraire la Fortune m'a fait  
rencontrer.

rencontrer vn bon disné, le soir ie laisse patir mon ventre.

*Menedeme.* N'avez-vous point de honte de vous montrer si auare?

*Ozyge.* Croyez-moy, Menedeme, ceux qui se laissent ainsi aller à la honte ne peuvent estre fort bons menagers. Pour moy ie garde la mienne en d'autres rencontres.

*Menedeme.* Pay de l'impatience pour le reste de vostre histoire, c'est pourquoy vous m'aurez s'il vous plaist auiourd'huy pour hoste à souper, afin de m'obliger doublement,

*Ozyge.* Ie vous sçay bon gré de ce que vous vous offrez ainsi de vous-mesme, tandis que plusieurs se font prier à mains iointes. Mais i'auray à vous remercier doublement, si vous soupez auiourd'huy chez vous, car de la sorte ie prendray mon temps pour aller saluër vostre famille. Au reste ie vous donneray vn conseil dont nous nous trouuerons mieux l'vn & l'autre. Vous m'attendrez demain à diner chez vous avec ma femme, & nos contes se pourront traîner iusqu'au soir, tant que vous témoigniez d'en estre rassasié; si vous voulez mesme, nous ne vous abandonnerons point au soupé. Pourquoy vous gratter la teste? Donnez-y ordre, nous ne vous manquerons point de parole.

*Menedeme.* J'aime mieux des contes qui ne content rien. Mais pourtant vous serez le bien venu, & vous trouuerez vn petit disné qui n'aura d'autres ragouts que ceux que vostre bon co-  
tre-pien nous fournira.

*XXXIV. Ozyge.* Mais quoy, Menedeme ? n'estes-vous point chatouillé du desir de faire aussi vn iour ces Pelerinages ?

*Menedeme.* Peut estre l'enuie m'en prendra-t-elle, quand vous m'aurez tout acheué sur ce suiet ; mais de l'humeur dont ie me trouue aujourd'huy, ce m'est assez des Stations de Rome.

*Ozyge.* De Rome, vous qui n'y auez iamais mis le pied ?

*Menedeme.* Je vous diray de quelle façon ie m'en aquite. Je vois du haut en bas de ma maison, ie la visite par tous les coins, i'entre dans la chambre de mes filies, & ay soin que tout y ressent la chasteté. Je passe de là dans ma boutique & regarde à quoy s'occupent mes compagnons & mes apprentifs. Je me rends ensuite à la cuisine pour voir si tout y est en bon ordre, & si mes valez ou mes seruantes n'ont point besoin d'auertissement. Je me tourne ainsi de costé & d'autre, ayant l'œil sur ma femme & sur mes enfans, afin que chacun face son deuoir. Ce sont là mes Stations de Rome.

*Ozyge.* Mais le bon S. Iaques prendroit tout ce soin pour vous.

*Menedeme.* Les Escritures Saintes m'ordonnent de m'en acquiter moy-même, & ie n'ay iamais leu qu'il fust commandé de s'en reposer sur aucun Saint.



LES  
 ENTRETIENS  
 FAMILIERS.  
 D'ERASME.

---

CINQUIEME DECADE.  
 DE LA RELIGION,  
 De la Nature, & de l'Art.

ENTRETIEN I.  
 LE CATECHISTE,  
 ou  
 LE SOMMAIRE DE LA FOY.

SOMMAIRE.

- I. *Le foudre de Dieu est seul à craindre.* II. *Charité immense du Pere C'este.* III. *Tandis que l'homme respire, il y a toujours à esperer.* IV. *Le deuoir des medecins,* V. *Sen-*

*siment que le Chrestien doit auoir de Dieu le  
 Pere. VI. Ce qu'il doit croire de Dieu le Fils.  
 VII. Exposition d'un passage de l'Ecriture.  
 VIII. Doctrine touchant la seconde Personne  
 de la Sainte Trinité. IX. Touchant la des-  
 cente aux Enfers. X. Pourquoi I. C. a aban-  
 donné la Terre. XI. De la Troisième Person-  
 ne. XII. D'où vient que dans le Symbole le  
 Pere seul est appelé Dieu. XIII. S'il faut  
 croire en la Sainte Eglise. XIV. De la Com-  
 munion des Saints. XV. De la resurreccion  
 de la chair. XVI. De la vie eternelle. XVII.  
 Subtile conclusion.*

## A V L E , B A R B A C E .

*Aule.*

**C'**Est vne chanson qu'on apprend d'ordi-  
 naire aux enfans. *Saluez volontiers.* Mais  
 ie ne scay s'il n'est permis de vous dire seule-  
 ment, Salut.

*Barbace.* J'aimerois mieux que vous le pus-  
 siez donner que de me le dire. Mais pourquoy  
 me tenez-vous ce discours?

*Aule.* Pourquoy? C'est, si vous le voulez  
 scauoir, que vous fantez le foudre, & comme  
 le foudre de Iupiter.

*Barbace.* Il y a des foudres sinistres, & d'au-  
 tres qu'on appelle brues, bien differens de  
 ceux qui portent quelque presage. Car ie m'i-  
 magine que vous voulez parler de l'Anathe-  
 me.

*Aule.*

*Aule.* Vous le deuinez.

*Barbace.* J'ay ouy d'horribles tonnerres: mais ie n'en ay point senti le coup.

*Aule.* Comment se peut il faire?

*Barbace.* Parce que ie digere & que ie dors tout aussi bien que iamais.

*Aule.* Vn mal est dautant plus dangereux qu'on ne le sent point ; & ces foudres que vous nommez brutes , frappent les mers & les montagnes.

*Barbace.* Ils les frappent : mais vainement. Il y a encore vn foudre qui part du verre , ou d'un vaisseau d'airain.

*Aule.* Et celuy-là aussi epouuante.

*I. Barbace.* Ouy: mais les enfans. Dieu seul a vn foudre dont il frappe l'ame.

*Aule.* Mais si Dieu est en la personne de son Vicaire!

*Barbace.* Plust à ce mesme Dieu que cela fust vray!

*Aule.* Plusieurs s'estonnent pourtant que vous n'estes déia plus noir qu'un charbon.

*Barbace.* Prenez que ie sois deuenu tout à fait charbon , dautant plus deuez-vous souhaiter le salut à vn perdu , si vous aimez la doctrine de l'Euangile.

*Aule.* On doit bien luy souhaitter le salut, mais on ne doit pas le saluer.

*Barbace.* Par quelle raison?

*Aule.* Affin qu'il ayt honte de l'excommunication qu'il a encouruë , & qu'il vienne plustost à se repentir.

*Barbace.* Si Dieu en eut vſé de la sorte envers nous, nostre perte estoit infaillible.

*Aule.* Comment donc?

II. *Barbace.* Parce que lors que nous estions ses ennemis, que nous courions après les Idoles, & que nous combations sous les enseignes de Satan, c'est à dire quand nous estions en toutes façons excommuniez, il a bien voulu parler à nous par son fils, & par cette aimable conuersation nous rappeler de la mort à la vie.

*Aule.* Vous dites vray.

*Barbace.* Il en iroit mal pour les malades, si lors qu'ils sont aux abois, & qu'ils ont le plus de besoin d'assistance, les Medecins faisoient difficulté de les visiter, & de leur donner quelques momens de leur entretien.

*Aule.* Je crains que vous ne me communiquiez vostre mal, plustost que ie n'aye le bon-heur d'y remedier. Il s'en est vſté quelque-fois qui au sortir de la chambre d'un Phrenetique entroient dans un estat pire que le sien.

*Barbace.* Cela arriue souuent dans les maladies du corps: mais dans celles de l'ame vous auez un preseruatif contre toute sorte de contagion.

*Aule.* Et dites-le moy donc.

*Barbace.* Un ferme dessein, vne forte resolution de ne démordre point de vostre creance. Après, que craignez-vous dans un combat qui se fait seulement de la langue?

*Aule.*

*Aule.* Vous avez quelque raison , pouruû qu'il y ayt aussi quelque profit à esperer de vostre costé.

III. *Barbace.* On dit d'ordinaire , que tandis que l'homme respire , il y a tousiours à esperer ; Et selon S. Paul , la Charité qui ne desespere iamais , sçait esperer toutes choses.

*Aule.* C'est parler sagement , & avec cet espoir , ie croy qu'il m'est permis de m'entretenir quelques momens avec vous , & si vous le trouuez bon , ie feray tout ensemble le medecin.

*Barbace.* Vous ne pouuez rien faire que ie n'approuue.

IV. *Aule.* Les Curieux , & ceux qui font trop de questions sont ordinairement mal voulus : mais il y a de l'exception pour les Medecins , & ils meritent qu'on les louë de s'informer avec soin de toutes choses.

*Barbace.* Enquerez vous , si vous le voulez , depuis le ciel iusques à la terre.

*Aule.* I'en feray l'essay. Pouruû que vous me donniez parole de répondre serieusement.

*Barbace.* Je vous la donne : mais que ie sçache auparauant surquoy vous avez dessein de m'interroger.

*Aule.* Sur le Symbole des Apostres.

*Barbace.* Commencez ; ie veux auoir Christ pour ennemy , si ie ne vous fais franchement ma confession.

*Aule.* Croyez-vous en Dieu le Pere tout-puissant, qui a fait le ciel & la terre?

*Barbace.* Aioustez tout ce qui y est contenu, & mesme les Esprits Angeliques.

*Aule.* Quel sentiment avez-vous de Dieu quand vous en parlez?

*V. Barbace.* Je tiens que c'est vn Esprit eternal, qui n'a point eu de commencement, & qui n'aura iamais de fin, & qu'il ne peut rien estre de plus grand, de meilleur, ny de plus sage que luy.

*Aule.* Cola va bien.

*Barbace.* Qui a creé toutes les choses visibles par sa volonté toute puissante, qui les conduit & qui les gouverne par son admirable sagesse, qui les conserue & les entretient par sa bonté, & qui de sa grace a releué l'homme de sa cheute.

*Aule.* Ce sont là veritablement les trois choses principales que nous devons considerer en Dieu; Mais quel fruit tirez-vous de leur connoissance?

*Barbace.* Lors que ie pense à cette qualité de Tout-puissant, ie me soumetts entierement à la diuine Maiesté, auprès de laquelle toute la grandeur des Hommes & des Anges n'est que bassesse. Ie croy en suite d'vne vraye foy tout ce que les Saintes Lettres m'en apprennent, & m'attens fermement à ses promesses, sçachant que Dieu peut tout ce qu'il veut de ce qui semble mesme impossible à l'homme. Ainsi considerant ma feiblesse, ie vois que ie  
depens

depens entierement de celuy à qui toutes choses sont soumises. Si i'eleue mon esprit vers cette Sageſſe Infinie , Ie vois que la mienne n'est que folie deuant elle , & i'ay vnc forte persuasion qu'elle fait toutes choses tres iuſtement & tres à propos , encore que ſelon le raisonnement humain elles ſemblent abſurdes & peu equitables. Enfin quand ie viens à m'arreſter ſur ſa bonté , ie conſidere que ie luy ſuis redeuable de toutes les ſortes , & que tout ce que i'ay , ie l'ay receu de cette main liberale , qui ne ſe laſſe point de bien faire. Ie ſçay de plus qu'il n'y a point de peché ſi grand , qu'elle n'en acorde le pardon à vne veritable repentance , & qu'il n'y a rien qu'elle ne donne avec largeſſe à celuy qui luy demande avec foy.

*Aule.* Iugez-vous que cette creance que vous auez de Dieu vous ſuffiſe ?

*Barbaçe.* Non : mais d'vne affection ſincere ie mets toute mon eſperance en luy ſeul , deſteſtant le diable & l'idolatrie , & tout ce qui ſe fait par art magique. I'adore vn ſeul Dieu, ſans preferer, ou égaler à l'amour & au ſeruiſſe que ie luy dois , ni les anges , ny mes proches , ny mes enfans , ny ma femme : ni tous les Prouinces de la Terre , ni tous les honneurs , ni toutes les richesses , ni tous les plaiſirs ; Mais au contraire eſtant touſiours preſt, ſ'il le commande, de luy ſacrifier ma vie , ſçachant qu'il n'y a rien à perdre pour celuy qui ſe donne tout entier à luy.

*Aule.* Vous n'adorez donc , vous n'aimtz & ne craignez que Dieu seul?

*Barbace* Si i'honore , si i'aime & si ie crains quelque autre que luy , c'est à son egard que ie le crains , que ie l'aime & que ie l'honore , rapportant le tout à sa gloire , & luy rendant tousiours graces soit dans la prosperité , soit dans l'épreuue , soit qu'il faille viure ou mourir.

*Aule.* Iusqu'icy vous avez parlé en vray Chrestien ; quel sentiment avez-vous de la seconde personne?

*Barbace* Continuez de m'interroger?

*Aule.* Croyez-vous que Iesus Christ est Dieu & homme.

*Barbace.* Ie n'ay iamais eu d'autre opinion.

*Aule.* Quelle apparence y a-t-il que le mesme Christ fut Dieu immortel , & homme suiet à la mort?

*V I. Barbace* Cela n'a pas esté difficile à celuy dont la puissance est egale à la volonté. Et à raison de cette nature diuine qui luy est commune avec le Pere , tout ce que ie reconnois en celuy-cy de prudence , de sagesse , & de bonté , ie l'adore dans l'autre ; & ce que ie croy deuoir au Pere , ie croy ne le deuoir pas moins au Fils ; si ce n'est qu'il a semblé bon au premier de créer & de nous donner toutes choses par ce même Fils.

*Aule.* Pourquoi donc les Saintes Lettres donnent elles plus souuent au fils le nom de  
*Seigneur,*

*Seigneur*, que le nom de *Dieu*?

*Barbace.* Parce que le nom de *Dieu*, emporte comme l'*authorité* & le *Principe* qui conviennent particulièrement au *Pere*, qui est simplement l'origine de toutes choses, & la source de toute *Diuinité*. Le Nom de *Seigneur*, convient mieux à celui qui rachete, & procure la liberté de quelqu'un. Et encore que le *Pere* nous ayt racheté par son *Fils*. Celui-cy est *Dieu* également, mais il est *Dieu* engendré du *Pere*. Le *Pere* seul ne vient de personne, & tient le premier rang entre les trois.

*Aule.* Vous mettez donc aussi vostre *esperance* en *Iesus Christ*?

*Barbace.* Pourquoi non?

VII. *Aule.* Le *Prophete* dit pourtant qu'il y a *malediction* pour celui qui met sa confiance en l'homme.

*Barbace.* Mais c'est à ce seul homme qu'il est donné toute puissance au ciel & en la terre, afin que tout genouil se ploye en son nom, de ceux qui sont aux Cieux & sur la terre & sous la terre. Combien qu'en cecy ie ne voudrois pas fonder mon dernier espoir, si ie n'estois assuré que ce même homme fust *Dieu*.

*Aule.* Pourquoi l'appelle-t-on *Dieu le Fils*?

*Barbace.* Afin que personne ne s'imagine qu'il soit creature.

*Aule.* Que doit-on entendre par ce mot, d'*Vnique*.

*Barbace.* On l'aïouste pour discerner le fils qui est par nature , d'auec les enfans qui sont adoptez. Et le mesme Vnique nous honore de cette derniere qualité, afin que nous n'en attendions point d'autres après luy.

VIII. *Aule.* Comment celuy qui estoit Dieu a-t-il bien voulu deuenir homme ?

*Barbace.* A fin qu'estant homme , il reconciliait les hommes à Dieu.

*Aule.* Croyez-vous qu'il ne doïue point sa conception à l'ouurage de l'homme : mais à la vertu du Tout-puissant ; qu'il ayt pris naissance de la Vierge Marie sans tache , & que de sa substance il se soit reuestu d'un corps mortel ?

*Barbace.* C'est ma creance.

*Aule.* Pourquoi a-t-il voulu naistre de la sorte ?

*Barbace.* Il estoit conuenable qu'un Dieu se manifestast au monde en cette façon ; Celuy-là n'y deuoit pas entrer autrement qui venoit purger les ordures d'une conception & d'une naissance toutes infectes. Dieu a voulu naistre fils de l'homme , afin que renaissans avec luy , nous fussions rendus enfans de Dieu.

*Aule.* Estes-vous persuadé de sa conuersation sur la terre, des merueilles qu'il y a faites, de la doctrine qu'il y a preschée ; & de toutes les choses que les Euangiles nous en apprennent ?

*Barbace.*

*Barbace.* Je le crois mieux, que ie ne crois que vous estes homme.

*Aule.* Me prenez-vous au rebours d'Apulée, pour vous imaginer que ie cache vn Asne sous la figure d'vn homme? Vous tenez donc que ce Sauueur est le même Messie que les figures de la Loy auoient ébauché, que les Oracles des Prophetes nous auoient promis, & que les Iuifs auoient attendu depuis tant de siecles?

*Barbace.* Je n'ay point de plus ferme opinion.

*Aule.* Vous croyez que sa doctrine & sa vie sont des exemplaires parfaits & suffisans d'vne veritable pieté!

*Barbace.* Je n'en doute point.

*Aule.* Vous croyez qu'il a esté saisi par les Iuifs, qu'ils l'ont lié, & battu, qu'ils s'en sont moquez, qu'ils luy ont craché au visage, que Ponce Pilate l'a fait fouëter, & que pour dernier tourment, il a esté attaché en croix, & y a bien-tost apres rendu l'ame?

*Barbace.* Je suis persuadé de toutes ces choses.

*Aule.* Vous croyez de plus qu'il a esté exent de toute loy de peché?

*Barbace.* Pourquoy non? Et n'est-il pas l'agneau sans macule?

*Aule.* Vous croyez enfin qu'il a souffert toutes ces choses de son bon gré?

*Barbace.* Dites tres-volontiers, avec ardeur & avec soif de nostre salut; mais avec le bon plaisir du Pere.

*Aule.* Pourquoy le Pere a-t-il voulu que son vniue rsal tres-cher & tres-innocent eudurast de si cruels tourmens ?

*Barbace.* Afin que pecheurs & criminels que nous estions, il nous reconciliast à soy-même par cette victime, mettant toute nostre esperance au nom de ce bien-aimé Sauueur.

*Aule.* Mais pourquoy a-t-il permis cette chute generale du genre humain, & l'ayant permise, pourquoy ne l'en a-t-il pas releué par d'autres moyens ?

*Barbace.* La foy, & non la raison humaine ne persuade qu'il n'en pouuoit estre de meilleur ny de plus vtile à nostre salut.

*Aule.* Pourquoy choisit-il ce genre de mort ?

*Barbace.* Parce qu'il estoit tres-honteux aux yeux du monde, parce que les souffrances en estoient longues & tres-cruelles, parce qu'il estoit à propos qu'il étendist ses membres vers toutes les parties de l'Vniuers, afin d'appeller toutes les nations à Salut, & d'arracher les hommes attachez à la terre, à la consideration des biens celestes. Enfin pour accomplir la figure du serpent d'airain que Moÿse auoit élevé sur vn arbre ; afin que tous ceux qui y ietteroient les yeux fussent gueris de la morsure des serpens, & pour acquiter la parole du Prophete qui auoit predit que Dieu regneroit par le bois.

*Aule.* Pourquoy a-t-il voulu estre enseveli avec tant de soin, avec le parfum, & la myrrhe, en vn sepulchre neuf taillé dans vn roc,

la

la pierre scélée, & enuironnée de gardes publiques ?

*Barbace.* C'est afin qu'on fust plus assuré de sa mort.

*Aule.* Pourquoi ne refusoita-t-il point sur l'heure ?

*Barbace.* Pour la même raison. Car si la mort eut esté douteuse, on auroit pû mettre aussi en doute sa resurrection ; & il vouloit que celle-cy fust certaine.

**IX.** *Aule.* Croyez-vous que son ame soit descenduë aux Enfers ?

*Barbace.* Cette clause, au rapport de Cyprian, n'a pas esté autrefois inserée au Symbole Romain, ny au Symbole des Eglises Orientales ; Tertullien même tres-ancien auteur n'en parle point. Je la reçois pourtant, & crois cet article aussi fermement que les autres, & parce qu'il s'accorde avec la prophetie de David, *Tu ne laisseras point mon ame en Enfer*, Et ailleurs, *Seigneur tu as fait remonter mon ame de l'Enfer* ; Et parce que l'Apostre saint Pierre en sa premiere Epître de l'auteur de laquelle personne n'a jamais douté, au chapitre troisieme, écrit en ces termes : *Ayant esté mortifié en chair : mais vivifié par l'Esprit, par lequel aussi estant allé, il a prêché aux Esprits qui estoient en chartre.* Mais comme je crois qu'il est descendu aux Enfers, je ne crois pas aussi qu'il y ayt endured aucun-tourment. Il y est descendu, non pour y souffrir : mais pour nous en

rompre les portes, & détruire le regne de Satan.

*Aule.* Je n'entens encore rien qui sente l'impiété; & Christ est mort en effet afin de nous rappeler à la vie, estans morts spirituellement au peché. Au reste, pourquoy pensez-vous qu'il soit ressuscité?

*Barbace.* J'en imagine trois causes principales. La premiere, afin de nous laisser vne esperance certaine de ressusciter vn iour avec luy; Apres, pour nous faire connoitre que celuy sur lequel nous fondons toute l'esperance de nostre salut, est immortel, & ne deuoit mourir qu'une fois; Et en dernier lieu, afin qu'estans morts au peché par la repentance, & enseuelis avec luy par le Baptême, il nous rappelaſt par sa grace à vne nouvelle vie.

*Aule.* Croyez-vous que ce même corps qui est mort en la croix, qui est ressuscité dans le sepulchre, qui a esté vû & touché par les Disciples, soit monté au ciel?

*Barbace.* Tres assurement

X. *Aule.* Pourquoi voulut-il abandonner la Terre?

*Barbace.* Afin que nous l'aimassions tous spirituellement, & que personne icy bas ne pre-tendist vn droit particulier de le posseder: mais que chacun de nous eleuaſt son esprit au Ciel, ſçachant que là est nostre Chef & nostre Maître. Car si les hommes font aujourd'huy tant de mystere de la couleur & de la façon d'une robe, & si quelques-uns montrent avec tant

de

de precaution le sang du prepuce de Christ & quelques gouttes du lait de la Vierge ; où croyez-vous que l'on en seroit, s'ils estoient demeurez icy bas tout vêtus, mangeans & parlans ? quelles dissensions ne causeroient point ces innocens ornemens de leur corps ?

*Aul.* Croyez-vous que reuëtu la haut d'immortalité, il est assis à la dextre du Pere ?

*Barbace.* Ouy, comme Seigneur de toutes choses, & compagnon du Pere à l'Empire des Cieux. C'est la promesse qu'il auoit faite à ses disciples, & le merueilleux spectacle qu'il porta aux yeux de son premier Martyr saint Estienne.

*Aul.* A quel dessein voulut-il luy manifester sa gloire ?

*Barbace.* Afin de nous oster tout sujet de crainte, estans assurez, que nous auons au Ciel vn Maitre & vn Aduocat puissant.

*Aul.* Ne vous attendez-vous pas à son retour, lors qu'il promet de reuenir avec cette même humanité iuger les viuans & les morts ?

*Barbace.* Autant que ie suis certain que toutes les choses que les Prophetes ont predites de Christ sont arriuées, autant me tiens ie assuré de tout ce qu'il luy a plû de nous faire attendre. Nous auons vû son premier auene-ment, selon que nous l'auoient figuré les Saceres Oracles, dans lequel il a paru tout humble, pour nous instruire & pour nous sauuer : le second nous sera aussi manifesté, auquel il viendra tout maiestueux en la gloire

de son Pere. C'est deuant ce Tribunal que tous les hommes de quelque nation qu'ils soient, seront obligez de comparoître, les Roys comme leurs peuples, le Scythe comme le Grec; & non seulement ceux qui estans encore pleins de vie, se trouueront surpris de son artiuée: mais tous ceux qui dorment dans les sepulchres depuis le commencement du monde iusqu'à la fin, reprendront vie en vn moment, & se tiendront chacun en son propre corps deuant le iuge. C'est là que viendront aussi assister les Bien-heureux Anges, comme les fidelles Ministres du Tout-puissant, & c'est là qu'on verra encore les demons pour y receuoir leur condamnation. Alors il prononcera de son trosne cette sentence inuicible qui enuoyera aux supplices eternels & le diable & tous ceux qui l'ont suivi afin qu'ils ne puissent plus nuire à personne; & qui transportera les Justes au Royaume celeste, où ils seront eternellement à couuert de toute fâcherie & de tout mal. Mais le même Christ a voulu que ce iour de son second auenement nous fust caché.

*Anc.* Je ne decouure encore en vous aucun signe de maladie. Venons à la troisieme personne. Croyez-vous au Saint Esprit?

*Barbare.* Je crois que le Saint Esprit est vray Dieu avec le Pere & le Fils. Je crois que ceux qui nous ont laissé les liures du viel & du nouveau Testament ont esté inspirez de  
 ce

ce même Esprit, sans l'assistance duquel nul ne peut participer au salut.

*Aule.* Pourquoi l'appellez-vous *Esprit*?

*Barbace.* C'est que comme nos corps viennent de la respiration de l'air : de même nos âmes sont vivifiées par un soufle interieur du Saint Esprit.

XI. *Aule.* Ne pouvons-nous pas donner le même nom d'*Esprit* au Père ?

*Barbace.* Qui nous en empesche ?

*Aule.* Mais ne confondrions-nous point ainsi les personnes ?

*Barbace.* Point du tout. Car on peut dire que le Père est Esprit, parce qu'il est immaternel, & de qui selon la Nature Divine est commun à toutes les personnes. Mais la troisième est particulièrement appelée Esprit, par ce qu'elle nous inspire & se coule insensiblement dans nos âmes; comme nous sentons ces petits vents agreables se lever de terre & de dessus les fleuves dans un temps frais.

*Aule.* Pourquoi donnez-vous le nom de *Fils* à la seconde Personne ?

*Barbace.* Pour vne parfaite ressemblance de nature & de volonté avec le Père.

*Aule.* Le Fils seroit-il plus semblable au Père, que le Saint Esprit ?

*Barbace.* Non pas au regard de la Nature Divine, si ce n'est que ce soit mieux représenter la propriété du Père, que d'en faire aussi proceder le S. Esprit.

*Aule.* Quel inconuenient trouuez-vous donc à donner au S. Esprit le nom de Fils ?

*Barbace.* Parce qu'avec Saint Hilaire, ie n'ay jamais leu qu'il ayt esté engendré, ni qu'il ayt eu de Pere ; mais ie lis bien que le S. Esprit est procedant.

XII. *Aule.* Pourquoi dans le Symbole le Pere seul est-il nommé Dieu ?

*Barbace.* Parce, comme i'ay dit, qu'il est simplement l'auteur de toutes choses & la source de toute Diuinité.

*Aule.* Parlez plus clairement.

*Barbace.* Parce qu'il ne se peut rien nommer qui ne tire son origine du Pere ; & en cela même que le Fils est Dieu & le Saint Esprit est Dieu, ils le rapportent au Pere comme à leur principe. Ainsi la premiere autorité, c'est à dire la raison de l'origine est au Pere seul, parce que luy seul n'est de nul autre. Toutefois il se peut prendre en cette façon dans le Symbole, que le nom de Dieu, n'est pas affecté particulièrement à la personne : mais qu'il est mis en general & distingué bien tost apres par les noms de Pere, de Fils, & de S. Esprit. Je crois en vn seul Dieu, Nom propre à la Nature Diuine qui comprend les trois personnes de la Trinité.

XIII. Croyez-vous en la Sainte Eglise ?

*Barbace.* Non.

*Aule.* Que dites-vous ? Vous n'y croyez pas ?

*Barbace.*

*Barbace.* Je crois la sainte Eglise, qui est le corps de Christ, c'est à dire vne certaine congregation de tous ceux qui en quelque part du monde qu'ils soient font profession d'une même foy Evangelique, qui adorent vq Dieu le Pere, qui mettent toute leur esperance en son Fils, qui sont conduits par vn même Esprit de la compagnie duquel est retranché celuy qui se rend coupable deuant Dieu de quelque crime.

*Aule.* Quelle repugnance auez-vous de dire, Je crois en la Sainte Eglise?

*Barbace.* Saint Cyprian m'enseigne qu'il ne faut croire qu'en vn seul Dieu, sur lequel simplement nous devons fonder tout nostre espoir. Pour ce qui est de la vraye Eglise, encore qu'elle ne soit composée que des bons, elle est toutefois composée d'hommes, qui de bons peuuent deuenir-méchans, qui peuuent tromper & estre trompez.

XIV. *Aule.* Quel est vostre sentiment touchant la communion des Saints?

*Barbace.* Cet article ne se trouue point dans saint Cyprian, vñ qu'il remarque precisely ce que chaque Eglise auoit alors plus ou moins de communians. Et il fait suite immédiatement après ces paroles, *Je crois la sainte Eglise, la remission des pechez, la resurrection de.cette chair, &c.* Même quelques-vns ont creu, que cet Article de la communion des Saints ne differe point du precedent, mais qu'il l'explique & le donne mieux à enten-

dre ; comme il est vray aussi que l'Eglise n'est autre chose qu'une véritable profession d'un même Dieu, d'un même Euangile, d'une même Foy, d'une même Esperance, une participation de même Esprit & de mêmes Sacremens. En un mot une certaine communion de tous biens entre tous les fideles depuis le commencement du monde jusques à la fin, pareille en quelque façon à cette société des membres du corps, qui s'aident mutuellement & se communiquent ce qu'ils ont d'avantage les uns sur les autres *sandis qu'ils sont membres vivans du corps.* Mais hors de cette société, bien loin que nous nous ressentions des bonnes œuvres d'autrui, les nostres propres nous sont inutiles à salut, si nous ne nous reconcilions avec cette sainte Assemblée. C'est ainsi que ce Docteur fait suivre immédiatement, *la remission des pechez ;* parce que hors de l'Eglise, quelque rude penitence qu'on puisse faire, quelques œuvres de misericorde qu'on puisse exercer, on ne doit esperer aucun pardon. Mais dans l'Eglise, non des Heretiques ; Dans la Sainte Eglise assemblée & conduite par l'Esprit de Dieu, il y a remission des pechez par le baptême, & apres le baptême par la repentance, & le pouvoir donné à l'Eglise.

XV. *Aule.* Toutes ces opinions sont encore d'un homme bien sain. Croyez, vous, la resurrection de la chair.

*Barbata*

*Barbace.* La creature que l'ay du reste seroit bien vaine, si ie doutois de ce qui est le principal & le plus considerable.

*Aule.* Qu'entendez-vous par ce mot de *Chair*?

*Barbace.* Le corps humain pouru d'une ame raisonnable.

*Aule.* Croyez-vous que chaque ame aille reprendre son corps qu'elle aura laisse?

*Barbace.* Le même duquel elle a esté separée. Aussi est-il particulièrement aiotité dans le Symbole de Cyprian, *De cette chair.*

*Aule.* Comment se peut-il faire qu'un corps qui a esté metamorphosé en tant de sortes, retourne dans son premier estat?

*Barbace.* Seroit-il difficile à celuy qui a créé de rien tout ce qu'il a voulu, de rétablir en sa première nature ce qui a changé plusieurs fois de forme? Au reste ie me mets peu en peine des moyens dont il se sert à operer cette metueille, ce m'est assez de sçavoir que celuy qui me la promet est si véritable, qu'il ne peut mentir, & si puissant que tout le monde ne luy a coûté qu'une parole.

*Aule.* Quel besoin aurons-nous alors de corps?

*Barbace.* Afin que l'homme tout entier soit glorifié avec Christ, comme il auoit souffert icy bas tout entier pour luy.

XVI. *Aule.* Que veut dire ce qu'il aiotité; Et la vie Eternelle?

*Barbace.* De peur que personne ne s'j-

imagine que nous deuions reuiure, comme les grenouilles au Printems, qui meurent apres dans l'Automne. Car il faut considerer icy vne double mort; celle du corps commune aux bons & aux méchans, & celle de l'ame, qui est le peché. Mais apres la Resurrection, la vie eternelle tant du corps que de l'ame sera la portion des Justes. Le corps ne sera plus alors suiet aux maladies, à la vieillesse, à la faim, à la soif, à la douleur, à la lassitude, à la mort; ny a aucune autre incommodité; mais estant reuêtu des qualitez de l'esprit, il n'aura plus de mouuement que de l'esprit même. L'ame sera aussi desormais exente de tentations & de deplaisirs, & iouïra sans intermission du souuerain bien, qui est Dieu. Au contraire la mort eternelle tant du corps que de l'ame est reseruée aux méchans; leurs corps souffriront d'éternels supplices, & leurs ames receuront de continuelles atteintes du peché, sans espoir de misericorde.

*Aule.* Croyez-vous tout cela serieusement & en conscience?

*Barbacc.* Je le crois si bien, que ie suis moins certain que ie vous parle.

*Aule.* Lors que i'estois à Rome, ie ne trouuois pas que tous eussent vne creance si pure ny si conforme.

*Barbacc.* Si vous y prenez garde, vous trouuerez bien aussi ailleurs de la difference.

*Aule.* Puisque vous estes d'accord avec nous en tant de points principaux & si difficiles, qui empesche que vous ne soyez tout à fait des nostres?

*Barbace.* Je souhaitte de vous entendre plus particulièrement sur ce suiet; Car pour vous le dire franchement, ie croy estre tres-bon Orthodoxe, & fais tous mes efforts pour accorder ma vie avec ma profession.

*Aule.* D'où peut donc naistre vne si grande guerre entre vous & les Orthodoxes?

*Barbace.* Je vous le demande. Mais, hola Medecin, si vous ne vous ennuyez point de ce prelude vous viendrez s'il vous plaist d'isner avec moy, & vous m'interrogerez de chaque chose à loisir après le repas. Je tendray l'un & l'autre bras, vous verrez les excremens les plus grossiers & les plus liquides, enfin vous ferez, s'il vous semble bon, toute l'anatomie de cet Estomach, pour inger de moy avec plus de certitude.

*Aule.* Je ferois scrupule de manger avec vous.

*Barbace.* C'est pourtant la coûtume des Medecins, afin de mieux observer où se porte le dangereux appetit du malade.

XVII. *Aule.* Je crains qu'il ne semble que ie favorise les heretiques.

*Barbace.* Il n'y a pourtant point d'action plus sainte.

*Aule.* Comment l'entendez-vous.

*Barbace.* Saint Paul ne souhaittoit-il pas d'

devenir anatheme pour les Juifs plus qu'Heretiques & ne peut-on pas dire que celui la favorise qui s'estudie à corriger le mechant, & à releuer le pecheur mort en son vice?

*Anle.* Vous avez raison.

*Barbace.* Favorisez-moy donc, & ne craignez rien du reste.

*Anle.* Je n'ay iamais vû de malade qui répondist mieux, ny qui eut la parole si bonne que vous. Je le veux bien, menez-moy dîner.

*Barbace.* Vous serez traité medicalement, & comme chez vn malade; & nous satisferons de sorte au corps, que l'esprit n'en soit pas moins propre à la dispute.

*Anle.* Allons à la bonne heure, & selon le langage des Anciens, avec d'heureux auspices, & de bons oyseaux.

*Barbace.* Dites plustost avec de mauuais poissons, si peut-estre vous n'avez oublié qu'il est vendredy.

*Anle.* Cela n'est pas de nostre Symbole.

**FIN.**

## ENTRETIEN. II.

L A

## BELLE EDUCATION

O V

## LA PIETE' PVERILE.

## S O M M A I R E.

- I. Tout aage doit s'estudier à bien vivre. II. Definition de la pieté III. Exercice du malin. IV. L'honneur que nous rendons à Dieu est interressé V. Le temps ne se peut trop menager. VI. Exercice du soir. VII. Belle morale sur le pardon des offenses. VIII. Deuotion de veu de duré IX. Belles meditations. X. Du Ieufne. XI. Des Predications. XII. De la Confession, & s<sup>r</sup> I. C. en est l'auteur. XIII. Ignorance & malice de quelques Prestres. XIV. Diuerses manieres. XV. Il faut bien consulter auant que de se marier, où se faire moine. XVI. Touchant les differentes Professions. XVII. Loüable emulation de deux enfans.

ERASME, GASPARD.

*Erasme.*

**D**'où fors-tu à cette heure ? De quelque  
tauerne?

*Gaspard.* La belle pensée!

*Erasme.* D'où donc ? Du Tripot!

*Gaspard.* Aussi peu.

*Erasme.* Ou, peut-estre de la caue du mus-  
cat?

*Gaspard.* Tu te trompes comme au reste.

*Erasme.* Puisque ie ne la deuine point, di-le  
donc toy même.

*Gaspard.* Le viens de Nostre Dame.

*Erasme.* Qu'as-tu fait dans ce saint lieu.

*Gaspard.* I'y ay rendu mes deuoirs. à quel-  
ques vns.

*Erasme.* A qui?

*Gaspard.* A Christ, & à quelques Saints.

*Erasme.* Tu es plus deuost que ton âge ne  
le permet d'ordinaire.

*Gaspard.* Tout âge doit s'estudier à la  
Pieté.

*Erasme.* Si ie voulois estre si Religieux ie  
prendrois en même temps le froc.

*Gaspard.* I'en ferois bien de même, si le froc  
apportoit autant de piercé à l'esprit, que de cha-  
leur aux oreilles.

*Erasme.* I'ay ouy dire souuent que ceux  
qui ont mené vne vie Angelique dans leur en-  
fan-

sance , deuiennent de vrayz diables sur leurs vieux ans.

*Gaspar.* Et moy ie crois le diable authéur de ce faux prouerbe. Au contraire à peine puis-je me persuader qu'un vieillard ayt véritablement de la pieté , s'il ne s'y est nourry durant son ieune âge. Il ne se retient rien plus facilement que ce qui s'est appris dès le berceau.

II. *Erasme.* Mais qu'appelles-tu pieté ?

*Gaspar.* L'appelle pieté le pur seruire de Dieu , & l'observation de ses saintes volontez.

*Erasme.* Aquoy nous obligent-elles ?

*Gaspar.* Ce ne seroit fait de long temps de courir tous les articles. Mais pour t'en donner comme un abrégé , ie t'establiray la Religion & la veritable pieté sur quatre points principaux. Le premier veut que nous ayons un iuste sentiment de Dieu & de sa parole , & que nous ne le craignons pas seulement comme nostre Maistre & nostre Seigneur : mais aussi que nous l'aimions tendrement comme nostre Bien-faicteur & nostre Pere. Le second , que nous employons toute nostre estude à nous conseruer dans l'innocence , qui consiste à ne faire tort à qui que ce soit. Le troisiéme , que nous embrassions la charité , tâchant autant qu'il se peut de faire du bien à tout le monde. Et le dernier , que nous nous exercions dans la patience , par laquelle nous supportons d'un esprit egal toutes les

iniutes qu'on nous fait, lorsqu'il ne s'y trouue point d'autre remede, ne recherchant point à nous en vanger, & rendant plüstoit le bien pour le mal.

*Erasme.* Tu presches mieux que ie ne croyois, mais au moins fais-tu tout ce que tu dis?

*Gaspar.* J'y apporte toutes mes forces.

*Erasme.* Tu n'en peux pas auoir beaucoup à ton age.

*Gaspar.* Quelles qu'elles soient, ie les employe toutes à seruir Dieu. Et tous les iours ie ne manque point de me demander contre moy-mesme de mes actions & de mes paroles, d'examiner iusqu'à mes pensées, & s'il se trouue que mes mains ou ma langue se soient échappées à quelque chose de deshonneste, que i'aye eu de la negligence ou de l'oubly pour ce qui m'estoit enioint, que ie me sois porté inconsiderement dans quelque rencontre, ou que i'aye ouuert la bouche à quelques discours qui n'estoient pas de saison, ie tâche de me corriger de toutes ces fautes.

*Erasme.* Quand fais-tu cette pieuse supputation?

*Gaspar.* Vers le soir, ou à quelque autre heure que ie trouue plus commode.

*Erasme.* Mais ie te prie, appren-moy quelles sont tes occupations durant tout le iour?

III. *Gaspar.* Ie ne veux rien cacher à mon compagnon si cher que tu m'es. Le matin dès que:

que j'ay ouvert les yeux ( & c'est environ entre cinq & six ) ie fais vn signe de croix sur le front & sur la poitrine , benissant ce commencement du iour au nom du Pere & du Fils & du S. Esprit.

*Erasme.* le louë ta pieté.

*Gaspar.* Apres, ie m'adresse à Christ en peu de paroles.

*Erasme.* Et que luy dis tu?

*Gaspar.* Le luy rens graces de m'auoir donné vn doux repos durant la nuit , & le prie qu'il me face passer de mesme heureusement ce iour-là , à sa gloire , comme au salut de mon ame. Que luy qui est la veritable lumiere qui ne se couche iamais , ce Soleil eternel viuifiant toutes choses , qui les reioiut & les entretient , daigne éclairer mon entendement , & diriger ma volonté, afin que ie ne tombe dans aucun crime , & que par sa conduite ie paruienne à la vie eternelle qu'il nous promet.

*Erasme.* Voila vn commencement de iournee qui ne peut promettre qu'une suite heureuse.

*Gaspar.* De là ie vais prendre la benediction de mes-Pere & de ma mere , a qui après Dieu ie dois rendre mes premiers devoirs. Alors , quand l'heure approche ie me mets en chemin pour le College , de sorte , s'il m'est possible , que ie passe tousiours par quelque Eglise.

*Erasme.* Et qu'y faire encore.

*Gaspar.* Je saluë encore Iesus Christ en trois mots, tous les Saints & toutes les Saintes: mais sur tout la Vierge, & quelques autres pour qui i'ay vne deuotion particuliere.

*Erasme.* Il parest que tu as bien leu cette entrée des Distiques de Caton, *saluë volontiers.* N'estoit ce pas assez de les auoir saluez en te leuant; sans y retourner encore au bout d'vne heure? Ne crains-tu point de te rendre importun par tant de salutations?

*Gaspar.* Christ se plaist à estre souuent importuné de la sorte.

*Erasme.* Mais il semble ridicule de parler à qui ne se fait point voir.

*Gaspar.* Je ne vois pas non plus cette partie de moy-même de laquelle ie luy parle.

*Erasme.* Il semble encore que c'est perdre le temps de saluër qui ne nous rend point le reciproque.

*Gaspar.* Il me le rend assez, par vne secreete inspiration, & celuy-là resaluë abondamment qui accorde ce qu'on luy demande.

IV. *Erasme.* Que luy demandes-tu donc alors? Car ie vois que tes salutations ressemblent à celle de ces Mendians qui ne nous saluënt iamais qu'en tendant-la main.

*Gaspar.* Tu ne t'éloignes pas beaucoup de la verité. Car ie le prie que luy qui à l'âge de douze ans s'assit au Temple & fit leçon aux Docteurs; à qui Dieu donna pleine autorité d'enseigner les hommes, lors qu'il fut ouï par vne voix venuë du Ciel, *Celuy-cy est*

cy est mon fils bien-aimé, auquel j'ay pris mon bon plaisir, écoutez-le ; lequel enfin est la Sagesse éternelle du Père ; je le prie, dis-je, qu'il daigne épandre sa lumière dans mon esprit, pour me conduire à la connoissance des belles Lettres, dont ie me puisse servir vn iour à sa gloire.

*Erasme.* Mais quels Saints honores tu en particulier?

*Gaspar.* Entre les Apostres, S. Paul ; entre les Martyrs, S. Cyprian ; entre les Docteurs, S. Ierosme, & entre les Vierges S. Agnés.

*Erasme* Qui t'a fait arriester à ceux cy plutost qu'a d'autres ? Est ce le choix, ou bien le hazard.

*Gaspar.* Le sort me les a donnez.

*Erasme.* Pour eux, tu te contentes simplement de les saluër, ou peut-estre leur demandes-tu aussi quelque chose?

*Gaspar.* Ie les prie de m'aider de leurs suffrages aupres de Christ, & de faire en sorte que par sa grace ie puisse me voir vn iour en leur compagnie.

*Erasme.* Tu ne demandes pas là vne legere faueur. Mais poursuy.

*Gaspar.* Ie me hâte de là de me rendre en elasse, où ie me porte de cœur & d'esprit à ce que le lieu exige de moy. Car i'implore de sorte l'assistance de Christ, que ie sçay que sans elle toute mon étude seroit inutile & i'étudie de sorte, que ie sçay que cette assistance me manqueroit, si ie ne travail-

lois fortement. Je fais encore tous mes efforts pour ne point donner iuste occasion de fâcherie mon Maître, & ne luy point mettre la verge dans les mains, & ne veux pas non plus que mes compagnons reçoivent de moindre sujet de plainte.

*Erasme.* Tu es admirable.

*Gaspar.* Au sortir du College ie retourne promptement à la maison, repassant par l'Eglise, si le tems me le permet, & adressant encore trois mots de priere à mon Sauueur. Si ie reçoÿ alors quelque commandement de pere ou de mere, & s'ils me donnent quelque occupation, ie suis pront en toutes choses à leur obeir: Ou si l'heure du dîné est encore loïn, & que ie me voye sans rien faire, ie me mets à repeter moy seul, ou avec vn compaignon ce qui nous a esté leu le matin en classe.

*Erasme.* C'est-estre bon menager du tems.

*V. Gaspar.* T'estonnes-tu si ie menage si bien vne chose, qui, comme tres precieuse, ne se peut iamais recouurer quand elle est perduë?

*Erasme.* Hesiodé dit bien qu'il faut épargner vers le milieu, qu'il est trop tard sur la fin: mais trop tost aussi au commencement.

*Gaspar.* Hesiodé a raison touchant le vin, mais pour le temps, l'épargne n'est iamais hors de saison. Si l'on laisse vn tonneau sans le percer, le vin s'y conferme: mais l'age coule sans cesse, dans l'action, & dans le repos.

*Erasme.* Te l'auouë que fais-tu en suite?

*Gaspar.*

*Gaspar.* Apres avoir mis la nape, ie benis la table, & me tiens debout deuant mon pere, pour le seruir, iusqu'a ce qu'il me commande de m'asseoir. Les Graces renduës, s'il se trouue vn quart d'heure de reste, ie vais le passer avec mes compagnons à vn ieu honneste, tant que la cloche nous rappelle à vn autre plus serieux.

*Frasme.* Christ ne manque pas encore d'être salué.

*Gaspar.* S'il m'est possible, ce deuoir luy est encore rendu. Que si le temps presse, ou qu'il se rencontre autre empeschement, ie luy enuoye pour salut vne petite pensée. Ie me porte dans la Classe après le disné comme deuant, c'est à dire que ie m'y enferme tout entier. V I. De retour le soir au logis ie m'occupe de la mesme sorte que le matin iusques au souper, apres quoy, ie m'occupe à la lecture de quelque histoire. Bien tost après ie vais souhaitter vne heureuse nuit à mon pere & à ma mere, & à toute la famille, me retirant de bonne heure dans ma chambre. C'est alors que ie me iette à genoux au pied du lit, & que, comme i'ay dit, ie repasse dans mon esprit tout ce que ie puis auoir fais ou pensé durant la iournée. Si ie me trouue coupable de quelque peché, i'implore la misericorde de Christ, ie luy demande pardon, & fais vne forte résolution de me corriger. Si ma conscience ne me fait aucun reproche, ie rends graces au même Christ de la bonné

qu'il a eüe de me preseruer de tout vice, & me recommande à luy avec d'autant plus de zele, afin qu'il me garde la nuit contre les embûches de Satan, & éloigne de moy tous songes sales dont mon repos peut estre troublé. Cette priere acheuée i'entre dans le lit, ie fais vn signe de croix, & me mets en posture de dormir.

*Erasme.* Me la pourras-tu depeindre?

*Gaspar.* Ie ne me couche ny tout a fait sur le dos, ny tout a fait sur le ventre: mais ie m'é-tens d'abord sur le costé droit, de sorte que mes bras passans l'vn sur l'autre, rendent vne forme de croix sur mon estomach. Ie dors de la façon d'vn tres doux-sommeil, iusqu'à ce que ie me reueille de moy-même, ou qu'on me reueille.

*Erasme.* Tu es vn petit Saint-de faire ces choses.

*Gaspar.* Et Toy vn petit fou de parler ainsi.

*Erasme.* L'approuuerois dauantage cette maniere de viure, si ie pouuois t'imiter.

*Gaspar.* Ayes-en seulement le desir, & ie t'assure que lors que tu l'auras goûtée quelques mois, elle te parestra tout à fait douce, & il te semblera que tu n'auras jamais vécu autrement.

*Erasme.* Mais tu ne m'apprens rien des actes publics de deuotion.

*Gaspar.* Ie ne m'oublie icy non plus qu'au reste, sur tout les Dimanches & les iours de Feste.

*Erasme.*

*Erasme.* Comment en vses-tu de ce costé là.

*Gaspar.* Auant toutes choses ie m'examine rigoureusement, & entre au dedans de moy pour voir si mon ame n'est point souillée de quelque vilaine tache.

*Erasme.* Si tu la trouues telle, que fais-tu alors? T'éloignes-tu de l'Autel?

*Gaspar.* Nullement de corps: mais bien de l'esprit, & me tenant comme de loin, sans oser leuer les yeux vers Dieu mon Pere que i'ay irrité, ie frappe mon estomac, & m'écrie avec ce Publicain de l'Euangile, *Seigneur sois moy propice à moy pauvre pecheur.* Alors s'il me souuient d'auoir offensé quelqu'un, s'il se peut, ie vais sur l'heure faire mes efforts pour l'appaiser; autrement ie forme vne ferme resolution en mon esprit de luy demander la paix à la premiere rencontre. Que si de même quelqu'un m'a fâché, ie luy pardonne sa faute, & fais en sorte qu'il la reconnoisse, & qu'il en conçoie du déplaisir. S'il veut y persister, & qu'il n'en témoigne point de repentance, i'en laisse toute la vengeance à Dieu.

*Erasme.* Il est fâcheux de quitter vn ennemy à si bon marché.

VII. *Gaspar.* Dis-tu qu'il est fâcheux de remettre vne legere offense à ton frere du pardon duquel tu as souuent besoin reciproquement? Lors que Christ a vne fois effacé de son sang tous nos pechez & ne cesse de nous

en pardonner de nouveaux ? Au contraire il me semble que ce n'est pas la vne generosité enuers le prochain : mais vne vsure enuers Dieu; De même qu'un seruiteur qui rendroit quitte son compagnon de trois drachmes, afin de l'estre enuers son Maître de dix talens.

*Erasmus.* Tu philosophes admirablement, pouru qu'il y ayt de la certitude en ce que tu dis.

*Gaspar.* Veux-tu chercher vne caution plus assurée que l'Euangile ?

VIII. *Erasmus.* Il n'y en a point de meilleure. Mais cependant il se trouue des gens qui ne se croiroient nullement Chrétiens, s'ils n'auoient oüy tous les iours la Messe, comme ils l'appellent.

*Gaspar.* Je ne blame point la pratique de ceux-là, sur tout si ce sont personnes qui ne sçauent à quoy employet leur temps, & qui tout le iour s'engouffrent dans les affaires du siecle. Seulement ie n'approuue point les autres qui par vne certaine superstition se persuadent que la journée ne leur pourra estre heureuse, s'ils n'ont oüy la Messe dès le matin, au sortir de laquelle ils courent, qui au commerce, qui au pillage, & qui à la Cour. Et si dauanture tout ce qu'ils trament à droit & à gauche leur réussit, c'est à la Messe à qui ce succez se doit rapporter.

*Erasmus.* Y a-t-il des gens si fous ?

*Gaspar.* C'est de la plus part des hommes que ie te parle.

*Erasmus.*

**IX. Erasme.** Mais repren ton discours.

*Gaspar.* S'il m'est possible ie me tiens toujours proche de l'Autel, afin d'entendre plus aisément ce que le Prêtre y recite, l'Épître sur tout & l'Euangile, d'où ie tasche de tirer de quoy instruire & consoler mon esprit, en les ruminant quelque temps, afin qu'il y prenne des racines plus profondes.

*Erasme.* Cependant ne pries-tu point ?

*Gaspar.* Je prie : mais c'est du cœur, plutôt que du bruit des leures ; & ie tire le suiet de mes oraisons de ce que le Prêtre vient de prononcer.

*Erasme.* Donne-moy vn exemple qui me face mieux comprendre comment tu en vles.

*Gaspar.* Je le veux. Imagine-toy donc que tu entens lire cette Épître. *Purgez le vieux levain, afin que vous soyez nouvelle paste, comme aussi vous estes sans levain* Sur ces paroles l'éleue ainsi mon esprit vers Christ. *Dieu veuille que ie sois véritablement sans levain purgé de toute malice & de toute fraude ! Et toy Seigneur Iesus qui es seul exent de peché, qui es la pureté même, fay moy la grace de me purger de iour en iour du vieux levain de superstition & de convoitise, pour estre nouvelle paste & plein de sincerité deuant tes yeux. Que si dauanture on vient à reciter l'Euangile du Semeur, ie fais ainsi ma meditation. Heureux celuy-là qui se peut dire une bonne terre ! Venilles, Seigneur, enuoyer l'eau de ta grace sur celle que tu vois icy seche & sans humeur ; venilles l'echauffer de tes celestes*

*rayons, & d'ingrate qu'elle a esté iusqu'icy la rendre aujourdhuy capable de porter des fruitz.* Que cecy te suffise pour exemple, car ie n'aurois fait de long temps, s'il me falloit prendre chaque chose à part. Que s'il m'arrive d'auoir vn Prêtre muet ( comme il s'en void vne infinité en Allemagne ) ou que ie ne sois pas assez proche de l'Autel pour l'entendre bien distinctement, i'ay mon liure prest où se trouuent les Epîtres & les Euangiles de chaque iour, que ie puis ou lire ou prononcer.

*Erasme.* C'est prudemment fait. Mais dans quelles pensées t'entretiens-tu principalement durant ce temps-là.

*Gaspar.* Je rends graces à Iesus Christ de son ineffable charité, lors qu'il a daigné racheter le genre humain par sa mort, & le prie de ne point souffrir que son sacré sang ayt esté en vain répandu pour moy : mais de donner toujours son corps en nourriture à mon ame, de la rafraîchir & la desalterer de son sang, afin que croissant & m'auançant de iour en iour en vertu, ie deuienne enfin membre de ce corps mystique, qui est son Eglise. Que ie ne me rende iamais indigne de l'alliance tres-sainte qu'il établit au dernier souppé, apres auoir distribué le pain & fait courir le Calice, avec l'élite de ses disciples, & en leurs personnes avec tous ceux qui par le Baptême sont entez en luy, & ont part à cette société. Que si mon Esprit se rend

vague,

vague, & que mes pensées me portent ailleurs, ie lis quelques Pseaumes, ou quelques discours de pieté, pour rascher de rompre ce flot, & de rentrer dans vne attention plus parfaite.

*Erasme.* As-tu pour cela des Pseaumes choisis?

*Gaspar.* I'en ay de particuliers: mais auxquels ie ne m'attache pas si fort, que ie ne les laisse, lors qu'il me vient quelque chose en main, où ie trouue autant de goust & d'instruction.

X. *Erasme.* Et du Ieufne, tu n'en parles point?

*Gaspar.* C'est vn article où ie ne m'arreste guere. Car S. Ierôme m'enseigne qu'il ne faut point abbatre sa santé par retranchement de viure, qu'on n'ayt atteint avec l'âge vne force entiere de corps. Pour moy, ie suis encore dans ma dix-septième. Si ie sens pourtant qu'il en soit besoin, ie dine & soupe plus legerement, afin d'estre mieux disposé les iours de feste à prier.

XI. *Erasme.* Puis que i'ay commencé, il faut que ie sçache tout. Comment les Predicationste plaisent-elles?

*Gaspar.* Infiniment. Je n'y vais pas avec moins de respect ny de zele qu'à la Communion. Mais ie choisis mes Predicateurs, parce qu'il y en a qu'il vaudroit bien mieux ne point entendre. Que si dauanture i'en rencontre vn tel, ou qu'il ne se trouue personne pour monter

en chaire, ie passe ce temps là à vne lecture sainte, comme à celle de l'Euangile & de l'Épître du iour, avec l'interpretation de S. Chrysostome, ou de S. Ierôme, ou de quelque autre sincere & pieux Docteur.

*Erasme.* Mais vne viue voix touche dauantage.

*Gaspar.* Ie l'auouë, & i'aime bien mieux prêter l'oreille, quand i'ay vn Predicateur passable. Mais ie ne crois pas auoir tout à fait esté sans Sermon, lors que i'ay écouté S. Ierôme & S. Chrysostome qui parlent dans leurs écrits.

XII. *Erasme.* Ie suis de ton avis. Mais comment t'agrée encore la Confession ?

*Gaspar.* Il ne se passe point de iour que soigneusement ie ne me confesse.

*Erasme.* Si souuent ?

*Gaspar.* Ie ne te mens point.

*Erasme.* Il te faut donc entretenir pour toy seul vn Prêtre.

*Gaspar.* Tu ne dis pas que ie me confesse à celuy qui seul veritablement remet les pechez, & qui en a la puissance entiere.

*Erasme.* A qui donc ?

*Gaspar.* A Christ.

*Erasme.* Crois-tu que cela suffise ?

*Gaspar.* Il me suffiroit assez, s'il sembloit bon ainsi à nos Superieurs, & à la coutume receuë en l'Eglise.

*Erasme.* Qui entens-tu par ces Superieurs ?

*Gaspar.*

*Gaspar.* J'entens les Papes, les Evêques & les Apostres.

*Erasme.* Et sans doute tu mets Christ du nombre ?

*Gaspar.* Il est sans contredit le Prince & le Chef de tous.

*Erasme.* Et l'auteur de cette Confession reçue ?

*Gaspar.* Christ est l'auteur de tout bien ; mais s'il est l'auteur de cette Confession comme elle est aujourdhuy en usage dans l'Eglise, i'en laisse la dispute aux Theologiens. Pour moy qui ne suis qu'un enfant & qu'un esprit simple, je me dois contenter de l'authorité de nos Prelats. Mais au reste la Confession que ie t'ay dit que ie fais est la principale, & il n'est pas si facile que l'on pense de se confesser à Dieu. Celuy-là ne s'y confesse point, qui n'entre en vne sainte cholete dans soy-même contre son peché. C'est donc devant luy que i'expose & que ie pleure mon iniquité, ie crie, ie gemis, ie me fonds en larmes, ie m'ay en execration, i'implore avec ardeur sa misericorde, & ne cesse point que ie ne sente ce desir de peché amorti au dedans de moy, cette chair & toutes ses convoitises abbatuës, & succeder la tranquillité & la ioy, témoignages infailibles du pardon. Que si le temps m'inuite de m'approcher de la Table du Seigneur, ie me confesse aussi à un Prêtre: mais en peu de mots, & de choses seulement qui semblent certainement estre criminelles, ou

d'autres de la sorte contre lesquelles le soupçon est grand. Mais ie ne crois pas que ce soit d'abord vn peché enorme, si l'on passe legerement par dessus quelques constitutions humaines, à moins d'vn mépris malicieux. Au contraire à peine tiens-ie de crime capital où il ne se trouue aucune malice, c'est à dire aucune perverse volonté.

*Erasme.* Ie te louë d'estre ainsi deuot, & de fuir neantmoins la superstition.

*Gaspar.* Au reste ie me choisis vn Prêtre, à qui ie confie sans crainte les secrets de ma conscience.

XIII. *Erasme.* Et c'est estre sage. Car il y en a plusieurs (comme on ne l'a que trop vû) qui éuentent ce qu'ils ont appris en confession. Il y en a de méchans & mal-ai-fiez, qui interrogent le penitent sur des choses qu'il valoit mieux taire. Il y en a de sots & d'ignorans qui pour gagner quelques sous dans vn matin prêtent l'oreille plutôt que l'esprit ne sçachant discerner vne bonne action d'avec vn peché; ne sçachant donner ni enseignement, ni consolation, ni conseil. J'ay appris de diuerses bouches qu'il en va souuent comme ie le dis, & i'en puis rendre raison moy-même en partie.

*Gaspar.* Ie ne l'ay aussi que trop éprouné, & c'est ce qui m'a porté depuis à faire choix d'vn homme docte, graue & d'vne vie exemplaire: mais sur tout qui sçache tenir sa langue.

*Erasme.*

*Erasme.* Je te trouue heureux d'auoir commencé de si bonne heure à te connoître, & à connoître les autres.

*Gaspar.* Aussi mon premier soin est de ne rien commettre qu'il soit dangereux de confier à vn Confesseur.

*Erasme.* C'est bien le plus assuré, si tu as ce pouuoir là sur toy.

*Gaspar.* I'auouë qu'il me seroit malaisé sans la grace de Dieu qui rend tout facile. Le principal est d'auoir la volonté de bien faire; ie tasche de la renouëller à toute heure, particulièrement les iours du repos. Apres, ie me tire tant qu'il m'est possible de la troupe des debauchez, & me ioins au contraire à de ieunes enfans bien instruits & pleins de sagesse, dans la compagnie desquels ie me rends meilleur.

*Erasme.* Tu te conduis icy prudemment; car en effet par vne suite d'entretiens mauuais, les bonnes mœurs se corrompent.

XIV. *Gaspar.* Ie suis avec cela l'oyfueté & la peste de même façon.

*Erasme.* Dé fait toutes sortes de maux semblent s'engendrer de l'oyfueté. Mais comme le monde est fait auourd'huy; il faut que celuy-là viue en solitude qui veut s'éloigner de la compagnie des méchans.

*Gaspar.* Tu dis bien vray, & parles de la sorte avec ce Sage de Grece qui conuoit les méchans pour le plus grand nombre. Mais du peu de bons que ie trouue ie cours toujours au choix des meilleurs. Deux sages condisciples se peurent

uent rendre l'un l'autre encore plus sages. Je suis de plus toutes sortes de jeux qui attirent les iuremens & les tromperies ; ie cherche seulement des jeux innocens. Je me montre civil & de bonne humeur à tout le monde ; mais ie n'entretiens de la familiarité qu'avec ceux que ie reconnois pleins de vertu. Que s'il m'arriue de me rencontrer avec des garçons de mauuaise vie, ie tâche de les redresser charitablement ; ou, si ie vois que i'y pers ma peine, ie dissimule & supporte leurs defauts, me déroband d'eux le plûtoist qu'il m'est possible.

*Erasme.* N'as-tu iamais esté charotillé du desir de prendre le froc ?

*Gaspar.* Si ce desir ne m'est point venu, ce n'est pas manque de continuelles sollicitations ; & certaines gens m'ont souuent exhorté de quitter le siecle comme vne mer orageuse, pour me ietter dans le Monastere comme dans vn port.

*Erasme.* Qu'est-ce que i'entens ? Ils sentoient la proye.

XV. *Gaspar.* Elles ont pratiqué diuerses ruses pour gagner l'esprit de mes parens & le mien. Mais ie suis dans certe resolution de ne point entrer ni dans le mariage, ni dans la prêtrise, ni dans le Conuent, ni d'embrasser aucun autre genre de vie, dont ie ne me puisse apres dégager, auant que i'aye vne parfaite connoissance de moy-même.

*Erasme.* Quand te viendra-t-elle ?

*Gaspar.*

*Gaspar.* Peut-estre iamais : mais ie ne formeray aucun dessein , auant que d'auoir atteint les vingt-huict ans.

*Erasme.* C'est beaucoup attendre.

*Gaspar.* Il vaut mieux attendre que de se mettre si tost du nombre de plusieurs maris , de plusieurs prêtres & de plusieurs moines, qui à ce que i'apprens de tous costez, deplorent sans cesse leur malheur de s'estre iettez ainsi temerairement dans la seruitude.

*Erasme.* Ie t'estime prudent de la vouloir éviter.

*Gaspar.* Cependant i'ay trois choses en principale recommandation. De m'auancer dans les bonnes mœurs ; si ie n'y puis faire grand profit, de me conseruer du moins dans vne innocence & vne reputation entiere ; & enfin de m'aquerir les belles lettres & les sciences dont ie me puisse seruir en toute sorte de condition.

*Erasme.* Pour les Poëtes, tu les bannis sans doute hors de ton étude.

*Gaspar.* Non pas tous. Ie n'en negligé aucun de ceux qui sont chastes. Si ie me rencontre sur quelques endroits lascifs, ie les passe, de même que cet Vlyse bouchant les oreilles au chant des Syrenes, pour suiuit heureusement sa navigation.

XVI. *Erasme.* Mais encore à quelle étude r'appliques-tu le plus volontiers ? Est-ce à la Medecine ? au Droit Ciuil, ou au Droit Canon, ou à la Theologie ? Car les Langues, la Philosophie & les belles Lettres sont le chemin à toute profession.

*Gaspar.* Je ne me suis point iusqu'icy appliqué particulièrement à aucune: mais ie les ay toutes effleurées, afin que ie sçache vn peu de toutes, & que les ayant goûtées chacune à part, ie puisse mieux voir à laquelle ie suis propre. La Medecine en quelque lieu que ce soit est vn reuenu tres-assuré. La science du Droit vous élue aux charges. La Theologie me plairait sur toutes, si les mœurs de quelques Theologiens, & les continuelles disputes qu'ils ont entre eux ne m'en dégoûtent.

*Erasme.* Tu n'as garde de tomber, à marcher ainsi à pas contez. I'auouë que plusieurs fuyent auiourdhuy la Theologie, pour la crainte qu'ils ont de chanceler en la foy, voyans qu'on met en question iusqu'aux moindres choses.

*Gaspar.* Quand à moy i'ay vne ferme creance pour tout ce que ie lis dans les Saintes Lettres n'allant rien rechercher au delà. Les Theologiens peuuent desuir & disputer à leur gré du reste. Si toutefois il se trouue quelque chose receuë generalement du Peuple Chrétien, & qui ne combat pas ouuertement contre l'Ecriture, i'ay eu soin iusqu'icy de l'observer, pour ne donner aucun scandale à mon frere.

*Erasme.* De quel Thales as-tu pu tirer tant de sagesse?

*Gaspar.* I'ay eu dès mon bas âge l'entretien ordinaire de Jean Collet, cet excellent personnage que tu as connu, si ie ne me trompe.

*Erasme.* Si ie l'ay connu? Comme toy.

*Gaspar.*

*Gaspar.* C'est luy qui a imbû mon enfance de ces beaux preceptes.

XVII. *Erasme.* Tu ne seras point fâché, si ie montre icy de l'emulation à t'imiter?

*Gaspar.* Au contraire, ie t'en aimeray davantage ; car tu sçais que la conformité des mœurs estreint d'autant plus l'amitié & la bien-veillance.

*Erasme.* Tu dis vray : mais non pas entre les competeurs d'une même Magistrature, qui sont frapez d'un semblable mal.

*Gaspar.* Ny entre deux rivaux qui poursuivent vne maistresse également travaillez d'amour.

*Erasme.* Mais sans raillerie, ie veux éprouver mes forces, & voir si ie te pourray suivre en si beau chemin.

*Gaspar.* Je souhaite que ce bon dessein te réussisse.

*Erasme.* Peut-estre auray ie encore le temps de te joindre.

*Gaspar.* Dieu veille que tu me laisses derrière. Cependant ie ne te veux point attendre, & ie tâche tous les iours de me surpasser moy-même. Mais, si tu peux, efforce toy de me devancer.

# ENTRETIEN III.

## LES VIEILLARDS.

### S O M M A I R E.

- I. Rencontre de quatre vieux camarades qui vont à la foire. II. Chartiers toujours yvres. III. Le temps cause bien de grandes différences entre des personnes de mesme âge. IV. Il faut faire choix de bonne heure, d'un genre de vie. V. L'amour doit estre precedé du choix. VI. Belles maximes pour la conduite de la vie. VII. Diversité de genies. VIII. Une bonne conscience vaut un tresor. IX. Il est plus seur & plus commode de voyager dans des Cartes que sur terre ni sur mer. X. Comme il faut que l'honneste homme s'applique à l'estude. XI. Vie d'un debauché. XII. On ne peut faire perdre aisement un mauvais pli. XIII. L'argent incompatible avec la jeunesse. XIV. Le cloistre refuge ordinaire des malheureux. XV. Plusieurs se rendent moines pour vivre plus à leur aise. XVI. Inconstance humaine, & jugement de divers Conventuels. XVII. Le ventre est un bon maistre. XVIII. Nom specieux que les partisans de Jules second donnoient à leur guerre contre la France. XIX. La vie des quatre Ordres des Mendians.

*dians est un vray nequece. XX. Auantage des Beneficiers. XXI. Devoir d'un Ecclesiastique. XXII. Railleries de chartiers.*

EUSEBE, PAMPYRE,

POLYGAME, GLYCION,

*Eusebe.*

I. **Q**uelles gens vois-je icy ? Si ie ne me trompe ou i'ay de mauuais yeux, ou ie vois là assis mes trois anciens camarades, Pampyre, Polygame & Glycion. Ce sont eux mêmes, ie n'en doute point.

*Pampyre.* Que nous veut cet enchanteur avec ses lunettes ? Approchez, Eusebe, que nous nous voyons de plus près.

*Polygame.* Dieu vous gard' très-cher Eusebe.

*Glycion.* Souffrez que ie vous saluë à mô tour,

*Eusebe.* Ie vous souhaitte à tous autant de bien que vous m'en sçauriez desirer. Mais quel Dieu ou quel bon Destin nous assemble de la sorte après quarante ans que nous ne nous sommes vûs ? Mercure ne s'est jamais serui mieux de son Caducée. Que faites vous donc icy ?

*Pampyre.* Nous sommes assis.

*Eusebe.* Ie le vois bien. Mais pourquoy encore ?

*Polygame.* Nous attendons vn chariot pour nous mener à Amers.

*Eusebe.* C'est sans doute la foire qui vous y attire?

*Polygame.* Vous dites vray ; mais pour y estre Spectateur , & non pour y faire emplette : quoy que la pluspart ne s'y rendent , qu'à dessein de vendre ou d'acheter.

*Eusebe.* Je seray de vostre compagnie, ayant le même dessein que vous. Mais pourquoy differez-vous de partir?

*Polygame.* Nous n'auons pû encore nous accorder avec le Charton.

*Eusebe.* C'est vne sorte de gens tres-difficile. Mais voulez-vous que nous en duppions quelqu'un?

*Polygame.* Il ne tiendrait pas à nous , s'il estoit possible.

*Eusebe.* Nous n'auons qu'à les menacer que nous voulons faire le chemin à pied.

*Polygame.* Ils se persuaderoient plutôt que des ecreuisses pourroient voler , que de s'imaginer que des hommes de nôtre âge fussent capables de cette fatigue.

*Glycion.* Je vous donneray vn autre conseil. Ces Chartons étant accoutumez à boire , & le plus souvent à s'enyurer , il est à craindre que nous n'en prenions vn qui ne soit pas à ieun , & qui nous verse dans la boüe.

*Polygame.* A moins qu'on ne vienne de grand matin , il est difficile d'en trouver qui n'ayent pas bu.

*Glycion.* Afin que nous arriuions plutôt à Auers, ne chargeons point le chariot , & ne le  
lions.

loitions que pour nous quatre ; les frais n'en seront guere plus grans ; & nous serons assis à nostre aise avec vne liberté entiere de discourir.

*Polygame.* L'avis de Glycion est excellent, & c'est le moyen de ne pas trouver le chemin long, que de le faire de la sorte.

*Glycion.* Montons, le marché est fait. En verité ie ne puis exprimer la ioye que j'ay de nous voir tous quatre après vne si longue absence

*Eusebe.* Il me semble pour moy que ie raieunis.

III. *Polygame.* Combien croyez-vous qu'il y a d'années que nous viuions ensemble à Paris?

*Eusebe.* Je croy qu'il n'y en a guere moins de quarante deux.

*Pampire.* Nous paroissions alors tous de même âge.

*Eusebe.* Il y auoit assurément peu de difference.

*Pampire.* J'y en trouve maintenant beaucoup ; Car Glycion ne semble pas vieux, & Polygame pourroit-estre pris pour son Grand-pere ;

*Eusebe.* Vous auez raison. Mais comment cela s'est-il pu faire ?

*Pampire.* C'est que l'un ne s'est pas donné beaucoup de peine en sa vie, & que l'autre a vécu peut-estre dans le tracas : que celuy-là s'est arrêté dans sa course, & que celuy-cy a pris le deuant.

*Eusebe.* Les heures coulent tousiours, encoré que les hommes soient en repos.

*Polygame.* Dites-nous en bonne foy, Glycion, combien contez-vous d'années ?

*Glycion.* Bien plus que d'écus.

*Polygame.* Combien encore?

*Glycion.* Je croy que i'en puis conter soixante & six.

*Polygame.* O la belle vieillese ! Mais par quel artifice avez-vous si bien sçeu vous conserver ? car vous n'avez encore ny rides, ny cheveux blancs, vous ne vous seruez point de lunettes, vous n'avez pas vne dent gâée, vostre teint est frais & vermeil, & vostre embonpoint des meilleurs du monde

*Glycion.* Je vous diray mes secrets, à condition que vous m'apprendrez aussi ceux dont vous vous estes serui à deuenir vieux auant le temps.

*Polygame.* Je m'oblige à vous satisfaire. Où fustes-vous donc en quittant Paris ?

*I. V. Glycion.* Je m'en retourmay droit chez nous, où ayant demeuré près d'un an, ie pensay à faire choix d'un genre de vie, dans la creance que i'ay tousiours eüe, qu'il impoite beaucoup de considerer à quoy l'on est propre, & de ne s'occuper qu'à des choses dont l'on est capable. Je m'étudiay à connoistre la difference des conditions, & comme chacun se gouvernoit dans la sienne.

*Polygame.* Je m'estonne de vous voir conduire d'abord avec tant de iugement, vü que ie n'en voyois point à Paris de si enioüé que vous.

*Glycion.* C'estoient des fruiets de l'aage, & toutefois, cher amy, ie ne faisois pas de mon  
chef

chef tout ce que ie dis.

*Polygame.* Je vous crois.

*Glycion.* Auant que de rien entreprendre, ie fus trouuer vn de nos citoyens consommé dans l'experiance de toutes choses; le plus estimé de toute la ville, & à mon iugement le plus heureux.

*Eusebe.* Vous faisiez sagement.

*Glycion.* Je pris vne femme par son conseil.

*Polygame.* Bien riche?

*Glycion.* Mediocrement, & à peu-pres selon ma fortune; car ie n'auois pas aussi de grans biens. Cette affaire reüssit entierement selon mon souhait.

*Polygame.* Quel âge auiez-vous alors?

V. *Glycion.* L'approchois de vingt-deux ans. Mais ie ne me reglay pas en cecy sur beaucoup d'autres. La plus part des gens aiment sans choix: mais moy je fis choix auant que d'aimer, & m'embarquay dans le mariage, moins pour le plaisir sensuel, que pour le desir d'auoir des enfans. Helas ie ne vécus que huit ans avec ma chere compagne!

*Polygame.* Elle vous laissa vœuf de bonne heure.

*Glycion.* Elle me laissa en sa place quatre enfans, deux fils & deux filles.

*Polygame.* Viuez-vous en homme priué, ou auez-vous quelque charge dans la Republique?

V. *Glycion.* I'en ay vne assez honorable, & quoy que ie pusse aspirer à de plus hautes,

ie me contente d'auoir vne dignité qui me mette à couuert du mepris , & qui ne me donne pas de grandes affaires. De la sorte ie suis hors du reproche de ne viure que pour moy seul, & ie me trouue en état d'aider à vn amy. Je n'ay iamais recherché d'autres honneurs, & ie me gouerne de façon dans ma charge , qu'elle reçoit de l'eclat de ma personne ; ce que j'estime bien plus glorieux que d'en emprunter de son employ. C'est de la maniere que j'ay vécu iusqu'icy avec l'amour de mes citoyens.

*Estiebe.* J'ay de la peine à vous croire , car ce n'est pas sans raison qu'il est dit , que celuy qui n'a point d'ennemis , ne peut aussi estre aimé de personne ; & vous sçauiez que l'enuie s'attache tousiours au bon-heur d'autruy.

*Glycion.* J'auotie qu'vn bon-heur extraordinaire , qu'vne felicité eminente attire tousiours beaucoup d'enuieux : mais là mediocrité est seure, & n'aprehende gueres les mutmures ni le changement. Je ne me suis iamais plü à m'accommoder du bien d'autruy ; ie ne me suis meslé d'aucune intrigue : mais i'ay hay entre autres, celles qui font tort à tout vn peuple. S'il m'est arriué d'assister quelqu'vn , i'ay agi de sorte, que ie ne me puisse faire d'ennemis. Lors que j'ay apperceu quelque mécontent , & que i'en ay apprehendé des plaintes , i'ay tâché de le satisfaire par de bons offices , où i'ay fermé l'oreille à ses reproches , n'ayant rien tant en horreur que les querelles , & aimant mieux quand il en arriue perdre de mes.

mes droits, que de perdre l'affection d'un homme. Je me comporte avec la même douceur dans toutes les autres rencontres, ie ne medis de personne, ie fais bon visage à tout le monde, ie saluë & resaluë de grand cœur, ie ne suis point de ceux qui n'approuvent rien, ie ne blame personne, ie ne le porte point au dessus d'un autre, ie laisse chacun dans son sentiment. Comme ie ne me fie à personne de ce que ie ne souhaite pas que l'on sçache, ie ne me montre point curieux de secrets, & si l'on vient à m'en découvrir, ie n'ay point de peine à les taire. Ou ie ne parle iamais des absens, ou i'en parle toujours avec respect, les mauvaises langues engendrent presque toutes ces aigreurs & ces refroidissemens qui se glissent dans les esprits. Je n'excite ny n'entretiens des inimitiez, mais si l'occasion s'en offre, ie les éteins, ou ie les modere; C'est par ces moyens que ie n'ay point fourni de matiere à l'enuie, & que ie me suis conserué dans la bienveillance de tout mon pays.

*Pampire.* Il ne vous a point esté rude de viure si long-temps en celibat?

*Glycion.* Je confesse que iamais chose ne m'a touché en ma vie à l'egal de la mort de ma chere femme, avec laquelle l'aurois souhaitté de vieillir, & de iouir du fruct de nostre heureux mariage: mais puis qu'il a plû à Dieu d'en disposer autrement, i'ay crû qu'il a iugé expedient pour l'un & pour l'autre de nous separer, & ne me suis point abandonné à des regrets &

## 358 LES VIEILLARDS.

des larmes inutiles, puis qu'un deuil excessif, n'auroit de rien profité à la dévotion.

*Polygame.* Ne vous a-t-il jamais pris envie de voler à de secondes noces, ce premier mariage vous ayant si heureusement reténu?

VII. *Glycion.* J'en ay eu quelquefois la pensée: mais comme j'auois pris vne femme dans le desir d'auoir des enfans, le bien de ces memes enfans ne vouloit pas que j'en prisse vne autre.

*Polygame.* Mais il n'y a rien de plus fâcheux que de coucher seul.

*Glycion.* Il n'y a rien de difficile à celui qui ne manque point de volonté. Et d'ailleurs pensez-vous quels auantages m'apporte le celibat? Il s'en trouue de si peu heureux, que de toutes les choses ils ne tirent que ce qu'il y a de plus fâcheux, tel qu'on dit que fut ce Crates, pour qui l'on fit vne Epigramme qui recueilloit toutes les infortunes de sa vie. Cette sorte de gens, selon le Proverbe, voudroient n'estre pas nés coëffez, ou si vous voulez, ne pas apporter de la matrice des auantages qu'ils ne veulent deuoir qu'à leur travail. Je me range plustost avec Methodore qui ne recueille de chaque chose que ce qui s'y peut trouver de meilleur. Et au reste ie me suis tellement accoustumé à ne rien haïr, & à ne rien desirer aussi par excez, que ie ne deuiens point insolent pour le bien qui m'arriue, & que ie ne me tourmente pas aussi beaucoup si ie tombe en quelque malheur.

*Pampire.* S'il est vray ce que vous dites, Thales ne fut jamais si sage que vous.

*Glycion.* Si quelque fâcherie naist en mon esprit (comme il arriue mille choses en la vie qui sont affligeantes) ie fais incontinent tous mes efforts pour l'en chasser, soit colere, soit offence, ou quelque mauuais traitement receu.

*Polygame.* Il y a pourtant des choses, comme l'effronterie ou la sotte réponce d'un valet, qui emeuvent même les plus paisibles.

*Glycion.* Je ne puis souffrir de fiel dans mon cœur. Si ie voy du remede à vne chose qui n'a pas esté faite selon mon sens, i'ay loin de l'y apporter: sinon, ie considere qu'il m'est inutile de m'en fâcher, puisqu'il n'en peut aller autrement: & i'aime mieux donner de bonne heure à la raison ce que bien-tost i'accorderois au temps. Il n'y a point de douleur si pressante à qui i'aye iamais donné entrée en mon lit.

*Eusebe.* Je ne m'estonne plus si vous ne vieillissez point vivant de la sorte.

VIII. *Glycion.* Pour ne rien cacher à des amis, ie vous diray encore que i'ay toujours pris garde de ne rien faire qui pust-estre en reproche ou à moy ou à mes enfans. Il n'y a point de misere pareille à celle d'une ame qui se sent coupable. Que si la mienne se trouve chargée de quelque crime, ie ne vais point au lit que ie ne me sois reconcilié avec Christ. La vie est tranquille & heureuse lors qu'on est bien avec Dieu, & ceux qui l'aiment véritable-

ment ne doiuent pas beaucoup apprehender la hainedes hommes.

*Eusebe.* N'estes-vous point quelquefois travaillé de l'apprehension de la mort?

*Glycion.* Je ne m'en afflige non plus que du iour de ma naissance. Je sçay qu'il faut mourir, & ie meromets à Dieu de cette sollicitude, qui pourroit retrancher quelques iours de ma vie, mais qui n'y-en pourroit aioûter. Je n'ay d'autre soin que de viure en repos; & pour vire en repos il faut bien viure.

*Pampire.* Pour moy ie vieillirois d'ennuy, s'il me falloit passer tant d'années en vn même lieu, quand ce seroit à Rome où l'on a tous les diuertissemens possibles.

**PX.** *Glycion.* L'auoüe qu'il y a quelque plaisir à changer de lieu: mais d'autre part si les longs voyages aquierent quelquefois de l'experiance, ils sont remplis de mille dangers. Il est plus seur & plus commode tout ensemble de courir l'Vniuers dans vne Carte, & il se void autant de pays dans les Histoires, que si à l'exemple d'Vlysse on marchoit vingt-ans sans se reposer. I'ay vn petit heritage qui n'est éloigné de la ville que d'vne lieüe; c'est là où ie vais quelquefois quitter la Robbe & mener vne vie champestre; & après que ie m'y suis diuertiy quelques iours, ie rentre dans la ville, où ie ne reçois pas moins de salutations, que si ie retournois de ces Isles, qu'on a depuis peu découuertes.

*Eusebe.* Vous ne vous feruez point de medicamens pour la conseruation de vostre santé?

*Glycion.* Je n'ay iamais eü affaire avec medecin, iamais ie n'ay eu besoin de seignéeny de pillules. Si ie sens quelquefois du dereglement, j'y remedie de bonne heure par vne diette, ou ie fors pour prendre l'air des champs.

X. *Eusebe.* Vous appliquez-vous souuent à l'étude?

*Glycion.* Raisonnablement, comme c'est, à mon gré, le plus doux diuertissement de la vie. Mais comme ie n'étudie que pour le plaisir ou l'vtilité, & non pas pour faire parade de ma science, ie ns m'attache pas eternellement à la lecture. En sortant de table, ou ie m'entretiens avec ma famille, ou ie prens vn liure: mais ie ne le tiens pas plus d'vne heure, & le quittant pour vne guiterre, ie me promene par la chambre en chantant, ou en faisant reflexion sur ce que i'ay leu. Bien-tost apres, s'il n'arriue point de compagnie, ou si ie n'ay point de visite à faire, ie réprends mon liure.

*Eusebe.* Dites-moy en conscience, ne ferez-vous nulle de ces incommoditez de vieillesse qui sont en grand nombre?

*Glycion.* Je ne dors pas tout à fait si bien qu'en ma ieunesse; ma memoire me fait quelquefois faux bon, si ie ne mets peine à l'entretenir. A cette heure ie suis quitte de ma promesse, ie vous ay decouvert tous les secrets par lesquels ie puis dire que ie me suis toujours cōseru

dans vn bel âge. Que Polygame à son tour nous apprenne les siens qui l'ont fait deuenir si vieux.

*XI. Polygame.* Je n'auray rien de reserué pour des amis. Il vous souuient que ie menois à Paris vne vie assez libertine.

*Eusebe.* Il m'en souuient assez : mais ie croyois alors qu'en quittant Paris, vous y quitteriez aussi vos mâuuais habitudes.

*Polygame.* De plusieurs femmes pour qui i'auois eu de l'amour en ce lieu là, i'en obligay vne à me suiure chez nous, qui estoit grosse.

*Eusebe.* Vous la fistes entrer chez vostre Pere ?

*Polygame.* Droit en sa maison : mais en luy donnant vne bourde, & la faisant passer pour la femme d'vn de mes amis, qui deuoit bien-tost venir la reprendre.

*Glycion.* Le bon homme vous crût ?

*Polygame.* Il eut meilleur nez que ie ne pensois, & découurit tout le mystere auant quatre iours. Il se leua aussi tost de grandes querelles, qui ne m'empeschoient pas de me trouuer tous les iours dans les débauches, & de manier à toute heure ou cartes, ou dez. En vn mot, mon pere ne faisant point de fin à ses reprimendes & à ses menaces, & ne se pouuant resoudre à nourrir de telles poules chez luy, ie pliy bagage avec la miene, & me retiray dans vn lieu où elle me fit quelques poussins.

*Pampire.* D'où tiriez vous de l'argent pour faire rouler le menage ?

*Polygame.*

## LES VIEILLARDS. 163

*Polygame.* Ma mere qui estoit bonne m'envoyoit quelque chose en cachette, & puis j'avois recours aux emprunts.

*Eusebe.* S'en trouvoit-il d'assez sots pour vous prêter ?

*Polygame.* Je n'estois pas sans amis.

*Pampire.* Qu'arriua-t-il enfin ?

*Polygame.* Mon pere parlant tout de bon de me desheriter, j'eus quelques intercesseurs aupres de luy, qui accommoderent nostre differend, à condition que ie prendrois vne femme de nostre Pays, & que ie ferois diuorce avec la Francoise.

*Eusebe.* Estoit-elle en effet vostre femme ?

*Polygame.* J'auois donné parole du futur, & pris jouissance du present.

*Eusebe.* Comment pustes-vous donc la repudier ?

*Polygame.* Je scus depuis qu'elle auoit vny premier mari, duquel elle s'estoit separée.

XII. *Eusebe.* Vous avez donc maintenant vne compagne legitime ?

*Polygame.* Vous la pouuez conter la huitième.

*Eusebe.* La huitième ! Ce n'est pas sans raison que l'on vous appelle Polygame. Sans doute que toutes sont mortes sans enfans.

*Polygame.* Au contraire, chacune d'elles m'en a laissé.

*Eusebe.* J'aimerois mieux auoir autant de poules qui me fissent tous les iours des œufs. Mais cette Polygamie ne vous deplait-elle point ?

## 364 LES VIEILLARDS.

*Polygame.* Elle me deplait de sorte, que si cette huitième venoit à mourir, on me verroit le lendemain avec la neufième. Et vous ne sçauriez croire combien il me fâche qu'il ne m'est permis d'en auoir ensemble deux ou trois, comme il est permis à vn Coq d'auoir plusieurs poulles.

*Eusebe.* Je ne m'estonne plus si vous estes si maigre, & si vous vous sentez si accablé de vieillesse, puisque rien ne la fait haister dauantage que la débauche & les desirs Impuissans. Mais enfin qui entretient vostre famille ?

*Polygame.* Mes parens m'ont laissé quelque chose, & d'autre part ie traueille fortement des mains.

*Eusebe.* Vous avez donc oublié les belles Lettres ?

*Polygame.* J'ay quitté vn beau mestier pour vn chetif, & des sept arts que ie possedois, ie ne sçay manier que le fer.

*Eusebe.* Il vous a fallu pleurer bien des fois, & bien des fois viure en celibat.

*Polygame.* Ien'y ay iamais vécu plus de dix iours, & vne nouvelle épouse chassoit bien tost le detiil de la precedente. Voila vn fidele abrege de ma vie : que Pampire nous commence la sienne, luy qui paroist encore de si bel âge, car si ie ne me trompe, il est plus vieux que moy de deux ou trois ans.

*Pampire.* Je m'en acquiteray le mieux qu'il me sera possible. Estant de retour au pays, mon pere tout courbé de vieillesse me pressa in-

convenient

continēt de songer à quoy ie voulois m'employer, & d'embrasser quelque profession qui pust honnestement m'entretenir. Apres auoir consulté long-temps, ie m'auisay enfin d'entrer au negoce.

*Polygame.* Ie m'étonne que ce genre de vie vous plust si fort.

XIII. *Pampire.* I'estois curieux de mon naturel, ayant vne passion extrême de voyager, de connoître diuers pays, les langües & les mœurs de tout le Monde, & ie considerois que c'estoit le vray moyen de me satisfaire que de trafiquer. Outre qu'on deuiet prudent à voir tant de choses différentes, & remarquer ce qui se passe dans tout l'Vniuers.

*Polygame.* Mais il faut souffrir aussi mille incommoditez, & courir chaque iour mille hazards.

*Pampire.* Ie passois sur toutes ces considerations. Ainsi mon pere s'épuisa pour me faire vne grosse somme, avec laquelle sous l'étendart de Mercure ie commēçay à negocier. Ie recherchay en même temps vne fille assez riche: mais si belle, que son visage & sa taille seule meritoient que ie la prisse sans bien.

*Eusebe.* La chose vous réussit-elle ?

*Pampire.* Point du tout. Car auant que ie fusse de retour chez nous, tout mon argent, avec celuy que quelques particuliers m'auoient confié, fut perdu, & ie faillis moy-même à perir par la rencontre d'vn rocher que l'eau nous cachoit.

*Eusebe.* En quelle mer fistes-vous naufrage, & quel nom donnez-vous à ce rocher ?

*Pampire.* De la mer ie ne vous en puis rien dire : mais le maudit rocher qui en a déjà fait perir plusieurs s'appelle communément *Le Dé*. Je ne sçay comment vous le nommez vous autres.

*Eusebe.* Que vous estiez fou !

XIV. *Pampire.* Mon pere l'estoit bien davantage, d'auoir espié vne telle somme à vn enfant.

*Glycion.* Que fistes-vous apres cette perte ?

*Pampire.* Je me pris à me desesperer, & fus sur le point de me pendre.

*Glycion.* Le bon homme estoit-il si difficile à appaiser ? Il me semble qu'il y auoit encore du remede, & que les premieres fautes se doiuent toujours pardonner.

*Pampire.* Vous dites vray ; mais cependant la fille à qui i'auois fait l'amour auant mon depart me fust refusée, & ses parens ayant appris mon desastre, ne voulurent plus entendre parler de moy. Ma passion toutefois estoit extrême ;

*Glycion.* I'ay pitié de vous. Quel conseil pristes-vous enfin ?

*Pampire.* Celui qu'on a de costume de suivre dans le desespoir. Mon pere me desheritoit, mon argent se trouuoit perdu, l'on me refusoit celle que i'aimois ; i'auois les oreilles battues d'iniures, i'estois vn gourmand, vn fripon, & vn prodigue ; enfin ie vins à delibérer se-

ricu e-

rieusement si ie me deuois pendre, ou me ietter dans quelque conuent.

*Eusebe.* Ie deuine auquel des deux vous vous resolûtes, & vous choissistes sans doute le dernier, comme le plus doux genre de mort.

*Pampire.* Ie le choisîs en effet : mais à mon auis comme le supplice le plus cruel, tant ie me déplaisois alors à moy-même.

**XV.** *Glycion.* Plusieurs toutefois s'enferment dans vn conuent, afin d'y viure plus à leur aise.

*Pampire.* Ayant scû tirer encore quelque argent, ie me dérobay secretement de chez mon pere, & m'embarquay pour l'Irlande, ou d'abord ie me fis Chanoine, de ceux qui portent la latne, & le beau linge dessus.

*Glycion.* Vous hyuernastes donc chez les Hibernois ?

*Pampire.* Ie n'y demeuray guere que deux mois, & passay de là en Ecoffe.

**XVI.** *Glycion.* Qui vous obligeoit si tost à les quitter ?

*Pampire.* Rien, sinon que leur Regle me sembloit trop douce pour vne personne qui estoit digne de plus d'une mort.

*Eusebe.* Que fistes-vous en Ecoffe ?

*Pampire.* I'y changeay bien-tost mon beau linge pour prendre la fourrure des Chartreux.

*Eusebe.* Ce sont des hommes entierement morts au monde.

*Pampire.* Il me le sembloit comme vous le dites, sur tout quand ie les entendois chanter.

*Glycion.* Quoy ! est-il possible que les morts chantent ? Combien de temps demeurastes-vous avec eux.

*Pampire.* Environ six mois.

*Glycion.* J'admire vostre constance ; mais pourquoy les quittastes-vous si tost ?

*Pampire.* Il me sembla que cette vie estoit faineante & trop delicate. Après ie remarquay que quelques vns d'eux estoient mal timbrez, à cause, à mon auis, de la solitude qui leur gaste enfin le iugement ; & ie craignois avec raison qu'elle ne m'ostast enfin le peu de ceruelle qui me restoit.

*Polygame.* Où fustes-vous en suite ?

*Pampire.* Je passay en France, où ie trouvoy de certains hommes tout noirs, qu'on nomme Benedictins, & qui témoignent par la triste couleur de leur robbe qu'ils sont en deuil perpetuel dans ce monde. Entre ceux-là il s'en trouue qui portent par grande deuotion vn cilice semblable à vne tirasse.

*Glycion.* Cette austerité de corps est estrange.

*Pampire.* Je demeuray onze mois avec eux.

*Ensebe.* Qui vous empeschoit d'y demeurer toute vostre vie ?

*Pampire.* C'est que ie trouvoy dans cet ordre plus de ceremonies que de pieté ; outre que j'ouïs parler d'autres Religieux bien mieux reglez, que S. Bernard auoit rangez sous vne discipline plus austeré, changeant leur robbe noire en vne blanche. Je vécus dix mois parmi ces derniers.

*Ensebe.*

*Eusebe.* Trouuiez-vous-là encore quelque chose qui vous choquoit?

*Pampire.* Non pas beaucoup, & je me plaisois assez en leur compagnie. Mais ce proverbe des Grecs me mettoit en peine. *Il faut bien faire, ou ne s'en point mesler.* Ainsi je me resolus, ou de n'estre point Moine, ou de l'estre de la bonne sorte. J'apris en ce temps-là, qu'il y auoit de certains Brigidiens, hommes d'une vie toute celeste, & je me rendis aussi-tost vers eux.

*Eusebe.* Combien de mois vous pustes-vous resoudre à y demeurer?

*Pampire.* Je n'y demeuray que deux iours, encore s'en manquoit-il quelque chose. Car ils ont cette coûtume de ne receuoir personne qui ne s'engage d'abord par vne solemnelle profession, & je n'auois pas si fort perdu l'esprit, que de me soumettre à vn ioug que ie n'eusse peu secouier de ma vie. Après, toutes les fois que j'allois entendre chanter les Religieuses, le souvenir de mes amours & de la femme qu'on m'auoit refusée, renouvelloit puissamment mes deplaisirs.

*Glycion.* Enfin...

*Pampire.* Comme ie bruslois du desir de bien viure, ie ne me trouuois iamais satisfait. Enfin allant de costé & d'autre, ie me rencontray avec de certains Religieux qui portent vne croix deuant l'estomac. Ce signe me plut d'abord; mais la varieté de ces memes croix me tenoit en suspens du choix que j'en deuois faire. Les vns la portoient blanche, les autres rouge;

ceux-cy verte, ceux-là de diverses couleurs; les uns encore simple, les autres double, quelques-uns triple, & enfin i'en voyois de toutes figures. Pour ne rien mépriser, ie les portay presque toutes l'une après l'autre: Mais ie ne me mis guere à considerer que c'est vne chose bien differente de porter la croix sur vn habit, & de la porter dans le cœur. Je pensay en suite que pour acquerir tout d'un coup la sainteté, ie deuois visiter les lieux saints.

*Polygame.* Y fustes vous en effet?

*Pampire.* I'en suis de retour.

*Polygame.* Qui fournilloit aux dépens d'un si long voyage?

*Pampire.* Le m'étonne qu'il ne vous est point encore veu en l'esprit de me faire cette demande: mais vous sçavez le proverbe, Qu'un homme qui a de l'esprit trouue assez de quoy vivre, & que son art le nourrit par tout.

*Glycion.* Quel estoit le vostre?

*Pampire.* La Chiramanie.

*Glycion.* Où auiez-vous appris ce bel art?

*Pampire.* Que vous importe?

*Glycion.* Dites nous au moins qui fut vostre maistre.

X V. II. *Pampire.* Le veurra qui enseigne tout, ie predisois le passé, le present, l'auenir.

*Glycion.* Y estiez-vous en effet. Sçauant?

*Pampire.* Point du tout: mais ie deuirois bardiments.

hardiment, & en assurance, c'est à dire, ayant l'argent dans la main

*Polygame.* Pouvez-vous subsister avec un mestier si ridicule ?

*Pampire.* Tres bien, & même avec deux valets, tant il y a de fous au Monde. Toutefois ie fis en sorte dans mon voyage, de me joindre à vne personne de condition âgée de soixante ans, qui auoit fait vœu d'aller à Ierusalem avant sa mort.

*Eusebe.* Et qui auoit laissé sa femme chez luy ?

*Pampire.* Dites encore six enfans avec elle.

*Eusebe.* O deuotion impie ! Pour ce qui est de vous, ie m'assure que vous retournastes saint en vostre pays ?

*Pampire.* Voulez-vous que ie vous dise la vérité, ie retournay pire que ie n'estois en partant.

*Eusebe.* A ce que ie vois vous renonçastes alors à la pieté.

*Pampire.* Au contraire i'y aspirois de toutes mes forces. Estant donc de retour en Italie, ie m'auisay de porter les armes.

*Eusebe.* Est-ce ainsi que vous cherchez la deuotion dans la guerre, où il ne se commet ordinairement que des crimes ?

*Pampire.* C'estoit vne guerre sainte.

*Eusebe.* Peut-estre contre les Turcs ?

*Pampire.* Dites vne entreprise encore plus sainte, comme le croient toutes les Troupes.

*Eusebe.* Bay de la peine à me l'imaginer.

XVIII. *Pampire.* Iules second faisoit la guerre aux François. D'ailleurs l'experience de beaucoup de choses me faisoit cherir cet exercice.

*Eusebe.* L'experience de beaucoup de maux.

*Pampire.* Je l'auouë, aussi n'y trouuay-ie pas si bien mon conte que dans le Conuent.

*Eusebe.* Que deuinistes vous enfin !

*Pampire.* Je me mis alors à consulter, si ie retournerois à mon trafic, ou si ie rentrerois dans le Conuent. Cependant il me vint en l'esprit quel vn & l'autre se pouuoit faire.

*Eusebe.* Comment? que vous fussiez tout ensemble & Moine & Marchand?

XIX. *Pampire.* Pourquoi non? Il n'y a rien de plus Religieux que les Ordres des Mendians, ny rien aussi de plus semblable au trafic. Ils vont par tout pays, ils courent les mers, ils voyent & entendent milles choses, ils frequenter les maisons bourgeoises, ils se donnent entrée en celles des Nobles, & penetrent iusques dans les Palais des Roys.

*Eusebe.* Mais ils ne boient point.

*Pampire.* Souuent mieux que nous autres.

*Eusebe.* Quel Ordre choisistes-vous?

*Pampire.* Je les essayay tous quatre.

*Eusebe.* Pas vn ne vous plût?

*Pampire.* Ils m'auroient tous plû, s'il m'est esté permis d'abord de negocier. Mais ie confiderois qu'il me falloit suer long-temps dans

vn Chœur, auant qu'on me confiast aucune chose. Je m'auisay donc de me mettre à la chasse d'vne Abbaye, encore qu'elle soit ennuyeuse, & que Diane ne se monstre pas fauorable à tous. Ayant ainsi consumé en vain plus de huit ans, comme i'eus appris la mort de mon pere, ie retournay en mon pays, & par le conseil de mes parens ie pris vne femme, & repris ensemble mon premier mestier.

*Glycon.* Comme vous changiez chaque iour d habit, & que vous preniez à toute heure de nouvelles formes, comment pûtes-vous garder les loix de la bien-seance?

*Pampire.* Aussi aisement que ces Acteurs, qui dans vne comedie changent plusieurs fois de personnage.

*Eusebe.* Auoüez-nous franchement, vous qui auez essayé toutes les conditions, laquelle vous plaist dauantage pour passer doucement la vie.

*Pampire.* Tout le monde n'est pas de même humeur: pour ce qui est de moy, le trafic me plaist infiniment.

*Eusebe.* Il est toutefois suiuy de mille incommoditez.

*Pampire.* Je le veux; mais comme il n'y a point de condition qui en soit exente, i'ay embrassé celle que i'ay crû m'estre la plus propre. C'est maintenant à Eusebe à nous apprendre aussi quelque chose de sa vie.

*Eusebe.* Vous en aurez le recit tout entier, mais qui d'ailleurs sera assez court. Comme ie fus

de retour au pays, ie deliberay prés d'un an sur le genre de vie que ie deuois suivre, & m'examinay moy-même pour voir où me pourtoient mes inclinations. Cependant vn Benefice de tres bon reuenu me fut offert, que i'accepteray de bon cœur.

*Glycion.* Ces Beneficiers ne sont pas ordinairement en tres bonne estime.

*XX. Eusebe.* Au temps où nous sommes ie me trouuois bien-heureux de l'être. Tenez-vous pour vn auantage mediocre de deuenir riche tout d'un coup, de receuoir en vn clin d'œil tant de biens du Ciel, vne dignité, de belles maisons, de bonnes rentes, vne compagnie honorable, & vn Temple où à son loisir on peut aller faire ses prieres?

*Pampire.* Ie me deplaisois pourtant en ces lieux-là, tout m'y scandalizoit, & principalement le luxe & l'infame entretien des concubines; outre que la plus part d'entre eux n'ont pas grand amour pour les belles Lettres.

*Eusebe.* Ie ne prens point garde à ce que les autres font, mais à ce que ie dois faire moy-même, & ie me range tousiours de la compagnie des gens de bien, si ie ne puis corriger les autres.

*Polygame.* Auez-vous tousiours vécu dans le même état?

*Eusebe.* Tousiours, si j'en oste les quatre premieres années que ie passay à Padise.

*Polygame.* A quoy les peustes-vous employer?

XXI. *Ensebe.* Je le partageay de sorte, que ie donnay dix-huit mois à la Medecine, & deux ans & demi à l'estude de la Theologie.

*Polygame.* Pourquoi en vouliez-vous à deux facultez?

*Ensebe.* J'auois par là de quoy mieux pou- uoir au corps & à l'ame, & assister mes amis. Car ie monte quelquefois en chaire, & pres- che selon ma capacité. C'est de la sorte que j'ay vécu doucement jusques à cette heure, me contentant d'un seul benefice, n'ayant nulle ambition au delà, & prest à en refuser d'autres s'ils m'estoient offerts.

*Pimplre.* Il eust à Dieu que nous pussions sçauoir ce que font aussi nos autres camarades, avec lesquels nous viuions alors.

*Ensebe.* Je pourtois vous parler de quel- ques vns; mais ie vois que nous ne sommes pas loin de la ville, & si vous le trouuez bon, nous prendrons même logis, & pourrons-nous entretenir à loisir de bien des choses.

XXII. *Hugues, Chartier.* Hé lousche, où as-tu trouué vne si mechante charge?

*Henry, autre Chartier.* Et toy bellistre, où mènes-tu ces putains?

*Hugues.* Tu deuois verser ces vieillards transis dans des ortyes pour les rechauser.

*Henry.* Il te falloit plustost ietter ce beau troupeau dans vne profonde marez pour le ra- fraîchir, car il a trop de chaleur.

*Hugues.* Je n'ay pas accoustumé de verser ma charge.

*Henry.* Non? Je t'ay vû pourtant depuis peuz  
verser six Chartreux dans vn boubier, d'où ils  
se releuerent tout noirs de blancs qu'ils estoient,  
& tu enriois comme d'vn action bien faite

*Hugues.* Ce ne fut pas sans raison, ils dor-  
moient tous, & chargeoient d'autant plus mon  
chariot.

*Henry.* Mes vieillards au contraire ont  
fort soulagé le mien, ils n'ont fait que causer  
durant le chemin, & ie n'en ay iamais vû de si  
gaye humeur.

*Hugues.* Ce n'est pourtant pas ton fait, &  
tu ne te plais guère avec ces gens-là.

*Henry.* Ceux-cy sont, à mon auis les meil-  
leurs du monde.

*Hugues?* Que sçais-tu?

*Henry.* Ils m'ont fait boire trois fois d'ex-  
cellente biere.

*Hugues.* Ha, ha drosse! Tu as raison d'en  
dire du bien.

ENTRE.

## ENTRETIEN IV.

## MEDARD.

OV

## LE SERMON.

## SOMMAIRE.

- I. *Portrait d'un Predicateur ridicule.* II. *Gens ambitieux d'estre connus, fust-c: par leurs vices.* III. *Sottes inuectives.* IV. *Cordelier ignorant selon son merite.* V. *Explication d'un verset du Cantique de la S. Vierge.* VI. *Pourquoy S. Paul se vante luy même.* VII. *Inelligence de quelques sermes Grecs & Latins.* VIII. *Conference de quelques passages des Escritures* IX. *Le mépris des Langues saintes cause de beaucoup d'erreurs* X. *Courte enarration de tout le Cantique* XI. *Crasse ignorance de plusieurs moines.* XII. *Mecontentement des Auditeurs.* XIII. *Le respect du lieu ne doit point servir d'azile à celuy qui a profané le lieu par un crime.* XIV. *il est dangereux d'attaquer le froc.* XV. *Souhait d'un bon Chrestien.*

## H I L A I R E L E V I N

*Hilaire.*

**D**ieu immortel & quels monstres la terre engendre & nourrit-elle aujourd'huy? Est-il possible que les hommes Seraphiques ayent si peu de honte? Ils croÿent sans doute parler à des champignons, & non à des esprits raisonnables

*Levin.* Que murmure Hilaire entre ses dents? Il compose, ie massure, quelques vers.

*Hilaire.* Que volontiers i'auois rempli de fange la bouche infame de ce méchant harangueur!

*Levin.* Quoy qu'il en soit ie veux l'aborder. Que faites vous la seul, Hilaire, avec vn visage si peu ioyeux?

*Hilaire.* Vous vous offrez à propos, Levin, pour me decharger sur vous de l'amertume que i'ay sur le cœur.

*Levin.* J'aime mieux que vous vous en dechargiez dans vn bassin, que sur moy. I. Mais quel mal y a-t-il, & d'où sortez-vous?

*Hilaire.* Je sors du Sermon.

*Levin.* Que va chercher vn Poëte aux Saintes Predications?

*Hilaire.* Je ne hays pas celles qui sont de ce genre : mais ie me suis rencontré aujourd'huy à vne qui estoit Sainte de la même sorte, que Virgile appelle Sainte la faim des tresors. Et de

de tels tableurs sont cause que ie vais moins souuent aux predications.

*Leuin.* Où le Sermon s'est-il fait?

*Hilaire.* Dans la Cathedrale après le dîné.

*Leuin.* C'est alors que le sommeil prend à tout le monde.

*Hilaire.* Plust à Dieu qu'il n'y en eust eu pas vn d'eueillé, & que chacun eust fermé l'oreille à ce causeur, digne à peine de prêcher à des oysons.

*Leuin.* Ce sont des animaux de beaucoup de bruit. On nous raconte pourtant que le Patriarche François preschoit, aux allouettes ses soeurs, qui l'écoutoient avec grand silence. Mais quoy? La Predication se fait-elle aussi le Samedi?

*Hilaire.* Elle se fait à l'honneur de la S. Vierge. Car pour le Dimanche, il est deuouïé à Iesus Christ; & il est iuste que la Mere marche la premiere.

*Leuin.* Quel estoit le Texte?

*Hilaire.* Il exposoit le cantique de la Vierge.

*Leuin.* C'est vne matiere bien rebatuë.

*Hilaire.* Et tres propre à vn semblable predicateur. Car ie croy qu'il ne sçait que celle-là seule au monde; comme l'on dit qu'il se trouue des prêtres qui ne sçanent bien dire autre Messe, que la seule Messe des morts.

*Leuin.* Apellons-le donc le Predicateur de *Magnificat*, ou, si vous l'aimez mieux, le

Prédicateur Magnificatique. Mais enfin quelle espèce d'oiseau étoit-ce, & de quel plumage étoit-il orné?

*Hilaire.* Il approchoit de la couleur du Vautour.

*Leuin.* Mais de quelle voliere?

*Hilaire.* De la voliere de S. François.

*Leuin.* Que me dites-vous ? d'un troupeau si saint ? Peut-estre de ceux qui ayant dégénéré de l'ancienne règle portent de ces beaux draps bruns, qui sont chauffez malignement, qui ont la ceinture de fil blanc, & qui ne font point de scrupule (les cheveux me dressent en le disant) de manier de l'argent à belles mains.

*Hilaire.* Au contraire il est du troupeau choisi, de ceux qui affectent pour leur société le nom d'observance, qui marchent vêtus de gris cendré avec la grosse corde de chanure, & les sandales, & qui se résoudroient plutôt de tuer un homme, que de toucher de l'argent à nu.

*Leuin.* Il ne faut pas s'estonner de voir croître une mauuaise herbe dans un parterre. Mais qui a ce boufon sur l'échafaut?

*Hilaire.* Que diriez-vous donc si vous aviez vu le personnage ? Vous auriez vu un grand corps, de grosses leures, un ventre avancé, des flancs de gladiateur, vous l'auriez pris en un mot pour un Athlete, & autant que j'en puis juger, il avoit bu à son dîner plus d'une carde de vin.

*Leuin.*

*Leuin.* D'où pouuoit-il tant venir de cette bonne boisson à vne personne qui ne touche point d'argent?

*Hilaire.* De la Cour du Roy Ferdinand, d'où chaque iour on luy en enuoyoit quatre mesures.

*Leuin.* O liberalité mal employée ! peut-estre estoit-il sçauant?

*Hilaire.* Apres vne langue maligne, & vne mechanceté effrontée, on ne deuoit plus rien rechercher en luy.

*Leuin.* Qui a donc poussé le Roy Ferdinand à se seruir de ce buffe?

*Hilaire.* Pour vous le dire en vn mot ce n'est que sa clemence Royale & sa pieté. Il luy estoit recommandé, & quand il luy parloit il panchoit la teste sur l'épaule droite.

*Leuin.* C'est de la sorte que le Sauueur pend fut la croix. Mais l'assemblée estoit-elle grande?

*Hilaire.* Comment ne l'auroit-elle pas esté dans vne si belle ville, dans vn Temple si celebre, & parmy tant de Princes que l'Empereur auoit appellez en ce lieu-là de toute l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne & de l'Angleterre ? Outre cela il y auoit plusieurs Sçauans que ces mêmes Princes auoient amenez.

*Leuin.* Le doute fort que ce pourceau que vous m'auiez depeint ayt pû rien produire qui fust digne d'vn si Illustre Auditoire.

*Hilaire.* Il a produit au moins des choses dignes de luy.

*II. Leuin.* Qu'a-t'il dit, enfin? Mais auparavant, ie vous prie, faites moy sçauoir son nom.

*Hilaire.* Il ne le merite pas.

*Leuin.* Comment donc?

*Hilaire.* Ce seroit luy faire trop d'honneur.

*Leuin.* Quoy? Est-ce faire honneur aux gens que de publier leur folie avec leur nom?

*Hilaire.* Ouy, aux gens de la sorte, & ils tiennent à grande gloire d'estre connus de quelque manière que ce soit.

*Leuin.* Ou moins dites le moy à l'oreille.

*Hilaire.* Il s'appelle Medard.

*Leuin.* C'est sans doute ce Merdard que ie ne connois que trop, & qui depuis peu en se saoulant, faisoit passer nostre Erasme pour un Diable.

*Hilaire.* C'est le même. Mais ce qu'il dit alors, il ne le dit pas tout à fait a son honneur, & ceux qui le traittoient avec plus de civilité donnoient son audace à l'yurognerie.

*Leuin.* Mais quelle excuse allegua-t'il lors qu'il fut repris de cette insolence?

*III Hilaire.* Il nia qu'il eust parlé tout de bon. Mais & moy, & plusieurs Doctes qui estoient presens auons iugé intolerable, que dans un lieu si Saint, deuant de tels auditeurs, dans une assemblée si auguste de Roys & de Princes, ce Merdard ayt osé de charger les oreilles dures de sa langue.

*Leuin.*

*Leuin.* Je brusle d'impatience de sçauoir ce qu'il a dit.

*Hilaire.* Il a vomny plusieurs sortes iniures contre nostre Erasme, que ie reduiray à peu de mots maire. En ces temps, a-t-il dit, s'est leué certain nouveau Docteur nommé Erasme, la langue m'a echapé, ie voulois dire, Asne; & aussi-tost il s'est mis à expliquer au peuple comment il y auoit du rapport en Alleman entre ces deux termes.

I V. *Leuin.* Vous me dites là vne chose tout a fait plaisante.

*Hilaire.* Vous semble-t-elle plaisante? Pour moy ie n'en ay iamais ouy de plus sottre.

*Leuin.* Ne trouuez-vous pas cela plaisant qu'un tel Asne se messe d'appeller Asne qui que ce soit, sur tout nostre Erasme? Je sçay vne chose, que si Erasme luy même eust esté present, il n'auroit iamais pu s'empescher de rire.

*Hilaire.* Ce Hableur ne ressemble pas moins à vn Asne en stupidité d'esprit, qu'en couleur de robbe.

*Leuin.* Et ie ne croy pas que dans toute l'Arcadie il y ayt vn Asne qui ne soit plus digne de manger du foin, que celuy-cy.

*Hilaire.* C'est vn Apulée à rebours. Celuy-là sous la figure d'un Asne cacheoit vn esprit d'hommes & celuy-cy sous la figure d'un homme cache vn vray Asne.

*Leuin.* Mais auourd'huy nous engraissons si bien, & traitons si delicatement ces Asnes,

qu'il ne faut pas s'estonner s'ils mordent tout le monde, & s'ils ruënt à tous coups du pied.

*Hilaire.* Mais pour retourner à mon discours; a-t-il poursuivi, ose corriger ce maître Asne, ose corriger *Magnificat*, Cantique dicté par le S. Esprit, & prononcé de la Sainte Vierge.

*Leuin.* Je reconnois le Prouerbe monachal.

*Hilaire.* Et exageroit cela en des termes, comme si c'eust esté vn tres grand blaspheme.

*Leuin.* Le cœur me bat déjà d'apprehension. De quel crime enfin l'accusoit-il?

*Hilaire.* Il disoit qu'Erasme, au lieu de ce que l'Eglise chante d'ordinaire, *Car il a regardé l'humilité de sa Seruante*; a tourné de la sorte: *Car il a regardé à la bassesse de sa Seruante*; & ce terme de, *Bassesse*, a quelque chose de plus rude en Allemand qu'en Latin.

*Leuin.* Qui n'auoiteroit aussi que c'est vn blaspheme execrable d'appeller la tres-Sainte Mere de Christ, releuée en dignité au dessus des Anges, vne Seruante & vile & ab etre? Car ce terme de *bassesse* semble en venir-là.

*Hilaire.* Fort bien. Mais si quelqu'un appelloit les Apostres des seruiteurs inutiles?

*Leuin.* Je condamnerois ces blasphemeurs au fouër.

*Hilaire.* Et si vous en entendiez vn autre dire de cet excellent & diuin S. Paul, qu'il estoit indigne du nom d'Apostre?

*Leuin.* Je serois le premier à allumer son bûcher.

*Hilaire,*

*Hilaire.* Mais c'est ainsi que ce seul Docteur irrefutable, que Christ a enseigné de parler à ses Disciples. Quand vous aurez fait toutes les choses qui vous sont prescrites, dites, nous sommes des seruiteurs inutiles. Et S. Paul se ressouenant de ce precepte, auoué hautement de soy qu'il est le moindre des Apostres, & même indigne du nom.

*Leuin.* Mais considerez que quand les Saints hommes s'abaissent de la sorte, c'est par vne vertu de modestie qui est tout à fait agreable à Dieu. Que si quelqu'un vient à les traiter de même de son mouuement, sur tous ceux qui sont inscrits au catalogue des Saints, c'est vn horrible blaspheme.

*Hilaire.* Vous avez trouué le nœud. Par-tant, si Erasme auoit appellé vile seruante du Seigneur cette S. Vierge, il n'y a personne qui n'auoüast qu'il eut parlé en impie. Au reste lors qu'elle parle de soy en cette façon, cela retourne à sa gloire, & nous donne vn exemple salutaire de modestie, afin qu'autant que nous sçauons que tout ce que nous sommes, nous le sommes par la munificence de Dieu: autant chacun de nous qui se void plus caressé de sa grace, se porte avec plus d'humilité.

*Leuin.* Iusqu'icy nous sommes d'accord. Mais ceux-là lors qu'ils parlent de corriger, ils entendent falsifier & corrompre. Il s'agit donc de voir si le terme de, *basseffe*, répond au terme grec duquel S. Luc s'est serui.

R

*Hilaire.* C'est ce qui nous a obligé d'abord après le Sermon, de courir au Liure.

*Leuin.* Vous me direz donc comment il en va.

*Hilaire.* Les paroles que l'Euangeliste par le soufle du Saint Esprit a écrites de ses propres mains, sont telles; *ὅτι ἐπιβλέψας ἐν τῇ ταπεινώσει τῆς δούλης αὐτοῦ.* Et ainsi les a tournées de la sorte. Car il a regardé à la bassesse de sa servante. Il a seulement ajouté la preposition que Saint Luc n'a point omise, que la beauté de la Langue ne refuse point, & qui ne fait pas peu pour le sens. Vñ qu'il y a beaucoup de difference entre la force de ces termes, *regarder à une chose, & regarder une chose.* Nous pouvons regarder à la fois plusieurs obiets: mais nous ne pouvons nous attacher qu'à vn seul. Nous regardons souuent vne personne par rencontre: mais nous ne regardons à vne personne que par quelque motif qui nous y oblige. Ainsi le Saint Esprit nous voulant représenter les faueurs singulieres de Dieu enuers la tres-sainte Vierge, a parlé de la sorte par sa bouche; Car il a regardé à la bassesse de sa servante. Il détourne ses yeux des superbes, & de ceux qui s'enflent en leur iugement, & arreste son regard sur celle qui estoit basse & petite, en sa présence. Car il n'y a point de doute qu'il n'y eust plusieurs sçauans, plusieurs riches & plusieurs nobles qui s'attendoient que le Mes-

fié devoit sortir de leur race ; Mais Dieu les méprisant, iette les yeux sur vne Vierge peu connue dans le monde, pauvre de biens, mariée à vn charpentier, & qui n'auoit point d'enfans.

*Leuin.* Ien'entens point encore parler là de vil ny d'abiet.

*Hilaire.* Aussi ces termes ne viennent-ils point d'Erasme : mais bien de la calomnie.

*Leuin.* Mais peut-estre qu'à la marge il'en aura fait quelque mention ?

*Hilaire.* Point du tout. Mais sur le terme *ταπεινω* il fait seulement cette remarque afin que tu l'entendes, dit-il, de la petitesse, & non de la vertu que nous appellons humilité. Comme si elle disoit. Entore que ie sois petite & basse deuant le Seigneur, neantmoins il ne m'a point méprisée.

*Leuin.* Si ces choses là sont véritables, & si elles ressentent la pieté, pourquoy des Asnes viennent-ils icy faire du bruit ?

*Hilaire.* L'ignorance du terme Latin engendre tout ce tumulte. Ce mot *humilis* parmi les anciens qui parloient le plus purement n'emporte point cette vertu qui combat contre l'arrogance & que l'on appelle modestie : mais signifie plutôt vne condition abjettes & obscure, comme celle des roturiers, des pauvres, &c.

ces innocens qui courent les cimetières. De même donc que quand nous parlons aux Grans, nous les traitons d'Altesse; Que Vostre Altesse, leur disons-nous, nous daigne obliger de cette faueur; ainsi ceux qui veulent s'abaisser en parlant de soy tiennent ordinairement ce discours: *Je vous prie que vostre bonté s'étende sur ma bassesse.* Car lors qu'un pronom marche deuant, il est d'une emphase qui tient quelquefois de l'arrogance, comme lors que vous entendez parler vne personne par, *Je dis, l'acheue, &c.* De la sorte cette Vierge res-modeste, abaissée à la fois sa condition, & élue la munificence de Dieu enuers elle, ne se contentant pas de s'appeller seruante, mais s'auoiant encore des moindres & des plus basses. Car de même qu'entre des valets l'un merite d'estre plus considéré que l'autre: aussi entre des seruantes il s'en trouue toujours quelqu'une qui a de l'auantage sur sa compagne selon la dignité de sa fonction. Comme vne femme de chambre qui n'a la charge que de coiffer sa maîtresse, semble estre plus considerable que celle qui a le linge à blanchir.

*Lemin.* Mais iem'étonne que Medard n'ayt pas pris garde à la maniere ordinaire de s'expliquer luy qui a souuent ouï ces mots dans la bouche de ses compagnons? *Ma parait* vous rend graces d'un si bon repas.

*Hilaire.* Quelques-vns ne se tromperoient pas beaucoup s'ils disoient, *Ma parait.* Au reste d'autant que le terme grec *ταπεινωσις*

semble emporter quelque chose de plus que le terme de, *Modestie*, Les Chrétiens ont mieux aimé l'exprimer par le mot de *Petitesse*, que par le mot d'*Humilité*, c'est à dire, ont mieux aimé parler avec signification qu'avec élégance. Car celui-là est appelé humble qui a vn modeste sentiment de soy, ne s'attribuant rien outre son merite. Mais la loüange de la *Tapenophrosyne* des Grecs ne conuient qu'à celui qui se reconnoist moindre qu'il n'est en effet.

*Leuin.* Mais tandis qu'on embrasse cette belle vertu d'humilité, l'on court risque de tomber dans le mensonge.

*Hilaire.* Comment donc?

*Leuin.* Car si S. Paul dit vray, lors qu'il s'a-  
uouë indigne du nom d'Apôtre, & si Marie dit  
vray, lors qu'elle s'appelle petite seruante & de  
la plus basse sorte, ceux-là courent risque de  
mentir qui éleuent l'vn & l'autre par de si ma-  
gnifiques éloges.

*Hilaire.* Il n'y a icy aucun peril, ô Le-  
uin. Lors que nous donnons des loüanges  
aux Saints & aux Saintes, nous celebrons  
la beneficence de Dieu en eux; & lors  
qu'ils s'abbaissent eux-mêmes, ils ont égard  
à leur peu de forces & à leur peu de meri-  
tes, si la grace de Dieu vient à leur manquer.  
Et ce n'est pas d'abord vn mensonge, quand  
vn homme ne s'attribuë point les bonnes  
qualitez qu'il a en soy. S'il parle tout de bon,  
possible peut-on dire que c'est vne erreur, &

non vn mensonge. Mais hélas ! que Dieu aime cette erreur en nous !

VI. *Leuin.* Mais cependant S. Paul qui se reconnoist indigne du nom d'Apôtre, se vante haurement ailleurs, & presche luy-même ses loüanges. *I'ay travaillé*, dit-il, *plus que tous, & n'ay rien appris de ceux qui sembloient estre quelque chose.* Pour la sainte Vierge elle n'a iamais tenu vn pareil discours.

*Hi'aire.* Mais vous ne dites pas que S. Paul appelle tous ces suiets de loüanges ses infirmités, dans lesquels la puissance de Dieu s'est manifestée, donnant à cette commemoration le nom de folie, à laquelle il est porté par la malice des faux Apôtres, contre qui il luy estoit nécessaire de se preualoir de l'autorité de l'Apostolat, non qu'il fust charoyillé de la gloire humaine : mais parce qu'il estoit ainsi expedient pour l'Euangile, la dispensation duquel luy estoit connue. Il n'en alloit pas de même de la Sainte Vierge qui n'estoit point dans pareille charge, & il sembloit de la bien seante, & pour de sexe, & pour une Vierge, & pour la Mere en fändu Sauueur, qu'une modestie tres grande l'accompagnaist. VII. Je viens maintenant à la source de cette erreur. Ceux qui n'ont fait qu'effleurer la Langue Latine, s'imaginent que son *Humilitas*, ne signifie autre chose qu'une infigne modestie, ou au contraire il se rapporte souuent au lieu, ou à la condition, & par foïs aussi de sorte à l'esprit, qu'alors il en exprime le vice.

*Leuin.*

*Enim.* Cela se rencontre-t-il même dans les Saintes Lettres ?

*Hilaire.* Pourquoi non ? En voicy un exemple qui me vient en memoire au chapitre second de l'Épistre de S. Paul aux Colossiens. *Que nul ne vous maîtrise à son plaisir par humilité d'esprit & service des Anges.* Vous n'avez point icy le terme grec *ταπεινωσις* qui est dans le Cantique de la Vierge : mais bien celui de *ταπεινωσιν*. J'avoué que ce passage a quelque chose d'obscur ; mais il me semble qu'en voicy le vray sens selon la pensée des plus Doctes. Ne soyez point d'un esprit si bas , qu'après vous estre vne fois consacré à Christ , comme à l'unique auteur de vostre salut , vous vous laissiez vainement persuader qu'il vous le faut aussi attendre des Anges sur l'imagination que certains ont eüe que quelques-uns leurs ont aparü. Ayez l'esprit plus noble & plus releué , de sorte que si veritablement un Ange quel qu'il soit descendant du Ciel venoit à vous prescher un autre Euangile que celui que Christ vous a laissé , que cet Ange là vous soit execrable & en horreur comme un ennemy de Christ. Bien moins devez-vous auoir l'esprit si rempant que de vous amuser à ces feintes apparitions , & vous détourner ainsi de Christ. C'est vne Religion pure d'attendre le salut d'un seul Iesus Christ ; de l'attendre ou des Anges ou des Saints , c'est vne superstition des plus ridicules. Saint

Paul donc icy veut que ce soit vne marque d'esprit bas d'abandonner ce Christ éleué sur tous les Cieux, pour se tourner vers ces feintes apparitions d'Anges. Et c'est en effet auoir vn esprit bien feble que de se laisser mener à tout vent. Vous voyez de la sorte que la *Tapenophrosyne* des Grecs, comme l'*Humilitas* des Latins n'est couchée icy que pour vn vice.

*Leuin.* Je le vois tres-bien.

V I I I. *Hilaire* De plus vous auez ces mots au même chapitre. *Lesquelles choses établies par les commandemens & les doctrines des hommes ont bien quelque espece de sapience en deuotion volonsaire & humilité d'esprit. La Tapenophrosyne est prise icy pour vn vice.*

*Leuin.* Cela est tout clair.

*Hilaire.* Mais aussi au chapitre cinquième de la premiere Epitre de Saint Pierre, Elle est employée pour cette vertu qui combat contre l'arrogance, *πί τῆς ταπεινοφροσύνης ἐνομβραίου*, que nous tournons ainsi, *Soyez ornez au dedans d'humilité.* De plus aux Philippiens chapitre second, *τῆς ταπεινοφροσύνης ἀλλήλοις ἐγύμνοι ὑπερίχθαι ἑαυτῶν* En s'estimant l'un l'autre par humilité de cœur plus excellent que soy même.

*Leuin.* Vous m'auiez montré que cette *Tapenophrosyne* des Grecs se prend en l'un & en l'autre sens, quoy que le *Modestia* des Latins ne s'employe iamais qu'en matiere

matiere de loüange. Mais pouuez-vous me montrer de même que les termes ταπεινότης & *Modestia* ayent lieu de passer en la place l'un de l'autre ?

*Hilaire.* Je n'y vois rien d'absurde si on les prend de la façon que j'ay dit. Car pourquoy ne pourroit-on pas entendre par vne bassesse d'esprit cette humble vertu de *Modestie* ? Mais s'il s'en trouue de même des exemples dans les Saintes Lettres, c'est ce que ie ne sçais pas bien.

*Leuin.* Voyons si nous n'en trouuerons point quelque chose dans Saint Iaques. *Que le frere qui est de basse condition se glorifie en sa hauteſſe, & que le riche au contraire se glorifie en sa basse condition.*

*Hilzire.* J'ayouë qu'il se lit en cet endroit ἐταπεινότης, & non point ταπεινοφροσύνη. Que si vous pretendez qu'*Humilitas*, comme les Latins l'ont tourné, doiue estre pris icy pour *Modestie*, il faudra par consequent que cette *Hauteſſe* dans laquelle Saint Iaques veut que le frere de basse condition se glorifie, soit prise de son costé pour *arrogance*; & de la sorte vous auriez vne double absurdité. Car comme celuy-là n'est point modeste qui se vante de sa modestie: aussi celuy-là est doublement arrogant qui se glorifie de son orgueil.

*Leuin.* Que nous veut donc dire icy l'Apôtre ?

*Hilaire.* Il veut recommander l'égalité entre les Chrétiens. Le pauvre est estimé abjet, & d'une condition basse, à cause de sa misere; Le riche emporte le nom de puissant & de relevé selon le monde pour la splendeur de ses biens. Ce riche-là s'abaisse à l'estat abjet du pauvre, & le pauvre s'égale à la fortune du riche. Ils ont tous deux dequoy se glorifier. L'un est ravi que ce qu'il a de superflu soit en soulagement à la disette du pauvre; l'autre rend gloire à Christ d'avoir donné de si pieux mouvemens à ceux à qui il a donné de si grans tresors.

*Levin.* Icy donc le riche est loué de sa modestie.

*Hilaire.* Peut-estre: mais vous n'en devez pas conclure, qu'elle soit icy signifiée par le terme *ταπεινωσις*. Car il y en a qui pour estre loüez des hommes ouurent à toute heure la main aux necessiteux. Disons plutôt que l'un & l'autre est humble & modeste, pourvu que l'un & l'autre ayt vne sincere pieté: le riche, lors qu'il ne dedaigne point de s'abaisser à la condition du pauvre; Le pauvre, lors que pour l'honneur qui luy est rendu il ne s'enorgueillit point, mais rend grâces à Christ, se glorifiant seulement en luy. Enfin il est hors de doute que le mot *ταπεινωσις* dans les Salutes Lettres est tres-souvent usurpé pour *Abaissement* ou *dejection*, qui procede de douleur ou d'un estat de bassesse. Ainsi S. Paul au troisieme des Philippiens; *Et transformera nostre corps*

vil, le corps de nostre infirmité, *καταπόσιον*. Et au Pseaume neufuième; Regarde à l'affliction que ie souffre de ceux qui me haïssent. Enfin au cent dix-huictième; *Τὴν* parole m'a consolé en mon affliction, *καταπόσιον*. Je n'aurois fait de long-temps, si ie vous donnois la liste de tous les passages de la sorte. Comme donc par vne espece de metaphore nous pourrions donner le nom d'humble & de modeste à celui qui vit dans l'obscurité & dans la bassesse, & que le *καταπόσιον* pourroit passer pour le *καταπόσιον*; aussi ne seroit-ce point vn prodige d'appeller modestie & humilité, vne bassesse de condition & de fortune. Je parle selon l'usage des Saintes Lettres, autrement ie ne le souffrirois pas à vn Grammairien. Que ceux-là au reste qui pretendent que dans le Cantique de la Vierge le mot *καταπόσιον* emporte la vertu de modestie; que ceux là, dis-je, n'interpretent-ils de même ce que nous lisons au vingt & neufuème de la Genese; *Le Seigneur a vu mon affliction.* *Ταπεινωθήσεται*. Lea ne se vante point de sa modestie: mais appelle affliction la douleur qu'elle a de se voir moins aimée de son mari à cause de sa laideur. De même au vingt sixième du Deuteronomie. *Et il a vu nostre affliction, & nostre travail & nostre angouisse.* Ne fait-il pas icy passer *καταπόσιον* pour affliction?

*Leuin.* D'où vient donc qu'on s'est aisé d'interpreter le mot *humilitas* du Cantique de la Vierge, la vertu que nous appellons Modestie?

*I X. Hilairc.* Je n'en vois point d'autre raison, sinon que plusieurs Theologiens ont negligé l'étude des Langues, & n'ont mis que fort peu le nez dans les Ecrits des plus anciens Docteurs de l'Eglise, qui même sans cette aide ne peuvent estre entendus à fond. Outre qu'il est tres-difficile d'arracher des esprits vne opinion qui y est vieillie. Et vous en avez quelques-vns si amateurs de l'Echolle & de son style, qu'ils y entraînent plus volontiers l'Escriture, qu'ils ne soumettent eux-mêmes à la regle de l'Escriture leurs febles & douteuses opinions.

*Leuin.* Il ne se peut rien de si absurde.

*Hilairc.* Le Moine Bede que ie ne mets point au rang de nos plus graues autheurs, toutes les fois qu'il s'éloigne des traces de ceux qui l'ont deuancé, à l'occasion du mot *humilitas*, & fait mention de l'orgueil comme du contraire. Mais Theophylacte Ecrivain Grec, & qui a tiré des Grecs les plus approuuez tout ce qu'il nous a laissé de doctrine, nie hautement que le terme *κατανηνωσις* puisse estre pris icy pour vertu.

*Leuin.* Qu'est-il besoin de tant d'authoritez pour le prouuer, puis que le sens commun rejette vne interpretation de la sorte?

*Hilairc.* Vous en parlez bien. Car comme la modestie est en quelque sorte le lien & le couronnement des vertus, si quelqu'un s'en vante, il tombe dès lors dans l'immodestie.

**Nous**

Nous auoions bien que cette vertu a esté tres-grande & incomparable dans la S. Vierge ( I'ay tousiours de l'exception pour Christ ) Mais elle est pour cela d'autant plus loüable de sa modestie, qu'elle ne s'en loüe aucunement, & qu'elle reconnoist au contraire la bassesse de sa condition, rapportant la grandeur de ce Mystere à la misericorde de Dieu. Marie, ce disent-ils, par son humilité & sa modestie a merité d'estre la mere de Dieu. Acordons leur que cela soit vray en quelque façon ; quelle est enfin cette belle modestie à vne Vierge d'aller faire ce discours de soy ?

X. *Leuin.* Disons encôre que la teneur du Cantique témoigne clairement que c'est de son indignité qu'elle parle, ce qui la fait commencer ainsi. *Mon ame magnifie le Seigneur.* Mais celle qui dit ; i'ay merité d'estre la Mere de Dieu par ma modestie, sembleroit deuoir se magnifier elle-même, & non le Seigneur. Elle poursuit bien-tost apres de la sorte. *Voicy dorésnauant tous âges me diront bien-heureuse*, ce terme *voicy* marque comme vne chose subite & non attenduë. Qui ne se iuge digne d'aucun honneur, ne s'attend nullement à en receuoir ; & ce n'est point vn auantage ny vne grace, quand il arriue à quelqu'un ce qui semble dû à son merite. Car Horace mesme ne veut pas qu'on l'estime heureux pour estre entré si auant dans l'amitié de son Mécenas.

*Leuin.* Pourquoi donc ?

*Hilaire.* D'autant que ce ne fut point par

faueur : mais pour les rares qualitez qui estoient en luy. Mecenas ne luy rendit en cela que ce qu'il crût deuoir à sa vertu & à sa science. Voyons ce qui suit de nostre Cantique. *Car celuy qui est puissant m'a fait de grandes choses, & Saint est son nom.* Elle ne dit pas qu'il luy a fait de grandes choses, parce qu'il l'en a reconnuë digne : mais parce qu'il est puissant, qu'il fait ce qu'il veut, qu'il rend dignes par sa grace ceux qui sont indignes, & partant que son nom est Saint, elle a voulu dire, glorieux. Or autant que nous en attribuons à nos merites, autant en ostons-nous à la gloire du nom de Dieu, & selon S. Paul, *sa puissance se parfait en nostre infirmité.* Après, suit ce verset : *Il a mis bas les puissans de leurs Sieges, & a é'eué les peits :* où il n'est point parlé de, *καταστροφαις*, mais de *κατανοεις*, c'est à dire de contemptibles selon le monde, pour les opposer aux Grans, & à ceux qui y tiennent le timon. Ce que suivant le style prophétique se void confirmé au verset d'après. *Il a rempli de biens ceux qui auoient faim, & a renuoyé les riches vuides.* Ceux quelle venoit d'appeller, *peits*, elle les met icy au rang de ceux qui ont faim; & fait passer les puissans sous le nom des Riches. Au verset prochain il est fait mention de la misericorde de Dieu s'estendant par toutes les Nations de l'Vniuers. Et au dernier elle celebre la fidelité de Dieu dans ses promesses; *Selon qu'il en a parlé, &c.* Dans tout le Cantique on void célébrer la gloire,  
c'est

c'est à dire, la puissance, la bonté & la verité de Dieu. Il n'est fait aucune mention des merites.

*Levin.* L'auouë que comme les grandeurs & les richesses sont ordinairement accompagnées d'orgueil, aussi la pauureté enseigne l'humilité & la modestie.

*Hilaire.* Je ne nie pas que cela n'arriue quelquefois; mais pourtant vous voyez souvent des pauvres tres-arrogans; & si vous en voulez des exemples, ie vous citeray plusieurs Medards. Mais accordons vne chose qui ne se void pas tousiours. Il ne s'agit pas maintenant de sçauoir qu'elle a esté la tres-Sainte Mere de Iesus: mais bien ce qu'elle a auancé de soy dans ce Cantique

XI. *Levin.* Je m'estonne de l'opiniastrété de ces gens, qui après auoir receu tant d'auertissemens, auoir essuyé tant d'affronts & ouy tant de risées, ne se peuuent encore faire sages par tous ces moyens.

*Hilaire.* Combien de fois leur a-t-on remontré qu'une declamation n'est que pour cultiuier les fleurs de l'eloquence sur quelque saint argument? Cependant leurs Sermons les plus Saints ne sont que de pures Declamations. Combien de fois leur a-t-on crié que celuy-là vit en celibat qui n'a point de femme, encore qu'il eust six ceus concubines? Et pourtant le celibat ne leur est autre chose que la continence & la chasteté. Il en arriue de même touchant cette ignorance du poids &

de la valeur des termes en matiere d'explication , & en mille autres choses de cette nature.

*Leuin.* D'où leur vient vne stupidité si enracinée?

*Hilaire.* Je ne vous parle que des Medards. Ils negligent l'étude dans leur ieunesse , ils n'ont abondance ni de bons maistres , ny de bons liures , & s'il leur vient de dehors quelque bonne somme , ils aiment mieux l'employer à farcir leur ventre de bons morceaux. Ils croyent que leur Saint habit est suffisant de reste pour les faire croire pleins de pieté & d'erudition. Et enfin ie pense avec eux qu'il est en quelque sorte de leur institut de ne sçauoir pas même vn mot de Latin comme leur Pere François.

*Leuin.* I'en connois plusieurs qui de ce costé-là imitent parfaitement leur Instituteur, qui donnoit en Latin le nom de chaperon a vn Chapeau , & faisoit souuent des barbarismes en cette langue. Mais aussi Saint François refusa constamment l'honneur du presbyterat , ce que firent aussi , comme ie crois , & S. Benoist & S. Dominique. Maintenant ceux-cy avec leurs chaperons gras, tendent volontiers la main au chapeau de Cardinal.

*Leuin.* Que dites-vous?

*Hilaire.* Ils les changeroient bien encore avec la Thiate. Et ces humbles enfans du pauvre François presentent deux mules à baiser

baïser aux premiers Monarques de l'Univers.

*Leuin.* Mais enfin s'il auoit tranché les mots de *Vile* & d'*Abiette*, quel crime si grand y trouueroit-on?

*Hilaire.* Il ne s'en peut point imaginer, si par ce mot de *Vile*, vous entendez vne personne qui est peu estimée des hommes, & qui se croit elle-même contemptible. Mais quel besoin d'excuser vne chose qui n'est point?

*Leuin.* Comment ce Medard n'a-t-il point eu de honte de mentir de la sorte si impudemment? Et de plus dans vn lieu si Saint, deuant vne si auguste compagnie de Prêtres, & en presence de tant de sçauans, dont la pluspart ont lû & relû les Ecrits d'Erasmé?

*Hilaire.* Comment il n'a point eu de honte, dites-vous? Au contraire ce basteleur croyoit auoir triomphé. C'est-là le quatrième vœu des Medards, qu'ils obseruent plus religieusement qu'aucun des trois autres, de n'auoir honte dequoy que ce soit.

*Leuin.* Ce vœu est gardé tres étroitement de beaucoup de gens.

*Hilaire.* Et en cela il n'auançoit pas pour vn seul mensonge. Premièrement le Cantique de Marie selon que S. Luc la touché par écrit, n'est en aucune façon altéré. Et comment peut-on dire que celui-là

corrigé qui ne change rien ? Après le terme d'*humilité* demeure en latin, & il n'est fait aucune mention de Servante ou vile ou abiette. Enfin celuy-là ne se mesle point de reformer le Cantique qui rend fidèlement ce que l'Evangéliste a écrit, mais aussi qui l'explique en même temps.

*Leuin.* Le découvre-là trois mensonges à la fois dignes d'une bouche si effrontée.

XII. *Hilaire.* Demeurez. Vous n'avez pas encore ouy ce qui vous semblera plus impudent que tout le reste.

*Leuin.* Y a-t-il quelque chose de plus ?

*Hilaire.* Il s'egorgeoit à crier que ce maître Afne de Docteur estoit l'Auteur & le Chef de tout le tumulte qui broüille aujourdhuy la Chrestienté.

*Leuin.* Est-il bien possible ?

*Hilaire.* Qu'il luy falloit imputer tous les desordres que l'on voyoit dans l'Eglise, qu'il estoit cause qu'elle se trouvoit diuisée en tant de Sectes, que les Prêtres estoient depouillés de leurs décimes, qu'on ne tenoit plus de conte des Eueques, qu'on se portoit hautement par tout contre la Sacro-Sainte Maïesté du Pape, & qu'enfin il donnoit le branle au petit peuple, qui veut suivre l'exemple des Geans.

*Leuin.* Il osoit faire en public de si fous contes ?

*Hilaire.* Il s'egorgeoit, comme ie vous ay dit, à force de crier.

*Leuin.*

*Leuin.* Mais ceux là sont bien d'autre opinion, qui ont leu attentiuement les liures d'Erasmé, & plusieurs auoient qu'ils ont tiré de ses ouurages des semences d'une veritable pieté. Ce sont les molues mêmes qui ont allumé tout cet incendie, qui l'ont irrité iusqu'icy, & qui ne taschent pas autrement de l'esteindre, qu'en jettant continuellement de l'huyle au feu.

*Hilaire.* Vous voyez comme le neutre est une mechante beste.

*Leuin.* C'est où il leur demange. Car il leur est en effet expedient qu'il y ait beaucoup de superstition parmy le peuple Chrestien, & tres-pou de pieté veritable. Mais quelle conuenance venoit l'assemblée, pouuoit-elle souffrir un tel abus en chaire pour predicateur?

*Hilaire.* Quelques vns s'estonnoient de cette frenesie qui le faisoit. Ceux qui se trouuoient d'un esprit moins patient leuoient le siege & sortoient du Temple en murmurans nous sommes venus icy, disoient-ils, pour oïr les Louanges de la Sainte Vierge, & cet insensé ne nous vomit que des calomnies. Plusieurs femmes se trouuerent de ce nombre, & donnerent des marques de leur mécontentement.

*Leuin.* Ce sexe toute fois est fort amy de cet Ordre.

*Hilaire.* Vous dites vray. Mais les femmes commencerent aussi alors à deuenir sa-

ges, & pour les sçauans autant qu'il y en auoit, les vns faisoient la mouë ; les autres siffoient assez hautement.

*Leuin.* Vn Asne se moque de ces siffemens. Mais il falloit chasser de la chaire cet impertinent causeur à coups d'œufs pourris & à coups de pierres.

*Hilaire.* Il y auoit assez de gens qui le iugeoient digne de ce traitement ; Mais quoy ? le respect du lieu les ttenoit.

XIII. *Leuin.* Mais le respect du lieu ne doit point estre en azile à ceux qui ont profané le lieu par vn crime, comme il n'est pas iuste que celuy qui aura tué vn homme dans l'enceinte d'un Temple, trouue dans le Temple même la seureté. De même vn Predicateur qui dans vn Sermon abuse impertinemment du respect du lieu & de la patience du peuple, ne doit point trouuer son refuge ou il a porté sa temerité. Celuy-là fut lotié autrefois qui ne voulut point reconnoistre pour Consul, vn homme qui se sçauoit mal conseiller soy-même. Ainsi il n'est pas raisonnable qu'une assemblée souffre pour Predicateur, vn homme qui sçait si mal faire vne predication.

*Hilaire.* Vous ne dites pas qu'ils craignent le foudre des Euêques. *Si aucun par l'instigation du Diable, &c.* Vous sçavez la Loy.

XIV. *Leuin.* Mais les Euêques le deuroient lâcher premierement contre ces vilaines gueules.

*Hilaire.*

*Hilaire.* Les Euêques apprehendent de leur costé.

*Leuin.* Et qui?

*Hilaire.* Ces mêmes vilaines gueules , que vous dites.

*Leuin.* Pourquoi donc?

*Hilaire.* Pour cela même qu'elles sont remplies de venin & de medifance.

*Leuin.* Quoy ? Les Apostres ne craignoient ny Roys ny menaces d'aucuns Iuges ; & ceux cy redouteroient vn Mendiant?

*Hilaire.* C'est d'autant qu'ils sont mendiants, qu'ils sont beaucoup plus à craindre. Ils n'ont rien qu'on leur puisse oster ; mais ils ont bien pour eux dequoy mordre. Allez-vous en , ie vous prie , vous attaquer à vne ruche , & touchez la moindre mousche du doigt. Si vous y trouuez vostre conte , retournez vers moy , & appelez les Euêques lasches qui ont peur d'irriter vn mendiant. Tous les Princes Chrestiens ne reuerent-ils pas le Pape de Rome.

*Leuin.* Je ne m'en estonne pas , puisqu'il est Vicaire de Iesus Christ.

*Hilaire.* Mais Alexandre sixième personnage ny mal-aisé ny ignorant disoit d'ordinaire qu'il auroit mieux aimé auoir offensé le plus grand Monarque que le plus petit frater de l'Ordre des Mendiants.

*Leuin.* Laissons les Papes à part. Lorsque le bruit de cette insolence est paruenu aux oreilles de tous les Princes qui estoient pour

lors à la Cour ; on n'a point chassé le personnage!

*Hilaire.* Tous en furent généralement scandalisez, mais principalement le Roy Ferdinand, & Marie sa sœur, Princesse qui est la gloire du siècle. Je vous nommeray aussi entre les plus dignes, Bernard Cardinal de Trente, & Balthazar Evêque de Constance; & sur tout ce braue predicateur receut vne reprimande des plus aigres de Jean Faure Evêque de Vienne a qui son procedé auoit fort déplu.

*Latin.* A quoy bon cette reprimande? vn Afne n'est sensible qu'aux coups de baston.

*Hilaire.* Sur tout si on les applique sur le ventre. Mais qu'auroient fait les Princes à cet insensé, eux qui auoient alors en l'esprit d'autres affaires bien plus serieuses.

*Latin.* Ils auroient dû au moins luy defendre de formais la chaire, & mettre fin à leurs liberalitez.

*Hilaire.* Mais le risé auoit differé de ietter son venin iusqu'à la separation de l'assemblée, & au iour qu'il deuoit luy même prendre congé.

*Latin.* C'est de la sorte qu'on dit que les diables se retirent, en laissant vne horrible puanteur.

*Hilaire.* Ainsi il fut congedié du Roy Ferdinand: mais en bonne conche, & plein comme vn œuf. Car la reprimande ne luy auoit pas osté vne once de graisse.

*Leuin.* S. François, comme j'ay dit au commencement, preschoit aux alloüettes ses sœurs, & celuy-cy semble digne de prescher à ses frères les aînes & les pourceaux. Mais où s'allait-il rendre?

*Hilaire.* Où se fut-il rendu, sinon vers ses compagnons, de qui il fût reçu en chant de triomphe & parmi les verres, & à la haute musique du Te Deum, pour la belle action qu'il venoit de faire.

XV. *Leuin.* Ce Medard merite mieux de porter la corde au cou que de l'auoir sur les reins. Mais quel mal souhaitterons-nous à ce troupeau où il se rencontre de telles bestes?

*Hilaire.* A peine leur en pourriez-vous souhaitter de plus grand que celuy qu'ils s'attirent tous les iours eux-mêmes. Car ils se deshonorent assez de la façon sans l'aide d'autrui, & se iettent dans la haine des honnestes gens, plus que ne la leur pourroit procurer aucun ennemy. Mais ce n'est pas faire en bon Chrestien de souhaitter du mal à personne. Il vaut mieux prier ce tres-clement Formateur & Reformateur de toutes choses, que luy qui a fait passer autrefois vn Roy sous la figure d'vn bœuf, & qui la remis en suite dans la forme humaine, qui a donné encore vne langue d'homme à l'Asne de Balaam, daigne changer tous les semblables de ce Medard, & leur donner vn esprit & vne langue dignes de veritables Etangeliques.

---

ENTRETIEN V.  
DES COVREURS  
DE BENEFICE.

## S O M M A I R E.

- I. Histoire d'Ulyffe. II. Avantages d'un grand nez III. Gens de bien cachez à Rome. I V. L'argent fait tout. V. Parallele a'un benefice & d'une femme. VI. Raillerie du livre de Bu.ées.

## PAMPHASE, COCLES,

*Pamphase.*

**O** V ie n'ay pas de bons yeux, ou ie vois Cocles mon cher & ancien camarade.

*Cocles.* Vos yeux ne vous trompent point, vous reuoyez vostre ancien amy.

*Pamphase.* On ne s'attendoit plus à vostre retour apres vne absence de tant d'années, & tout le monde ignorant en quel coin de la terre vous estiez caché. Mais d'où venez-vous?

*Cocles.*

*Cocles.* Des Antipodes.

*Pamphase.* Ou plutoſt des Iſles fortunées.

*I. Cocles.* Je ſuis ravi que vous m'ayez reconnu, car ie craignois qu'il ne m'en arriuaſt de même qu'au pauvre Ulyſſe, qui rentrant chez ſoy, au retour d'un long voyage, ne fut careſſé de qui que ce ſoit.

*Pamphase.* Je n'en ſçais pas bien l'hiſtoire.

*Cocles.* Sa femme même ne le reconnoiſſoit pas, vn ſeul chien fort vieux le vint flater en remuant de la queuë.

*Pamphase.* Combien d'années eſtoit-il demeuré hors de chez ſoy ?

*Cocles.* Vingt ans entiers.

*Pamphase.* Vous en auez eſté abſent dauantage, & cependant ie ne trouue pas voſtre viſage changé. Mais qui raconte ce que vous me venez d'apprendre d'Ulyſſe ?

*Cocles.* C'eſt le braue Homere.

*Pamphase.* Quoy, celui-là ? On le fait paſſer pour le Pere de tous les menſonges. Peut-eſtre que la femme auoit fait vn ami en l'abſence de ſon Ulyſſe, & qu'ainſi elie ne le reconnut point.

*Cocles.* Ne faites pas cet affront à l'vne des chaſtes Heroines de l'Antiquité. Mais dites que Pallas auſit donné des cheyeux blancs à Ulyſſe qui ſe rendoient méconnoiſſable à chacun.

*Pamphase.* Comment vint-on enſin à le reconnoiſtre ?

*Cocles.* Ce fut par vne eſpece de verruë

410 DES COVREURS.

qu'il auoit à vn doigt du pied, & que sa nourrice à qui l'âge auoit donné de la barbe, remarqua en le luy lauuant.

*Pamphase.* O la braue Nourrice ! Et vous vous étonnez de ce que ie vous ay reconnu à ce nez de si belle taille ?

*II. Co.* Ie ne suis point fâché qu'il soit de la sorte.

*Pamphase.* Il n'y a point aussi de quoy vous en affliger, puis que ce vous est vn instrument utile à beaucoup de choses.

*Cocles.* A quoy, ie vous prie ?

*Pamphase.* Premièrement pour éteindre vne chandelle, il vous pourra seruir de cornet.

*Cocles.* Apres.

*Pamphase.* S'il vous faut puiser quelque liqueur que ce soit d'vn lieu profond, il vous rendra l'office d'vne trompe.

*Cocles.* Pour suiuez.

*Pamphase.* Si vos mains sont occupées ailleurs il vous tiendra lieu de fourche.

*Cocles.* Courage.

*Pamphase.* Il vous seruira de soufflet à allumer vostre feu.

*Cocles.* Mon Dieu, que d'utilitez !

*Pamphase.* Si la clarté vous empesche en écriuant il vous donnera de l'ombre.

*Cocles.* Y en a-t-il dauantage ?

*Pamphase.* Dans vn combat naual, il vous seruira pour accrocher le vaisseau.

*Cocles.* Et dans vn combat de terre ?

*Pamphase.* Ce vous sera vn bon bouclier.

*Cocles.* Auez-vous encore quelque chose à dire ?

*Pamphase.* Vous n'aurez pas besoin d'autre coin pour fendre du bois.

*Cocles.* Fort bien.

*Pamphase.* Si vous estes vn crieur public, il vous seruira de trompette, comme encore si vous venez à sonner la charge. Si vous remuez la terre, il vous seruira de beche; si vous moissonnez, de faucille; si vous estes sur mer, d'ancre; quand vous serez à table de fourchette; quand vous voudrez pescher, de ligne & de hameçon.

*Cocles.* Je suis plus heureux que ie ne pensois, & ie n'aurois pas crû porter tant de meubles en vn si petit volume.

*Pamphase.* Mais cependant en quel lieu vous estes-vous tenu si long temps?

*Cocles.* A Rome.

III. *Pamphase.* Mais comment s'est-il pû faire que dans vne Ville de si grand abord personne ne vous sceust en vie?

*Cocles.* Au contraire il n'y a point de lieu au monde où les gens de bien soient plus cachez, de sorte qu'en plein midy vous n'en découuriez pas vn entre dix mille ames qui sont dans la place.

*Pamphace.* Vous retournez donc tout chargé de Benefices?

IV. *Cocles.* J'ay chassé apres assez longtemps: mais sans auoir sçu rien prendre. Et vous en auez-là d'autres qui peschent de leur costé avec vn hameçon d'or.

*Pamphas.* Cette maniere de pescher est bien ridicule.

## 412. DES COVREURS.

*Cocles.* Mais elle reüssit admirablement à quelques-vns, & ces quelques-vns-là sont en petit nombre.

*Pamphase.* Ceux-là ne sont-ils pas foux de haute game qui changent de l'or contre du plomb ?

*Cocles.* Vous ne dites pas que dans ce plomb sacré il y a des veines d'or cachées.

*Pamphase.* Enfin donc vous retournez comme vous estes parti ?

*Cocles.* Non pas tout à fait.

*Pamphase.* Comment donc ?

*Cocles.* Vous voyez vn loup la gueule beante.

*Pamphase.* Ceux-là retournent plus gayement, qui retournent en Asnes chargez de bons Benefices. V. Mais pourquoy vn Benefice vous plaist-il plus qu'vne femme ?

*Cocles.* Parce que j'aime le repos, & vne vie voluptueuse.

*Pamphase.* Mais, à mon auis, ceux-là viuent plus agreablement qui ont vne belle femme à la maison, qu'ils peuuent embrasser quand il leur plaist.

*Cocles.* Dites, & quelquefois quand il ne leur plaist pas. J'aime vne liberté perpetuelle. Qui prend vne femme est heureux durant vn mois. Qui peut s'aquerir vn bon Prieuré, est heureux pour toute la vie.

*Pamphase.* Cependant il n'y a rien de si triste que la solitude, & Adam n'auroit pas vécu ioyeusement dans l'Eden, si Dieu ne l'ay

cut

eut donné Eue pour compagne.

*Cocles.* Je ne manqueray pas d'Eues, quand ie tiendray vn bon Benefice.

*Pamphase.* Mais cette volupté là n'est point volupté, qui est suiuite du remords de conscience & de l'infamie.

*Cocles.* Vous auez raison, & aussi ay-ie dessein de chasser l'ennuy de cette solitude par l'entretien des bons liures.

*Pamphase.* Il n'y en a point au monde de si agreable. Mais quand retournerez-vous à vostre presche ?

*Cocles.* J'y retourneray dès que i'auray pu recouurer de nouvelle amorce.

*Pamphase.* Dequoy sera-t-elle, ou d'argent, ou d'or ?

*Cocles.* De l'vn & de l'autre.

*Pamphase.* Je vois que vous ne manquez point de courage. Vostre Pere sans doute fournira à la nouvelle dépense.

*Cocles.* Il n'y en a point au monde de plus resseré que luy, & il se montrera encore bien moins liberal, lors qu'il sçaura que i'ay employé inutilement la premiere somme qu'il m'a donnée.

*Pamphase.* Mais quoy ? c'est le ieu de la fortune.

*Cocles.* Le bon homme ne se plaist pas à tel ieu.

VI. *Pamphase.* S'il vous refuse, ie veux vous enseigner d'où vous tiretez de l'argent autant que vous en auez affaire.

## 414 DES COVREURS.

*Cocles.* Vous me faites venir l'eau à la bouche, & le cœur me saute de ioye. Courage, parlez.

*Pamphase.* J'ay dequoy vous satisfaire sur l'heure.

*Cocles.* Auriez-vous decouvert quelque tresor ?

*Pamphase.* Si i'en auois decouvert quelqu'un, ie n'en donnerois auis à personne.

*Cocles.* Pouruû que ie puisse seulement faire vne somme de cent ducats, ie reprendray l'espoir plus qu'auparavant.

*Pamphase.* Je vous enseigneray, dis-ie, où vous en pouuez prendre cent mille.

*Cocles.* Pourquoi me faites-vous, donc languir ? Ne differez pas ma ioye plus long-temps, dites-moy où ie les dois prendre.

*Pamphase.* Au contoix de Budée, vous y trouuez des millions vne infinité, & de toutes sortes d'especes d'or & d'argent à choisir.

*Cocles.* Allez, moqueur, avec vostre raillerie c'est de là que ie vous payeray, quand ie seray vostre debiteur.

*Pamphase.* Je suis bien content que vous me renuoyiez-là mon paiement pour l'argent que ie vous auray presté.

*Cocles.* Je sçais il y a long-temps que vous auez bon nez.

*Pamphase.* Point du tout aupres du vostre.

*Cocles.* Au contraire vous en auez vn qui vous couure tout le visage, vous n'estes que nez.

*Pamphase.* Gardez tous ces éloges pour vous.

vous, ils vous appartiennent.

*Cocles.* Vous me raillez sur vne chose qui m'afflige ; si vous estiez en ma place, vous auriez moins enuie de rire que de rechigner. Mais ie vous quitte, & vais voir en quel estat toutes choses sont chez moy.

*Pamphase.* Vous y trouuerez bien des changemens.

*Cocles.* Je le crois, & Dieu vueille qu'il n'y en ayt point de mauuais.

*Pamphase.* Il est aisé de faire de ces souhaits : mais ils n'ont eu iusques à cette heure d'effet pour personne.

*Cocles.* Les longs voyages pourtant ont cela de bon ; qu'ils nous rendent apres la maison plus agreable.

*Pamphase.* Je ne sçais. Car i'en vois quelques-vns qui courent à Rome & ailleurs des sept & huit fois tant cette demangeaison de se promener se rend forte en ceux qui l'ont nourrie du commencement.

ENTRETIEN VI.  
LES VOEUX  
TEMERAIRES.

SOMMAIRE.

- I. *Monumens antiques suspects d'estre fabuleux.*  
 II. *C'est rarement qu'on retourne plus homme de bien des pelerindges.* III. *Ceux qui viennent de loin grans conteurs de bourdes.*  
 IV. *La medifance un sale plaisir.* V. *Vœux concens entre les verres.* VI. *Indulgences de peu a'effct.*

ARNOVL, CORNEILLE,

*Arnoul.*

**I**'Ay bien de la ioye de vostre retour, mon cher Corneille, apres vn siecle d'absence.

*Corneille.* Je suis autant ravi de vous reuoir, cher ami, & de vous reuoir dans vne santé parfaite.

*Arnoul.* Nous commencions à desesperer de vous : mais où vous estes-vous promené si long-temps ?

*Cor-*

*Corneille.* Parmy les Enfers.

*Arnoul.* J'y vois bien quelque apparence tant vous me paroissez sale, & maigre, & de fait.

*Corneille.* Non, non, ie viens de Ierusalem, Je ne fors point de ce manoir Plutonique.

*Arnoul.* Quel bon vent vous a poussé iusques-là ?

*Corneille.* Le même qui y en porte tant d'autres.

*Arnoul.* Vn vent de folie, n'est-ce pas ?

*Corneille.* Je ne suis pas le seul à qui l'on peut faire ce reproche.

*Arnoul.* Dans ce long voyage, quel estoit, vostre dessein.

*Corneille.* De deuenir miserable.

*Arnoul.* Vous le pouuiez aussi aisement deuenir chez vous. Se void-il là au reste quelque chose digne de remarque ?

*I. Corneille.* Pour vous l'auotier ingenuement, il ne s'y void presque rien. On y montre quelques monumens antiques, qui m'ont tous paru tres-fabuleux, & controuuez seulement pour y attirer les esprits credules. Je ne pense pas même que l'on sçache bien certainement en quel endroit Ierusalem fut iadis assise.

*Arnoul.* Qu'avez-vous donc vû en general ?

*Corneille.* Vne barbarie tres-grande en tous lieux.

# 118 LE VOYAGE

**II. Arnoul.** Vous ne retoutnez donc pas plus honneste homme que de coustume ?

**Corneille.** Je retourne de toutes façons pire que ie n'estois auant mon depart.

**Arnoul.** Peut-estre la bourse vn peu mieue garnie ?

**Corneille.** Dites que ie retourne plus nu qu'vn ver.

**Arnoul.** Ne vous repentez-vous point d'auoir entrepris en vain vn si long pelerinage ?

**Corneille.** Je n'en ay ni honte, voyant au monde tant de compagnons de ma folie ; ni regret, parce que ce regret seroit tres-vain.

**III. Arnoul.** De la sorte vous ne rapportez aucun fruit de tant de peines.

**Corneille.** Beaucoup plus grand que vous ne croyez.

**Arnoul.** Quoy donc, je vous prie ?

**Corneille.** J'auray d'oresnauant dequoy passer d'agreables heures.

**Arnoul.** Parce qu'il y a du plaisir à se souuenir des maux passez ?

**Corneille.** En partie. Mais j'auray bien d'autres suiets de me diuertir.

**Arnoul.** Quoy donc ? faites-moy part dès cette heure de vostre ioye.

**Corneille.** Je prendray vn plaisir infini, & en donneray ensemble aux autres toutes les fois qu'à table & ailleurs ie feray recit de mon voyage, le farcisant de mille menfonges.

*Arnoul.*

*Arnoul.* Vous avez raison.

*Corneille.* Apres , le plaisir ne sera pas moindre , lors que j'entendray les autres mentir comme moy , & raconter des choses qu'ils n'ont ni vuës ni ouïes de leur vie. - Et ce que ie trouue de rauissant , c'est qu'encore qu'ils vous content de pures fables , ils parlent avec autant d'assurance que s'ils exposoient des veritez.

*Arnoul.* Le plaisir est grand. A ce que ie vois, vous n'avez pas tout à fait perdu vos peines.

*Corneille.* Je crois auoir bien mieux fait que ces cadets , qui pour vne pauvre solde s'en vont à la guerre échole de tous les crimes, d'où ils ne retournent guere qu'estropiez.

IV. *Arnoul.* Mais au reste , le plaisir qui se tire du mensonge n'est pas vn plaisir honeste.

*Corneille.* Je l'auouë ; mais il l'est touiours dauantage, que de se plaire à la médifance , & y faire plaire les autres ; ou que de perdre son argent & son temps au ieu.

*Arnoul.* Je suis de vostre sentiment en cela.

*Corneille.* Mais aprenez vn autre auantage.

*Arnoul.* Je vous écoute.

*Corneille.* Si j'ay quelque ami intime que ie voye frapé de cette folie , ie l'auertiray charitablement de ne bouger de chez soy. De même que les matelots iettez sur vn banc où ils ont couru risque de la vie , donnent auis aux autres de l'euiter.

*Arnoul.* Plût à Dieu que vous n'eussiez averti de même lors qu'il estoit temps !

*Corneille.* Quoy donc ? Cette maladie vous a-t-elle pris aussi ? Avez-vous esté frappé de cette contagion dangereuse ?

*Arnoul.* J'ay esté à Rome & à Compostelle.

*Corneille.* Dieu immortel ! Quel plaisir reçois-je dans ma folie de vous y avoir pour Compagnon ! Il faut que je vous demande à mon tour quel bon vent vous a poussé vers ces saints lieux.

*Arnoul.* Le même vent auquel vous vous estes laissé emporter vous-même, vne folie des plus hautes, sur tout abandonnant vne femme de bel âge, des enfans & vne famille, à qui i'estois si nécessaire, que leur vie dependoit entierement de mes soins.

*Corneille.* Il falloit que ce fut quelque grand sujet qui vous arrachast de la sorte de vostre maison. Apprenez-lemoy, ie vous en coniuere.

*Arnoul.* J'ay honte de vous le dire.

*Corneille.* Vous n'en devez point avoir devant moy qui suis entaché du même mal.

V. *Arnoul.* Nous nous rencontrâmes cinq ou six bons voisins au cabaret. Comme nous salines vn peu chauffez à boire, vn de la Compagnie se prit à dire qu'il auoit dessein d'aller à Saint Iaques, vn autre le suit qui vouloit de même aller voir S. Pierre, & aussi tost

cha-

chacun se partageant, qui pour l'Espagne, qui pour l'Italie selon ses inclinations, promit de se mettre de la partie. Enfin il fut trouvé bon qu'il ne se fist qu'une bande, & que tous iroient en un même lieu. Pour ne me point montrer de mauuaise humeur, ie leur engageay aussi ma parole; & alors il fut deliberé sur le champ où nous irions, si ce seroit à Rome, ou à Compostelle. Nous recueillons les voix, & arrestons que dès le landemain nous partirions pour les deux lieux.

*Cornille.* O le bel arrest, plus digne d'estre graué sur vne tasse de vin, que sur du cuiure!

*Arnoul.* Aussi tost on fait marcher un grand verre, & chacun l'ayant vuidé à son rang, le vœu demeura inuiolable.

*Cornille.* Ce mystere est nouveau. Mais estes-vous tous de rerour en bonne santé?

*Arnoul.* Tous, à la reserve de trois, dont l'un mourut en allant, & nous recommanda de saluer de sa part Saint Pierre & Saint Jacques; l'autre fut emporté d'une fieure à Rome, & nous pria de consoler sa femme & ses enfans à nostre retour; Et pour le troisieme nous fumes contraints de le laisser à Florence, dans un état auquel le Medecin n'en esperoit plus. Je crois qu'il est maintenant au Ciel.

VI. *Cornille.* Estoit-il si homme de bien que vous en ayez cette creance?

*Arnoul.* C'estoit bien le plus fou & le plus impertinent des hommes.

*Corneille.* D'où vous vient donc cette pieuse opinion?

*Arnoul.* C'est que ie luy vis vn plein sac des plus belles Indulgences.

*Corneille.* Je vous entens. Mais le chemin est long jusqu'au Ciel, & a ce que j'aprens, tres-peu assurés pour mille petits voleurs qui tiennent la moyenne region de l'air.

*Arnoul.* Vous dites vray, mais il estoit assez fort avec ses Bulles.

*Corneille.* En quelle langue les luy auoit-on écrites?

*Arnoul.* En langue Romaine.

*Corneille.* Il estoit donc fort en secret.

*Arnoul.* Sans doute, sinon que d'auanture il soit tombé au pouuoir de quelqu'vn de ces Esprits de l'air qui ne sçait pas le Latin. Car en ce cas-là il luy aura fallu retourner à Rome, & obtenir vne autre Bulle du Pape.

*Corneille.* Les Bulles se vendent-elles là aussi aux morts?

*Arnoul.* Pourquoi non?

*Corneille.* Mais cependant j'ay à vous aduertir de ne pas parler par tout si librement, ny sans considerer vostre monde, vñ que tout est plein à present d'Espions & d'observeurs.

*Arnoul.* Pour moy ie ne ris point de oes Indulgences : mais ie me ris de la folie de cet homme, qui n'ayant pas seulement le dessein

de changer de vie, se reposoit de son salut sur vn parchemin, plustost que sur vn veritable repentir, & sur la misericorde du Seigneur. Mais quand iouyrans-nous de ce grand plaisir dont vous me parliez n'a gueres?

*Corneille.* Au premieres heures de loisir que nous aurons vous & moy, nous preparerons vne collation, où il nous faudra appeler des gens de nostre cabale. Nous jouterons alors à qui mentira le mieux, & nous nous donnerons à l'enui des bourdes.

*Arnaut.* Le le veux.

ENTRETIEN VII.

LE COQ-A-L'ASNE,

OV

LE PROPOS

INTERROMPV.

SOMMAIRE.

- I. *Plaisant Coq-à-l'Asne.* II. *Les biens du monde font honorer ceux qui les possèdent.* III. *Les pauvres delaissez.* IV. *Nous avons honte d'ausir pour parens ceux que nous voyons plonger dans la misere.*

ANNIVS, LEVCIVS,

*Annius.*

I. **I**'Ay appris que vous avez esté aux nocces de Pancrace & d'Albine.

*Leucius.* Je ne me suis jamais embarqué plus mal heureusement que cette fois-là.

*Annius.* Que dites-vous ? Qu'il y avoit tant de monde ?

*Leucius.*

*Leucius.* Je ne fus iamais si proche de la mort qu'alors.

*II. Annus.* Voyez ce que font les biens. Peu de personnes vinrent à mes nocés, & encore tous de pauvres gens.

*Leucius.* A peine estions-nous en mer, qu'il se leua vn horrible orage.

*Annus.* Vous me parlez d'une assemblée de Dieux. S'y trouua-t-il tant de Princes & tant de grand' Dames ?

*Leucius.* Vn vent de Nort déchira la voile, & l'emporta dans l'eau.

*Annus.* Je connois l'Epouse, & n'en connois guere de plus accomplie.

*Leucius.* Aussi-tost vne vague nous emporta nostre gouvernail.

*Annus.* Je ne suis pas seul de ce iugement. Mais l'Epoux ne luy cede point aussi en bonne mine.

*Leucius.* En quelle peur croyez-vous que cette tempeste nous auoit iettez ;

*Annus.* Il est tres-rare aujour d'huy de voir marier vne pucelle.

*Leucius.* Nous fûmes enfin contraints de ramer.

*Annus.* Le dot dont vous me parlez m'est presque incroyable.

*Leucius.* Mais quoy ? Il nous arriua bien-tost vn nouveau malheur.

*Annus.* Comment ont-ils donné vne fille de douze ans à vn homme d'une humeur si fiere ?

*Leucius.* Vn Brigantin vint fondre sur nous.

*Annius.* Il en va ainsi ordinairement, & la malice en plusieurs deuance l'âge.

*Leucius.* Alors nous eûmes vne double guerre, & contre les pyrates, & contre la mer.

III. *Annius.* O Dieu, tant de presens! Cependant personne ne donne vn fêtu aux pauvres.

*Leucius.* Quoy? Aurions-nous cédé? Au contraire le courage nous augmentoit par le desespoir.

*Annius.* Je crains, si ce que vous dites est vray, que ce mariage ne soit sterile.

*Leucius.* D'abord nous acerochons le vaisseau.

*Annius.* O merueille! Grosse auant les noces.

*Leucius.* Si vous eussiez esté present à nostre combat, vous auriez veu que ie ne m'y portois pas en effeminé.

*Annius.* A ce que i'apprens ce mariage n'est pas confirmé seulement: mais est de plus consommé.

*Leucius.* Nous sautons bien-tost dans le bord de nos Corsaires.

*Annius.* Mais ie m'estonne qu'on vous ayt inuité, vous qui ne leur touchez point; tandis qu'on m'a laissé dans ma maison, moy qui suis parent du pere de l'Eponse, dans vn degré assez proche.

*Leucius.* Ne pouuant soustenir nostre effort, il nous fut aisé de les pousser tous hors du nauire.

IV. *Annus.* Vous avez raison. Personne ne se dit parent des pauvres.

*Leucius.* Ainsi nous partageâmes entre nous tout ce que ces brigans nous abandonnerent de butin.

*Annus.* Je veux parler à cette ieune Epoufée à la premiere rencontre.

*Leucius.* Tout à coup l'orage fut appaisé & fuiuy du calme.

*Annus.* Si le cœur luy en dit , la volonté ne me manque point.

*Leucius.* Ainsi pour vn vaisseau , nous rentrons avec deux dans le haure.

*Annus.* Je ne veux pas pour cela qu'il m'en couste rien.

*Leucius.* Où ie vais , dites-vous ? En cette Chapelle , y consacrer le reste de nostre voile à Saint Nicolas.

*Annus.* Je n'en ay pas aujourd'huy le loisir , parce que j'attens quelques personnes à dîner chez moy ; vne autre fois n'apprehendez point que ie m'excuse.

## ENTRETIEN VIII.

L'ART  
DE LA  
MEMOIRE.

## SOMMAIRE.

- I. Vanité de la Memoire locale, II. Les biens de l'ame difficiles à aquerir. III. Methode la plus assuree pour les études.

DIDIER, ERASME,

*Didier:*

**C**omment vous réussissent vos études, cher Erasme ?

*Erasme.* Il parait assez que j'ay les Muses peu fauorables : mais j'en espererois mieux desormais, si ie pouuois obtenir de vous vne chose.

*Didier.* Il n'y a rien que vous ne vous deuez promettre de moy, de ce qui sera à vostre auantage. Dites-moy franchement ce que vous voulez.

*Erasme.*

*Erasme.* Je ne doute point que tout ce qu'il y a de rares sciences ne vous soit parfaitement connu.

*Didier.* Plust à Dieu que cette flatterie fust mieux fondée!

*I. Erasme.* J'entens parler depuis peu d'un certain art merueilleux, par lequel en peu de tems & avec peu de travail vn homme peut acquerir toutes les plus belles disciplines.

*Didier.* Qu'apprens-je moy-même? auez-vous vû quelque liure qui en traite?

*Erasme.* J'en ay vû vn: mais i'y ay vû seulement que l'Auther n'y a pas beaucoup mis du sien.

*Didier.* Dequoy donc ses pages sont-elles remplies?

*Erasme.* De diuerfes formes d'animaux de Dragons, de Lions, de Leopards, & de plusieurs cercles où se trouuent écrits les noms de chacun, partie en Grec, partie en Latin, partie en Hebreu, & en autres langues.

*Didier.* Dans combien de temps le titre du liure promet-il de rendre vn homme capable?

*Erasme.* Dans quatorze iours.

*Didier.* Voila vne promesse magnifique. Mais en auez-vous iamais connu qui soient deuenus sçauans par cet art?

*Erasme.* Dema vie.

*Didier.* Ni aucun aussi ne l'a iamais vû, ni ne le verra, qu'apres que nous aurons vû

quelqu'un s'estre enrichy à souffler.

*Erasme.* Je souhaitterois pour moy que cet art fust bien veritable.

*Didier.* Peut-estre qu'il vous fasche d'acheter les belles lettres si cherement.

*Erasme.* Vous le deuinez.

II. *Didier.* Mais il a ainfi semblé bon à Dieu. Ces biens vulgaires, l'or, l'argent, les pierreries, les Palais, les Royaumes tombent quelquefois de la main à des effeminez & à des indignes: Mais pour les veritables richesesses, & qui proprement sont nostres, il a voulu que nous les acquerions avec peine & avec sueur. Et nous ne deuons pas trouuer ce travail fascheux par lequel nous venons en possession d'un si grand thesor, puisque nous en voyons plusieurs s'acheminer par vne infinité de perils vers des choses abjettes & perissables, si vous les approchez des sciences, & ne paruenir pas toujours à leur but. Outre qu'il y a beaucoup de douceur meslée dans ce travail des études, & qu'il est presque en vous de vous en retrancher vne bonne part.

*Erasme.* Par quelle industrie?

III. *Didier.* Premièrement portez vostre esprit à aimer les Lettres, & en suite à les admirer. Considerer combien les belles Lettres en ont enrichy, combien elles en ont auancé aux auctoritez & aux charges souueraines, & pensez en méme tems qu'il ne se peut mettre plus de difference entre l'homme & la beste, qu'entre un homme docte & un ignorant.

*Erasme.*

*Erasme.* Cet auis est bon.

*Didier.* En suite , il vous faut appriuoiser cet esprit farouche , & luy donner vne ferme assiette , afin qu'il se plaise seulement aux choses qui apportent de l'vtilité , & non à celles qu'un vain plaisir accompagne. Car ce qui est honneste de sa nature , encore qu'il semble auoir quelque chose de fascheux au commencement , s'adoucit neantmoins à la longue , & il arriuera de la sorte que vous donnerez moins de peine à vn Precepteur ; & que vous en trouuez moins vous-même à comprendre ses enseignemens. Suiuant ce beau dire d'Isocrate , que vous deuez écrire en lettres d'or en teste de tous vos Liures. Si vous auez grand desir d'apprendre , vous sçaurez beaucoup.

*Erasme.* Je comprends assez promptement : mais tout m'échape sur l'heure.

*Didier.* Vous me faites-là vn tonneau percé.

*Erasme.* Il n'y a pas grande difference : Mais quel remede à ce mal !

*Didier.* Il faut boucher la fente iusqu'à ce que rien ne s'écoule plus, non avec de la mousse ou du ciment : mais avec ardeur & avec étude. Qui lit beaucoup sans intelligence oublie bien-tost ce qu'il a appris ; Car les paroles ont des ailles , comme dit Homere , & s'échappent aisément , si elles ne sont retenues du poids des matieres. Que ce soit donc vostre premier soin de bien entendre ce que vous lisez

repassez-le en suite souvent en vous-même & tâchez en cela de donner quelque arrest à vostre esprit, afin qu'au besoin il se puisse fixer à vne pensée. Les belles Lettres s'accordent mal avec ces esprits volages, & qui ne demeurent jamais en repos.

*Erasme.* Je vois assez comment ce que vous proposez est difficile.

*Didier.* Mais autrement comment voulez-vous que ces esprits éuentez & qui se possèdent rarement eux-mêmes, puissent prêter longue attention à vn Maistre, & bien grauer en leur memoire ce qu'ils ont leu? Vous imprimez aisément quelque chose sur du plomb qui demeure ferme, ce que vous ne pouuez sur de l'eau ou du vif argent qui sont dans vne continuelle agitation. Que si vous obtenez cette constance sur vostre esprit, lors que vous vous trouuez tous les iours en la compagnie des sçauans, dont l'entretien vous produit mille belles choses, vous en retiendrez avec peu de peine vne grande part.

*Erasme.* Je me l'imagine.

*Didier.* Car sans parler des discours de table, & de la conuersation ordinaire, vous entendez lire incontinent apres le diner huit belles sentences tirées des Auteurs les plus celebres, autant apres le souper. Faites vostre conte à present, & voyez à combien la somme doit monter chaque mois & chaque année.

*Erasme.*

## L'ART DE LA MEMOIRE. 43

*Erasme.* Elle seroit belle, si ie me pouuois souuenir de tout.

*Didier.* Enfin comme vous ne conuersez qu'avec ceux qui parlent vn Latin bien net, qui empesche que vous n'appreniez en peu de tems ceste langue, puisque nous voyons tous les iours de petits enfans s'expliquer en Alleman ou en Espagnol en moins de six mois ?

*Erasme.* Je suiuray vostre conseil, & verray si cet esprit se peut ranger sous le ioug des Muses.

*Didier.* Pour moy ie ne sçais point de meilleur art pour deuenir docte, que le soin, l'assiduité & l'amour.

---

 ENTRETIEN IX.  
 LES PROBLEMES.

## S O M M A I R E.

- I. *Definition de ce que nous appellons pesant & leger.* II. *Comment vont les Antipodes à nostre égard.* III. *Diuerses sortes de mouuemens.* IV. *Ce qu'il en arriueroit, si la terre estoit percée à iour iusqu'aux antipodes.* V. *Où se prend le centre de la terre.* VI. *Comment ces nuages pleins d'eau, se trouuent suspendus en l'air.* VII. *De la nature de plusieurs corps pesans & legers.* VIII. *Merueilles du bois qui porte l'Aloës.* IX. *Quel est le plus pesant de l'eau ou du vin.* X. *Nature de l'eau du lac Asphaltite.* XI. *Si le Ciel est pesant, ou s'il est leger.* XII. *Il n'y a rien de si pesant que le peché.*

## CYRION, ALPHIVS,

*Curion*

**S**I ie ne vous suis point importun, ie seray bien aise d'apprendre quelque chose de vous, que ie scais estre vniuersel en toutes.

*Alphius.* Demandez moy tout ce qu'il vous plaira, pourvu que ie sois capable de vous satisfaire.

I. *Curion.* Je voudrois sçauoir ce que c'est ce que nous appellons Pesant, & ce que nous appellons Leger.

*Alphius.* Demandez en même tems ce que c'est que le froid & que le chaud. Que n'allez-vous plustost proposer cette question à des crocheteurs, ou, si vous l'aimez mieux, à des Asnes qui témoignent assez en baissant les oreilles qu'ils sentent le faix.

*Curion.* Mais pour moy ie ne veux point vne réponce d'asne, i'attens vne réponce de Philosophe, sur tout d'Alphius.

*Alphius.* Ce que nous appellons pesant, c'est ce qui de sa nature est porté en bas; & leger ce qui tend en haut.

II. *Curion.* Pourquoi donc les Antipodes qui sont sous nous ne tombent-ils point dans le Ciel qui est opposé au nostre?

*Alphius.* Ils s'estonnent de même comment vous ne tombez point de vostre costé. Car le Ciel couure également tout ce qu'il embrasse, & les Antipodes ne sont pas davantage au dessous de vous, que vous estes au dessous d'eux. Ils ne sont point au dessous de nous: mais à l'opposite. Autrement vous auriez bien plus à vous étonner, comment les rochers de la terre des Antipodes ne vont point fendre le Ciel.

*Curion.* Quel est donc le siege naturel

des choses pesantes , & quel celuy des legeres ?

*I H. Alphius.* Toute chose pesante de son mouuement naturel se porte vers la terre. Toute chose legere va vers le Ciel. Je ne parle point du mouuement violent, ni du mouuement animal.

*Curion.* Il y a donc quelque mouuement que l'on appelle animal ?

*Alphius.* Sans doute.

*Curion.* Depeignez-le moy.

*Alphius.* Celuy-cy se porte selon les quatre assietes du corps, en auant, en arriere, à droite, & à gauche. Il est plus prompt dans le commencement & dans la fin, & plus lent dans le milieu. Car la vigueur est grande au commencement ; & à la fin, l'esperoir de paruenir bien-tost au but donne à l'animal de nouvelles forces.

*Curion.* Je ne sçais comment il en va du reste des animaux : mais pour moy i'ay vne seruante qui est déia lassé auant que d'auoir commencé sa besongne, & recriste auant que de l'acheuer. Reprenez, s'il vous plaît, vostre discours.

*Alphius.* Je dis donc que toutes choses pesantes se portent en bas de leur mouuement naturel, & que plus elles ont de poids, elles tendent plus promptement vers la terre. De même plus vne chose est legere, plus impetueusement s'esleue-t-elle vers l'air. Le contraire arriue dans le mouuement violent,

qui se rendant plus viste-au commencement, se relâche peu à peu, tandis que le mouvement naturel se porte sur la fin avec plus de force; comme nous l'apperceuons dans vne fleche pousse en l'air, & dans vne pierre qui tombe de haut.

*Curion.* Et moy i'ay tousiours crû que les hommes se promenoient par ce globe terrestre, de la même sorte que l'on void courir ces petites fourmis sur quelque grosse boule. Elles s'attachent par tout, & il n'en tombe iamais vne seule.

*Alphius.* Il faut en donner la cause à la superficie de la boucle qui a quelque chose d'inégal & de raboteux, & aux pieds encore des fourmis qui sont comme rudes & gluans, de même que ceux des autres insectes; & enfin à la legereté de leurs corps. Si vous ne m'en croyez pas, faites-vous faire vne boule de verre bien vnue, vous verrez les seules fourmis qui sont sur le haut y demeurer sans hazard de cherte.

IV. *Curion.* Si Dieu perçoit cette masse de terre par le milieu, & venoit à nous faire iour iusqu'aux Antipodes perpendiculairement au trauers du centre; de même que nous voyons dans ces Globes de bois, où les Cosmographes nous representent l'vne & l'autre Sphere; & qu'alors vous iettassiez vne pierre dans ce trou, où est-ce enfin que la pierre s'i-roit reposer?

*Alphius.* Elle s'arresteroit au centre, le

## 438 LES PROBLEMES.

siège de tout ce qui est pesant.

*Curion.* Que si les Antipodes en iettoient vne en même tems de leur costé ?

*Alphius.* Les deux pierres se rencontreroient au centre, & y demereroient l'vne & l'autre comme en leur lieu de repos.

*Curion.* S'il est vray ce que vous dites, que le mouuement naturel se renforce de plus en plus, pouruû qu'il ne trouue nul obstacle; vne pierre ou du plomb ietté dans ce trou par la vehemence du mouuement passera le centre, & le centre passé, le mouuement alors sera violent.

*Alphius.* Pour le plomb, il ne paruiendrait iamais au centre sans estre liquefié; mais pour la pierre, si elle vient à passer le centre, son mouuement comme vous dites, sera alors violent, & commencera d'abord à se relascher, & enfin il retournera au centre, ne plus ne moins que vous voyez vne pierre iettée en l'air à force de bras, retomber à terre.

*Curion.* Mais cette pierre retournant, comme vous voulez par son mouuement naturel, & ce mouuement deuenant plus fort sur la fin, elle passera encore outre le centre, & de la sorte ne demeurera iamais en repos.

*Alphius.* Elle y demeurera à la fin à force de passer & de repasser, iusqu'à ce qu'elle paruienne à son equilibre.

*Curion.* Mais s'il n'y a rien de vuide dans la nature, il faut que ce trou soit rempli d'air.

*Alphius.* Je le veux.

*Curion.*

*Curion.* Nous verrons donc ainsi suspendu en l'air vn corps tres-pesant de sa nature ?

*Alphius.* Qu'y trouuez-vous de miraculeux ? Tout de même qu'vn acier demeure suspendu en l'air entre deux pierres d'Aimant qui le contrepesent. Et y a-t-il tant dequoy s'estonner de voir vne pierre suspendue de la sorte au milieu de l'air, puisque la terre entiere chargée de tant de montagnes & de rochers a vne assiette pareille ?

*V. Curion.* Mais où prenez-vous le centre de la Terre ?

*Alphius.* Où prenez-vous vous-même le centre d'vn cercle ?

*Curion.* Je le prens dans vn point indiuisible. S'il en va de même du centre de la Terre, quiconque viendrait à la percer par le milieu, emporterait le centre, & vn corps pesant n'auroit point alors où se porter.

*Alphius.* Où allez-vous rechercher ces questions inutiles ?

*Curion.* Je vous prie, *Alphius*, ne vous fâchez point. Tout ce que ie vous demande, ie vous le demande avec desir de m'instruire. Si donc quelqu'vn perçoit à iour ce globe terrestre, non par le centre, mais à costé, à cent stades par exemple, où se portera alors la pierre qu'on aura iettée dans le trou ?

*Alphius.* Elle ne se portera pas droit le long du trou, ou, si vous voulez elle se portera droit ; mais au centre. De sorte qu'auant qu'elle paruienne au milieu, elle s'arreste-

ra sur la terre qu'elle aura à gauche, si d'avanture le centre est de ce costé.

*Curion.* Mais ie voudrois sçavoir ce qui rend vn corps pesant ou leger.

*Alphius.* C'est à Dieu icy à vous repondre. Pourquoi a-t-il fait le feu plus leger qu'aucune chose, & rendu l'air d'une nature approchante; La Terre au contraire tres-pesante, & l'eau de même qui la suit de près?

V I. *Curion.* Comment donc ces gros nuages pleins d'eau demeurent-ils suspendus en l'air?

*Alphius.* C'est qu'ils prennent comme vne nature ignée par la force du Soleil qui les attire: de même que par la chaleur du feu nous voyons sortir vne fumée épaisse d'un bois ou vert, ou moüillé.

*Curion.* Pourquoi donc ces nuages tombent-ils quelquefois avec tant de violence, qu'ils applanissent des costeaux entiers?

*Alphius.* La condensité leur donne du poids. Autrement vous les pouvez voir sortis de l'air qu'ils ont au dessous, comme vous voyez nager sur l'eau vne lame de fer qui sera mince.

*Curion.* Ainsi vous croyez que les corps qui ont le plus de cette nature ignée, sont les plus legers, & ceux-là les plus pesans qui ont plus de la nature terrestre.

*Alphius.* Vous n'en parlez pas trop mal.

*Curion.* Cependant tout air ne se trou-  
ue

ne pas leger, ni toute terre pesante, & peut-estre il en est autant de l'eau.

*Alphius.* Il n'y a point dequoy s'étonner, vû que ces corps que vous venez de nommer ne sont pas Elemens purs : mais mixtes, & composez des vns & des autres. Et ainsi il est probable que cette terre-là est plus legere, qui est meslée de plus de feu & de plus d'air ; & cette eau-là plus pesante qui est meslée de plus grosse terre, comme l'eau marine de laquelle on fait le sel. De même l'air qui touche de plus près ou à l'eau, ou à la terre est plus pesant, ou du moins n'est pas si leger que celuy qui s'en trouue plus éloigné.

VII. *Curion.* Qui tient le plus, à vostre auis, de la nature terrestre, ou de la pierre, ou du plomb ?

*Alphius.* La pierre.

*Curion.* Toutefois le plomb à proportion est de beaucoup plus pesant.

*Alphius.* C'est parce que l'un est plus referré que l'autre, & que la pierre ayant moins de condensité ; a par consequent plus d'air que le plomb. De là vient que nous voyons vne sorte de terre desséchée & iettée sur l'eau, n'enfoncer aucunement, & nager dessus. C'est ainsi que nous voyons encore flotter des champs entiers soustenus de troncs d'arbres, de racines, de roseaux & d'autres herbes de marecages liées ensemble.

*Curion.* C'est de là aussi peut-estre que la pierre ponce est si leger.

*Alphius.* Sans doute, vû qu'elle est plaine d'yeux & cuite & recuite dans vn grand feu, comme vous sçavez qu'elle tombe de lieux tres-ardens.

*Curion.* D'où vient cette grande legereté du liege ?

*Alphius.* Je vous l'ay déjà dit ; parce que c'est vne matiere des moins resserrées.

*Curion.* Lequel est encore plus pesant du plomb, ou de l'or ?

*Alphius.* C'est l'or, ce me semble.

*Curion.* Il me semble à moy pourtant que l'or a plus de cette nature ignée.

*Alphius.* Est-ce parce qu'il luit dans les tenebres ainsi que du feu, comme veut Pindare ?

*Curion.* Justement.

*Alphius.* Mais vous ne dites pas que l'or a plus de condensité.

*Curion.* D'où le connoist-on ?

*Alphius.* Ceux qui mettent l'or en œuvre vous le peuuent dire ; ni l'argent, ni le plomb, ni le cuiure, ni autre metal que ce soit ne s'étend point sous le marteau à l'égal de l'or. Par la même raison les Philosophes ont remarqué qu'il n'y a rien de si liquide que le Miel & l'Huyle, vû que l'vn & l'autre répandu sur quelque matiere s'étend aussi-tost au large, & se seche beaucoup plus tard qu'vne autre liqueur.

*Curion.* Mais laquelle tenez-vous plus pesante de l'eau ou de l'huyle ?

*Alphius.*

*Alphius.* Si vous me parlez de l'huyle de lin, ie crois que cette huyle-là est plus pesante.

*Curion.* D'où vient donc que nous voyons nager l'huyle au dessus de l'eau ?

*Alphius.* Ce n'est pas sa legereté qui en est cause : mais cette nature ignée de laquelle elle tient entierement. Et outre cela, vne propriété & vne force de nature particuliere dans toutes les choses grasses qui fuyent l'eau, comme cette herbe que les Grecs ont nommée pour cette raison Abaptos.

*Curion.* Pourquoy donc vn fer rouge qui sort de la forge ne nagera-t-il pas de même sur l'eau ?

*Alphius.* D'autant que cette chaleur n'est pas naturelle, & il enfoncera plustost, la force du feu luy faisant passage plus aisement. Ainsi vn coin de fer ira plus viste à fond qu'une lame.

*Curion.* Lequel iugez-vous le plus intolérable d'un fer chaud, ou d'un fer froid ?

*Alphius.* Le fer chaud.

*Curion.* Il sera donc de la sorte plus pesant que l'autre ?

*Alphius.* Je l'accorde. Et ainsi il est moins incommode de porter à la main vne paille allumée qu'un caillou froid.

*Curion.* D'où vient qu'un bois est plus pesant ou plus leger l'un que l'autre ?

*Alphius.* C'est selon qu'il est resseré, ou qu'il est poreux.

VIII. *Curion.* Il me souvient qu'un des domestiques du Roy d'Angleterre nous monroit vn iour comme nous dinions vn morceau de ce bois, qui, selon ce qu'il disoit, porte l'Albès. Il paroissoit si solide & si resserré qu'une pierre ne l'est pas dauantage, & à le manier il se trouuoit si leger, qu'un roseau sec l'estoit moins. Il le mit deuant nous dans vn verre de vin (car il croyoit que ce bois chassoit le poison) & nous le vîmes aussi tost aller au fonds, de sorte qu'à peine du plomb s'y fut-il rendu plus vite.

*Alphius.* P'auouë qu'il ne faut pas toujours chercher la cause de cette pesanteur ou de cette legereté dans la densité ou dans les pores. Mais il y a vne nature occulte & particuliere dans toutes les choses, qui fait que quelques-unes s'embranchent, & quelques autres se fuyent, comme l'Aimant qui attire l'acier, la vigne qui suit le chou. & la flame qui même de loing court à la Naphte, encore qu'elle fut en plus bas lieu. Cependant la Naphte est pesante de sa nature; la flame legeré.

*Curion.* Toute sorte de metal nage sur l'argent vif, l'ot seul va au fond, & en est d'abord enuéléppé, quoy que l'argent vif soit vne matiere tres-liquide.

*Alphius.* Je n'ay à cela autre chose à vous répondre, sinon qu'il faut qu'il y ayt quelque alliance & quelque sympathie secrete entre les deux, vñ que le propre de l'argent vif est d'épurer l'or.

*Curion.*

*Curion.* D'où vient encore que le fleuve Arethuse passe sous la mer de Sicile, & qu'il ne coule pas plustost au dessus, puisque vous disiez tantost que l'eau de la mer est la plus pesante?

*Alphius.* Il faut bien dire qu'il y ayt-là quelque antipathie naturelle: mais dont le secret nous est caché.

*Curion.* Pourquoi le Cygne nage-t-il si à son aise, tandis qu'un homme qui tombera dans la même eau se trouuera aussi-tost au fond?

*Alphius.* Ce n'est pas seulement la concavité ny la legereté de ses plumes qui luy donnent cet avantage: mais encore la qualité seche qui les accompagne, & que l'eau fuit naturellement. D'où vient que si vous répandez, sur un drap ou sur un linge bien sec, de l'eau ou du vin, cette eau & le vin se ramassent comme en un globe; si au contraire ce même drap est humide, vous les voyez s'imbiber d'abord. De même si vous versez de l'eau dans un verre qui soit sec, ou dont les bords soient frottés de quelque chose de gras, & que vous en versiez un peu davantage qu'il n'en peut vray-semblablement contenir, l'eau se ramassera vers le milieu comme en rond, plustost que d'outrepasser les bornes.

*Curion.* D'où vient derechef qu'un vaisseau porte moins dans une riviére que sur la mer?

*Alphius.* Parce que l'eau des fleuves est

moins espaisse. Et par la même raison les oyseaux se soustiennent plus aisément dans vn air grossier, qu'en vn air subtil.

*Curion.* Pourquoi les Lamproyes vont-elles tousiours nageant à fleur d'eau?

*Alphius.* D'autant que leur peau desséchée à la longue par le Soleil, rend ces poissons-là plus legers, & fait qu'ils recherchent moins l'humidité.

*Curion.* Pourquoi vn fer bien battu & rendu mince nage-t-il plustost qu'vn plus épais?

*Alphius.* La siccité en est cause en partie, & en partie aussi l'air qui se glisse entre cette lame & l'eau;

**IX.** *Curion.* Quel est encore le plus pesant de l'eau ou du vin?

*Alphius.* Je crois qu'en cela ils ne se cèdent point l vn à l'autre.

*Curion.* Comment donc ceux qui achètent du vin des marchands treuvent-ils le plus souvent de l'eau au fond du muis?

*Alphius.* C'est que le vin a quelque chose de gras qui fuit l'eau, tout ainsi que l'huy-le. Et ie vous en donneray vne raison sur le champ. Plus le vin est excellent, plus difficilement se mesle-t-il avec l'eau, & il en devient alors plus violent.

**X.** *Curion.* D'où vient que nul corps d'animal vivant ne peut-estre submergé dans l'eau du Lac Asphaltite?

*Alphius.* Ce n'est pas à moy à vous répondre.

pondre de toutes les merueilles de la nature. Elle a des secrets qu'elle veut seulement que nous admirions, sans nous permettre de les connoistre.

*Curion.* Comment se fait-il qu'un homme maigre pese plus qu'un homme gras, à prendre toutes les choses égales?

*Alphius.* D'autant que les os ont plus de densité que la chair, & par conséquent plus de pesanteur.

*Curion.* D'où vient encore qu'un homme à ieun est plus lourd que lors qu'il a bien diné, le corps ayant reçu de la charge?

*Alphius.* Les esprits se réueillent & prennent vne nouvelle vigueur par le manger & le boire, & ces esprits aioustent de la legereté au corps. C'est ainsi qu'un homme ioyeux se trouue beaucoup plus leger que lors qu'il est triste; & vn homme mort beaucoup plus pesant que lors qu'il viuoit.

*Curion.* Mais comment derechef vn même homme se rend-il pesant & leger selon qu'il luy plaist?

*Alphius.* En retenant son haleine il se rend plus leger, & plus pesant en la repoussant. Ainsi vne vessie enflée de vent & bien bouchée nagera sur l'eau, & s'enfoncera bien-tost si vous luy donnez vn coup d'épingle. Mais n'estes-vous point las de me faire tant de questions?

*X. I. Curion.* Je ne vous en feray plus

## 448 LES PROBLEMES.

après celle-cy. Me direz-vous si le Ciel est pesant, ou leger?

*Alphius.* S'il est leger, ie ne sçay; mais il ne peut estre fort pesant, vñ qu'il est d'une nature ignée.

*Curion.* Que nous veut donc chanter ce vieux Prouerbe, *Si le Ciel tomboit?*

*Alphius.* C'est que l'Antiquité grossiere s'attachant à l'opinion d'un Homere, a crû que le Ciel estoit de fer. Mais Homere l'a ainsi nommé pour la ressemblance de la couleur, sans s'estre iamais imaginé qu'il fust pesant comme ce metal. C'est ainsi que nous appellons cendré ce qui tire sur la couleur de la cendre.

*Curion.* Le Ciel à vostre conte sera donc de quelque couleur?

*Alphius.* Non pas proprement: mais il nous le semble à cause de l'impression de l'air qui est au milieu: de même que le Soleil nous paroist tantost rouge, tantost iaune, tantost enflammé, encore qu'il ne reçoive aucun de ces changemens. L'en diray autant de l'Iris qui n'est point dans le Ciel: mais dans la nuée.

*Curion.* Mais pour finir, vous auotiez que le Ciel de quelque part que vous le preniez n'a rien de plus eleué que soy?

*Alphius.* Ie l'auouë.

*Curion.* Et qu'il n'y a rien au contraire de plus profond que le centre de la Terre?

*Alphius.* Ie l'auouë encore.

XII. *Curion.* Entre toutes les especes des choses que trouuez-vous donc de plus pesant?

*Alphius.* L'or à mon auis.

*Curion.* Je suis bien estoigné de vostre creance.

*Alphius.* Sçavez-vous donc quelque chose de plus pesant?

*Curion.* Assurément, & en plusieurs sortes.

*Alphius.* Enseignez-moy donc à vostre tour ce que ie confesse d'ignorer.

*Curion.* Ce qui a precipité ces esprits Angeliques du plus haut du Ciel iusques au fond de l'Enfer, qu'on nous place au centre de la Terre, & qui les y retient si fermement depuis tant de siècles, n'a-t-il pas dû estre pesant?

*Alphius.* Vous dites vray. Qu'a-ce donc esté?

*Curion.* Le peché qui a plongé là-même les ames des hommes, que Virgile appelle des esprits de feu.

*Alphius.* S'il en faut passer à cette Philosophie, i'auouë que l'or & le plomb sont plus legers qu'une plume, si nous les comparons avec le peché.

*Curion.* Quel remede donc à ceux qui ont une charge si pesante, pour se guinder dans le Ciel?

*Alphius.* I'y voy certes un tres-grand obstacle.

*Curion.* Cependant ceux qui se disposent à un saut ou à vne course, se déchargent de tout ce qui peut les incommoder, & pour se rendre plus legers n'osent pas même prendre leur haleine. Et pour cette course, pour ce saut, par lequel nous voulons tous nous porter au Ciel, nous ne pensons point à nous débarrasser de ce qui est plus pesant ny que l'or ny que le plomb.

*Aphius.* Nous y penserions, si nous avions tant soit peu de jugement.

E N-

ENTRETIEN X.  
DES MERVEILLES  
DE LA NATURE.

S O M M A I R E.

- I. Merveilles de l'amitié du Lézard pour l'homme. II. Remede des Laboueurs contre les attaques du Serpent. III. Du Dauphin & du Crocodile. IV. Du Cheval & de l'Ours V. Du Dragon & de l'Elephant. VI. De diverses sortes d'animaux. VII. Du Crapaut & de l'Araignée. VIII. Du Singe & de la Tortue. IX. Des sympathies & antipathies de divers oyseaux. X. Amour du Singe pour les Lapins. XI. De l'ombre du fresne & du Serpent. XII. Du corps mort & du meurtrier. XIII. Des Arbres & des Plantes. XIV. Des poisons. XV. Des Eaux. XVI. Des Vents & des Astres. XVII. Des bons & mauvaises genies. XVIII. Des Antipathies entre mesme especes.

*Ephorin.*

**I**E ne me suis iamais lassé d'admirer quel Dieu la Nature a pû appeller à son conseil, lors qu'en chaque espee des choses elle a mêlé de certaines amitez & inimitiez secrettes, sans nous en auoir donné aucune cause euidente, sinon qu'il semble qu'elle se soit voulu diuertir à ce spectacle, comme nous tirons quelque plaisir du combat de deux Coqs, ou de deux Cailles.

*Jean.* Je ne comprends pas assez ce que vous me dites.

*Ephorin.* Je m'expliqueray plus clairement. Vous sçavez que l'homme a eu de tout temps le serpent pour ennemy.

*Jean.* Je sçay l'ancienne & irreconciliable inimitié qui est entre luy & nous, & qui doit durer de nostre costé autant qu'il nous souuendra de la pompe infortunée.

*Ephorin.* Connoissez-vous le Lezard?

*Jean.* Il faudroit autrement que mon ignorance fust bien grande.

*Ephorin.* L'Italie en nourrit de longs & de verds. Diriez-vous que cet animal de sa nature est amy de l'homme & ennemy du Serpent?

*Jean.* D'où l'apperçoit-on?

*I. Ephorin.* En quelque part qu'un homme

me jette les yeux, il void s'assembler autour de luy vne troupe de ces Lezards, qui en tournant la teste le contemplant en face assez longtemps. S'il crache, ils viennent incontinent lecher sa salive; & i'en ay vû même qui aualloient iusqu'au pissat des enfans, souffrant qu'ils les maniasent, & les blessassent mesme impunément, iusqu'à prendre plaisir de se iouër à leurs levres. Au reste si vous les prenez pour les irriter l'vn contre l'autre, c'est vne chose admirable de voir comme ils se portent d'animosité l'vn contre l'autre, sans rechercher l'auteur de leur different. Si quelque voyageur vient à passer par vn chemin creux, il est tout estonné du bruit qui se fait dans vn buisson par ces animaux qui se glissent de costé & d'autre, & il croiroit, s'il n'y estoit accoustumé, que ce seroit vn Serpent. S'il a la curiosité de tourner la veüe, il void des Lezards qui ne cessent de le contempler tant qu'il s'arreste; qui le suivent, s'il continuë à marcher. Enfin ils se montrent à vous quoy que vous fassiez, & vous diriez qu'ils se ioient, & qu'ils n'ont point de plaisir plus grand que de iouir du regard de l'homme.

*Jean.* Ce que vous me racontez-là est merveilleux.

*Ephorin.* Vn iour estant en voyage nous en découvristmes vn des plus grands & des plus veüs qui se voyent, qui combattoit contre vn Serpent à l'entrée d'vn Terrier. Nous nous esloignons d'abord, & ne pouuions

bien iuger de cette rencontre, vñ que le serpent nous estoit caché. Mais vn Italien de nostre bande nous auertit que l'ennemy estoit proche. & de fait le lezard s'auance aussi tost vers nous comme nous montrant ses blessures, & nous y demandant le remede, & se laissant même toucher sans difficulté. Si nous venions à nous arrester, il s'arrestoit comme nous, & ne se pouuoit lasser de nous regarder. Le serpent luy auoit presque emporté vn des costez, & de verd l'auoit rendu rouge.

*Iean.* Si i'eusse esté present, ie me fusse porté de bon cœur à vanger le pauvre lezard.

*Ephorin.* Ouy, si l'ennemy ne se fut d'abord retiré au fond de son trou. Mais peu de iours en suite nous repûmes nos yeux d'vne vengeance toute entiere.

*Iean.* Le m'en réioiïys : mais par quel moyen?

*Ephorin.* Nous vîmes d'auenture à repasser par le même lieu. Le serpent s'estoit coulé au prochain ruisseau pour érancher la soif que luy pouuoit causer vn chaud extrême qui brusloit alors, & tel que nous estions nous-mêmes sur le point de defaillir, faure d'eau. Vn petit garçon de treize ans fils de la maison, où la peste qui estoit grande à Boulogne nous auoit contraint de nous retirer, court assez à propos vers nous d'vn champ où il traualloit, portant en sa main vn de ces rateaux avec lequel les Paysans ramassent le foïn qu'ils ont fauché en mulots,

Il s'écrie d'abord qu'il apperçoit le serpent.

*Jean.* De frayeur sans doute?

*Ephorin.* Dites de ioye d'auoir ainsi surpris l'ennemy. Il luy donne vn coup de son rateau. Le serpent se retire, le garçon redouble, iusqu'à ce que luy ayant écrasé la teste, le serpent s'estend de son long. Ce qu'il ne fait iamais qu'à la mort. Et c'est de là qu'a esté tirée la fable du Cancre, qui ayant tué le serpent son hoste pour ses fourbes, & le voyant estendu de la façon; C'est ainsi, luy dit-il, que tu deuois faire durant ta vie.

*Jean.* O l'excellent coup!

*Ephorin.* Le garçon l'enleuant alors avec son rateau le pendit à vn arbrisseau au dessus du terrier, & nous vîmes pendant quelques iours les feuilles teintes de son vilain sang. II. Les paysans du même quartier nous raconterent vne autre merueille dont ils auoient souuent veu l'experience. Les Laboueurs s'endorment ordinairement de lassitude au milieu du champ, & ont souuent auprès d'eux vne cruche de laiçt où ils ont ensemble & à manger & à boire. Les serpens sur tous les animaux sont friands de laiçt, & de la sorte il n'arriue pas fort rarement qu'ils se coulent dans le pot, à quoy ils ont trouué vn remede.

*Jean.* Et quel, ie vous prie?

*Ephorin.* Ils frottent les bords de la cruche tout au tour d'vne gouffe d'ail, & cette sorte de senteur fait fuir le serpent.

*Jean.* A quoy pensoit donc Horace, lors qu'il écrit que l'ail est vn poison plus dangereux que la ciguë ? vous qui dites qu'il sert de remede contre le venin.

*Ephorin.* Mais écoutez quelque chose de plus fascheux, comme il y a des gens qui dorment la bouche ouuerte, le serpent vient à s'y couler quelquefois, & à detualler dans l'estomach.

*Jean.* L'homme ne rend-il pas l'ame sur le champ, ayant rencontré vn si mauuais hôte ?

*Ephorin.* Il ne meurt pas d'abord : mais il vid miserablement, & ne trouue d'autre soulagement à son mal, que de nourrir le serpent de laiçt, & d'autres viandes qu'il scait luy estre agreables.

*Jean.* Mais absolument ne s'y trouue-t-il aucun remede.

*Ephorin.* Il n'y en a point d'autre que de manger beaucoup d'ail.

*Jean.* Je ne m'estonne donc plus si les moissonneurs en font si grand' chere.

*Ephorin.* Considerez aussi que l'ail les renforce dans le grand chaud & la lassitude. Mais croirez-vous que dans ce danger le lézard quelque petit qu'il soit se rend seule garde du Moissonneur ?

*Jean.* Et par quelle adresse ?

*Ephorin.* Dès qu'il apperçoit que le serpent est au guet, il se coule sur le col de l'homme & sur son visage, & ne cesse point d'aller  
& venir,

& venir, qui ne l'ayt esueillé en le grattant. Celuy qui ouvre les yeux à cette demangeaison qu'il sent voyant le lezard autour de soy, sçait que le serpent ne doit pas estre bien loing, & va le surprendre dans son embuscade.

*Jean.* Cet instinct de nature est à admirer.

IV. *Ephorin.* L'homme encore n'a point de plus grand ennemy que le Crocodile, qui en deuore souuent de tous entiers, secondant sa cruauté d'une ruse, & remplissant d'eau les petits sentiers par où les Paysans descendent au Nil pour y en puiser, afin de les rendre glissans, & de se ietter dessus lors qu'ils tombent Et au contraire vous n'ignorez pas que le Dauphin, quoy qu'habitant d'un autre element, est passionnement amoureux de l'homme.

*Jean.* J'ay ouy faire l'histoire d'un enfant aimé de la sorte, & une autre encore plus merueilleuse de cet Arion.

*Ephorin.* Les Marelots ne se seruent-ils pas du Dauphin dans la pesche des mulots, de même que nous nous seruons de chiens dans nos chasses ? Et ces Dauphins ne sçauent-ils pas après le sonnetor de quelques poissons de la prise qu'on leur iette, se retrans de la sorte, & souffrans même d'estre chastiez quand ils ont manqué ? Vous les voyez souuent dans la mer sauter comme de ioye, & se iouir sur la surface de l'eau Quelquefois même ils abordent le nauire, & s'élancent iusques dans les voiles

enflées du vent, tant la compagnie des hommes leur est agreable. Mais si le Dauphin nous est amy de la sorte, il ne se peut imaginer de haine plus grande que celle qu'il porte au Crocodile. Il sort quelquefois de la Mer, & s'ose auancer iusques dans le Nil, sejour de cet animal, pour l'aller assaillir à belles dents; & le heurter de ses nageoires & de son écaille, contre laquelle le fer même ne peut rien. Le Crocodile qui ne sçauroit mordre si aisément pour auoir la gueule trop vers la poitrine, se porte d'impetuosité sur son ennemy, & en estant proche, luy fait ioug d'abord, afin de se couler sous luy, & luy percer le ventre de ses nageoires.

*Jean.* C'est vne merueille de voir que chaque animal reconnoist d'abord son ennemy, qu'il sçait pourquoy il l'attaque, par où il en peut estre blessé, & par où de son costé il se peut defendre. Tandis que l'homme est depouruü de ces aduanrages, & qu'il s'exposeroit sans horreur au regard du Basilic, si le malheur d'autruy ou le sien propre ne l'en detournoient.

*I V. Ephorin.* Vous voyez que le cheval semble estre né sur tous autres animaux pour le seruire de l'homme. Il y a vne guerre mortelle entre luy & l'Ours nostre plus fier ennemy. Que fait le cheval? il reconnoist son auerlaire, duquel il n'a iamais eu la veüe, & se prepare d'abord au combat.

*Jean.* Quelles armes met-il en usage?

*Ephorin.*

*Ephorin.* Il se sert moins de la force que de l'artifice. Il s'eslance au dessus de l'Ours, & en sautant luy donne des pieds de derriere dans la teste. Mais l'Ours dans ce moment dechire, s'il peut, de ses griffes le flanc du Cheval. L'Aspic est vn poison à l'homme, contre lequel il n'y a nul antidote. Le Rat d'Inde luy en veut tousiours de même qu'au Crocodile. V. Que ne vous diray-ie point de l'amour que l'Elephant porte à l'homme, iusqu'à remettre dans son chemin vn voyageur qui se seroit égaré, & à reconnoistre & craindre son maistre? On nous a même laissé des exemples de l'affection de quelques-uns, comme celuy-là qui en Egypte aima vne Bouquetiere, que le Grammairien Aristophane cherissoit; & cet autre qui fut porté d'vne telle passion pour vn ieune homme de Syracuse, que si tost qu'il en perdoit la veüe, il en perdoit en même temps le manger. Mais pour laisser à part vne infinité d'histoires de la sorte qu'on nous raconte, demeurons-en à ces trente Elephans que le Roy Bocchus voulut rendre ministres de sa cruauté, & qui malgré tout ce qu'on fit pour les irriter, ne purent se résoudre à se ietter sur autant de miserables qu'on auoit attachés à des poteaux pour les exposer à leur fureur. Mais si cet animal est amy de l'homme, il a d'ailleurs vne guerre perpetuelle avec ces Dragons des Indes qu'on nous fait tres-grands, & ils s'y échauffent tous deux

forte, que bien souuent l'un & l'autre demeu-  
 re au combat. Et cependant nous n'auons  
 point de plus dangereux ennemy entre tous  
 les animaux, que ces Dragons. Il se trouue  
 même discorde entre l'Aigle & les autres Dra-  
 gons plus petits que nourrit l'Afrique; quoy  
 que l'Aigle ne vètille aucun mal à l'homme,  
 & qu'au contraire il y en a eu autrefois qui  
 ont senty quelque feu d'amour pour de ieunes  
 filles. Le même Oyseau a tousiours à demesler  
 avec le Faucon de nuit. Mais pour retourner  
 à l'Elephant, cét animal porte vne haine tres-  
 grande à la Souris, dont l'homme ne reçoit  
 que du dommage, & mourroit de faim auprès  
 d'une viande, vers laquelle seulement il l'au-  
 roit veü. Et cependant la cause de cette aue-  
 rsion nous est cachée. Car pour la Sang-sue,  
 c'est bien iustement qu'ils en ont horreur, vñ  
 que si dauanture ils en auoient auallé vne en  
 buuant, ils en souffriroient d'horribles tran-  
 chées. VI. Quel animal encore est plus amy  
 de l'homme que le Chien, & plus son ennemy  
 que le Loup, iusqu'à luy oster la voix par son  
 seul regard? Et entre ces deux qu'elles inimi-  
 tiez ne voyons nous point? Le Loup poursuit  
 à mort la brebis dont l'homme prend la de-  
 fense, comme d'un animal innocent & né pour  
 sa nourriture. Mais en reuanche tout le mon-  
 de s'arme contre le Loup, comme contre l'en-  
 nemy public du genre humain, fut tout la trou-  
 pe des Chiens. Et c'est ce qui a donné lieu au  
 Proverbe, *Nous ne vous épargnerons non plus*  
*que*

fin est vn poison à l'homme, si quelqu'un venoit d'auanture à en manger, & l'attouchement de l'homme en contr'eschange luy est vne mort. Mais l'homme a-t-il de plus cruel ennemy que la Panthere, qui prend toutefois vne si grande épouuante de l'Hyene, qu'elle n'ose iamais en venir aux prises. Et de la sorte quelques-vns assurent, que si vn homme porte sur soy du cuir de l'Hyene, il ne sera iamais attaqué de la Panthere, tant ce sentiment de la nature est aigu. On dit bien dauantage, & on veut que les peaux des deux bestes estant suspenduës vis à vis l'une de l'autre, tout le poil tombe à bas de celle de la Panthere. L'Araignée qui est vn petit animal domestique, & qui se nourrit dans nos maisons, est ennemie iurée du Serpent, lequel a de la peine à s'en defendre. Car si elle l'apperçoit s'égayant sous vn arbre, elle se coule le long de son fil, & luy porte au front son aiguillon avec vne si forte douleur, que le Serpent après plusieurs roües qu'il fait de son corps, demeure mort sur la place. VII. L'ay appris encore de quelques-vns qui l'ont veu, que la même haine se trouue entre l'Araignée & le Crapaut: mais que celui-cy estant blessé se guerit d'abord s'il peut mordre du Plantain. Je vous meneray maintenant en Angleterre. Vous sçauiez qu'ils ont de custume dans cette Isle de courir le plancher de leurs chambres de nattes de iouc, qui n'est pas encore entièrement sec. Vn certain Moine en auoit amassé dans sa cellule quelques faisceaux pour les

natter à les heures de loisir, & s'en fertir au besoin. Mais s'estant assoupy vne apresdînée dans son travail, & se trouuant couché le visage en haut, vn gros crapaut se glisse sur luy, & s'en va droit à sa bouche, qu'il assiege de sorte, que ses quatre pattes l'ay serroient les léures dessus & dessous. D'entreprendre de debusquer le crapaut, il y alloit certainement de la mort; De se résoudre à le laisser là long-temps, c'estoit vn supplice plus cruel que la mort même. Quelques-vns qui suruinrent par bonheur furent d'avis qu'il falloit porter le Moine dans la posture où il estoit iusqu'à la fenestre, à vn coin de laquelle vne grosse araignée auoit fait sa toile. L'avis fut suuy, & aussi-tost l'araignée ayant apperceu son ennemy, se coule en bas, luy enfonce bien auant son aiguillon, & remonte dans sa toile par le même fil qui la tenoit suspenduë en deualant. Le crapaut commence alors à s'enfler; mais toutefois sans lâcher sa prise. L'araignée retourne, l'autre s'enfle dauantage & tient toujours bon. Enfin après vne troisième atteinte, il retire ses pattes, & tombe mort à costé du Moine. Voila comme l'araignée se montra reconnoissante envers son hôte par cette insignie faueur.

*Leân.* Vous me racontez d'estrangez merueilles.

VIII. *Ephorin.* Je vous diray encore, non chose que j'ay leuë, mais chose que j'ay veuë de mes propres yeux. Le Singe à vne crain-

te &

te & vne horreur naturelle de la Tortuë, & vn Italien nous fit auoir vn iour le plaisir dans Rome de la rencontre de ces animaux. Il mit vne Tortuë sur la teste d'vn ieune garçon, qu'il couvrit adroitement de son chapeau, & le produisit de la sorte deuant le Singe. Le Singe se prend aussitost à sauter de ioye, & s'élançe sur les épaules du petit garçon, pour luy chercher des poux selon sa coustume. Il oste le chapeau, & découure la Tortuë en même temps. Ce fut vne chose étonnante de voir avec quelle grimace le Singe reculoit, comme il pit l'épouuante, & comme il se retournoit en tremblant, de crainte que la Tortuë ne le suiuißt. Mais nous ne fumes pas contens de luy donner cette peur, nous poussames nostre curiosité plus auant, & nous engageâmes la Tortuë dans la même chaisne à laquelle le Singe estoit attaché, de façon qu'il luy estoit impossible de n'en auoir pas la veüe. Je ne vous puis dire le tourment du Singe, il paroissoit mort d'appréhension, & quelquefois des pattes de derriere faisoit les efforts pour repousser la beste qui le touchoit. Enfin il vuida tout ce qu'il auoit dans les boyaux & dans la vessie, & ce deuoyement fut suiuy d'vn tel frisson, qu'il nous le fallut délier de pitié, & luy donner de l'eau & du vin pour le remettre.

*Jean.* Mais ie ne vois point que le Singe ait tant de sujet de craindre ce lourd animal.

*IX. Ephirin.* Peut-estre en a t-il quelque raison qui nous est cachée, & qui est connue

de la Nature. Car pour la haine que le Chardonneret porte à l'Asne, nous en auons la cause deuant nos yeux, daurant que celuy-cy se vient frotter aux buissons ou le petit oyseau fait son nid, & luy rauage le meilleur des fétilles. Et de si loin que le Chardonneret entend l'Asne braire, il entre dans vne si grande peur, qu'il iette ses œufs, & que ses petits tombent sur la place. Mais aussi ne laisse-t-il pas son ennemy impuny.

*Jean.* Et par où le pauvre Chardonneret se peut-il venger de l'Asne?

*Ephorin.* Il vient picoter de son bec les échorchûtes que les coups de bastons luy ont faites sur la peau, & luy chercher iusqu'aux tendons des oreilles. De même il est aisé de s'imaginer le sujet de l'auersion mutuelle qui se trouue entre le Renard & le Milan, vu que cet oyseau de rapine fait la guerre aux Renardeaux, & le Renard peut estre de son costé aux œufs du Milan. Ce qui est la même cause de l'inimitié du Heron & de la Souris. Il en va presque aussi de la sorte entre le Renard & le Lanier, qui attaquent les petits l'un de l'autre, & le Lanier allant rompre de plus les œufs du Corbeau, celuy-cy va implorer l'aide du Renard contre l'ennemy commun qui les outrage. Mais à peine se peut-il iuger pour quelle raison l'Aigle & le Cygne se hayssent tant, de même que le Corbeau & le Loriot, la Cornelle & le Chat-huant, l'Aigle encore & le Roite-

let;

lét; sinon que l'Aigle se sente picqué que ce-  
 lay-cy soit nommé Roy entre les oyseaux.  
 Pourquoi tous les petits oyseaux s'accor-  
 dent-ils si mal avec la Choïette, la Tourte-  
 relle avec les Freslons; la Mousche guespe  
 avec la Tarente; le Canard avec la Moïette;  
 le Foulque avec l'Autour; le Loup-ceruiere  
 avec le Lion? Comment la Souris fuit-elle  
 si fort d'un arbre où elle sent des fourmis?  
 D'où est née cette guerre irreconciliable  
 entre l'Escarbot & l'Aigle, qui aourny  
 de magnifique sujet à la fable? D'où vient  
 qu'au tour d'Olynthe ville de Thrace, en  
 certain espace de terre, vn Escarbot ne peut  
 viure si vous l'y portiez? Et entre les ani-  
 maux aquatiques, qui nous dira pourquoy  
 le Mulet & le Loup marin sont ennemis:  
 comme le Congre & la Lamproye qui se  
 rongent la queuë l'un de l'autre? La Lan-  
 gouste a tant d'aersion pour le Poulpe,  
 qu'elle meurt de peur si elle vient à le voir  
 auprès de soy. Mais aussi vn secret instinct  
 de nature entretient quelques autres ani-  
 maux dans vne bien-veillance mutuelle,  
 comme le Paon avec le Pigeon, la Tourte-  
 relle avec le Perroquet, le Merle avec la  
 Griue, la Corneille avec le Heron, qui s'ai-  
 dent l'un l'autre contre les Renards qui  
 leur courent sus: comme le Foulque & le  
 Milan contre l'Autour, leur ennemy com-  
 mun. Quel auantage peut receuoir le petit  
 poisson qui se donne pour guide à la Balen-

## 466 DES MERVEILLES

& qui se porte à la servir si fidèlement ? Car encore que le Roitelet entre avec tant d'assurance dans la gueule du Crocodile, cela ne se doit pas nommer amitié, vñ que l'un & l'autre y trouue son conte. Le Crocodile est bien aise d'auoir qui luy cure ainsi les dens, & sent du plaisir quand on le chatoille. Le Roitelet de son costé chetche son profit & se nourrit des restes de poisson qui s'estoient attachées entre ses os. Pour la même raison le Corbeau va picoter le dos du Pourceau, & vous diriez qu'ils s'en veut servir comme de monture. Mais pour retourner aux inimitiez, il y a vne haine si enracinée entre le Bruant & la Linotte, qu'on assure que leur sang ne se peut mesler, comme l'on veut encore que les plumes des autres oyseaux broüillées avec les plumes de l'Aigle se consomment & se déroben aux yeux. L'Espereuil est le fléau des Pigeons, & ceux-cy ont pour leur deffence la Cresserelle, qui de son regard & de sa voix porte vne horrible épouuante à leur ennemi. Et l'on a veu souuent que le Pigeon ayant apperceu son protecteur, ne quitte point le lieu où il est caché, tant il se tient allongé de sa sauue-garde. Qui pourra dire pourquoy le Pigeon est si fort aimé de cet oyseau, on pourquoy l'Espereuil en a tant de peur ? Et de la sorte, comme le plus petit animal peut estre en protection au plus grand : le plus grand aussi peut receuoir dommage du plus petit. Il se trouue vn petit poisson qui tirant sur le Scorpion, & de la grosseur de la Vaine on

Araignée

Araignée de mer. Celuy-cy va enfoncer vne espee d'aiguillon dont il est armé sous les nageoires du Thon qui se rencontre souuent plus grand qu'un Dauphin ; mais avec vne douleur si sensible, que le Thon s'élançe quelquefois sur vn Nauires qui est en chemin. Le Mulet est en la même peine de s'en defendre. Qui fait enfin trembler le Lion au chant du Coq, tandis qu'à son rugissement tous les autres animaux tremblent de frayeur ?

*Jean.* Afin que j'apporte aussi mon plat, ie vous raconteray ce que j'ay veu de mes propres yeux dans la maison de Thomas Morus tres illustre entre les Anglois. Il nourrissoit vn Singe assez grand, à qui l'on auoit donné liberté entiere de se promener, guerissant alors d'une blessure qu'il auoit receüe. Me trouuant vn iour dans le Jardin à vn bout d'allée, où quelques Lapins estoient renfermez, j'apperceus vne Belette qui épioit les moyens de s'en saisir. Le Singe l'apperceut aussi bien que moy, & se tint de loin comme spectateur des plus attentifs, tandis qu'il vid que les Lapins ne couroient point de danger. Mais si tost qu'il eut remarqué que la Belette auoit détourné la cage d'aupres du mur, & que les Lapins couroient risque d'estre surpris par derriere, il se met à courir, & montant sur quelque poutre qui se trouua proche, il repoussa la cage en son premier lieu avec tant d'adresse, que ie n'aurois pas voulu entreprendre d'y mieux reüssir. D'où il est aisé de re-

connoître que ces animaux sont aimez du Singe. Les Lapins ne voyoient pas le peril qui les menaçoit, & sembloient plutost comme baiser par vn treillis celuy qui cherchoit leur mort. Mais le Singe plus ruste porta secours à cette innocence.

*Ephorin.* Les Singes aiment toutes ces sortes d'animaux quand ils sont petits, & se plaisent à les embrasser & à leur faire caresse. Mais ce bon Singe dont vous me parlez estoit digne de quelque recompense pour sa charité.

*Jean.* Aussi ne luy manqua-t-elle pas. Il trouua au même lieu vne croûte de pain que les enfans d'ananture auoient iettée, & qu'il mangea de bon appetit.

XI. *Ephorin* Mais, il est à mon avis, bien plus admirable de dire que ces Sympathies & Antipathies (car ce sont les termes des Grecs pour signifier les amitez & inimitiez naturelles) se decouurent iusques dans les choses qui n'ont point d'ame, & qui manquent de tout sentiment. Je ne veux point faire mention du Fresno, l'ombre duquel le Serpent ne peut souffrir, de si loin que le Soleil la puisse porter en se couchant, de sorte que si l'on dresloit vn feu à l'entour, le Serpent plutost que de fuir vers l'arbre, se ietteroit à trauers la flame. Et de cela nous auons des exemples infinis. La Chenille enuolopée dans vn vatchemin se transforme en papillon par vn secret artifice de la nature. Elle vous semble morte, & ne bouge point quand

quand elle se sent toucher, si ce n'est d'auanture par vne araignée. Elle ne sent point le doigt qu'un homme appuye sur elle, & s'éueille au contraire à la douce demarche d'un animal tres-leger.

XII. *Jean.* Ce qu'on nous raconte de ceux qui sont tombez sous l'épée d'un meurtrier ne vient pas icy fort hors de propos, & il est admirable de voir rejallir le sang de la playe fraichement faite sur le coupable qui s'est approché du corps, tandis qu'il n'arriue rien de pareil aux autres qui sont presens, & qui n'ont point trempé dans le crime. Iusques-là que par cét indice on a souuent decouuert des assassins.

XIII. *Ephrin.* Ce que vous dites-là est assez connu. Mais pour ne nous pas engager plus auant dans cette matiere, ne voyons nous pas par experience qu'il y a vne Antipathie si grande entre l'Oliuier & le Chesne, que transplanter dans la place l'un de l'autre, ils meurent soudain? Le Chesne encore s'accorde si mal avec le Noyer, qu'il ne peut bien viure dans son voisinage. Et en effet toutes les semailles presque ne profitent point aupres du Noyer. La Vigne qui embrasse tout ce qui est proche d'elle, fuit le seul chou, & se tourne du costé qu'elle n'en sent point. Qui donne cét auertissement à la vigne, qu'elle a aupres de soy l'obiet de sa haine? Aussi le bottillon de chou est contraire au vin, & sert ordinairement de medecine aux yurongnes. Mais quoy? Le chou n'a-t-il pas de même son ennemi, & ne se seche-t-il pas.

## 40 DES MERVEILLES

d'abord entre le pain de pourceau & la marjolaine bastarde? Le même se void de la ciguë & du vin; celle-là est vn poison à l'homme, & l'autre vn poison à la ciguë. Quel est ce secret commerce du lys avec l'ail, qu'ils semblent s'aider mutuellement, & venir beaucoup mieux proche l'un de l'autre? Car l'odeur de l'ail a bien plus de force, & celle du lys bien plus de douceur. Que ne diray-je point des arbres qui a moins d'un mariage tres-étroit (ie veux dire que la femelle n'ayt son masse proche) deuiennent steriles, & ne portent que des feiilles? L'huyle se mesle avec la chaux seule, encore que l'une & l'autre haïsse également l'eau. La poix attire l'huyle; quoy qu'elles soient toutes deux tres-graïses. Tous les metaux flottent sur l'argent viif, excepté l'or qui va droit au fond. Quelle est encore cette intelligence entre le diamant & le sang de bouc, que celui-cy l'amollisse apres auoir resisté au plus dur acier?

XIV. Nous voyons aussi de ces Antipathies entre les poisons. Si le Scorpion se roule d'auanture sur de l'Aconit, il deuiert tout engourdi & tout passe. Il n'a pas moins à craindre vne autre herbe que les Grecs appellent Ceraſte, de sorte que qui en auroit écaché de la graine dans ses doigts pourroit toucher le Scorpion sans danger. Mais la consideration de toutes ces merueilles qui sont sans nombre, semble estre plustost du gibier des Medecins. Que dirons-nous enfin de cette force ou d'amitié ou de haïe entre l'Acier & l'Aymant, & pouuons-nous voir sans

sans.

sans admiration qu'une matiere pesante de sa nature s'enleue vers cette pierre, & s'y colle comme par un baiser, s'en separant d'elle-même? XV. Nous oublions l'Eau, qui recevant si aisement le melange de toutes choses, sur tout, de son semblable, ne laisse pas en quelques endroits de le refuser. Comme ce Fleuve qui court par le Lac de Celano, l'Adese par le Lac de Come, le Tesin par le Lac Maior, le Menze par le Lac de la Garde, l'Oglio par le Lac d'Isè, le Rhône par le Lac Lemman. Lesquels Fleuves pour la plus part apres une course de plusieurs milles le long de ces Lacs, en ressortent avec la même largeur d'eau qu'ils y sont entrez. Le Tigre se rend hoste de la sorte du Lac d'Arethuse, sans que ni ses poissons, ni la couleur de son eau, ni sa nature reçoivent la moindre alteration dans ce passage. Que si nous voyons les Fleuves se hastier presque tous de se rendre dans la Mer, nous en voyons aussi quelques-uns qui n'y courans que comme à regret, se cachent un long espace sous terre avant que d'y arriver. XVI. Nous appercevons encore quelque chose de tout cecy dans les vents. Le vent de Midy est dangereux à l'homme pour sa santé & la Bize qui souffle d'une plage toute contraire luy est favorable, l'un ramasse les nuées, & l'on void l'autre les écarter. S'il nous en faut croire encore les Astrologues, les Astres ne sont point exens de ces différentes passions, & si nous en éprouvons de biens, nous en

éprouuons aussi de contraires. Il y en a même qui nous protegent contre les attaques de nos malueillans. Iusques-là enfin qu'il ne se peut rien imaginer dans aucune partie de la Nature qui ne soit en dommage ou en assistance à l'homme par ces discordes & ces amitez.

XVII. *Jean.* Peut-estre en decourirons-nous encore au dessus des Cieux, si nous auons foy à quelques-vns de nos Philosophes, qui veulent que chaque mortel ait deux Genies qui l'accompagnent, l'un bon, & l'autre mauvais.

*Ephorin.* C'est assez, cher ami, de nous estre portez iusqu'à ces voûtes celestes, sans auoir pourtant bougé d'icy. Retournons à nos bœufs & à nos mours.

*Jean.* Vous faites-là certes vn ioli saut.

XVIII. *Ephorin.* Ce que ie trouue admirable plus que tout le reste, c'est de voir entre animaux d'une même espece des marques de cet amour & de cette haine, sans aucune cause bien évidente. Car les Bouuiers & ceux qui ont le soin des chevaux nous assurent qu'en même parurage ou qu'en même étable vn bœuf se plaira d'auoir tel bœuf pour voisin, & vn cheual tel cheual, qui ne pourroit en souffrir vn autre. Et certainement ie crois que ces deux passions contraires se rencontrent en toutes especes d'animaux, hors l'amour du sexe. Mais il n'y en a point où elles se decourent plus clairement que dans l'homme, & nous en voyons suioird'huy plusieurs de la nature de Caub-

Je, lors qu'il tenoit ce beau discours à Voluse :

*Je ne t'aime point, ô Voluse !*

*Et pour tous nos secrets debats ,*

*Je ne puis donner d'autre excuse*

*Si non que ie ne t'aime pas.*

Ceux qui ont de l'âge pourront chercher plus facilement en eux-mêmes les causes de cette sorte d'auersion, qui semble n'auoir aucun fondement. Mais que veut dire qu'entre les enfans qui sont conduits par le seul instinct de la Nature, l'un viendra à lier avec celuy-cy vne parfaite amitié, & conceuoir pour celuy-là vne forte haine ? Je me donneray icy moy même pour exemple, lors que ie n'auois que sept à huit ans. Il se trouua que ie viuois en même maison avec vn petit Ecolier qui ne pouuoit estre de beaucoup plus vieux que moy : mais qui auoit vne telle vanité, & qui se plaisoit si fort à mentir, qu'à toute heute il inuenoit des bourdes étranges. Nous nous rencontrâmes tous deux vn iour au passage d'vne planche assez étroite auprès d'vn moulin, & comme il apperceut que la profondeur de l'eau que nous auions au dessous me faisoit peur ; Je suis tombé vne fois, dit-il dans ce ruisseau, & ie trouuay au fond le corps d'vn homme avec vne bourse à son costé, d'où ie tiray trois beaux anneaux d'or. Comme i'eus vû que les mensonges n'auoient point de fin, tout enfant que i'estois, ie pris cet enfant en telle haine, que ie n'eusse pas moins fuy de luy que d'vne vipere, sans que ie vous en puisse apporter d'autre raison (car

d'autres se seroient plû à ces menteries ) qu'une  
secrète auersion de Nature. Et cette humeur  
ne m'a pas seulement duré dans mon enfance,  
vû qu'encore auourd'huy i'ay en si grande hor-  
reur ces esprits de mensonge & de vanité , que  
leur seule veüe me iette un frisson par tout le  
corps. Homere remarque quelque chose de  
semblable de son Achille , quand il luy fait dire  
que les portes d'enfer ne luy sont pas plus odieu-  
ses que les menteurs. Mais encore que ie me  
trouue né de la sorte; il semble toutefois contre  
mon destin que ie doie auoir affaire toute ma  
vie avec des donneurs de bourdes & des im-  
posteurs.

*Jean.* Mais ie ne vois point encore à quel  
but vous voulez porter tout ce discours.

*Ephorin.* Le l'acheueray en deux mots. Il  
y a des hommes qui cherchent leur felicité dans  
les Arts Magiques , d'autres dans les Astres.  
Pour moy , ie n'y trouue point de chemin plus  
seur, que de nous éloigner chaeun du genre de  
vie qu'un mouuement secret de Nature nous  
fait haïr , & d'embrasser au contraire celuy au-  
quel nous nous trouuons du panchant, pourueu  
qu'il nous porte aux choses honnestes. De nous  
retirer de plus de la compagnie de ces person-  
nes dont l'humeur est incompatible avec la  
nostre ; & de nous ioindre au contraire à cel-  
les qu'une secrète sympatie nous force d'ay-  
mer.

*Jean.* Si chaeun en vsoit ainsi , les amitez  
deuiendroient bien rares.

*Ephorin.*

*Ephorin.* La charité Chrestienne s'étend sur tous les hommes : mais il n'est pas besoin de faire familiarité qu'avec peu. Et celuy qui n'offense personne, fust-ce vn depraué : qui se réioitit même s'il se reconnoist, aime, à mon aduis, assez Chrétiennement tout le monde.

*Fin des Entretiens Famili-  
liers D'ERASME.*













